
KC
15913
NEDL TRANSFER
HN 5ZWB .



Given by Mr Adel

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

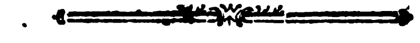
M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ŒUVRES DE LUCIEN.

LES SATURNALES, DIALOGUE.



SATURNE ET SON PRÊTRE.

LE PRÊTRE. PUISQUE c'eſt vous, Saturne, qui paroiſſez le maître en ce moment, puiſque c'eſt à vous que s'adreſſent nos offrandes & nos victimes, quelle faveur particuliere accorderez-vous à votre Miniſtre au milieu de tant de ſacrifices?

SATURNE. Mais, mon Ami, c'étoit à toi-même à prévoir ce qui pouvoit te faire plaisir. Aurois-tu voulu que, Maître tout-puissant, je me fisse aussi Devin pour prévenir tes voeux? Au reste, je ne te refuserai rien de ce qui est en mon pouvoir.

LE PR. Eh! mon choix est fait depuis long-temps; je ne demande que des choses ordinaires & faciles : des richesses, de l'or en abondance, beaucoup d'autorité parmi les hommes, de nombreux esclaves, des habits fins & brillans, de l'argenterie, de l'ivoire; en un mot, tout ce qu'il y a de précieux dans le Monde. Accordez-moi ces dons, ô bon Saturne! afin que je me souvienne aussi des jours de votre regne, & que je ne sois point seul privé de tant de biens pendant ma vie entiere.

SAT. Eh bien, ce que tu désires n'est point à ma disposition, & je ne puis rien accorder de ce genre. Ne te fâche

point de mon refus ; mais adresse-toi à Jupiter, lorsque bientôt il reprendra l'autorité en main. Pour moi, elle ne m'est confiée qu'à certaines conditions, & mon regne n'est que de sept jours ; passé ce terme, je ne suis plus qu'un simple particulier, & je rentre dans la classe du vulgaire ; encore, pendant ce temps, ne puis-je rien faire de sérieux, ni traiter d'aucune affaire de conséquence. Ma puissance se borne à permettre de boire, de s'enivrer, de se livrer à des amusemens folâtres & bruyans, de jouer aux dés, de créer des Rois de table, de régaler les esclaves, de chanter nu dans les festins, de danser des danses obscenes, quelquefois de plonger un convive la tête la premiere dans l'eau froide ; enfin, de se barbouiller de suie : voilà ce qui dépend de moi. Pour les biens plus importans, tels que l'or & les richesses, Jupiter les distribue à qui il lui plaît.

LE PR. Pas toujours si facilement, ni

aussi-tôt qu'on le désire. Depuis long-temps je me fatigue à les lui demander à grands cris, & pour toute réponse, il agite son égide, leve son bras armé de la foudre menaçante, & lance des regards furieux pour épouvanter ceux qui l'importunent; ou si par hasard il écoute quelqu'un & lui envoie des richesses, il le fait presque toujours sans le moindre discernement. On le voit négliger les hommes instruits & les gens de bien, pour faire nager dans l'opulence des scélérats & des sots, souvent les plus lâches & les plus punissables des hommes. Mais quelle est donc précisément l'étendue de votre pouvoir? Je serois curieux de l'apprendre.

SAT. Ce que je puis n'est pas de petite conséquence, si l'on en juge par proportion avec la souveraine puissance. Crois-tu en effet que ce soit peu de chose de gagner à tout coup aux dés, & de faire toujours rafle de six, tandis que les autres ne peuvent jamais

amener que des as? Combien n'en voit-on pas, qui, grace aux dés heureux, ont vécu dans l'abondance? Combien d'autres au contraire sont venus échouer contre un aussi petit écueil, & se sont échappés nus du naufrage? N'est-il pas bien agréable de boire des vins exquis dans un repas, d'être déclaré meilleur chanteur que son rival; & tandis que ceux qui ont mal rempli leur ministere sont condamnés selon l'usage au bain froid, n'est-il pas bien avantageux de s'entendre proclamer vainqueur, & d'enlever glorieusement le prix au vaincu? Régner seul, à la faveur des osselets, sur une nombreuse compagnie, & soumettre les autres à des ordres fantasques & risibles, sans y être soumis soi-même; commander à l'un de faire tout haut quelque aveu dont il ait à rougir, à l'autre de danser tout nu, & de faire trois fois le tour du logis en portant une Chanteuse sur son cou: ne sont-ce point là au-

tant de marques éclatantes de ma munificence ? Si tu m'objectes que cette Royauté n'eſt ni véritable, ni ſolide, je te répondrai que c'eſt mal raiſonner, puiſque moi, diſtributeur de tant de graces, je ne regne pas plus longtemps. Demande-moi donc hardiment la chance des dés, la primauté, la palme du chant ; en un mot toutes les faveurs dont je viens de te parler, & qui dépendent de moi, tu verras que je ne t'épouvanterai ni par l'égide ni par la foudre.

LE PR. Eh ! bon Saturne, je n'ai beſoin de rien de tout cela ; mais il eſt une choſe que je ſerois fort curieux de ſavoir, & ſur laquelle je vous prie de me répondre. Si vous daignez me ſatisfaire, je me croirai bien récompenſé de mes ſervices envers vous, & je vous tiens quitte de tout ce que vous me devez.

SAT. Parle ; ſi je le puis, je te l'apprendrai.

Le Pr. Eſt-il vrai d'abord, comme on nous le dit, que vous ayez mangé les enfans que Rhée mettoit au monde; qu'elle eut l'adreſſe de ſouſtraire Jupiter à votre voracité, & qu'au lieu de cet enfant elle vous donna une pierre à dévorer? Que celui-ci, devenu grand, vous chaſſa du Trône, après vous avoir vaincu par la force des armes; qu'enſuite il vous précipita pieds & mains liés dans le Tartare, vous & tous ceux de votre parti?

Sat. Tu es fort heureux que les Saturnales permettent de s'enivrer & de tout dire à ſes Maîtres; car je t'apprendrois qu'il me feroit auſſi permis de te faire éprouver ma colere pour les impertinentes queſtions que tu oſes adreſſer à un Dieu, ſans égard pour ſon grand âge & ſes cheveux blancs.

Le Pr. Elles ne viennent point de moi; je ne fais que vous expoſer la croyance d'Héſiode & d'Homere: je

n'ose vous dire qu'elle est commune à presque tous les autres hommes.

SAT. Crois-tu qu'un Pâtre charlatan ait jamais su quelque chose de sensé sur mon compte ? Examine, je te prie, s'il est vraisemblable, je ne dirai pas qu'un Dieu, mais un homme ait pu se résoudre à dévorer ses propres enfans, à moins que ce ne soit Thieste surpris dans le festin que lui donna un frere barbare. Dans la supposition même que j'eusse été aussi cruel, qui pourroit se méprendre au point d'imaginer croquer un enfant quand il a une pierre sous les dents ? il faudroit avoir une mâchoire de fer. Quoi qu'on en dise, il n'y a point eu de guerre entre Jupiter & moi ; il ne m'a point enlevé par violence le souverain pouvoir, mais j'ai abdiqué l'Empire de moi-même & le lui ai cédé volontairement. Je n'ai point été chargé de fers, & je ne suis point dans le Tartare, comme tu peux le voir de tes propres yeux, à moins que

tu ne sois aussi aveugle qu'Homere.

LE PR. Par quel motif avez-vous abdiqué?

SAT. Je vais te le dire. J'étois accablé d'années, & de plus tourmenté de la goutte, ce qui probablement a fait croire qu'on m'avoit mis à la chaîne; je ne pouvois plus, dans cet état, suffire à la perversité du siecle; il me falloit sans cesse monter & descendre, toujours le bras levé pour foudroyer les hommes violens, parjures, sacriléges. C'étoit en vérité une besogne des plus pénibles, & qui exigeoit toute la vigueur de la jeunesse. Ainsi je me suis démis en faveur de Jupiter, & je m'en applaudis. J'ai cru bien faire de partager mon Empire entre mes enfans; je n'avois plus qu'à passer paisiblement mon temps dans la bonne chere, sans avoir à écouter les voeux des humains, sans me voir exposé à la mauvaise humeur de ceux qui demandent ensemble des choses toutes con-

traires, sans être obligé de faire gronder le tonnerre, de lancer la foudre ou la grêle. Ainsi, dans mes vieux jours, je mene la vie la plus agréable, buvant à souhait le délicieux nectar, & m'amusant à causer avec Japet & les autres de mon âge. Jupiter a l'autorité ; mais il est surchargé de mille soucis qui ne lui laisseroient aucun relâche, si je n'avois jugé à propos de reprendre pendant quelques jours les rênes du Gouvernement : j'ai voulu par-là rappeler aux humains le bonheur dont ils jouissoient sous mon regne, où, sans ensemencer ni retourner la terre, ils avoient non pas seulement du blé, mais du pain tout cuit & des viandes toutes préparées ; où l'on voyoit couler des fleuves de vin & des sources de miel & de lait. Les hommes étoient alors tous bons, & tous d'or. Voilà, mon cher, pourquoi je reprends le pouvoir ; c'est pour cette raison que dans mes fêtes on ne voit qu'applaudissemens, chants, jeux,

égalité entre tous les hommes libres ou esclaves; car dans mon temps on ne connoissoit point de distinction.

Le Pr. Quand je me rappelois ce que la Fable nous apprend de votre humanité, je croyois bonnement que votre compassion pour les esclaves & les malheureux chargés de chaînes, ne venoit que du souvenir de celles que vous aviez portées vous-même.

Sat. Finiras-tu bientôt tes plaisanteries ?

Le Pr. Rien de plus juste. Encore un mot de vous, & je me tais. De votre temps jouoit-on aussi aux dés ?

Sat. Oui, mais non pas des talens & des milliers de drachmes, comme vous faites aujourd'hui. On ne jouoit tout au plus que des noix, pour ne point affliger le perdant, ne point faire couler ses larmes, ou ne pas le réduire à mourir de faim, tandis que les autres vivent à ses dépens.

Le Pr. Ils avoient raison; des hom-

mes tout d'or auroient-ils pu mettre autre chose que des noix au jeu? ...... En causant avec vous il me vient une pensée : Si l'on faisoit paroître de nos jours quelqu'un de vos hommes d'or, je crois que le pauvre malheureux seroit bien à plaindre; comme on se jetteroit sur lui ! il seroit bientôt mis en pieces, comme Penthée par les Menades, Orphée par les Bacchantes, ou Actéon par ses chiens : comme on verroit mes chers contemporains se battre à qui auroit le plus gros morceau ! car leur avidité fait mettre à profit jusqu'à vos jours de fête, & ils les célebrent en les consacrant à l'amour du gain. Les uns sortent d'un repas après y avoir volé leurs amis; les autres se répandent sans raison en invectives contre vous, & brisent leurs dés, qui sont fort innocens du mal qu'ils se sont fait à eux-mêmes...... Dites-moi encore pourquoi un Dieu aussi délicat & aussi âgé que vous l'êtes, place la solen-

nité de sa fête dans la saison la plus désagréable, où tout est couvert de neige, où l'on ne sent que le vent de bise & un froid cuisant, où les arbres sont entiérement dépouillés de feuilles, & les prairies de verdure & de fleurs, où la plupart des humains gardent le coin du feu, ou marchent la tête dans les épaules, comme s'ils étoient décrépits ? Vous conviendrez que ce n'est pas là un temps qui soit favorable aux vieillards, ni bien propre aux divertissemens.

SAT. Eh ! mon Ami, tu perds en questions des momens qu'il faudroit employer à boire. Déjà la meilleure partie de ce jour de fête s'est écoulée en pourparlers inutiles ; laissons-là tes réflexions, ne pensons qu'à faire bonne chere & à rire. Jouissons de la liberté du jour ; jouons des noix aux dés, selon l'antique usage ; créons des Rois de table, & exécutons leurs ordres. Ainsi je veux vérifier le Proverbe, que les

vieillards deviennent enfans une seconde fois.

Le Pr. Ma foi, on ne peut rien entendre de plus agréable; & qui ne seroit pas de mon avis, dans une grande soif, mériteroit de ne pas trouver de quoi boire: buvons donc; aussi bien vous n'avez pas mal répondu à mes premieres questions. Au reste, j'ai envie de mettre par écrit notre conversation, sans oublier ni mes interrogations, ni vos agréables réponses. Mon intention est de les faire lire à tous ceux de nos amis qui se plaisent à entendre vos joyeux propos.



CRONOSOLON,

OU

LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.

VOICI ce que prefcrit Cronofolon, Prêtre, Oracle de Saturne, & Légiflateur de ce qui doit s'obferver dans les fêtes du Dieu. J'ai déjà fait le réglement de ce qui concerne les pauvres en particulier, & je le leur ai envoyé. Je fuis affuré qu'ils s'y conformeront exactement, fans quoi ils fubiroient au plus tôt les redoutables châtimens portés contre les réfractaires. Pour vous autres riches, ayez foin de ne point enfreindre la loi, & d'écouter avec la plus grande attention ce qu'elle vous ordonne. Quiconque ne fe rendroit pas à mon invitation, doit favoir que ce ne feroit pas moi qu'il paroîtroit méprifer, mais Saturne lui-même, qui

m'a choisi pour le Légiſlateur de ſes fêtes. Il m'eſt apparu derniérement, non pas en ſonge, mais en ſe manifeſtant lui-même à mes propres yeux, lorſque j'étois bien éveillé. Il n'avoit point l'air d'un malheureux chargé de fers, tel que nous le repréſentent les Peintres, d'après ces radoteurs de Poëtes; mais il étoit armé d'une faux des plus tranchantes; ſon extérieur annonçoit la gaîté, la force & la majeſté d'un Roi. Tels furent les dehors ſous leſquels il parut en ma préſence. Je dois auſſi vous apprendre les choſes toutes divines qu'il me fit entendre. Il voyoit que je me promenois d'un air ſombre & rêveur, & à l'inſtant même il connut, en vertu de ſa Divinité, la cauſe de mon chagrin; il ſentit que je m'affligeois de ma pauvreté, qui me forçoit, dans une ſaiſon rigoureuſe, à ne couvrir mon corps que d'une ſimple tunique, foible défenſe contre le vent de biſe, le froid, la glace & la neige

qui régnoient alors. Ce qui m'attriſtoit encore, c'eſt qu'à la veille de la ſolennité, je voyois les autres faire tous les préparatifs néceſſaires pour leurs ſacrifices & leurs feſtins, & que ma poſition ne m'annonçoit rien de bien joyeux pour moi dans ces jours de fêtes. Le Dieu s'approche donc de moi par-derriere, & me ſecouant l'oreille, comme il fait ordinairement lorſqu'il m'apparoît : Mon cher Légiſlateur, me dit-il, pourquoi donc te vois-je dans l'affliction ? N'eſt-ce pas avec raiſon, lui répondis-je, lorſque je vois les plus pervers & les plus mépriſables des hommes regorger de richeſſes, & vivre ſeuls dans l'abondance & les plaiſirs, tandis que moi & la plupart des gens de mérite ſommes réduits dans l'état le plus miſérable, & que nous manquons de tout ? Et vous, quoique vous en ſoyez le maître, vous ne voulez point faire ceſſer cette injuſtice, & rétablir les

choses dans un juste équilibre. Il n'est point facile, me répliqua le Dieu, de changer les événemens auxquels vous êtes soumis de la part de Clotho & des autres Parques; mais je remédierai à votre pauvreté pendant ces jours de fêtes, & voici l'expédient que j'emploierai. Il faut, Cronosolon, que tu ailles mettre par écrit certaines loix que l'on observera dans le cours de la solennité, afin que les riches ne fêtent pas seuls, & qu'ils partagent leurs biens avec vous autres malheureux. — Ces loix me sont inconnues. — Je t'en instruirai; & il m'en fit aussi-tôt le détail. Lorsqu'il me les eût toutes apprises: Dis-leur de ma part, ajouta-t-il, que s'ils ne veulent point s'y conformer, ce ne sera pas en vain que je porte cette faux tranchante; & je serois un Dieu bien risible, si, après avoir mutilé mon père, je n'étois pas assez puissant pour mutiler des avares rebelles à mes loix.

Dis-leur que je les mettrai en état de se faire Prêtres de Cybele (*), & qu'ils pourront désormais, armés de flûtes & de cymbales, aller quêter au nom de la Déesse. Telles furent les menaces de Saturne ; ainsi vous ferez fort bien de ne point transgresser ses loix.

LOIX DES SATURNALES.

ARTICLE I.

TANT que durera la fête, personne ne pourra s'occuper d'aucune affaire, soit publique, soit particuliere, à moins que cela ne concerne les jeux, la table & les divertissemens. En conséquence, les Cuisiniers & les Pâtissiers auront seuls permission de travailler. Esclaves & Maîtres, Riches & Pauvres jouiront entre eux d'une égalité parfaite. Il est défendu à toute personne de se livrer à la colere, aux emportemens,

---

(*) Ces Prêtres étoient Eunuques.

aux menaces ; également défendu de demander compte d'aucune adminiſtration, de compter ſon argent, de faire la revue de ſes habits, ou d'en tenir regiſtre. Qui que ce ſoit ne pourra ſe montrer dans les exercices publics, ni compoſer ou prononcer un diſcours, excepté toutefois ceux qui voudroient traiter un ſujet amuſant, où il ne fût queſtion que de jeux, de ris & de gaîté.

ARTICLE II.

Les Riches ſeront tenus d'avoir, long-temps avant la ſolennité, une liſte de leurs amis, de mettre de côté la dixme de leur revenu annuel, & le ſuperflu de leur garde-robe ; en un mot, tout ce qu'ils pourroient avoir de rebut & qui ne ſeroit plus à leur uſage. Ils doivent auſſi préparer une bonne partie de leur argenterie, & tenir ces différens objets tout prêts. La veille des fêtes, ils auront ſoin d'employer quel-

ques matieres lustrales, & de purifier leurs maisons, pour en éloigner la lésinerie, l'avarice, la cupidité, & tous les vices de cette espece qui sont familiers à la plupart d'entre eux. Leurs maisons purifiées, ils feront des sacrifices à Jupiter, distributeur des richesses, à Mercure libéral, au magnifique Apollon; puis, sur le soir, on leur lira la liste de leurs amis. Après avoir eux-mêmes distribué leurs présens, selon la dignité de ceux qui seront dans le cas d'en recevoir, ils les leur enverront avant le coucher du Soleil; les esclaves chargés de les porter ne seront pas plus de trois ou quatre, & l'on choisira les plus fidéles comme les plus âgés des serviteurs de la maison. Aux présens sera joint un billet qui exprimera la nature & la quantité des choses que l'on envoie, afin que les porteurs ne soient suspects ni à celui qui donne, ni à celui qui reçoit. Les esclaves reviendront promptement après

avoir vidé un seul flacon, & ne demanderont rien de plus. On enverra tout double aux Gens de Lettres, car il est juste qu'ils aient deux parts. Que les billets qui exprimeront l'état des présens, soient conçus dans les termes les plus modestes & les plus courts possibles; qu'on n'y lise rien d'odieux, & qu'on évite d'y faire trop valoir ses cadeaux. Un Riche n'enverra rien à un autre Riche, & n'invitera personne dont la fortune soit égale à la sienne. Qu'on ne retienne par-devers soi rien de ce que l'on se proposoit de donner, & qu'on ne regrette aucun de ses bienfaits. Si quelqu'un, par absence, n'avoit pu recevoir ce qu'on lui destinoit, on le joindra aux présens de l'année suivante. Les Riches payeront les dettes de leurs amis pauvres, & même le loyer de leurs maisons, quand ceux-ci ne pourront satisfaire à cette obligation; en un mot, ils doivent s'appliquer long-temps au-

paravant à connoître les besoins les plus pressans des infortunés. Ceux-ci ne se plaindront jamais de la modicité des présens, & quoi qu'on leur donne, ils croiront avoir beaucoup reçu. Une amphore de vin, un lievre, une poule grasse ne seront point regardés comme présens des Saturnales. On ne tournera point en ridicule les dons d'usage au temps des fêtes. Un homme de Lettres sans fortune marquera son retour au Riche, en lui envoyant quelque Ouvrage de Littérature ancienne, s'il en possede quelqu'un qui soit bon & de mise à table, ou bien une de ses productions, telle qu'il aura pu la donner. Le Riche doit la recevoir avec le plus grand plaisir, & la lire aussi-tôt. S'il la néglige ou la rejette, qu'il sache que par cela seul il est en butte aux coups de la faux, quoique d'ailleurs il ait fait tous les dons prescrits par la loi. Les indigens sans Lettres enverront de petites couronnes ou quelques grains

d'encens. Mais ſi un Pauvre faiſoit porter à un Riche des habits, de l'argent, ou de l'or au delà de ſes facultés, l'effet envoyé ſeroit expoſé en vente, & le prix dépoſé dans le tréſor de Saturne. Le lendemain, le Pauvre recevroit de la part du Riche au moins cent cinquante coups de férule dans les mains.

LOIX DE LA TABLE.

L'on ſe baignera beaucoup plus tôt qu'avant l'heure ordinaire des repas (*); on mettra des noix & des dés devant

---

(*) Le Texte dit à la lettre : *Lorſque l'ombre ſera de ſix pieds.* Avant l'invention des cadrans, on n'avoit point d'autre meſure du temps que la longueur de l'ombre formée par le corps de celui qui vouloit ſavoir l'heure. On ſent que cette ombre devoit être plus ou moins longue, ſelon la grandeur des perſonnes, ſelon la diverſité des climats & des ſaiſons, & ſur-tout ſelon que l'on étoit plus ou moins éloigné du temps

le

le bain; chacun s'asseoira sans distinction dans l'endroit où il se trouvera; les dignités, la naissance, les richesses n'influeront en rien sur le droit de se rendre le premier à table. Tous, sans la moindre différence, boiront du même vin. Le Riche, pour en boire seul de meilleur, ne prétextera ni maux d'estomac ni maux de tête. On distribuera également de toutes les viandes

---

où le Soleil se leve, ou de celui où il se couche. Dans les endroits des Auteurs anciens, où il est question de cette maniere de mesurer le temps, il faut faire attention qu'un homme de haute taille doit former des pieds plus longs qu'un petit homme. Les Savans pensent que l'ombre de six pieds pouvoit répondre à la cinquieme ou sixieme heure parmi les Romains, c'est-à-dire, à la onzieme heure, ou à midi parmi nous. Ce que semble confirmer un passage de Tertullien que l'on cite à cette occasion : *Saturnalibus non lavor diluculo, sed honestâ & salubri horâ.* Il se commettoit beaucoup d'indécences aux bains que l'on prenoit de grand matin, dans le temps des Saturnales.

à tous les convives. Les eſclaves ſervant au feſtin, n'auront d'égards particuliers pour perſonne ; ils ne feront point attendre, ſelon leur caprice, ce qu'ils doivent ſervir à chacun ; on évitera de donner tout à l'un, & preſque rien à l'autre ; à celui-ci un pied de ſanglier, tandis que l'autre aura la hure entiere ; mais il régnera en toutes choſes une égalité parfaite. L'Echanſon aura l'oeil attentif aux beſoins de chaque convive, plus même qu'à ceux de ſon Maître. Il prêtera une oreille plus attentive encore. On ſervira des vins de toute eſpece. Il ſera permis de boire à l'amitié quand on voudra ; l'on boira même à tous les conviés avant de boire au Riche, ſi on le juge à propos. Si quelqu'un ne peut pas boire, on ne le forcera pas. On n'introduira de Danſeuſes & de Muſiciennes dans le repas, qu'autant qu'elles ſeront conſommées dans leur art ; il ſera libre de dire de bons mots, pourvu qu'ils ne bleſſent

personne. Sur-tout qu'en jouant aux dés, il n'y ait que des noix en jeu. Chacun pourra rester ou lever le siége à son gré. Si un Maître régale ses esclaves, ses amis & lui les serviront ensemble. Il est ordonné à tout homme riche d'avoir ces loix gravées sur une colonne d'airain au milieu de sa cour, & de les lire. Qu'il sache que tant que cette colonne subsistera, ni la faim, ni la peste, ni le feu, ni aucun autre fléau ne pénétreront dans sa maison; mais si par malheur ce monument vient à être détruit, je vois avec horreur tous les maux fondre à la fois sur l'infortuné qui l'aura laissé périr.



ÉPITRES SATURNALES.

ÉPITRE PREMIERE.

CRONOSOLON A SATURNE : Salut.

JE vous avois déjà écrit avant les fêtes, pour vous exposer l'état misérable où je me voyois réduit, & l'indigence qui me menaçoit de ne pouvoir prendre aucune part aux plaisirs de la solennité que vous aviez annoncée. Je me souviens de vous avoir ajouté qu'il étoit tout-à-fait déraisonnable qu'on vît les uns nager dans l'abondance & les délices, sans jamais partager leur bien-être avec les Pauvres, tandis que les autres mouroient de faim, même à la veille des Saturnales. Comme vous ne m'avez fait aucune réponse, je crois devoir vous réitérer mes plaintes. Il me semble, ô

bon Saturne ! que vous deviez commencer par faire cesser cette injuste inégalité, en mettant tous les biens en commun, ensuite ordonner la célébration de vos fêtes. Mais dans l'état actuel des choses, tout est fourmi ou chameau (*); ou mieux encore, imaginez un Acteur tragique dont un pied est exhaussé par le cothurne, & l'autre entiérement dépourvu de chaussure; s'il fait quelques pas dans cet accoûtrement, vous sentez que sa démarche doit être tantôt très-basse & tantôt très-haute. Telle est exactement l'inégalité qui se trouve parmi nous. La Fortune éleve ceux-ci sur le cothurne, & ils

---

(*) Ce Proverbe se disoit des choses entre lesquelles on vouloit marquer une grande inégalité, qui sont tantôt très-grandes & tantôt très-petites, & passent de la grandeur à la petitesse en un clin-d'œil, comme un chameau qui seroit tout à coup changé en fourmi. Érasme cite ce Proverbe d'après Lucien. Vid. Adag. tit. *Excellentia, inæqualitas.*

nous foulent à leurs pieds avec un faste vraiment théatral; & nous, méprisable vulgaire, nous rampons humblement à terre. Vous n'ignorez pas cependant que nous pourrions, aussi bien que les autres, faire une meilleure contenance & jouer un plus beau rôle, si quelqu'un nous en fournissoit comme à eux les moyens. J'entends néanmoins les Poëtes nous dire qu'il n'en étoit pas ainsi autrefois parmi les hommes, sous votre regne. La terre, sans semence & sans culture, leur fournissoit toutes sortes de biens, & chacun trouvoit à souhait des mets tout préparés; il couloit pour eux des fleuves de vin, de lait, & même de miel. Bien plus, les hommes eux-mêmes étoient d'or, & la pauvreté n'approchoit jamais d'eux. Pour nous, à peine paroîtrions-nous des hommes de plomb ou d'un métal plus méprisable encore. La plupart ne gagnent leur vie qu'à la sueur de leur front. Du reste, on ne voit

que misere, affliction, désespoir; on entend crier de tous côtés : Malheureux que je suis ! à qui recourir? O Fortune! vous savez que nous supporterions tous nos maux avec plus de courage, si nous ne voyions pas les Riches jouir d'une si grande félicité. Combien d'or & d'argent dans leurs coffres! combien d'habits de toute espece dans leurs garde-robes! Ils ont tout à eux seuls; de nombreux esclaves, des chars, des bourgades entieres & des terres immenses; tout est en leur pouvoir. Loin d'en partager avec nous une légere portion, ils ne daignent pas même jeter un regard sur un homme du peuple. Ce qui sur-tout nous désespere, ô bon Saturne! ce qui nous paroît absolument insupportable, c'est de voir cet autre nonchalamment étendu sur la pourpre, sans cesse rassasié de délices & de plaisirs, félicité sans cesse par ceux qui composent sa Cour, compter autant de fêtes que de jours

dans sa vie; tandis que moi & mes pareils sommes obligés, même au sein du sommeil & du repos, d'aviser aux moyens de gagner quatre oboles, afin de pouvoir au moins, avant de nous coucher, acheter du pain, du brouet d'orge, du cresson, des poireaux & des oignons. Ramenez donc un autre ordre de choses, & rétablissez l'égalité; ou, si vous ne pouvez mieux faire, ordonnez aux Riches de ne point tout garder pour eux, & de distribuer entre tous les malheureux une petite mesure de l'or qu'ils possedent par boisseaux. Qu'ils nous cedent aussi, pour ne leur pas donner trop de regrets, ceux de leurs habits qu'ils laissent ronger aux vers. Ils seront infailliblement la proie du temps, & leur échapperont entiérement; qu'ils nous les abandonnent pour nous couvrir, plutôt que de les voir moisir dans leurs coffres & leurs garde-robes. Que chacun d'eux soit aussi obligé de recevoir de temps en

temps à sa table quatre ou cinq infortunés; non pas, toutefois, à la maniere dont cela se fait aujourd'hui. Qu'ils y mettent plus d'égalité, & que tout le monde ait également part à ce que l'on sert. Qu'on ne voye pas l'un manger de tout en glouton, jusqu'à ce que son estomac refuse la nourriture, & occuper l'esclave à lui seul tout le temps du repas. Que celui-ci, lorsqu'il vient à nous, n'affecte point de nous passer les plats sous le nez, ou de nous montrer de loin un reste de gâteau, quand nous avons bonne envie d'en faire usage; s'il sert un porc, qu'il n'en donne point la moitié avec la tête entiere à son Maître, pour ne laisser aux autres que des os couverts de graisse; que ceux qui nous invitent recommandent à leurs Echansons de ne point nous faire demander jusqu'à sept fois à boire; qu'au premier mot ils emplissent nos coupes, & nous versent à longs traits, comme à leur

Maître ; que le vin soit absolument le même pour tous les convives ; car je ne vois pas qu'il soit écrit nulle part que l'un doit s'enivrer de vins exquis, tandis que je serai déchiré de coliques aiguës par un vin détestable. Avec cette réforme, nous pourrons dire que nous jouissons de la vie, & que vos Saturnales sont aussi des jours de fêtes pour nous. Sans cela, que les Riches les célebrent seuls ; nous resterons tranquilles, en faisant des voeux pour qu'un esclave renverse & brise leur amphore à la sortie du bain ; que leur Cuisinier laisse brûler leurs ragoûts ; que par inadvertence il verse de la saumure de poisson sur un plat de lentilles ; qu'un chien se glisse dans la cuisine, tandis que le chef & les aides sont occupés, & qu'il dévore les saucisses & la moitié d'un gâteau. S'ils font rôtir un sanglier, un cerf ou des porcs, qu'il leur arrive ce que nous raconte Homere des boeufs du

Soleil (*); qu'on les voye non seulement ramper à terre, mais qu'ils sautent & s'enfuient tout embrochés sur les montagnes; que leurs poules grasses, quoique déjà plumées & préparées, s'envolent & leur échappent, afin qu'ils ne les mangent point à eux seuls. Ce qui leur paroîtra plus dur encore, que des fourmis aussi grandes que celles des Indes, viennent pendant la nuit déterrer leurs trésors & les mettre au jour. Que leurs plus beaux habits, par la négligence de leurs valets de garde-robe, soient criblés par la dent des plus gros rats, & qu'ils soient percés à jour comme des filets à prendre des thons. Que leurs charmans Gitons à belle chevelure, auxquels ils prodiguent les noms de Narcisse, d'Achille & d'Hyacinthe, deviennent tout à coup chauves, au moment où ils leur présenteront la coupe; qu'il leur pousse

(*) Odyss. Chant XII, v. 395.

une barbe finissant en pointe, toute semblable à celle qui pend au menton des masques de Comédie ; qu'elle soit touffue & piquante vers les tempes, & qu'on y apperçoive des intervalles ras & sans poil. Tels sont les vœux & mille autres aussi flatteurs que nous formons pour les Riches, s'ils ne veulent point rabattre de leur égoïsme outré, mettre leurs biens en commun, & nous en céder une légere portion.

ÉPITRE II.

SATURNE à mon cher CRONOSOLON :

Salut.

EH quoi, mon cher, tu ne vois pas que tu es fou de te plaindre à moi de l'état actuel des choses, & d'exiger que je rétablisse l'égalité des conditions ! cela ne me regarde point ; il faut t'adresser à celui qui regne maintenant. Tu m'étonnes, mon ami ; personne

n'ignore, excepté toi, que si j'ai été Roi anciennement, j'ai depuis partagé mon royaume entre mes enfans. Ce que tu me demandes est du ressort de Jupiter. Mon pouvoir actuel se borne aux dés, à la danse, au chant, à l'ivresse; encore n'est-ce que pendant sept jours. S'agit-il d'affaires aussi importantes que celles dont tu me parles, telles que d'abolir l'inégalité parmi les hommes, & de les rendre tous également riches ou également pauvres? c'est à Jupiter à s'en mêler. Je ne puis juger que des délits qui se commettroient dans mes fêtes, contre les loix de l'équité & de l'égalité. J'écris aux Riches, conformément à ce que tu me demandes, sur leur table, la mesure d'or, & les habits. Il me paroît juste & convenable, comme vous le dites, qu'ils vous envoyent quelque chose à l'occasion de la fête, à moins qu'ils n'aient de bonnes excuses pour s'en défendre.

Au reste, je suis bien aise de vous

apprendre que vous vous trompez, vous autres Pauvres, ſur le compte des Riches. Vous avez tort de les croire heureux de tout point, & de vous imaginer qu'ils paſſent ſeuls des jours agréables, parce qu'ils ont une table ſomptueuſe, des vins exquis, des vêtemens précieux, de belles femmes & de beaux enfans. Vous ne ſavez pas à quoi tout cela les engage, ni de quelles inquiétudes leur jouiſſance eſt accompagnée. Il leur faut veiller ſans relâche, de peur qu'un Économe imbécille ne néglige tant de biens, ou ne les enleve par friponnerie; de peur que le vin ne s'aigriſſe ou que le blé ne ſe gâte; de peur qu'un voleur ne dérobe leurs coupes d'or, ou que le peuple n'ajoute foi aux dépoſitions des délateurs qui les accuſent d'affecter la tyrannie. Encore tout cela n'eſt-il qu'une très-petite partie des chagrins ſans nombre qui les pourſuivent; & ſi vous ſaviez toutes les craintes, tous les ſoins

auxquels leur condition les expose, vous seriez bien convaincus que les richesses sont un mal qu'on doit éviter. Crois-tu d'ailleurs que si l'opulence & le pouvoir étoient de si grands biens, je serois assez insensé pour les laisser aux autres, & vivre en simple particulier soumis à la volonté d'autrui? Je connoissois tous les maux qui suivent nécessairement la fortune & la puissance; j'ai abdiqué l'Empire, & je ne m'en repens pas.

Je viens maintenant à tes plaintes ameres, sur ce que les Riches se remplissent à souhait des mets les plus recherchés, tandis que vous passez les fêtes à ronger quelque peu de cresson, des poireaux & des oignons. Examine à quoi cela se réduit. Je conviens qu'un sanglier, un gâteau sont de fort bonnes choses, & font grand plaisir au moment où on les mange; mais quand ils sont dans l'estomac, cela est tout différent. Il ne faut pas oublier que vous

autres Pauvres n'êtes point exposés à vous relever le lendemain matin avec le mal de tête de l'ivresse, avec les rapports désagréables d'une mauvaise digestion. En sortant de table avec ces fruits certains des grands repas, les Riches passent encore la plus grande partie des nuits entre les bras des femmes, ou ils se vautrent dans mille autres débauches que leur suggere leur lubricité, & qui amenent à leur suite les fievres lentes, la pulmonie & l'hydropisie. En voyez-vous un seul d'entre eux qui ne soit pâle comme la mort, & qu'on ne puisse appeler un cadavre ambulant ? Si par hasard quelqu'un d'eux parvient à la vieillesse, lui est-il possible de se soutenir sur ses jambes, & lui faut-il moins de quatre esclaves pour le porter sur leurs épaules ? C'est un personnage tout d'or en apparence, mais qui n'est intérieurement composé que de vieux lambeaux, de pieces & de sutures, comme les habits de théatre.

Loin de vous rassasier de poissons de toute espece, vous n'en goûtez jamais; en récompense, vous voyez que vous êtes exempts de goutte, de pulmonie, & de tous les maux que les Riches se procurent par d'autres jouissances. Ajoutez que l'habitude de se gorger tous les jours de mets exquis, fait qu'on n'y trouve plus le même plaisir. Aussi verrez-vous quelquefois les Riches aussi avides de poireaux & d'autres légumes, que vous l'êtes vous-mêmes de leurs lievres & de leurs sangliers. Je ne vous parlerai point des autres tourmens de leur vie; c'est leur fils qui donne dans le libertinage, c'est leur femme qui aime un esclave, c'est une Maîtresse qui leur est plus attachée par intérêt que par amour. En un mot, il est une infinité de choses que vous ne voyez qu'en beau; tout paroît or & pourpre à vos yeux fascinés. Rencontrez-vous un Riche traîné par un brillant attelage de chevaux blancs?

vous demeurez ſtupéfaits, & vous êtes prêts à vous proſterner devant lui. Si vous ſaviez apprécier tout cela & le mépriſer, le char d'or ne vous feroit point détourner la vue; en converſant avec un Grand, vous n'auriez point l'œil fixé ſur le brillant qu'il porte au doigt, la molleſſe recherchée de ſes habillemens ne vous plongeroit point dans une ſtupide admiration. Laiſſez les millionnaires être riches pour eux ſeuls, & ſoyez ſûrs qu'ils viendront bientôt au devant de vous, pour vous prier de partager leur repas, & pour étaler à vos yeux leurs lits, leurs tables, leurs vaſes & leurs coupes, toutes choſes dont la jouiſſance eſt abſolument nulle, quand on les poſſede ſans témoins. Examinez en effet tout ce qui compoſe leur opulence, & vous verrez que ce n'eſt pas pour en jouir eux-mêmes, mais pour vous, & pour ſe faire admirer de vous.

Je vous adreſſe ces réflexions pour

votre consolation, parce que j'ai éprouvé l'une & l'autre condition. Un autre motif vous engagera encore à célébrer gaîment la fête ; c'est de penser qu'avant peu, Riches ou Pauvres, vous quitterez tous indistinctement cette vie, eux pour laisser leurs richesses, & vous votre misere. Au reste, je ne manquerai pas de leur écrire aussi, comme je te l'avois promis, & je suis sûr qu'ils auroit égard à ma lettre.

ÉPITRE III.

SATURNE AUX RICHES : Salut.

Les Pauvres m'ont adressé depuis peu des lettres, dans lesquelles ils se plaignent de ce que vous refusez de leur faire part de ce que vous possédez. Ils me demandoient même en général de rendre tous les biens communs entre les hommes, de maniere que chacun en eût une égale portion. Il est juste,

difoient-ils, qu'il y aît parmi nous une égalité parfaite, qu'on ne voye pas l'un nager dans les délices, & l'autre n'en goûter jamais. Je leur ai répondu que cela regardoit particuliérement Jupiter. Mais pour ce qui fe paffe dans ces jours de fêtes, & les mauvais traitemens qu'ils prétendent éprouver de votre part, j'ai vu que cela me concernoit, & j'ai pris fur moi de vous en écrire. Ce qu'ils exigent de vous eft raifonnable, du moins à mon avis. Comment voulez-vous, s'écrioient-ils, que des gens tranfis de froid & mourant de faim puiffent célébrer des fêtes? Si je voulois qu'ils y participaffent comme les autres, il falloit auffi faire rejaillir fur eux quelques gouttes de votre or, vous obliger à leur donner quelques-uns des habits que vous avez de trop, ou de ceux que vous ne daignez plus porter. Si vous y confentez, ils promettent de fe défifter de leurs plaintes devant Jupiter fur le partage

des biens ; ſinon, la premiere fois que ce Dieu tiendra ſon tribunal, ils ſont réſolus à lui demander une nouvelle diſtribution. Il ne vous eſt pas bien difficile de les ſatisfaire avec la fortune immenſe dont je vous vois jouir avec grand plaiſir. Un autre article dont j'ai à vous parler de leur part dans cette lettre, c'eſt que vous les admettiez avec vous à la même table, & qu'on ne vous voye plus faire bonne chere seuls dans vos maiſons & à huis clos. Lorſque par haſard & de loin en loin, vous invitez quelqu'un d'entre eux, le repas, diſent-ils, eſt pour eux plus mortifiant qu'agréable. Que d'affronts ils ont à dévorer ! Celui, par exemple, de ne pas boire le même vin que vous. Eſt-il rien de plus mal-honnête ? Au reſte, ils mériteroient eux-mêmes des reproches, de ce qu'ils ne ſe levent pas au milieu du feſtin, & ne vous laiſſent pas ſeuls avec tous vos mets ; encore ſe plaignent-ils de ce qu'ils ne

boivent pas à leur soif. Vos Echansons, comme les compagnons d'Ulysse, ont toujours de la cire dans les oreilles (*). Le reste me paroît si honteux, que je n'ose vous rapporter ce qu'ils disent de la distribution des viandes, & de la maniere dont ils sont servis. Vos esclaves restent constamment à vos côtés jusqu'à ce que vous ayez satisfait votre gourmandise au delà des bornes, & pour eux ils les servent en courant. Ils vous reprochent mille autres indécences semblables, qui ne peuvent que faire rougir tout galant homme. En effet, rien n'est plus agréable à table, que l'égalité entre les convives ; & c'est pour cela que Bacchus, cet équitable ordonnateur des festins, préside à vos banquets. Faites donc en sorte que les Pauvres n'ayent plus à se plaindre de vous ; & méritez plutôt, par d'aussi légers sacrifices, leur estime

(*) Odyss. Chant XII, v. 173.

& leur attachement. La dépense ne sera rien pour vous, & vos dons faits à propos leur inspireront une éternelle reconnoissance. Vous ne pourriez point habiter les villes, s'il n'y avoit avec vous des infortunés pour vous procurer toutes les choses nécessaires à votre bonheur. Vous n'auriez point d'admirateurs de votre opulence, si vous étiez réduits vis-à-vis de vous-mêmes à jouir seuls de vos richesses dans l'obscurité. Il faut donc que le peuple voye votre vaisselle d'argent & vos tables, qu'il fasse chez vous des libations à l'amitié; qu'en buvant il considere vos coupes, qu'il juge de leur pesanteur en les soulevant; qu'il admire le travail exquis de la ciselure, & tout l'or qui brille dans l'ouvrage. On louera votre bonté, votre humanité, & vous serez à l'abri de l'envie; car qui pourroit voir d'un œil jaloux celui qui partage avec nous ses biens, & nous donne ce qui convient? Qui ne feroit

pas des vœux au contraire pour lui voir prolonger ſes jours avec la jouiſſance de ſa fortuné ? Mais d'après votre maniere de vivre actuelle, votre félicité eſt ſans témoins, votre opulence eſt en butte à l'envie, & vos jours ſont remplis d'amertume. Je ne crois pas qu'il y ait autant d'agrément à remplir ſon eſtomac en cachette, comme les loups & les tigres, qu'à manger à la compagnie de gens honnêtes, qui d'ailleurs prennent à tâche de nous plaire en toutes choſes. D'abord, un banquet avec eux n'eſt point une aſſemblée ſombre qui ſe paſſe dans un morne ſilence; ils ſavent l'aſſaiſonner par des propos de table amuſans, & des bons mots qui ne bleſſent perſonne; ils répandent dans la ſociété le ſel & les agrémens de cette urbanité amie de Bacchus, de Vénus & des Graces. Le lendemain, ils racontent votre politeſſe à tout le monde, & vous font généralement chérir. Ce dernier

nier avantage ne peut assurément trop se payer. Supposons, je vous prie, un instant, que les Pauvres s'avisassent de marcher les yeux fermés, n'en seriez-vous pas affligés? Vous n'auriez plus à qui montrer vos habits de pourpre, le nombreux cortége de vos suivans, ni la grandeur de vos anneaux. Je ne vous ferai point observer que si vous vous obstinez à vivre seuls dans les délices, il vous sera impossible d'éviter la haine des Pauvres, ni les embûches qu'ils vous tendront. Vous ne pouvez employer trop de moyens pour conjurer les imprécations dont ils vous menacent; & fassent les Dieux qu'ils ne soient point forcés de les prononcer! Vous ne goûteriez jamais de vos plats les plus recherchés, que ce que les chiens pourroient vous en laisser; vos lentilles sentiroient toujours la saumure; un sanglier, un cerf à la broche s'élanceroient de vos cuisines dans leur fort; vos poules grasses toutes

plumées prendroient leur vol, & gagneroient aussi-tôt la demeure des Pauvres ; ce qui seroit bien plus affligeant que tout le reste, vos beaux Echansons deviendroient tout à coup chauves, & pour surcroît de bonheur, casseroient vos amphores avant de vous verser à boire. D'après ces raisons, pensez à prendre le parti le plus convenable à la solennité & à vos propres intérêts. Soulagez l'extrême misere des infortunés, & faites-vous à peu de frais des amis dont vous n'entendrez plus de plaintes.

ÉPITRE IV.

LES RICHES A SATURNE : Salut.

CROYEZ-VOUS, bon Saturne, être le seul à qui les Pauvres se soient adressés ? Jupiter n'a-t-il pas lui-même depuis long-temps les oreilles rebattues de leurs clameurs ? ne lui ont-ils pas

demandé, comme à vous, une nouvelle répartition des biens ? n'accusent-ils pas aussi le Destin d'avoir établi l'inégalité des conditions, & nous de ne vouloir rien partager avec eux ? Mais Jupiter qui connoît tout, parce qu'il est Jupiter, sait fort bien qui d'eux ou de nous a tort ; & en conséquence il a presque toujours les oreilles fermées à leurs cris. Cependant il faut plaider aujourd'hui notre cause devant vous, puisque nous sommes dans les jours de votre regne.

Nous n'avons jamais cessé d'avoir devant les yeux ce que vous nous rappelez dans votre lettre ; nous savions qu'il est beau de consacrer une partie de sa fortune au soulagement des malheureux ; qu'il est doux d'admettre les indigens à sa compagnie & à sa table : aussi ne nous étions-nous jamais écartés de ces principes. Nous faisions vivre les Pauvres avec nous & comme nous, de maniere qu'aucun de leur condition

n'avoit de reproches à nous faire. Ils débuterent avec nous par nous assurer qu'ils se contenteroient de peu. A peine nos portes leur furent-elles ouvertes, qu'ils nous firent demande sur demande. Si on ne les satisfaisoit pas de tout point, & aussi-tôt qu'ils avoient parlé, nous étions sur le champ en butte à leur colere, à leur haine, à leurs injures. S'ils se permettoient de nous calomnier, on les croyoit comme gens bien sûrs de ce qu'ils disoient, puisqu'ils avoient été admis dans notre plus intime familiarité. Ainsi, point de milieu, ou en ne donnant rien l'on se faisoit des ennemis, ou en donnant tout il falloit devenir pauvre soi-même & se réduire à demander à son tour. Au reste, on leur auroit encore passé volontiers tant de mauvais propos; mais non contens de se gorger de nourriture & de s'enivrer à notre table, ils se donnoient encore les airs de serrer la main d'un joli esclave qui leur

préſentoit à boire, ou de conter fleurette à la fille ou à la maîtreſſe de la maiſon. Quoiqu'ils euſſent rempli la ſalle du feſtin des traces de leur gloutonnerie, ils nous accabloient d'injures le lendemain, & crioient par-tout qu'ils étoient morts de faim & de ſoif dans le repas. Si vous nous ſoupçonnez de les calomnier, rappelez-vous votre paraſite céleſte, l'idiſcret Ixion, qui, après avoir été admis à la table des Dieux, & traité comme leur égal, finit par s'enivrer & attenter enſuite à l'honneur de Junon. Ces raiſons & mille autres ſemblables nous ont décidés, pour notre ſûreté, à ne plus leur donner accès chez nous. Si toutefois ils nous promettent, en votre nom, comme ils le diſent maintenant, d'être plus réſervés à l'avenir dans leurs demandes, s'ils veulent s'interdire toute indécence dans nos repas, qu'ils viennent vivre avec nous & partager ſous d'heureux auſpices les mets de notre

table. Nous leur enverrons aussi, selon vos ordres, une portion de nos vêtemens & une somme d'argent convenable. En un mot, nous ne manquerons à rien de ce qui nous est prescrit. Mais il faut que de leur côté ils bannissent jusqu'au moindre artifice dans leur conduite avec nous, qu'ils renoncent aux personnages de parasites & de flatteurs, pour prendre celui d'amis. Vous n'aurez aucun reproche à nous faire, s'ils veulent eux-mêmes remplir leur devoir.





DE LA DÉESSE DE SYRIE (*).

ON trouve en Syrie, à peu de distance des bords de l'Euphrate, une

(*) Nous croyons qu'on nous saura gré de transcrire ici ce que M. Larcher dit de la Déesse de Syrie, pag. 16 & suiv. de son savant *Mémoire sur Vénus*, qui a remporté le Prix de l'Académie des Inscriptions en 1775.

» La Déesse de Syrie passoit aussi pour une » Vénus; & il est d'autant plus vraisembla- » ble que c'en étoit une, qu'on la regardoit » comme la nature & la premiere cause qui, de » l'humidité, tire les principes & les semences » de toutes choses, & qui a découvert la » source de tous les biens qui arrivent aux » hommes. Hygin assure pareillement que cette » Déesse étoit Vénus. Il tomba du Ciel dans » l'Euphrate, dit-il, un œuf d'une grandeur » merveilleuse; les poissons l'ayant roulé sur » le rivage, des colombes le couvrerent, &

ville nommée Hiérapolis, & consacrée à Junon Assyrienne. Je présume

---

» l'ayant fait éclore, Vénus en sortit. Jupiter » mit les poissons au nombre des Astres, à la » priere de la Déesse, dont il vouloit récompenser la justice & la probité. Les Syriens, » ajoute Hygin, regardent, par cette raison, les » poissons & les colombes comme des Dieux; » & n'en mangent jamais.

» Cette Déesse s'appeloit Atergatis, suivant » Strabon; mais si l'on en croit Eratosthene, » elle se nommoit Dercéto. Elle tomba, dit-il, » pendant la nuit, dans un lac près de Bambyce (c'est la ville d'Héliopolis, selon Appien & Ælien), & fut sauvée par le grand » poisson. Les Syriens de cette contrée lui donnerent le nom de Déesse de Syrie....

» Elle n'étoit pas Vénus elle-même, suivant » une tradition rapportée par le Scholiaste d'Aratus, mais fille de cette Déesse, & n'avoit » point été sauvée par le grand poisson, mais » par les poissons qui en étoient nés......

» Le lac où cet œuf étoit tombé, s'appeloit » lac de Vénus. Les poissons de ce lac étoient » privés, & venoient à la voix des Sacristains.

» Selon Manilius, Vénus se changea elle-

que ce nom ne lui fut pas donné dès le temps de sa fondation, & qu'elle en

» même en poisson, & s'enfuit dans l'Euphrate, » afin d'échapper à la fureur de Typhon qui » la poursuivoit.

» Diodore de Sicile parle d'une autre tradi- » tion ; cette Vénus étoit connue sous différens » noms. C'est la même que Cicéron appelle » Astarté, & qui, suivant lui, étoit Syrienne » & née à Tyr. (*Cic. de Naturâ Deorum*, *Lib.* 3, » *n*°. 23.) Les Africains, dit Hérodien, la nom- » moient Uranie ; & les Phéniciens Astroarché. » L'Empereur Héliogabale la maria à son Dieu » Hélagabalus. D'Astarté les Grecs faisoient As- » troarché, parce qu'ils rapportoient tout à leur » langue. On l'appeloit aussi Belthes, qu'Hésy- » chius interprète *Junon* ou *Vénus*. C'étoit par » conséquent Uranie. Selden prouve que c'étoit » l'Astarté des Tyriens. On lui donnoit Adonis » pour époux, selon Cicéron. Elle étoit aussi » adorée à Byblos. (L'Auteur du Mémoire cite » ici un passage de ce Traité de notre Auteur,) » puis il ajoute : Cette fête se célébroit non seu- » lement à Byblos, mais encore en Assyrie & » presque par-tout l'Orient, pour perpétuer, » disent les Mythologues, les amours de la

eut d'abord un autre. Comme dans la suite il s'y fit de grandes fêtes, on l'appela Hiérapolis (*). J'ai dessein de

» Déesse avec Adonis..... Voici l'explication » que les Physiciens donnoient de cette fête. » Ils entendoient par Adonis le Soleil, par Vé- » nus l'Hémisphere supérieur de la Terre, dont » nous n'occupons qu'une partie, & par Pro- » serpine l'Hémisphere inférieur. Lorsque le » Soleil, en parcourant les douze signes du Zo- » diaque, entre dans les six inférieurs, Vénus » est alors censée pleurer, parce que Proserpine » retient Adonis ou le Soleil auprès d'elle. Mais » lorsqu'après avoir parcouru ces signes, il se » rapproche de notre Hémisphere, la Déesse » reprend sa sérénité accoutumée. Cette Phy- » sique n'est pas d'une grande exactitude, car » le Soleil n'est jamais plus près de nous qu'en » hiver. Quoi qu'il en soit, une statue de la » Déesse sur le Mont-Liban, avoit la main » gauche dans son habit, la tête couverte, le » visage triste, & même on croyoit voir cou- » ler des larmes de ses yeux. Cette image re- » présentoit l'Hiver «.

(*) Voici ce que dit M. Danville, Géographie Anc. tome II, *Artis Syria*, p. 138. La Ville

décrire ce qu'elle renfermoit dans son enceinte, les cérémonies religieuses qu'on y pratiquoit, les fêtes qu'on y célébroit, les sacrifices qui y étoient en usage. Je rapporterai ce qu'on dit des Fondateurs de son temple, & je parlerai de la construction de cet édifice. Je suis né en Syrie, & j'ai vu moi-même une partie de ce qu'on va lire. Quand je dirai ce qui s'est passé avant moi, ce sera d'après le témoignage des Prêtres qui m'en ont instruit.

Les Egyptiens, le plus ancien peuple que nous connoissions, sont, dit-on, les premiers qui conçurent l'idée

la plus considérable en cette partie de la Syrie, & qui fut métropole de l'Euphratésienne (*Syria Euphratensis*), étoit *Hiérapolis*, que le culte d'Atergatis, la grande Déesse Syrienne, faisoit ainsi appeler la *Ville-Sainte*, mais que les Syriens appeloient *Bambyce* ou *Mabog*. Le nom se lit *Menbigz* dans les Géographes Orientaux, & subsiste dans un lieu actuellement fort dégradé & dépouillé de son ancien lustre.

de la Divinité, qui bâtirent des temples, érigerent des lieux sacrés, & instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux. Ils furent aussi les premiers qui connurent un langage & une histoire sacrée. Peu après, leur systême religieux passa aux Assyriens, qui, à leur exemple, éleverent des temples & des édifices, où ils exposerent les statues & les images de leurs Divinités. Ce dernier usage ne fut point d'abord admis parmi les Egyptiens; aussi voit-on en Syrie plusieurs temples sans images; & ce sont ceux dont la fondation n'est pas de beaucoup postérieure à ceux d'Egypte. J'en ai vu beaucoup, entre autres, celui d'Hercule Tyrien, différent de l'Hercule dont les Grecs célebrent les merveilles, & beaucoup plus ancien; c'est un Héros de Tyr. On voit aussi chez les Sidoniens en Phénicie, un vaste temple, qu'ils disent être consacré à la Déesse Astarté: je pense que c'est la même que la Lune;

mais un Prêtre m'a assuré qu'on y adoroit Europe, sœur de Cadmus. Les Phéniciens éleverent un temple à cette fille d'Agénor, lorsqu'elle eut disparu de leurs yeux. Ils furent les premiers auteurs de la tradition religieuse, qui dit que cette Princesse, d'une rare beauté, fut aimée de Jupiter; que ce Dieu, sous la forme d'un taureau, l'enleva & la transporta en Crete. D'autres Phéniciens m'ont aussi raconté cette fable; & les Sidoniens ont une piece de monnoie qui porte pour empreinte Europe sur la croupe d'un taureau, & ce taureau est Jupiter. Cependant ils ne conviennent pas tous que leur temple ait été fondé au nom de cette Divinité. Les Phéniciens ont aussi un autre temple, dont l'origine ne vient point d'Assyrie, mais de la ville d'Héliopolis en Egypte (*). Je ne l'ai point vu;

(*) On voit dans l'Egypte supérieure une ville du rang des principales; c'est *Héliopolis*,

on le dit fort grand & fort ancien. J'ai vu aussi à Byblos (*) un grand temple de Vénus Byblia, dans lequel on fait à Adonis des orgies, dont j'ai pris connoissance; car c'est dans ce pays, à ce que prétendent les habitans, qu'Adonis fut tué par un sanglier. En mémoire de ce malheur, ils se frappent

nommée autrement *On*, d'un terme égyptien désignant le Soleil, de même que la dénomination grecque le désigne, appelée depuis par les Arabes *Ain-Shems* ou *Fontaine du Soleil*; on en conserve des vestiges dans le lieu nommé actuellement *Ma-tarea*, c'est-à-dire, *eau fraîche*. M. Danville, Géograph. anc. tom. III, p. 22.

(*) C'est le *Byblos* de Phénicie, aujourd'hui *Gebail*, selon M. Danville, Géograph. anc. art. *Phenice*, tom. II, p. 146. Il ne faut point confondre cette ville avec une autre du même nom, située dans le Delta, & que le même Géographe croit retrouver dans un lieu nommé *Babel*. Cette derniere étoit par conséquent en Egypte, & l'autre sur la côte maritine de Phénicie; ce qu'il étoit nécessaire d'observer pour l'intelligence de ce qui va suivre.

tous les ans, ils se lamentent & célebrent les orgies ; il regne un deuil général dans la contrée. Quand on a cessé de se frapper & de répandre des larmes, on fait des sacrifices funebres aux manes d'Adonis. Le lendemain on dit qu'il est ressuscité, & l'on expose sa statue à découvert. On se rase aussi la tête en cette circonstance, comme le font les Egyptiens à la mort de leur Dieu Apis. On punit les femmes qui ne veulent point faire le sacrifice de leur chevelure, en les exposant en vente pendant un jour, pour y être prostituées à prix d'argent ; le marché n'est ouvert qu'aux Etrangers, & les sommes qu'on en retire sont employées à faire des sacrifices en l'honneur de Vénus. Quelques habitans de Byblos croient que le Dieu Osiris des Egyptiens est enterré dans cette ville, & que le deuil & les orgies se font pour lui & non pas pour Adonis. Voici ce qui a donné lieu à cette croyance.

On voit, chaque année, arriver d'Egypte à Byblos une tête qui traverse un espace de mer de sept jours de navigation. Il y a quelque chose de divin dans les vents qui la conduisent; elle ne s'écarte jamais & n'aborde qu'à Byblos. Ce miracle est complet, & n'a pas encore manqué une seule année de s'opérer; j'en ai moi-même été témoin dans cette ville, & j'ai vu la tête, qui est faite de jonc (*). Il se fait en-

(*) Les Commentateurs & le Scholiaste de Lucien citent à cette occasion le commencement du dix-huitieme Chapitre d'Isaïe. Ce Prophete parle en effet, au verset 2, de vaisseaux faits avec cette espece de jonc si connu sous le nom de Papyrus. On sait d'ailleurs par d'autres endroits de l'ancien Testament, & par le témoignage de plusieurs Auteurs profanes, que les Egyptiens & les autres peuples de l'Orient composoient, avec le Papyrus, le corps & les agrès de leurs vaisseaux. (Voyez *la traduction nouvelle du Prophete Isaïe, par M. Deschamps*, p. 286). On conjecture que ce qui est appelé *Tête de Papyrus* en cet endroit de Lucien, pou-

core un autre miracle dans le pays de Byblos ; il coule du Mont-Liban dans la mer, un fleuve qui porte le nom d'Adonis. Ce fleuve tous les ans perd la

---

voit être une eſpece de canot ou de corbeille impénétrable à l'eau, & qui avoit la forme d'une tête humaine. On dit que les habitans d'Alexandrie dépoſoient dans ce canot une lettre adreſſée aux femmes de Byblos, dans laquelle ils leur apprenoient qu'Adonis étoit retrouvé; ils lançoient ce canot à la mer avec certaines cérémonies religieuſes, & prétendoient qu'il alloit droit à Byblos ; ſon arrivée y faiſoit ceſſer le deuil & les lamentations qui duroient juſqu'au moment où il abordoit. Au reſte, il y a lieu de s'étonner que Lucien, ſi peu crédule d'ailleurs, ſemble regarder ce fait comme un miracle avéré. Tout ce qu'il peut atteſter, c'eſt qu'il avoit vu cette tête aborder à Byblos ; mais pour répondre qu'elle venoit directement d'Egypte, ſans conducteur & ſans le moindre écart dans une route de ſept jours, il auroit fallu l'accompagner depuis le lieu du départ juſqu'à celui de l'abordage : ce trait d'une crédulité ſuperſtitieuſe, & quelques autres ſemblables répandus dans ce Traité, d'ailleurs

couleur naturelle de ses eaux, qui deviennent rouges comme du sang, & teignent celles de la mer jusqu'à certaine distance. Ce phénomene annonce aux Bybliens le commencement de leur deuil. La tradition veut qu'Adonis soit tué sur le Liban dans ces jours-là même, que son sang se mêlant aux eaux du fleuve, en change ainsi la couleur & lui donne son nom. Telle est la croyance du Vulgaire. Un habitant qui m'a paru mieux connoître la vérité, m'a donné une raison plus plausible de ce changement. » Etranger, me dit-il, vous saurez que le fleuve Adonis traverse le Liban : le sol de cette montagne est en grande partie composé de terre rouge ; des vents violens, qui soufflent réguliérement pen-

---

assez curieux, ont fait soupçonner au savant Gesner qu'il n'étoit point de Lucien. Jurieu prétend la même chose dans son *Histoire des Dogmes & des Cultes de la Religion des Juifs.*

dant les jours du deuil, charient dans ſon lit cette terre tout-à-fait ſemblable au vermillon. Voilà ce qui fait paroître le fleuve enſanglanté; & cela ne vient, comme vous le voyez, que de la nature du terroir, & non pas de ce qu'il y ait véritablement du ſang mélangé avec les eaux «. Si cette explication que m'a donnée un habitant de Byblos eſt vraie, il ne faut pas moins convenir qu'il y a toujours quelque choſe de divin dans le retour périodique de ces vents. J'ai eu la curioſité de monter ſur le Liban, & d'y faire le chemin d'une journée, parce qu'on m'avoit appris qu'il y avoit un ancien temple de Vénus bâti par Cinyras (*). J'ai vu

(*) L'endroit où étoit ce temple ſe nommoit *Aphaques*; c'étoit une ville ſituée entre celles de Byblos & d'Héliopolis. Conſtantin détruiſit les villes d'Aphaques & d'Héliopolis, à cauſe du culte infame que l'on y rendoit à Vénus, & des proſtitutions qui y étoient en uſage. Ce fut dans la ville d'Aphaques que Vénus donna le

ce temple, qui en effet eſt très-antique, comme beaucoup d'autres de la Syrie, qui ſont immenſes & qui exiſtent depuis très-long-temps. Parmi ce grand nombre d'édifices ſacrés, je n'en vois aucun qui ait été plus vaſte ni plus reſpecté que celui d'Hiérapolis; & il eſt vrai de dire auſſi qu'il n'eſt point de contrée plus religieuſe. Ce temple eſt enrichi d'une infinité d'ouvrages précieux, d'offrandes antiques, & de mille choſes curieuſes. On y trouve des ſtatues pleines de majeſté, & dans leſquelles on croit voir reſpirer les Dieux; elles ſuent, elles ſe meuvent, & rendent elles-mêmes leurs oracles. Il s'eſt élevé ſouvent dans l'intérieur du temple, quand il étoit fermé, des voix qui ont été entendues d'un grand

---

premier & le dernier embraſſement à Adonis, ſuivant l'Auteur de l'*Etymologicum Magnum*, (cité par M. Larcher, Mém. de Vénus), qui nous apprend au mot αφακα, que cette expreſſion, en Syriaque, ſignifie un baiſer.

nombre de perſonnes. Je n'ai rien vu d'ailleurs de plus riche en ma vie. On y envoie des préſens immenſes de l'Arabie, de la Phénicie, du pays de Babylone, & de la Cappadoce. La Cilicie & l'Aſſyrie font auſſi leurs offrandes. J'y ai vu une grande quantité de vêtemens dépoſés dans des lieux ſecrets, ſans tout ce que l'on y remarque en or & en argent. On ne célebre en aucun autre endroit du Monde des fêtes auſſi fréquentes ni auſſi nombreuſes. J'ai demandé à combien d'années on faiſoit remonter la fondation du temple, & à quelle Déeſſe on le croyoit dédié. On m'a rapporté ſur cela diverſes traditions, les unes ſacrées, les autres populaires, quelques-unes viſiblement fabuleuſes, celles-ci barbares, celles-là conformes à la Mythologie des Grecs. Je les rapporterai toutes, mais je n'en garantis aucune. L'opinion la plus commune eſt que le Scythe Deucalion, celui-là même ſous lequel

arriva cette fameuse inondation, est Fondateur du temple. J'ai entendu aussi ce que les Grecs en racontent entre eux, & voici quelle est cette fable : Les hommes qui existent maintenant ne sont pas de la premiere génération qui peupla le Monde. Celle-là périt toute entiere, & ceux que nous voyons sont d'une race différente, sortie de Deucalion seul ; elle s'est depuis multipliée au point où nous la connoissons. Ces premiers hommes, dit la Tradition, étoient extrêmement pervers, & commettoient de grands crimes. Ils ne gardoient point la foi du serment, ne rendoient pas l'hospitalité, & ne pardonnoient pas aux supplians. Ils furent punis par une terrible calamité. On vit une immense quantité d'eau sortir des entrailles de la Terre & tomber des Cieux. Les fleuves se déborderent, la mer se gonfla jusqu'à ce que tous les lieux habités fussent ensevelis sous l'onde, & que tout le monde périt. Le

ſeul Deucalion, en récompenſe de ſa ſageſſe & de ſa piété, fut réſervé pour reproduire la génération nouvelle. Il ſe ſauva de la maniere ſuivante. Il fit entrer ſa femme & ſes enfans dans une grande arche qu'il avoit, & il y monta lui-même; en même temps tous les ſangliers, les chevaux, les lions, les ſerpens, & tous les autres animaux de la Terre, l'y ſuivirent par couple de chaque eſpece; il les reçut tous, ſans qu'aucun s'y montrât dangereux, parce que Jupiter leur avoit inſpiré les diſpoſitions les plus pacifiques envers Deucalion, & les uns à l'égard des autres. Ils furent ainſi portés ſur les eaux dans une ſeule arche, tant que dura le déluge (*). Telle

(*) M. Fréret, dans ſes Obſervations ſur les deux déluges ou inondations d'Ogygès & de Deucalion, tom. XXIII des Mém. de l'Acad. des Inſcript., p. 134, *Edit. d'Amſt.* in-12., penſe que Lucien & Plutarque ſont les deux premiers qui aient ajouté, en parlant de Deucalion, la circonſtance des oiſeaux à celle de l'arche. Il

est l'opinion commune sur Deucalion parmi les Grecs. Elle semble avoir donné lieu à un fait que racontent les Hiérapolitains, & qui paroît des plus surprenans : c'est qu'il s'ouvrit dans leur pays un profond abîme qui absorba toutes les eaux ; ils ajoutent que Deucalion éleva des autels & bâtit en l'honneur de Junon un temple qu'il plaça sur cet abîme. J'ai vu en effet dans le temple même un trou fort petit : il m'a été impossible de savoir s'il avoit été plus grand autrefois, & s'il

---

ajoute qu'ils avoient sans doute pris ce détail dans l'Ouvrage de Bérose, ou dans ceux d'Abydene, d'Euboleme, d'Alexandre Polyhistor, & des autres Copistes de Bérose. Cette observation nous a engagés à vérifier ce fait dans notre Auteur ; il parle du déluge de Deucalion en trois endroits de ses Ouvrages, & dans aucun des trois il n'est mention d'oiseaux. Peut-être M. Fréret a-t-il avancé cette assertion par une fausse réminiscence, & qu'il croyoit avoir lu dans Lucien ce qui n'y est pas en effet.

s'est

s'est rétréci par la suite ; tout ce que je puis assurer, c'est qu'il est fort étroit. Ce qui donne lieu à cette tradition, est une cérémonie usitée dans le pays. On apporte deux fois par an de l'eau de la mer dans le temple ; non seulement les Prêtres contribuent à cette opération, mais toute la Syrie, toute l'Arabie, beaucoup de ceux qui habitent au delà de l'Euphrate se transportent sur les bords de la mer pour en charier de l'eau. Ils la versent d'abord dans le temple, & elle s'écoule ensuite par l'hyatus qui en absorbe une prodigieuse quantité, quoique fort étroit. Ils disent, en faisant cette cérémonie, que Deucalion a voulu qu'elle fût à jamais observée dans ce temple, en mémoire de la calamité du genre humain & du bienfait qui l'avoit renouvelé ; cette tradition est très-ancienne chez les habitans d'Hiérapolis.

D'autres prétendent que cet édifice

fut construit par Sémiramis, Reine de Babylone, dont on voit encore beaucoup de monumens en différens endroits de l'Asie; elle le consacra, dit-on, non pas à Junon, mais à sa mere Dercéto. J'ai vu en Phénicie une statue de cette Dercéto, qui est tout-à-fait extraordinaire; c'est une femme jusqu'à la ceinture, & le reste du corps s'alonge en queue de poisson (*); mais celle d'Hiérapolis est une femme de la tête aux pieds. Ils ne savent trop sur quoi peut être fondée cette derniere opinion. Ils regardent le poisson comme un animal sacré, & ils n'en mangent jamais; la colombe est également sacrée pour eux, & ils se l'interdisent aussi, quoiqu'ils fassent servir tous les

(*) Voyez la premiere Note de ce Traité. Saumaise, dans ses Exercitations sur Pline, dit que Dercéto étoit honorée à Joppé en Phénicie, & qu'elle est différente de la Déesse de Syrie; peut-être a-t-il pris ce sentiment d'après ce passage de Lucien.

autres oiſeaux à leur nourriture. Il ſemble que ces pratiques religieuſes aient été établies, l'une en l'honneur de Dercéto, qui a la forme d'un poiſſon; l'autre en l'honneur de Sémiramis, qui fut changée en colombe (*). Pour moi, je croirois que ce temple eſt un ouvrage de Sémiramis, plutôt qu'un édifice conſacré à Dercéto; l'autre conjecture paroît d'autant moins probable, que l'on voit auſſi en Egypte beaucoup de gens qui ne mangent point de poiſſon, quoique par-là ils ne prétendent point honorer cette Divinité.

(*) On ſait combien cette Reine des Aſſyriens eſt célebre dans l'Hiſtoire ancienne, par ſon ambition, ſon courage & ſes débauches. Diodore de Sicile, Liv. 2, Chap. 20, dit en parlant de ſa mort: *Elle diſparut tout à coup; quelques-uns ont prétendu qu'elle fut changée en colombe, & qu'elle fut confondue parmi une bande de ces oiſeaux que l'on vit s'abattre en volant ſur ſon palais.*

Une autre tradition sacrée, que je tiens d'un homme sage, consiste à dire que la Déesse du temple est Rhée, & que ce temple lui-même a été construit par Attis. Ce Fondateur étoit né en Lydie, & fut le premier qui prescrivit des orgies en l'honneur de Rhée; celles qui sont en usage en Phrygie, en Lydie & dans la Samo-Thrace, ont été instituées par Attis. Depuis que la Déesse l'eut mutilé, il renonça aux habitudes de son sexe, parcourut le Monde entier sous la figure & les habits d'une femme, fit par-tout des orgies, raconta ses aventures, & chanta Cybele. Dans le cours de ses voyages il parvint en Syrie : comme les peuples qui habitent au delà de l'Euphrate ne voulurent ni le recevoir, ni admettre ses orgies, il bâtit ce temple à l'emplacement dont nous parlons. Au reste, beaucoup de traits de ressemblance rapprochent de Rhée la Déesse qu'on y honore. Elle est traînée par des lions,

elle porte un tambour à la main & une tour ſur la tête, telle que Rhée eſt repréſentée chez les Lydiens. Mon Philoſophe diſoit à l'occaſion des Prêtres du temple, que ceux de Junon n'étoient jamais eunuques; qu'il n'y avoit que ceux de Cybele, & qu'en cela ils imitoient Attis; mais ce raiſonnement m'a paru plus ſpécieux que vrai, car j'ai entendu attribuer cet uſage de la mutilation à une cauſe beaucoup plus plauſible.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai plus goûté ce que d'autres m'ont dit de l'origine du temple, qu'ils regardent comme l'ouvrage de Bacchus fils de Sémélé, & qu'ils croient fondé en l'honneur de Junon. Cette opinion s'accorde preſque de tout point avec la Mythologie des Grecs. Bacchus vint en Syrie par la route qui le ramenoit d'Ethiopie, & l'on voit dans le temple beaucoup d'indices qui ſembleroient annoncer qu'il fut conſtruit par ce Dieu. On y

remarque entre autres, des habillemens de Peuples barbares, des perles des Indes, & des dents d'éléphant qu'il apporta d'Ethiopie. On voit aussi s'élever dans le parvis du temple, deux priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription :

Bacchus à sa belle-mere Junon (*).

Je pourrois me contenter de citer ce

(*) Saint Clément d'Alexandrie & Arnobe parlent de ces consécrations infames, pour les reprocher aux Grecs & aux Gentils. Plusieurs Auteurs profanes, comme Hérodote, Diodore de Sicile, le Scholiaste d'Aristophane & celui de Lucien, en parlent également. Mais tous les détails dans lesquels ils entrent sur cet objet ne peuvent s'écrire en notre Langue, & d'ailleurs ne pourroient être intéressans que dans un Mémoire de critique sur ce qui concerne l'ancien culte de Bacchus ou de Priape. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire que les *Phalles*, en grec φαλλοὶ, en latin *Phalli*, étoient des especes de bâtons ou de colonnes, au haut desquels on plaçoit des priapes faits de bois ou de cuir.

monument; mais on en voit encore un autre consacré à Bacchus dans l'intérieur du temple. Les Grecs sont aussi dans l'usage d'ériger à ce Dieu des priapes, c'est-à-dire des nains de bois, dont les parties sexuelles sont d'une grandeur fort disproportionnée, & qu'ils appellent *Neuropastes* (*). On en trouve aussi un dans ce temple; c'est une petite statue d'airain placée à main droite.

Telles sont les différentes opinions sur les Fondateurs de cet édifice sacré.

(*) C'est-à-dire, dont les membres sont mis en mouvement par le moyen de quelques fils ou nerfs cachés; à peu près comme les pantins ou les marionnettes parmi nous. On comprend assez combien ces statues publiques devoient être scandaleuses, & rien ne prouve mieux la corruption des mœurs chez les Grecs & les autres Peuples qui avoient adopté les mêmes usages. Au reste, Hérodote dit que les Grecs les avoient reçus des Egyptiens; il est aussi probable pour le moins, qu'ils avoient également passé d'Egypte en Syrie.

Je vais parler maintenant de l'édifice même, & dire par qui & comment il a été conſtruit.

On dit que le bâtiment actuel n'eſt pas celui qui fut élevé d'abord; que ce premier ayant été détruit par le laps du temps, il fut rétabli tel qu'on le voit aujourd'hui, par Stratonice, épouſe d'un Roi d'Aſſyrie. Je crois que cette Stratonice eſt celle qu'aima ſon beau-fils, de qui la paſſion fut découverte par l'ingénieuſe ſagacité d'un Médecin.

Le jeune homme étoit dangereuſement malade; il cachoit la cauſe de ſon mal, dont il auroit eu trop à rougir, & ne pouvoit ſe procurer aucune eſpece de ſoulagement. Il étoit au lit ſans ſouffrances apparentes, quoiqu'on remarquât une pâleur extrême ſur ſon viſage, & qu'on le vît dépérir de jour en jour. Le Médecin, qui ne pouvoit d'abord définir ſa maladie, en ſoupçonna enfin la vraie cauſe. Ses yeux

languiſſans, ſa voix éteinte, ſa pâleur, ſes larmes lui parurent autant de ſymptômes d'un amour qu'il ne pouvoit déclarer. Voici ce qu'il imagina en conſéquence, pour s'aſſurer de la certitude de ſa découverte; ce fut de tenir la main droite appliquée ſur le cœur du malade, tandis qu'il feroit paſſer en revue devant lui toutes les perſonnes du palais de ſon pere. Aucune d'elles ne lui avoit fait la moindre émotion; mais dès que ſa belle-mere vint à paroître, le jeune homme changea de viſage, la ſueur couloit de ſon corps, il trembloit de tous ſes membres, & ſon cœur étoit agité des plus vives palpitations. Ces circonſtances ne laiſſerent plus aucun doute au Médecin, & il procéda de la maniere ſuivante à ſa guériſon. Après avoir fait venir ſon pere déjà fort affligé: Ceci, lui dit-il, n'eſt point une maladie, mais une injuſtice de la part de votre fils. Il n'a aucun mal, mais il eſt aveuglé par

un amour insensé. Il désire passionnément un objet qu'il ne peut obtenir ; il aime mon épouse, ajouta-t-il adroitement, & je ne la lui céderai jamais ; alors le pere lui fait les plus vives supplications : Au nom de votre sagesse & de votre profond savoir, ne laissez point périr mon fils ; son mal est involontaire, on ne peut point le lui reprocher ; ne plongez point tous mes sujets dans l'affliction par votre jalousie ; épargnez à la Médecine le déshonneur de n'avoir pu lui sauver les jours. Il le conjuroit ainsi, sans savoir ce qu'il lui demandoit. Ce que vous exigez de moi avec tant d'instance, lui répliqua le Médecin, est une grande injustice. Quoi, vous voulez me forcer à dissoudre les nœuds de mon hymen, & faire violence à celui qui prend soin de votre santé ! Et vous qui exigez de moi un tel sacrifice, que feriez-vous si c'étoit votre épouse que désirât le Prince ? Le Roi répond que quand

même le jeune homme ſeroit épris pour ſa belle-mere, il ne la lui refuſeroit pas au préjudice de ſa vie, & que la perte de ſon épouſe l'affligeroit moins que la mort de ſon fils. Eh bien, reprit auſſi-tôt le Médecin, ceſſez de m'adreſſer vos prieres ; c'eſt votre épouſe qu'il aime, & ce que je vous diſois de ſa paſſion pour la mienne, n'étoit qu'une fiction. Le Roi ſe rendit aux voeux de ſon fils, & lui céda la Reine & la couronne. Pour lui, il ſe retira dans une Province de la Babylonie, où il fonda une ville de ſon nom ſur les bords de l'Euphrate, & dans laquelle il finit ſes jours (*). C'eſt

(*) Cette ville ne peut être que *Séleucie*, bâtie par Séleucus-Nicanor, Roi de Syrie, non pas ſur les bords de l'Euphrate, mais ſur la rive droite du Tigre, dans le territoire d'un lieu nommé *Coche*, au nord de Babylone, que ce Prince avoit eu en vue d'affoiblir. Ainſi, ou bien Lucien s'eſt trompé en plaçant Séleucie ſur les bords de l'Euphrate, ou c'eſt une faute des

ainsi que le Médecin découvrit l'amour du jeune Prince, & le guérit.

Cette Stratonice, lorsqu'elle étoit encore avec son premier mari, avoit eu un songe, dans lequel elle crut entendre Junon qui lui ordonnoit de lui ériger un temple dans Hiérapolis, & la menaçoit d'une infinité de malheurs si elle négligeoit de le faire. Elle ne tint d'abord aucun compte de cette vision; mais dans la suite, étant attaquée d'une maladie très-grave, elle raconta l'apparition à son époux, & appaisa la Déesse en lui promettant d'élever un temple. Elle recouvra promptement la santé, & le Roi résolut de l'envoyer aussi-tôt à Hiérapolis avec de grandes sommes d'argent & une armée nombreuse, destinée en partie à la garde de la Reine, en partie aux travaux de l'é-

anciens Copistes de ses Ouvrages; car on la trouve dans tous les manuscrits & dans toutes les éditions de cet Auteur.

difice. Le Prince avoit parmi ses plus intimes Favoris un jeune homme d'une grande beauté, nommé Combabus, & il le fit venir. Combabus, lui dit-il, vos vertus vous ont rendu le plus cher de mes amis; je ne puis trop vous dire combien je vous fais gré de votre sageſſe & de votre attachement pour nous. J'ai beſoin en ce moment d'un homme dont la fidélité me soit connue; j'ai jeté les yeux sur vous pour accompagner mon épouse, préſider à son entrepriſe, faire les sacrifices du temple, & commander l'armée qui la conduit. Vous devez, à votre retour, vous attendre aux plus grands honneurs de ma part. Combabus ne répond à cette propoſition qu'en suppliant inſtamment le Roi de ne point le charger d'une telle commiſſion; il le conjure de ne point lui confier un dépôt dont il n'étoit pas digne, puiſqu'il s'agiſſoit de ses tréſors, de son épouse, & d'une expédition sacrée.

Comme d'ailleurs il devoit être ſeul à la compagnie de la Reine pendant le voyage, il craignoit que le Prince ne conçût de la jalouſie contre lui. Le Roi ne ſe rendit pas à ſes premieres remontrances, & le jeune homme le pria du moins de lui accorder un délai de ſept jours, en l'aſſurant qu'il partiroit ſelon ſes ordres, lorſqu'il auroit terminé une affaire qu'il regardoit comme très-eſſentielle pour lui. Sa demande lui eſt accordée ſur le champ; il rentre chez lui, & ſe proſternant à terre, il déplore ſon infortune en ces termes: Malheureux que je ſuis! à quoi me ſert mon inviolable fidélité! funeſte voyage dont je prévois d'avance l'iſſue! Je vais, à la fleur de mon âge, accompagner une belle femme! c'eſt pour moi le comble du malheur, ſi je n'éloigne juſqu'à l'apparence du ſoupçon. Il faut prendre un parti courageux, qui me délivre ſans retour de tout ſujet de crainte. A ces mots il ſe

mutile lui-même, dépose les chairs dans un petit vase rempli de myrrhe, de miel & d'autres parfums, & le scelle du cachet qu'il portoit à son doigt. Lorsque la plaie fut cicatrisée & qu'il se crut en état d'entreprendre le voyage, il vint trouver le Roi, lui donna le vase en présence d'une assemblée nombreuse, & lui dit : Sire, voici un dépôt infiniment précieux que je gardois soigneusement ; je le remets entre vos mains, en partant pour un aussi long voyage ; faites qu'il soit en sûreté pour moi, car je le préfere aux plus grandes faveurs de la fortune, & il m'est aussi cher que ma vie même. A mon retour, je le recevrai de vous tel que je vous l'aurai confié. Le Roi s'en chargea volontiers, & après y avoir apposé son cachet à son tour, le passa aux gardes de son trésor, avec ordre de lui en rendre compte. Alors Combabus se mit en route sans inquiétude. Lorsqu'ils furent arrivés à Hiérapolis,

la Reine & lui s'occupent ſans délai de la conſtruction du temple, qui les retint trois ans dans le pays. Pendant cet intervalle, ce qu'avoit prévu Combabus arriva; Stratonice, en vivant continuellement avec ce jeune homme, conçut de l'amour pour lui. Le temps ne fit que l'augmenter & le porter même juſqu'aux derniers excès de la fureur. Les Hiérapolitains prétendent que Junon fit naître cette paſſion dans le cœur de la Princeſſe, non pas pour nuire à Combabus, dont la vertu ne lui étoit point cachée, mais pour punir Stratonice d'avoir balancé à lui élever un temple. La Reine fut d'abord pleine de réſerve, & tint ſon amour ſoigneuſement caché. Mais dans la ſuite, ne pouvant plus diſſimuler les maux qu'elle enduroit, elle ſe livra ſans feinte à l'expreſſion de ſa douleur; elle étoit ſans ceſſe baignée de larmes, avoit ſans ceſſe le nom de Combabus à la bouche, & Combabus

étoit tout pour elle. Enfin, ſuccombant à la violence de ſa paſſion, elle cherche un expédient décent pour engager le jeune homme à répondre à ſes feux; elle ne veut en confier le ſecret à perſonne, elle rougit de les lui déclarer elle-même; elle imagine de s'enivrer, pour lui faire librement l'ouverture de ſon cœur. Le vin inſpire de la hardieſſe, il ſauve une partie de ce qu'il y a de mortifiant dans un refus, & l'on rejette ſur l'ivreſſe tout ce que l'on a pu faire en cet état. La Reine exécute ſa réſolution : après le repas, elle va dans l'appartement de Combabus, deſcend aux plus humbles ſupplications, embraſſe ſes genoux & lui avoue ſon amour. Combabus ne reçoit ſes propoſitions qu'avec peine, refuſe de ſatisfaire ſes déſirs, & lui objecte ſon ivreſſe. Comme elle le menaçoit de toute ſa vengeance, le jeune homme, épouvanté, lui fait connoître les précautions qu'il avoit priſes d'a-

vance, lui raconte ce qu'il avoit fait, & le lui prouve en se découvrant à ses yeux. Ce coup inattendu ralentit la fureur passionnée de Stratonice, sans rien diminuer de son amour. Elle voulut du moins, pour se consoler d'une ardeur inutile, ne plus vivre un instant sans Combabus. Depuis ce temps, cet amour s'est perpétué dans Hiérapolis, & on le retrouve encore tout entier de nos jours. Les femmes sont éprises pour les Prêtres du temple, qui de leur côté aiment les femmes jusqu'à la fureur, & bien loin qu'ils fassent des jaloux, cet attachement réciproque est respecté comme un acte religieux des plus sacrés (*). Le Roi, informé de

(*) Ceux qui ont voyagé dans l'Indostan, ou qui ont écrit sur ce pays, s'accordent à dire que les riches Pagodes de Surate & des autres villes considérables, entretiennent des troupes de Courtisanes, dont la destination est de danser dans les temples aux grandes solennités, & de servir aux plaisirs des Brames.

tout ce qui ſe paſſoit à Hiérapolis, par ceux qui revenoient de cette ville à la Cour, n'ignoroit rien de ce que faiſoit Stratonice. Senſiblement touché des nouvelles qu'il recevoit, il fit revenir Combabus, ſans attendre qu'il eût entiérement rempli l'objet de ſon voyage. Selon la tradition de quelques autres, qui n'eſt nullement fondée, ce fut Stratonice elle-même qui, par dépit de voir ſes avances rejetées, écrivit à ſon époux, & accuſa Combabus d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Enfin, les Aſſyriens racontent de leur Stratonice, ce que les Grecs racontent

---

Cet uſage a-t-il paſſé de la Syrie dans l'Inde, ou de l'Inde dans la Syrie ? s'eſt-il établi dans l'une & dans l'autre contrée, ſans communication de l'une à l'autre ? C'eſt ce qu'on ne peut guere conjecturer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Danſeuſes des Pagodes ou les *Bailladeres* de Surate, ont de grands traits de reſſemblance avec les anciennes Bacchantes & autres Prêtreſſes du Paganiſme.

de leur Sthénobée & de Phédre (*). Pour moi, je pense que ni Sthénobée ni Phèdre, si elle aima véritablement Hippolyte, ne pousserent la vengeance à un tel excès. Quoi qu'il en soit, Combabus voyant arriver un courrier de la part du Roi, & connoissant le sujet de sa mission, partit avec confiance pour se rendre à la Cour, où il avoit laissé les preuves de sa justification. A son arrivée, le Roi le fait charger de fers & garder à vue par ses satellites; il le fait paroître ensuite devant tous ceux de ses amis qui avoient

(*) Sthénobée ou Antée étoit femme de Proclus Roi d'Argos, chez qui Bellérophon s'étoit réfugié. Elle fit à ce Prince des propositions auxquelles il fut insensible; piquée de cette indifférence, elle l'accusa auprès de son mari, d'avoir attenté à son honneur. On connoît aussi la passion de Phédre pour Hippolyte fils de Thésée, son époux; le jeune Prince ne voulut point l'écouter, & Phédre se vengea de la même maniere que Sthénobée.

été témoins de ſon départ ; il lui fait en leur préſence les plus vives réprimandes ; il lui reproche ſon adultere & ſon infame paſſion ; l'ame pénétrée de douleur, il lui rappelle ſes marques de confiance & ſon amitié, l'accuſe de s'être ſouillé de trois grands crimes à la fois, d'adultere, d'infidélité envers ſon Roi, & d'impiété envers la Déeſſe dont il conſtruiſoit le temple, en ſe rendant auſſi coupable. L'accuſé eſt de plus convaincu par la dépoſition d'un grand nombre de témoins, qui atteſtent avoir vu les deux Amans s'embraſſer en leur préſence. En un mot, tout le monde décide qu'il faut, ſans tarder, conduire Combabus à la mort, comme coupable de crimes capitaux. Juſqu'alors cet infortuné n'avoit pas dit un mot pour ſa défenſe, & l'on alloit le traîner au ſupplice, lorſqu'enfin il rompt le ſilence. Il redemande au Roi le gage qu'il lui avoit confié, & prétend que ſi on le fait

mourir, ce n'eſt ni pour cauſe d'infidélité, ni pour cauſe d'adultere; mais uniquement parce que le Prince étoit avidement jaloux de ce qu'il lui avoit laiſſé en partant. Le Roï ordonne à ſon Tréſorier de lui apporter le dépôt. Combabus rompt auſſi-tôt les ſceaux du vaſe, & montre ce qu'il renferme, ainſi que l'opération à laquelle il avoit eu recours. Prince, dit-il alors, je craignois précisément ce que j'éprouve, dès l'inſtant où vous m'avez preſcrit de faire ce voyage; je ne l'ai entrepris que malgré moi & pour obéir à votre ordre exprès. Vous voyez ce que j'ai fait; en cela j'ai voulu plaire à mon Maître, mais je me ſuis ſacrifié moi-même: on m'accuſe d'un crime qu'on ne peut commettre ſans être homme, & je ne le ſuis plus. Le Roi, ſaiſi d'étonnement, l'embraſſe en pleurant, & lui dit: Pourquoi, cher Combabus, avoir été ſi cruel envers vous-même? Aſſurément vous êtes le ſeul au monde capable

d'une si funeste résolution. Non, malheureux ami, je n'approuve point votre action sans réserve; plût aux Dieux que vous ne l'eussiez point commise, & que mes yeux n'en eussent point vu la preuve! Vous n'aviez pas besoin d'une pareille justification auprès de moi. Mais puisque le sort l'a permis ainsi, je me charge de votre vengeance; je condamne, avant tout, vos délateurs à la mort; je veux ensuite vous accorder toutes les récompenses qui sont en mon pouvoir, de l'or & de l'argent tant que vous en voudrez, les plus riches étoffes d'Assyrie, & les plus superbes chevaux. Le Roi lui tint parole. Les calomniateurs furent à l'instant conduits au supplice; Combabus se vit comblé de présens, & parvint au comble de la faveur. Il fut en même temps regardé comme le plus sage & le plus heureux des Assyriens. Ensuite, ayant demandé la permission d'aller finir la construction du

temple qu'il avoit laissé imparfait, elle lui fut accordée; il acheva son ouvrage, & se fixa pour le reste de ses jours en ce lieu. Le Prince, pour mieux récompenser encore sa conduite & sa vertu, voulut ajouter à ses bienfaits, l'honneur de faire placer sa statue en bronze dans le temple. On y voyoit en effet une statue de ce métal érigée à sa mémoire; elle étoit l'ouvrage d'Hermoclès de Rhode, qui l'avoit représenté sous les traits d'une femme, mais habillée en homme. On dit que ses plus intimes amis voulurent, pour le consoler, s'imposer la même privation que lui, qu'ils se mutilerent à son exemple, & adopterent le même genre de vie; d'autres font intervenir la Divinité en cette affaire, & prétendent que Combabus se voyant aimé de Junon, vint à bout de déterminer plusieurs de ses amis à se mutiler avec lui, pour n'être pas seul à regretter sa virilité. Au reste, quelle que soit l'origine de

de cet usage, il s'est maintenu sans interruption jusqu'à nos jours. On voit encore tous les ans un grand nombre de jeunes gens qui se mutilent dans le temple; que ce soit pour consoler Combabus, ou pour se rendre agréables à Junon, c'est ce que je ne déciderai pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se mutilent; mais ils quittent alors sans retour les habits d'homme, pour prendre ceux de femme, ainsi que les occupations du sexe. On rapporte encore cette particularité à Combabus, qui, dit-on, fut obligé de faire la même chose dans la suite de sa vie. Une femme étrangere se trouvoit au temple dans une assemblée religieuse, & remarquant une aussi belle figure sous les habits d'un homme, elle conçut pour lui le plus violent amour. Bientôt détrompée par la connoissance de son état, elle se donna la mort. Combabus, fâché de se voir si malheureux par l'amour, quitta dès-

lors les habits de son sexe, afin qu'aucune femme ne se laissât plus surprendre à cette apparence trompeuse. De là vient que les Galles portent des habits de femme. Mais c'en est assez sur Combabus.

A propos des Galles, je parlerai de leur castration & de la maniere dont ils se la font; je décrirai leur sépulture, & je dirai pourquoi ils n'entrent point dans le temple. Mais je vais auparavant faire connoître la position & l'étendue de cet édifice. Il est bâti sur une colline qui s'éleve au centre de la ville; il est environné d'une double muraille, dont l'une est très-ancienne, & l'autre ne remonte pas beaucoup au delà de notre siecle. Le vestibule, qui a cent pas d'étendue ou environ, est tourné vers le nord. On y voit encore les Priapes que Bacchus y a placés, & qui ont trente toises de hauteur. Un homme monte deux fois tous les ans sur l'une de ces statues, & il y reste

l'espace de sept jours. Ce qui donne lieu, dit-on, à cette cérémonie, c'est que le Vulgaire imagine que cet homme au haut du Priape, a commerce avec les Dieux; qu'il leur demande toutes sortes de biens pour la Syrie, & qu'ils l'entendent plus facilement à cette élévation. D'autres présument que ceci a rapport au déluge de Deucalion, & qu'on le fait en mémoire de la calamité universelle qui força les hommes à se réfugier sur les arbres & les montagnes, pour ne pas périr au sein des eaux. Ces différentes conjectures me paroissent peu probables, & je pense que Bacchus est encore l'objet de cette espece de culte; ce qui me le fait croire, c'est que toutes les fois qu'on érige des Priapes en l'honneur de ce Dieu, l'on place des hommes de bois sur ces colonnes. Je ne puis rendre raison de cet usage; mais je crois que celui de monter au haut des Priapes ne vient que de l'envie d'imiter l'homme

bois : au reste, voici de quelle maniere ceux d'Hiérapolis s'élevent jusqu'au sommet. Celui qui monte jette autour du Priape une chaîne qui passe également autour de son corps (*), puis il pose ses pieds l'un après l'autre sur des especes de pieux fichés pour cela dans le tronc de la colonne. A chaque pas qu'il fait & à mesure qu'il monte, il lance à deux mains la chaîne plus haut, en faisant le mouvement d'un cocher qui agite les rênes de ses chevaux. Ceux qui n'auroient pas été témoins de cette cérémonie comprendront facilement ce que je dis, s'ils ont eu occasion de voir comment on monte sur les palmiers en Arabie, en

(*) De sorte que la chaîne forme une espece de cerceau pliant, dans lequel l'homme & la colonne sont enfermés. L'homme a les pieds appuyés contre la colonne, & le dos contre la chaîne qu'il tient à deux mains, & dont il s'aide en la jetant plus haut à mesure qu'il monte.

Egypte & ailleurs (*). L'homme qui eſt parvenu au haut du Priape, lâche juſqu'en bas une corde dont il a eu ſoin de ſe munir, & par ce moyen il enleve des morceaux de bois, des habits, des vaſes & tout ce qu'il veut; il s'y pratique une eſpece de nid dans lequel il s'aſſied, & qui fait ſa demeure pendant le temps marqué. De tous ceux qui viennent au temple, le plus grand nombre apporte de l'or & de l'argent, & quelques-uns des pieces de cuivre; ils les dépoſent à terre en préſence du Stylite, chacun en indiquant ſon nom: un homme qui eſt là debout l'annonce à l'autre, qui fait en conſéquence des prieres pour celui qu'on vient de lui

(*) L'écorce du palmier eſt hériſſée d'eſpeces de piquans ou de pieux, dont la pointe eſt en hauteur, & qui facilitent cette maniere de s'élever juſqu'au ſommet de l'arbre. Pluſieurs Voyageurs aſſurent que cette méthode eſt encore pratiquée de nos jours dans les contrées où naît le palmier.

nommer. En prononçant ses oraisons, il fait entendre un bruit aigu & perçant comme celui d'un instrument d'airain que l'on agite. Cet homme ne dort pas un instant ; s'il lui arrive de sommeiller, un scorpion monte à lui & l'éveille en lui faisant beaucoup de mal ; c'est le châtiment dont il est menacé quand il succombe au besoin de dormir. On raconte des choses mystérieuses & sacrées de ce scorpion ; mais je ne puis dire si elles sont vraies, & il est temps de finir cette dissertation sur les monteurs de Priapes.

Le temple est tourné vers le Soleil levant ; il ressemble, pour la forme & l'exécution, à ceux qu'on bâtit dans l'Ionie. On voit s'élever à la hauteur de deux pas au dessus du sol, un vaste soubassement sur lequel pose l'édifice ; on monte au temple par des degrés de pierres qui ne sont pas bien larges. Le portique offre à la vue un magnifique spectacle ; dans son enfoncement

il eſt décoré d'une porte, dont les battans ſont d'or artiſtement travaillé. L'intérieur du temple eſt tout brillant d'or, & les lambris en ſont dorés; on y reſpire une odeur divine, ſemblable à celle des parfums d'Arabie; il s'en exhale une délicieuſe vapeur que l'on ſent dès les premiers degrés du portique, & on l'éprouve également en ſortant; elle s'attache même fort longtemps à vos habits, & elle eſt ſans ceſſe préſente aux ſens. L'intérieur du temple ne forme pas une enceinte unique & de plain-pied; il y en a une ſeconde, plus exhauſſée que la premiere de quelques degrés; elle n'en eſt point ſéparée par des portes, mais elle eſt toute entiere ouverte par-devant. Tout le monde entre indifféremment dans l'autre; mais il n'y a que les Prêtres qui puiſſent pénétrer dans celle-ci; encore tous n'ont-ils pas ce droit; il n'y a que ceux d'entre eux qui ſont cenſés approcher la Divinité

de plus près, & auxquels eſt confiée l'adminiſtration particuliere des choſes ſacrées. On voit, dans cette ſeconde enceinte, la ſtatue de Junon & celle de Jupiter, que l'on y déſigne ſous un autre nom. L'une & l'autre ſont d'or, & les deux Divinités ſont repréſentées aſſiſes; celle de Junon eſt portée par des lions, & Jupiter eſt aſſis ſur des taureaux; tout annonce en celle-ci Jupiter lui-même, ſa tête majeſtueuſe, ſes vêtemens, ſon trône; de maniere qu'il ſeroit impoſſible d'y voir un autre Dieu, quand on le voudroit. Celle de Junon préſente différens attributs & différentes formes; à tout prendre, il eſt vrai de dire que c'eſt Junon, mais elle a quelque choſe de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhée, de Diane, de Néméſis & des Parques. D'une main elle tient un ſceptre, & de l'autre une quenouille; ſa tête eſt décorée d'une gloire rayonnante & d'une tour; elle porte auſſi le ceſte

qu'on donne exclusivement à Vénus Uranie (*). Elle est toute couverte de plaques d'or auxquelles sont attachées des pierres précieuses, dont les unes sont blanches, les autres couleur d'eau; & un grand nombre couleur de feu; il y a aussi beaucoup de cornalines, d'onyx, d'hyacinthes & d'émeraudes qu'apportent les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens, les Medes, les Arméniens & les Babyloniens. Ce qu'il y a de plus remarquable encore & que je ne dois pas oublier, c'est un diamant que la Déesse porte sur la tête, & dont l'éclat est si vif, qu'on ne l'appelle pas autrement que *la lampe*; pendant la nuit il répand une lumiere resplendissante, qui feroit croire que le temple est éclairé par des flambeaux; quelquefois son éclat est un peu plus

(*) *Vénus Uranie* ou *Vénus céleste*; c'est un des surnoms de Vénus. Voyez le Mémoire de M. Larcher *sur Vénus*, p. 876.

tempéré, mais en tout temps on le prendroit pour du feu. Une chose encore bien admirable dans cette statue, c'est que si vous la regardez en face, elle vous fixe directement ; si vous passez devant elle, son oeil vous suit, & suivroit également une autre personne qui passeroit dans le même temps en sens contraire. Entre ces deux statues, on en voit une troisieme qui est aussi d'or, mais qui ne ressemble en rien aux deux autres ; on n'apperçoit dans son extérieur aucun trait qui la désigne d'une maniere particuliere ; on y remarque certains attributs de plusieurs autres Divinités : les Assyriens eux-mêmes ne lui donnent que le nom générique de *la statue*, & n'ont aucune opinion sur son origine, ou sur ce qu'annonce son extérieur. Les uns croient que c'est Bacchus, quelques autres Deucalion, & d'autres Sémiramis, parce qu'on voit une colombe d'or sur sa tête. Au reste, on la fait sortir

dehors deux fois par an, dans les jours où l'on apporte, comme je l'ai dit, de l'eau de la mer. A la gauche du temple en entrant, se présente le trône du Soleil, mais sa statue ne s'y trouve pas. Le Soleil & la Lune sont les seules Divinités qu'on ne voye pas représentées chez les Assyriens. Voici la raison de cette exception dont j'ai voulu m'instruire. Les autres Dieux, disent-ils, ne sont pas connus de tout le monde, & il est permis d'exposer leurs statues en public; mais le Soleil & la Lune frappent tous les yeux, & il n'est personne qui ne les voye à son gré. A quoi bon feroit-on la ressemblance de deux Divinités, qui se montrent tous les jours en original au milieu des airs. Après le trône du Soleil, vient la statue d'Apollon, mais non pas tel qu'on le représente ordinairement. Par-tout ailleurs on le regarde comme un jeune homme au printemps de son âge; les Assyriens sont les seuls qui lui donnent

de la barbe au menton. Ils s'applaudissent en cela, & désapprouvent les Grecs & les autres Nations. Quelle simplicité, s'écrient-ils, de chercher à se rendre propice par des sacrifices, un Dieu dans lequel on ne voit qu'un enfant ! Selon eux, c'est une insigne folie que de donner des imperfections aux Dieux, & ils regardent l'adolescence comme une imperfection. Une autre singularité des Assyriens à l'égard d'Apollon, c'est qu'ils sont encore les seuls qui lui donnent des vêtemens. Je pourrois aussi rapporter beaucoup de merveilles qu'ils lui attribuent ; mais je ne parlerai que des plus étonnantes, & je commencerai par les oracles qu'il rend. Il y a, comme on sait, une multitude d'Oracles parmi les Grecs & parmi les Egyptiens; mais ils sont bien plus nombreux encore en Libye & en Asie. Tous ceux qu'on connoît dans ces différentes contrées ne répondent que par la bouche des Prêtres & des

Devins ; au lieu que celui-ci se meut par lui-même, & conduit seul une prédiction jusqu'au dénouement. Lorsqu'il veut prédire quelque chose, on le voit d'abord s'agiter sur son siége, & à l'instant les Prêtres le souleyent; quand ils ne le font pas, il sue & semble faire quelques mouvemens pour s'avancer au milieu de l'assemblée. Lorsqu'ils le portent sur leurs épaules, il les fait tournoyer en tous sens & saute de l'un sur l'autre. Enfin, le Chef des Prêtres l'arrête & lui fait des questions sur tout ce qu'il veut savoir : si le Dieu n'approuve pas ce qu'on lui propose, il recule ; s'il l'approuve, il pousse en avant ceux qui le portent, en faisant le mouvement d'un conducteur de chars. C'est ainsi qu'on reçoit ses oracles, & les Prêtres ne font jamais aucun sacrifice ni aucune affaire particuliere sans cette cérémonie (*). Il

(*) M. Falconet, dans une Dissertation histo-

prédit aussi les variations du temps, & annonce quand on ne doit point en éprouver dans un pays. Il fait également des prédictions sur *la statue*, quand on la dispose à faire la proces-

---

rique & critique sur ce que les Anciens ont cru de l'aimant, & qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscript. tom. III, p. 630, fait l'observation suivante: » J'oubliois » la statue d'Apollon barbu, dont parle Lucien » au Traité de la Déesse de Syrie. Quand cette » statue vouloit rendre ses oracles, elle s'agi- » toit jusqu'à ce que les Prêtres la missent sur » un brancard; alors, par divers mouvemens, » elle les guidoit du côté où elle vouloit aller. » Lucien dit qu'un jour, lui présent, elle s'é- » leva en l'air au milieu de la marche. On re- » connoît dans cette manœuvre tout le jeu » d'une marionnette, & l'aimant pourroit y » avoir quelque part; mais la derniere circons- » tance est un peu forte. Quand Lucien rap- » porte des contes de cette nature, ce n'est » plus Lucien qui se moque ouvertement des » Dieux, c'est un esprit souple qui sait se prê- » ter aux sottises des hommes pour s'en mo- » quer plus finement «.

ſion dont j'ai parlé. Voici un fait dont j'ai moi-même été témoin; ſes Prêtres le portoient, il les a laiſſés à terre & s'eſt ſoutenu ſeul en l'air.

Après Apollon, viennent la ſtatue d'Atlas, celles de Mercure & d'Ilithye (*). Telles ſont les décorations intérieures du temple; au dehors on voit un grand autel d'airain, & une infinité de ſtatues de même métal qui repréſentent des Rois & des Prêtres; je ne ferai ici mention que de celles qui m'ont paru mériter d'être diſtinguées. A la gauche de l'édifice, eſt Sémiramis, qui de la main droite montre le temple; on l'a placée en cet endroit par la raiſon que je vais dire. Cette Princeſſe avoit ordonné à tous les habitans de la Syrie de lui faire des ſacrifices comme à une Déeſſe, & d'abandonner le culte des autres Divinités, même celui de

(*) La Déeſſe Ilithye préſidoit aux accouchemens, & elle eſt la même que Lucine.

Junon. Ces Peuples se soumirent à la loi qui leur étoit imposée; mais le Ciel frappa la Reine de maladies, de calamités & d'afflictions de toute espece; elle revint de son impiété, avoua qu'elle n'étoit qu'une mortelle, & recommanda à ses sujets d'adresser, comme par le passé, leurs voeux à Junon. C'est pour cela qu'on l'a représentée dans la posture d'une personne qui indique à tous ceux qui arrivent au temple, qu'ils doivent appaiser la colere de Junon; que Junon seule est Déesse, & que Sémiramis ne l'est plus. J'ai vu aussi de ce côté les statues d'Hélene, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector & d'Achille; celles de Nirée & d'Aglaé, Philomele & Procné avant leur métamorphose, & Térée changé en oiseau. J'y ai vu aussi une seconde statue de Sémiramis, celles de Combabus & de Stratonice, qui sont d'une grande beauté, celle d'Alexandre parfaitement ressemblante

à ce Héros, & près de lui Sardanapale, ſous des traits & des habillemens étrangers. Dans la cour, on voit paître des bœufs d'une groſſeur extraordinaire; on y voit auſſi des chevaux, des aigles, des ours & des lions qui ne font aucun mal aux hommes; ces animaux ſont ſacrés & apprivoiſés. Il y a un grand nombre de Prêtres attachés au ſervice du temple, les uns pour immoler les victimes, les autres pour offrir les libations; il en eſt qu'on nomme *Thuriféraires*, d'autres *Acolytes*. J'en ai vu plus de trois cents ſe préſenter pour faire des ſacrifices. Ils portent tous des robes blanches & un bonnet ſur la tête. L'Archiprêtre, que l'on change tous les ans, eſt ſeul habillé de pourpre & décoré d'une tiare d'or. Il y a encore une foule d'autres Officiers ſacrés, tels que des Joueurs de flûte & de flageolet, & les Galles ou Prêtres eunuques, ſans compter les femmes inſpirées & tranſportées d'une

divine fureur. On offre deux fois par jour des ſacrifices, auxquels tout le monde aſſiſte. Ceux de Jupiter ſe font en ſilence; on n'y entend ni voix humaine ni ſons de flûte; mais quand on immole à Junon, tout retentit du chant des Prêtres & du ſon des flûtes mêlé au bruit des cymbales. Ils n'ont rien pu m'apprendre de certain ſur cet uſage.

Il y a encore près du temple un lac dans lequel on nourrit une multitude de poiſſons ſacrés de toute eſpece. Quelques-uns de ces poiſſons parviennent à une groſſeur étonnante; ils ont leurs noms diſtingués & viennent à la voix qui les appelle. J'en ai vu un, entre autres, qui avoit des ornemens d'or & portoit un bouquet de fleurs d'or attaché à l'une de ſes nageoires; il s'eſt ſouvent préſenté à ma vue avec cette décoration. Le lac eſt très-profond; je ne l'ai pas meſuré, mais on dit qu'il y a deux cents pas d'eau; un autel de pierres

s'éleve au milieu : on croiroit, au premier coup-d'œil, que cet autel nage à fleur d'eau, & beaucoup de personnes croient en effet qu'il flotte à la surface; mais je pense qu'il est porté sur un fort pilier; il est sans cesse orné de guirlandes & couvert de parfums. Tous les jours une foule de peuple y va en nageant & la tête couronnée, pour y faire des prieres : on y voit de grandes assemblées de dévotion, qu'on appelle *les descentes du Lac*, parce que l'usage est d'y faire descendre toutes les Divinités. Junon arrive toujours la premiere, de peur que Jupiter ne voye les poissons avant elle, ce qui, dit-on, les feroit tous périr. Le Dieu vient cependant à son tour; mais son épouse s'oppose à son arrivée, fait tout ce qu'elle peut pour l'éloigner, & l'oblige, à force de prieres, à se retirer.

Les plus grandes solennités sont celles que l'on célebre sur les bords de la mer. Je n'en puis pas dire grand'-

chose, car je ne m'y suis point trouvé, & je n'ai point assisté à la procession; mais j'ai vu ce qui se pratique au retour. Chaque personne apporte un vase plein d'eau salée; ce vase est fermé par un cachet de cire. Il n'est point permis au particulier de lever son cachet & de verser l'eau à sa volonté; il faut que cela soit fait par la main d'un des Galles qui habitent près du lac. C'est lui qui reçoit le vase, examine l'empreinte du sceau; & après qu'il a reçu une offrande pour cette formalité, c'est lui qui rompt le fil & enleve la cire. Cette cérémonie rapporte au Prêtre bien des mines. Quand elle est faite, chacun vient verser son eau dans le temple; puis, lorsqu'on s'est acquitté du sacrifice d'usage, on se retire en marchant à reculons. La plus grande de toutes les fêtes dont j'ai eu connoissance, arrive au commencement du printemps; les uns la nomment *le Bûcher*, les autres *le Flam-*

beau. Voici en quoi consiste le sacrifice de ce jour : on coupe de grands arbres & on les plante dans la cour du temple ; on suspend à leurs branches des chevres, des brebis, & d'autres troupeaux vivans ; on y ajoute des oiseaux, des habits, & divers ouvrages d'or & d'argent. Lorsque tout est ainsi disposé, on mene les Dieux en procession autour des arbres, & ensuite on met le feu à ces arbres ; à l'instant même tout est en flammes. Il se trouve à cette cérémonie un grand concours de peuple, tant de la Syrie que des pays circonvoisins ; ils apportent tous leurs Dieux & toutes les copies faites d'après leurs statues. A certains jours marqués, la multitude entre dans le temple. Beaucoup de Galles & autres Ministres sacrés célebrent leurs orgies, se découpent les bras, & se font fustiger les uns par les autres ; beaucoup d'autres jouent de la flûte, battent du tambour, & chantent des

hymnes ſacrés. Tout cela ſe paſſe au dehors du temple, & aucun des Prêtres n'y entre pendant cette cérémonie; c'eſt auſſi dans ces jours que ſe fait la réception des nouveaux Galles. Tandis que les anciens jouent de leurs inſtrumens & célebrent leurs orgies, leur fureur ſacrée ſe communique à un grand nombre d'autres; beaucoup de ceux qui étoient venus ſeulement pour être ſpectateurs, finiſſent par faire ce que je vais dire. Un jeune homme qui a formé la réſolution de prendre ce parti, quitte ſes vêtemens & s'avance au milieu de l'aſſemblée en pouſſant de grands cris; il ſe ſaiſit alors d'une épée, car il y en a toujours en cet endroit un certain amas, que l'on y tient, je crois, tout prêt à ce deſſein; il en prend une pour ſe mutiler à l'inſtant; il court enſuite par toute la ville, en portant dans ſes mains ce qu'il a coupé. La maiſon dans laquelle il le jette lui fournit des habits de

femme & tout ce qui est nécessaire pour sa parure : tel est l'usage des castrations. Les Galles ne sont pas non plus ensevelis dans un tombeau ordinaire ; dès que l'un d'eux est mort, ses collegues le portent dans un fauxbourg de la ville, le déposent dans un endroit avec son cercueil, le couvrent d'un monceau de pierres, & reviennent chez eux. Ils ne rentrent dans le temple que sept jours après, sans quoi ils se rendroient coupables de sacrilége ; ils ont aussi quelques autres loix concernant les purifications : celui d'entre eux qui a vu un mort, ne peut entrer au temple ce jour-là ; il peut s'y présenter le lendemain, après s'être purifié. Quelqu'un d'eux a-t-il perdu un de ses parens ? l'entrée du temple lui est interdite pendant trente jours, & il n'y paroît qu'après s'être rasé la tête ; sans ces précautions, ce seroit un grand crime de s'y montrer. Ils immolent des bœufs, des vaches, des

brebis, des chevres : il n'y a que le porc qui ſoit en abomination parmi eux ; ils ne s'en ſervent ni comme victime, ni comme nourriture. Le vulgaire ne le regarde point comme immonde, mais au contraire comme un animal ſacré. La colombe eſt auſſi à leurs yeux un oiſeau ſacré, & il eſt défendu d'en toucher ; ſi cela leur arrive involontairement, ils demeurent ſouillés pendant un jour entier. Auſſi ces oiſeaux vivent-ils familiérement avec eux ; ils les laiſſent entrer dans leurs maiſons, & ils prennent ſouvent leur nourriture ſur les planchers de leurs appartemens.

Je ne dois pas oublier les pratiques qui ſont preſcrites à ceux qui veulent aſſiſter à ces fêtes. Un homme qui vient pour la premiere fois à Hiérapolis, ſe raſe la tête & les ſourcils. Après avoir ſacrifié une brebis, il en coupe les chairs par morceaux & en fait un banquet ; il étend la peau à terre, y poſe un genou, met les pieds & la tête de

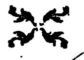
la

la victime sur la sienne, conjure en même temps les Dieux d'agréer son offrande, & en promet une plus grande pour l'avenir. Ensuite il se couronne lui & tous ceux qui ont fait le même voyage; il dépose sa couronne & se remet en route, en observant de n'employer que de l'eau froide pour sa boisson & pour ses bains, & de coucher toujours sur la dure; car il lui est défendu de se mettre au lit jusqu'à ce qu'il ait accompli son pélerinage & qu'il soit rendu chez lui. Il est sûr de trouver un asile dans Hiérapolis, chez un Hôte public, qui le reçoit même sans le connoître. Chaque Ville a son Hôte particulier, qui reçoit comme ses concitoyens tous ceux qui en arrivent. Les Assyriens nomment ces Hôtes *Docteurs*, parce qu'ils instruisent les nouveaux venus de tout ce qu'ils doivent savoir.

Ce n'est point dans le temple que l'on immole les victimes; on se con-

tente de les présenter à l'autel & d'y faire des libations, puis on revient chez soi avec la victime vivante; c'est là qu'on l'immole & qu'on fait ses prieres. Ils ont encore une autre espece de sacrifice; voici en quoi il consiste. On précipite les victimes, ornées de bandelettes, du haut du portique en bas, & elles périssent par le seul coup de la chute. On en voit quelques-uns immoler leurs propres enfans de cette maniere, avec la différence cependant, qu'ils les enferment dans un sac, les poussent d'un coup de main en les chargeant de malédictions, & s'écriant que ce ne sont pas leurs enfans, mais des boeufs. Ils sont tous dans l'usage de se piquer, de maniere qu'il en reste des marques durables, tantôt aux mains, tantôt au cou; de là vient que tous les Assyriens portent des stigmates. Ils ont aussi une autre coutume, que je ne vois admise parmi les différens peuples de la Grece,

que chez les habitans de Trézene. Les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ne peuvent dans cette Ville contracter de mariage, ſans avoir auparavant ſacrifié leur chevelure à Hippolyte. La même choſe s'obſerve à Hiérapolis, où les jeunes hommes offrent auſſi les prémices de leur barbe : on laiſſe croître aux enfans, depuis leur naiſſance juſqu'à l'adoleſcence, des boucles de cheveux, que l'on coupe enſuite dans le temple. Quelques-uns les dépoſent dans des vaſes d'argent, & le plus grand nombre dans des vaſes d'or; ſur chaque vaſe eſt gravé le nom de celui qui l'a offert, & on le ſuſpend à la voûte du temple. J'ai fait moi-même cette cérémonie dans ma jeuneſſe, & ma boucle de cheveux & mon nom s'y trouvent auſſi avec les autres.





DE L'ASTROLOGIE.

JE vais parler du Ciel & des Aſtres; mais ſeulement pour les conſidérer relativement à leur influence ſur la vie des hommes, & à la connoiſſance certaine qu'ils nous donnent de l'avenir. Mon deſſein n'eſt point de faire un Traité ſur l'art de la Divination; je ne veux que me plaindre de ce que tous ceux qui font des pronoſtics, négligent l'Aſtrologie & la dédaignent, pour ſe livrer excluſivement à d'autres Sciences, & les enſeigner préférablement à celle-ci.

L'Aſtrologie eſt très-ancienne, même parmi nous, & nous en ſommes redevables aux premiers Rois chéris des Dieux. L'ignorance, la pareſſe & l'inſouciance inſpirent de nos jours des ſentimens tout différens. Lorſqu'on a rencontré de faux Devins, on accuſe

les Aſtres, on mépriſe la Science qui les fait connoître; on la regarde comme un art frivole & menſonger, dont on ne peut rien attendre de raiſonnable ou de certain. C'eſt, à mon avis, un préjugé injuſte. La mal-adreſſe d'un mauvais artiſan ne prouve pas l'inutilité de ſa profeſſion, & l'on ne rejette point ſur la Muſique les fautes d'un Muſicien ignorant. L'Art eſt eſtimable, on ne doit du mépris qu'à celui qui l'exerce ſans le connoître.

Les Ethiopiens furent les inventeurs de l'Aſtrologie; ils durent cette découverte en partie à la ſageſſe qui les diſtingue des autres peuples, en partie à l'heureuſe température de leur climat. Ils n'éprouvent point la viciſſitude des ſaiſons, & jouiſſent en tout temps d'un ciel pur & ſerein. Ils furent d'abord frappés de voir que la Lune ne paroiſſoit pas tous les jours la même, mais ſe montroit à leurs yeux, tantôt ſous une forme & tantôt ſous une autre;

ſes différens aſpects étonnerent leur imagination & exciterent leur curioſité. A force de recherches, ils découvrirent que ſes phaſes diverſes venoient de ce qu'elle ne brilloit pas par elle-même, mais empruntoit ſa lumiere du Soleil. Ils remarquerent auſſi le mouvement & le cours de ces aſtres que nous nommons *Planetes* (*), parce qu'ils ſont les ſeuls qui changent de place dans les cieux. Ces peuples vinrent à bout de connoître leur nature, leur puiſſance, & les effets qu'ils produiſent ; ils leur donnerent des noms qui exprimoient leurs propriétés particulieres. Tels furent les premiers pas des Ethiopiens dans cette Science, qui parvint, informe encore, aux Egyptiens leurs voiſins. Ceux-ci porterent plus loin l'art de la Divination, déter-

---

(*) Πλάνη en grec ſignifie *écart, tours & detours* ; & *πλανήτης, une Planete*, une étoile errante ou en mouvement.

minerent la marche de chaque Planete, & distribuerent le temps en années, en mois & en heures. Les mois furent réglés sur les phases de la Lune, & les années sur la révolution du Soleil; ils firent ensuite des recherches beaucoup plus étendues, & diviserent l'espace entier des cieux avec les étoiles fixes qu'il comprend, en douze parties égales que parcourent les astres errans. Chacune de ces parties fut distinguée par le nom d'un animal pris indifféremment dans l'espece des hommes, des poissons, des bestiaux, des oiseaux & des chevaux. De là l'origine de tant d'animaux sacrés parmi les Egyptiens. Ils n'employoient pas tous indistinctement les douze Signes pour prédire l'avenir; les uns choisissoient celui-ci, les autres celui-là. Ceux qui observerent le belier, adorent le belier; d'autres s'interdisent l'usage des poissons, depuis qu'ils ont désigné une constellation sous ce nom; ceux qui décou-

vrirent le capricorne, n'immolent point de bouc; enfin ils ont ainsi diversifié à leur gré les différens objets de leur culte religieux. Celui qu'ils rendent avec tant de vénération à leur Dieu Apis (*), doit certainement son origine au respect qu'ils avoient pour le Taureau céleste; les pronostics qu'ils ont d'abord tiré de celui-ci, ont occasionné les oracles de celui-là, & par reconnoissance ils le laissent paître à son gré dans leurs campagnes. Peu de temps après eux, les habitans de la Libye adopterent la même opinion à l'égard de leur oracle d'Ammon, qu'ils ont également rapporté à l'un des signes célestes, & aux prédictions que

(*) La Fable dit que Jupiter, après avoir donné l'immortalité à la fille d'Inachus, lui fit épouser Osiris Roi d'Egypte, que ses sujets adorerent ensuite sous les noms d'Apis & Sérapis; ils éleverent aussi des autels à son épouse, & lui firent des sacrifices sous le nom d'Isis. Voyez le septieme *Dial. des Dieux de la Mer.*

l'on en tire; ils repréſentent ce Dieu ſous la forme d'un belier (*). Les Babyloniens (**) eurent auſſi les mêmes connoiſſances ; ils prétendent même les avoir eues avant tous les autres peuples; mais il me ſemble que ces découvertes ne leur parvinrent que longtemps après qu'elles eurent été faites. Ce ne fut ni des Ethiopiens ni des Egyptiens que les Grecs apprirent l'Aſtrologie; Orphée, fils d'Œagre & de Calliope, leur en donna les premieres notions ; mais il les préſenta ſous le voile obſcur des emblêmes, & ne voulut leur découvrir que ce qui étoit néceſſaire aux enchantemens & aux myſteres: la lyre, dont il fut l'inventeur, lui ſervoit à célébrer les orgies & à

(*) Quinte-Curce, Liv. IV, dit que les habitans de la Libye adoroient Jupiter Ammon ſous la forme humaine, en lui donnant ſeulement des cornes de belier. Pluſieurs anciennes médailles le repréſentent auſſi de cette maniere.

(**) Ou les Caldéens.

chanter des hymnes ſacrées. Cet inſtrument, compoſé de ſept cordes, étoit d'ailleurs le ſymbole de l'harmonie des ſept Planetes; la grande lyre d'Orphée étoit le ciel, & ſa muſique l'harmonie céleſte. Ce grand homme, par la recherche ſavante des rapports & des mouvemens des aſtres, charmoit tout à ſon gré, & ſoumettoit la Nature entiere à ſa voix puiſſante. Les Grecs, pour honorer ſes ſublimes découvertes, lui aſſignerent une place dans le ciel, & donnerent le nom de ſa lyre à un certain aſſemblage d'étoiles. Les Graveurs (*) & les Peintres le repréſentent aſſis, ayant une lyre en main & s'accompagnant de la voix; on voit autour de lui une foule innombrable d'hommes, de taureaux, de lions & d'autres animaux. Que ſignifient le

(*) Il faut entendre ici par ce mot, la gravure en relief ſur des pierres précieuſes; les Anciens n'en connoiſſoient point d'autre.

chant, la lyre, le taureau, le lion; en un mot, cette multitude d'êtres de toute espece qui écoute Orphée? Si l'on y fait attention, il sera facile, d'après ce que je viens de dire, de retrouver tout cela dans le ciel. On dit que le Béotien Tirésias, si fameux dans l'art de la Divination, répandit parmi les Grecs l'opinion que les astres étant mâles & femelles, avoient aussi des influences différentes, & ne produisoient pas tous les mêmes effets; l'on a dit ensuite de lui, qu'il réunissoit les deux sexes, & passoit alternativement de l'un à l'autre. Dès le temps où Atrée & Thyeste se disputoient le Royaume de leur pere (*), les Grecs cultivoient généralement l'Astrologie & s'appli-

(*) C'est le Royaume d'Argos & de Mycene; ces deux freres vécurent environ 1228 ans avant Jésus-Christ. On connoît d'ailleurs leur histoire atroce, qui a été mise sur le théatre par Séneque chez les Latins, & par Crébillon parmi nous.

quoient beaucoup à la ſcience de la Divination, puiſqu'ils déciderent que le plus habile des deux freres en ce genre ſeroit déclaré Roi d'Argos. Thyeſte leur fit connoître le belier dans le ciel; & c'eſt de là qu'on a ſuppoſé qu'il avoit une toiſon d'or. Atrée leur parla du Soleil & du lever de cet aſtre du jour, leur montra qu'il tournoit en ſens contraire du Monde, & que ſon orient étoit l'occident des étoiles; les Argiens lui décernerent alors la couronne, & il devint célebre par ſes vaſtes connoiſſances. Je crois que l'hiſtoire de Bellérophon doit ſon origine à une cauſe à peu près ſemblable; je ne puis me perſuader qu'il eût, comme on le dit, un cheval ailé; c'eſt la ſublimité de ſes découvertes, c'eſt la ſcience profonde de l'Aſtrologie qui a donné lieu à cette fable; il s'eſt élevé aux cieux par la force de ſon génie, & non pas ſur les ailes d'un courſier. Il faut dire la même

chose de Phryxus fils d'Athamas, qui, dit-on, traversa les airs sur un belier dont la toison étoit d'or. L'aventure merveilleuse de Dédale ne peut avoir non plus une explication différente; quelque éloigné que cela paroisse du sentiment commun, je crois que ce fameux Artiste fut habile dans l'Astronomie, dont il se servit avantageusement pour lui-même, & qu'il enseigna ensuite à son fils. Ce jeune homme voulant porter trop haut sa vue téméraire, se sera écarté de la raison & de la vérité; ses fausses combinaisons l'auront jeté dans un abîme de conjectures sans fondement; d'où les Grecs auront imaginé qu'il tomba dans ce détroit, auquel ils ont faussement donné depuis le nom de *Mer Icarienne*. Peut-être aussi la tradition qui suppose que Dédale favorisa Pasiphaé dans sa passion pour un taureau, est-elle fondée sur ce que, par son moyen, cette Princesse apprit à connoître le taureau cé-

leste & à aimer l'Astrologie. D'autres se seront appliqués exclusivement à certaines parties de cette Science; ceux-ci auront borné leurs recherches à la Lune, ceux-là à Jupiter; quelques-uns au Soleil, pour en déterminer le cours particulier, les mouvemens & les effets. Endymion aura fait connoître tout ce qui regarde la Lune; Phaéton, après quelques observations sur la marche du Soléil, sera mort sans avoir pu les porter à leur perfection. Ceux qui ignorent cette vérité, le supposent fils du Soleil, & racontent de lui une aventure destituée de toute vraisemblance. Il fut trouver son pere, vous diront-ils, & le conjura de lui laisser conduire le char de la lumiere; le Soleil le lui confia, en lui prescrivant la maniere dont il devoit diriger les rênes de ses coursiers. A peine y fut-il monté, que s'approchant de la terre plus qu'il ne falloit, ou s'en éloignant à une trop grande distance, il fit périr les

hommes par l'excès du chaud ou du froid ; Jupiter indigné frappa ce jeûne imprudent de la foudre ; ses sœurs vinrent déplorer son malheur à l'endroit de sa chute, & furent inconsolables jusqu'à ce qu'on les vit se changer en peupliers ; leurs larmes coulent encore sous la forme de l'ambre qui en distille. Mais les choses ne sont pas arrivées de cette maniere, & l'on n'est pas obligé de le croire ; le Soleil n'eut jamais de fils, & la mort de ce fils est également chimérique. Les Grecs débitent bien d'autres fables auxquelles je ne puis ajouter foi. Comment se persuader en effet qu'Énée soit fils de Vénus, Minos de Jupiter, Ascalaphe de Mars, & Autolique de Mercure ? Chacun de ces mortels fut chéri de ces divers habitans des cieux ; l'un naquit sous l'aspect de Vénus, l'autre sous celui de Jupiter, un troisieme sous celui de Mars. L'Astre qui préside aux événemens d'une maison, au point de

la naiſſance d'un enfant, tranſmet au nouveau-né ſa couleur, ſa forme, ſon caractere, ſes qualités, & le rend parfaitement ſemblable à lui-même, comme s'il étoit ſon pere. Minos fut Roi ſous les auſpices de Jupiter; Enée fut beau parce que Vénus le voulut ainſi; Autolique reçut de Mercure ſon penchant décidé pour la rapine & le vol. Il n'eſt pas vrai non plus, comme on le croit communément, que Jupiter vainquit Saturne, le précipita dans le Tartare, & forma contre lui toutes les entrepriſes qu'on nous raconte; le globe de Saturne roule à une diſtance preſque infinie de la partie du Monde que nous occupons; ſon mouvement eſt très-lent, & il échappe facilement aux obſervations (*) : on a dit en con-

(*) Sans doute l'anneau de Saturne eût donné lieu à bien d'autres conjectures & à bien d'autres fictions, ſi les Anciens euſſent pu le découvrir à l'aide des lunettes aſtronomiques.

séquence, qu'il restoit toujours en place comme s'il eût été enchaîné, & l'immense profondeur des cieux aura été désignée sous le nom de Tartare. C'est dans les Poésies d'Homere & dans les Vers d'Hésiode, que l'on verra ce dont les anciens Astrologues convenoient entre eux. La chaîne d'or de Jupiter, les fleches d'Apollon, qui, selon moi, signifient les jours; les villes, les danses & la vigne que Vulcain représenta dans le bouclier d'Achille (*), toutes ces fictions renferment des symboles astrologiques. Ce qu'Homere dit ailleurs de Vénus, & particuliérement son aventure avec le Dieu Mars, fait évidemment allusion à ce qui se passe dans le ciel; l'union de ces deux planetes ainsi personnifiées, lui a paru très-propre à répandre des graces dans ses Chants. Le même Poëte détermine ailleurs les

(*) Voyez Iliad. xviij, vers 480 jusqu'à la fin.

fonctions particulieres de ces deux Divinités :

Vénus doit présider aux doux nœuds des Amans ;
Mars, plus prompt que la foudre, armer les combattans (*).

D'après les observations faites en différens temps, les Anciens se livrerent avec ardeur à l'art de la Divination. Ils n'auroient jamais fondé une ville, élevé des murailles, livré un combat, contracté un mariage, sans avoir auparavant consulté les Devins. Les Oracles eux-mêmes avoient trait à l'Astrologie. La Prêtresse de Delphes qui vit dans le célibat, est le symbole de la Vierge céleste. Le dragon dont on entend le sifflement sous le trépied sacré, représente le dragon qui brille dans les cieux. Il me semble aussi que l'Oracle

(*) Voyez Odyss. viij, vers 266 & suiv. Il est aussi question de *Bellone* dans le second vers grec ; mais nous n'avions besoin de cette Déesse dans le vers françois, ni pour le sens, ni pour la mesure.

d'Apollon à Milet se nomme *Didyméon* (*), d'après le signe des deux Jumeaux. Ce qui prouve encore combien la Divination étoit sacrée dans l'antiquité, c'est qu'Ulysse, fatigué des pénibles travaux de sa vie errante, voulant connoître avec certitude le sort qui lui restoit à subir, forma la résolution de descendre aux Enfers, non pas pour y voir

Le séjour odieux du Deuil & de la Mort (**),

mais pour y jouir de la conversation de Tirésias. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit que lui avoit indiqué Circé, qu'il eut creusé une fosse profonde & im-

---

(*) Apollon avoit un temple & un Oracle dans un quartier de la ville de Milet; ce quartier, le temple & l'Oracle se nommoient Διδυμέωνες ou Δίδυμοι, ce qui signifie *Jumeaux*.

(**) Odyss. xj, vers 93. Voyez le commencement de ce même Chant, sur cet endroit de Lucien; voyez aussi le Dialogue de la *Nécromancie*.

molé des brebis, une multitude d'ombres, & entre autres celle de ſa mere, s'empreſſoient autour des victimes dont elles déſiroient de boire le ſang; le Héros ne permit à aucune, pas même à ſa mere, de ſe déſaltérer avant que Tiréſias en fût déſaltéré, & qu'il ne l'eût forcé à lui prédire l'avenir. Lycurgue a établi ſur des raiſons aſtrologiques le ſyſtême politique des Lacédémoniens; il leur a défendu, par une Loi expreſſe, de marcher jamais à la guerre avant la pleine Lune; il croyoit que cet aſtre, dont l'influence s'étend ſur toute la Nature, avoit plus de pouvoir alors, que dans ſon déclin ou dans ſon croiſſant (*). Les habitans d'Arcadie (**) furent les ſeuls qui ne

(*) Les Anciens attendoient avec une impatience ſuperſtitieuſe le temps de la pleine Lune, pour beaucoup d'événemens de la vie; Plutarque dit, entre autres choſes, que les femmes enceintes accouchent alors plus heureuſement.

(**) L'Arcadie étoit une Province ſituée au

connurent point l'Aſtrologie, & parmi leſquels elle ne fut point en honneur : par une ſtupide ignorance, ils ſe prétendent plus anciens que la Lune.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que nos peres étoient fort curieux de la Divination; mais de nos jours, les uns prétendent qu'elle ne peut ſe propoſer aucun but certain, parce qu'elle n'eſt ni vraie ni vraiſemblable, & qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous & le cours de Jupiter ou de Mars : ce n'eſt point pour nous que ces globes parcourent les Cieux; ils ne prennent aucun ſoin des événemens de la terre, & de ce qui

centre du Péloponneſe, bornée au nord par l'Achaïe, à l'orient par l'Argolide & la Laconie, au midi par la Meſſénie, & au couchant par l'Elide. Elle étoit remplie de collines, de bois & de pâturages; ſes habitans ſe livroient excluſivement aux occupations de la vie paſtorale, & négligeoient ou dédaignoient les Sciences & les Arts.

concerne les humains; mais ils font leurs révolutions par les loix nécessaires de leur essence & de leur constitution. D'autres conviennent que l'Astrologie est sans prestiges, mais soutiennent en même temps qu'elle est sans utilité, parce qu'elle ne peut rien changer aux décrets du Destin.

Je répondrai à ces deux sentimens, que les Astres en suivant leur cours, ne laissent pas, dans leurs mouvemens divers, d'avoir quelque influence sur nous. L'agitation occasionnée dans l'air par la course des hommes & des chevaux, ou le vol rapide des oiseaux, suffit très-souvent pour ébranler des pierres; & les Astres, en roulant sur nos têtes, ne produiroient rien de plus? Il s'échappe de la flamme la plus légere des émanations de chaleur, insuffisantes pour brûler, mais assez actives pour se faire sentir; & l'influence de ces globes de feu ne parviendroit pas jusqu'à nous? Je conviens qu'il est

impossible de rien changer aux malheurs & aux événemens futurs que nous annonce l'Astrologie ; mais elle a du moins cet avantage, que l'on se réjouit d'avance du bien à venir, & que l'on se prémunit contre le mal ; il ne nous accable pas tout-à-coup ; on a le loisir de s'armer de résolution, quand on l'attend depuis long-temps, & l'on peut en adoucir l'amertume en se familiarisant avec lui.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'Astrologie (*).

(*) La crédulité superstitieuse qu'annonce l'Auteur de ce Traité, a fait penser au Traducteur latin de Lucien, & à quelques autres de ses Commentateurs, que cet Ouvrage n'étoit point de notre Auteur. Peut-être aussi Lucien, en paroissant approuver l'Astrologie judiciaire, a-t-il eu intention de se moquer avec finesse de quelque Ecrivain superstitieux ; l'affectation du dialecte ionique, dont il ne fait pas ordinairement usage, sembleroit insinuer que cet écrit n'est qu'une ironie continuelle.

DU DEUIL.

JE penſe qu'il n'eſt point inutile d'examiner avec attention ce qui ſe dit & ce qui ſe fait communément dans le Deuil, ainſi que les motifs que l'on emploie pour conſoler les affligés. La plupart des hommes, dans ces circonſtances, croient avoir à déplorer le plus grand de tous les malheurs pour eux-mêmes & pour celui qu'ils regrettent; mais j'en atteſte Pluton & Proſerpine, perſonne ne penſe à ſe rendre raiſon de ſa douleur; on ſe lamente pour faire comme tout le monde, & parce que l'uſage le veut ainſi, ſans jamais ſe demander ſi l'événement qui nous attriſte, eſt véritablement un mal qui doive exciter nos larmes, & s'il ne ſeroit pas au contraire une heureuſe conjoncture & une meilleure ſituation pour celui à qui il arrive. Ainſi je vais parler de ce qui ſe pratique, lorſqu'on a perdu

perdu quelqu'un de ſes proches. Je réfléchis cependant, qu'il vaudra mieux d'abord dire quelque choſe des idées qu'on ſe forme d'une autre vie ; elles ſerviront à expliquer clairement pourquoi l'on ſe fait à ce ſujet tant de peines inutiles.

Le commun des hommes, que les perſonnes éclairées appellent le Vulgaire ignorant, cette multitude qui ajoute foi aux rêveries d'Homere, d'Héſiode & des autres Peres de la Mythologie, & ſe fait une loi de leurs fictions, ſe perſuade qu'il exiſte ſous la terre un lieu profond, qu'elle nomme les Enfers. Ce ſéjour eſt d'une étendue immenſe, ténébreux, impénétrable aux rayons du Soleil, & cependant éclairé, je ne ſais de quelle lumiere ſuffiſante pour que l'on y diſtingue tous les objets. L'Empire de ce vaſte abîme appartient à un frere de Jupiter, que l'on a déſigné ſous le nom honorable de Pluton, parce que, comme me l'a

expliqué un homme très-versé dans ces matieres, le Roi des morts est riche par ses sujets (*). C'est Pluton qui dicte des loix & regle toutes choses dans ces Etats souterrains; car l'autorité sur les morts lui est échue par le droit du sort. Quand une fois il les a reçus en son pouvoir, il les retient dans sa dépendance par des liens indissolubles, & n'accorde jamais à personne la liberté d'en sortir; il ne l'a permis dans tous les siecles qu'à un très-petit nombre d'ames privilégiées, & pour de fortes raisons. Son royaume est environné de grands fleuves, dont les noms seuls inspirent la terreur; il y a le *fleuve*

(*) *Pluton* veut dire *Riche*; & Plutus, le Dieu des richesses, étoit lui-même Ministre de Pluton. Cicéron, Lib. II, *de naturâ Deorum*, n°. 26, a dit en parlant du Dieu des Enfers: *Terrena autem vis omnis atque natura diti Patri dedicata est: qui* Dives *ut apud Græcos* Πλούτων, *quia & recidant omnia in terras & oriantur è terris.*

des pleurs (*), le *fleuve des flammes* (**), & d'autres semblables. Le plus grand est celui qu'on appelle le marais d'Achéron, que rencontrent d'abord ceux qui descendent aux Enfers, & qu'on ne peut ni traverser, ni passer en aucune maniere sans le Nocher; il est trop profond pour être guéable, & trop large pour qu'on arrive à l'autre bord en nageant; les oiseaux même, après leur mort, ne peuvent le franchir en volant. L'endroit par lequel on descend aux Enfers, & qui en est l'entrée, est fermé par une porte de diamant, dont la garde est confiée à Eaque, neveu de Pluton par son pere.

(*) C'est le *Cocyte*; en grec Κωκυτός, *pleurs*, *lamentation*. Ce fleuve, dit la Fable, ne grossit que des larmes des méchans. Il se jetoit dans l'Achéron.

(**) Le *Phlégéthon* ou *Puri-Phlégéthon*, *fleuve embrasé* ou *fleuve des flammes*, des mots grecs Πῦρ, le feu, & Φλέγω ou Φλεγέθω, brûler. Πυριφλεγέθων, *igneo ardore flagrans*.

Il a toujours à ſes côtés un chien à trois têtes, monſtre redoutable, dont l'aſpect eſt doux & engageant pour ceux qui arrivent, mais qui épouvante par ſes aboiemens ceux qui voudroient s'échapper, & les éloigne de l'iſſue des Enfers. Quand on a paſſé le lac, on entre dans une vaſte prairie plantée d'aſphodele; on y boit d'une eau qui fait perdre entiérement la mémoire, & que l'on nomme pour cette raiſon le fleuve *Léthé* ou d'*oubli* (*). Voilà ce qu'ont appris avec certitude aux Anciens, Alceſte & Protéſilas de Theſſalie, Théſée fils d'Égée, & Ulyſſe chanté par Homere; témoins tout-à-fait reſpectables & dignes de foi, à mon avis, qui ſont revenus du ſéjour des morts ſans boire du Léthé, puiſqu'autrement ils n'auroient pu ſe ſouvenir de ce qu'ils y avoient vû. Selon leur rapport, Pluton & Proſerpine

(*) Λήθη en grec veut dire *oubli*.

exercent la souveraine puissance en ces lieux, & disposent de tout à leur gré: ils ont une foule de Ministres qui partagent leur autorité; tels sont les Furies, les Peines, les Terreurs, & Mercure qui n'habite pas continuellement les Enfers. Il y a deux Magistrats, ou Satrapes ou Juges, savoir, Minos & Rhadamanthe, tous deux de Crete & tous deux fils de Jupiter. Quand ils ont rassemblé devant leur tribunal un certain nombre de gens de bien qui ont pratiqué la justice & la vertu, ils les envoient comme une colonie habiter les champs Elisées, où ils menent la vie la plus heureuse; mais lorsqu'un méchant leur tombe entre les mains, ils le livrent aux Furies, pour être conduit dans le séjour des impies, où il subit des châtimens proportionnés à ses crimes. Eh! quels maux n'y souffrent pas les coupables? Ils sont tourmentés, brûlés, déchirés par des vautours, attachés à des roues qui les entraînent

dans des tourbillons éternels, obligés de rouler des pierres au ſommet d'un rocher eſcarpé. Tantale eſt toujours altéré au milieu d'un lac, & l'infortuné craint d'y mourir de ſoif. Il y a une claſſe mitoyenne entre ces deux premieres, laquelle eſt compoſée d'une multitude innombrable. Ceux-ci ſe promenent dans une prairie; ils n'ont plus de corps, & ſont devenus des fantômes qui s'évanouiſſent & diſparoiſſent comme une légere fumée, lorſqu'on veut les toucher. Ils ſe nourriſſent des libations & des ſacrifices que nous offrons à leurs manes ſur leurs tombeaux. Si quelqu'un d'eux en mourant n'a pas laiſſé après lui ſur la terre un parent ou un ami qui lui rende ce ſervice, le malheureux ne doit pas être trop bien nourri là bas, & ſans doute il a beaucoup à ſouffrir de la faim.

Ces différens dogmes ont pris une telle créance auprès de la plupart des hommes, que ſi quelqu'un de leurs

parens vient à mourir, ils commencent par lui mettre dans la bouche une obole, que le défunt doit donner au Batelier pour son passage: ils n'ont pas auparavant la précaution de s'informer quelle monnoie a cours aux Enfers, & si leur piece y sera de bon aloi; ils ignorent si l'on y reçoit l'obole Attique, ou celle de Macédoine, ou celle d'Eginète. Ils ne réfléchissent pas qu'il vaudroit beaucoup mieux pour leurs amis se trouver insolvables au passage, parce que s'ils n'avoient pas de quoi payer, l'on refuseroit de les recevoir dans la barque, & il faudroit par conséquent qu'ils revinssent en ce monde. Après cette précaution préliminaire, on lave avec soin le corps du défunt, comme si le lac des Enfers n'étoit pas suffisant pour que tous ceux qui descendent là bas puissent s'y baigner à leur aise. On embaume avec les parfums les plus précieux le cadavre qui commence à sentir mauvais; on le

couronne des fleurs de la saison; on le pare de ses plus beaux habits, de peur sans doute qu'il n'ait froid sur la route, ou que Cerbere ne le voye tout nu. Viennent ensuite les cris, les gémissemens des pleureuses, les larmes de tous les assistans; on se frappe la poitrine, on s'arrache les cheveux, on se fait des plaies au visage. Il est tel endroit où l'on déchire ses vêtemens, où l'on se couvre la tête de poussiere; en un mot, les vivans sont infiniment plus malheureux que le mort. Souvent en effet, les uns se roulent à terre & se frappent la tête contre le pavé, tandis que le défunt bien paré, bien beau, surchargé de couronnes & de guirlandes, est élevé au dessus de toute l'assemblée sur un magnifique lit de parade, & orné comme pour une pompe; puis la mere & même le pere s'avançant hors le cortége de la famille, viennent embrasser le mort, que je suppose un aimable jeune homme,

pour rendre la scène plus touchante. Ils prononcent quelques mots inutiles & déplacés, auxquels le défunt répondroit sans doute, s'il pouvoit recouvrer l'usage de la parole. Le pere s'écriera, par exemple, d'une voix tout-à-fait lamentable, & en traînant sur chaque syllabe : » Mon fils, mon » cher fils, faut-il que tu échappes à » ma tendresse ! tu meurs, & tu meurs » avant le temps, sans avoir pris femme, sans avoir eu d'enfans, sans » avoir servi dans les armées, sans » avoir cultivé nos champs ; tu n'es » point parvenu jusqu'à la vieillesse ; » tu ne feras plus de joyeux banquets ; » tu ne jouiras plus, mon fils, des plaisirs de l'amour, tu ne boiras plus à » table avec tes amis « ! Tels sont, ou à peu près, les discours qu'il tiendra, imaginant que son fils a encore besoin de toutes ces belles choses, & même qu'il les désire après sa mort, sans pouvoir se les procurer. Mais ceci n'est

rien encore ; combien en a-t-on vu immoler sur le tombeau de leurs enfans, des chevaux, des courtisanes ; d'autres des Échansons pour aller leur verser à boire, & brûler ou enfouir avec eux des vêtemens & tout l'attirail de la toilette, comme si tout cela leur étoit nécessaire, ou qu'ils dussent en faire usage chez Pluton. Ce n'est pas, à mon avis, le fils de ce vieillard affligé, qui est l'objet de tant de lamentations ; ce n'est pas pour le défunt qu'il épanche ainsi sa douleur, & qu'il fait un personnage aussi tragique ; il sait qu'il ne peut être entendu de celui à qui il s'adresse, eût-il même une voix plus forte que celle de Stentor. Ce n'est pas non plus pour lui-même ; il suffit d'avoir le sentiment de sa douleur & de s'en nourrir, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des cris, & personne n'a besoin de s'apostropher soi-même par des clameurs, pour se rendre compte de ce qu'il éprouve in-

térieurement : ce ne peut donc être que pour les assistans témoins de ces démonstrations, qui méritent bien le nom de folies; car il ne sait ni ce qui est arrivé à son fils, ni ce qu'il est devenu, ni même de quelle maniere il a vécu en ce monde; autrement il ne regarderoit pas sa mort comme un terrible malheur. Si ce fils pouvoit obtenir d'Éaque & de Pluton la permission de regarder quelques instans par l'antre des Enfers, & d'arrêter les plaintes inutiles de son pere, il pourroit lui dire : » Pourquoi tant de lamentations, infortuné mortel? pourquoi m'affliger » ainsi? cessez de vous arracher les » cheveux & de vous ensanglanter le » visage; pourquoi me plaignez-vous » si fort? pourquoi m'appelez-vous » malheureux, moi qui jouis d'un sort » beaucoup meilleur que le vôtre? Par » quelle raison me croyez-vous souf» frant? Seroit-ce parce que je ne suis » pas, comme vous, accablé d'an-

» nées, chauve, ridé, tout courbé &
» chancelant fur mes genoux ? Seroit-
» ce enfin parce que l'âge ne m'auroit
» pas permis de compter de mon vi-
» vant un auffi grand nombre de mois
» & d'olympiades, ou qu'il n'auroit
» pas émouffé mes fens au point de
» me faire déraifonner comme vous,
» en préfence de tant de témoins ? In-
» fenfé, quels biens voyez-vous dans
» la vie, dont vous ayez à regretter la
» jouiffance pour moi ? C'eft le vin,
» me direz-vous, la bonne chère, l'a-
» mour, les beaux habits. Et craignez-
» vous que leur privation ne me rende
» malheureux ? Vous ne voyez donc
» pas qu'il vaut infiniment mieux ne
» pas avoir foif que de boire à fou-
» hait ; qu'il vaut mieux ne pas avoir
» faim que de manger ; qu'il vaut mieux
» ne pas éprouver le froid que d'avoir
» un grand nombre d'habits ? Mais
» puifque vous paroiffez l'ignorer, je
» vais vous apprendre à mettre plus

» de vérité dans vos plaintes. Recommencez donc vos lamentations, & » dites : Mon pauvre fils, tu n'auras » plus soif, tu n'auras plus faim, tu » n'auras plus froid ; tu te sépares de » ton pere infortuné ; te voilà exempt » de maladies ; tu ne crains plus ni fie» vre, ni ennemi, ni tyran. Tu n'éprou» veras plus les tourmens de l'amour, » tu ne t'épuiseras plus par ses plai» sirs ; tu ne te ruineras pas à faire » deux ou trois fois par jour des repas » dispendieux. Quel horrible malheur ! » ton âge décrépit ne t'exposera ni à » la risée, ni aux rebuts des jeunes » gens. Croyez-vous, mon pere, que » de pareils discours ne seroient pas » plus vrais & plus amusans que les » vôtres ? N'allez-vous pas aussi vous » affliger pour moi, en pensant aux » ténebres & à la nuit profonde qui » regnent ici-bas ? Ne craignez-vous » pas que je ne suffoque dans mon

» la mâchoire, ne m'ont pas permis
» de me satisfaire «.

(*) Et la Mort à ces mots le couvre de ses ombres.

Or je vous le demande, au nom de Jupiter, si un mort se retournant vers l'assemblée & s'appuyant sur le coude, tenoit un pareil langage, ne conviendrions-nous pas que ses raisonnemens sont pleins de justesse ? Cependant on voit par-tout des insensés jeter les hauts cris, faire venir un Charlatan funéraire, qui tient toujours tout prêt un répertoire de vieilles aventures tragiques, qui aide les autres à pleurer dans ces occasions, & qui est en quelque sorte le coryphée de leurs folies.

(*) Iliad. Chap. xvj, vers 502 & 855. Homere emploie ce vers, d'abord après le discours que Sarpédon prononce en mourant; & pour la seconde fois, après le discours qu'il met dans la bouche de Patrocle, également à l'instant de la mort.

Dès qu'il a commencé, ils modulent, pour ainsi dire, leurs cris sur ses chants: ce sont les mêmes principes & les mêmes sottises chez tous les peuples, lorsqu'il s'agit de l'expression de leur douleur. Mais les funérailles qui viennent ensuite, sont différentes chez les différentes Nations. Le Grec brûle ses morts, le Perse les enterre, l'Indien les incruste dans une matiere transparente, le Scythe les mange, l'Egyptien les conserve dans des sels; ce dernier, car je l'ai vu par moi-même, fait d'un cadavre ainsi desséché son compagnon de boisson & de bonne chere. Souvent même un Egyptien sans argent se sauve d'un moment de détresse, en donnant à propos en gage le corps de son frere ou de son pere (*). Les mausolées, les pyramides, les colonnes sépulcrales,

(*) Diodore de Sicile dit que ceux qui ne rachetoient pas ces gages précieux, étoient déshonorés & privés de la sépulture.

les inſcriptions que le temps a bientôt détruits, qu'eſt-ce autre choſe qu'un faſte ſuperflu & des jeux d'enfans? Quelques-uns ont établi des jeux & des combats, & ont prononcé des oraiſons funebres ſur le tombeau des morts, comme pour plaider la cauſe du défunt, ou rendre témoignage en ſa faveur devant les Juges des Enfers. Ces diverſes cérémonies ſont terminées par un repas, auquel aſſiſtent tous ceux qui étoient attachés au mort. Ils conſolent les parens, & leur font violence pour les engager à prendre quelque nourriture : il eſt à préſumer que c'eſt une douce violence ; car les pauvres gens, excédés d'avoir jeûné pendant trois jours, ne pourroient pas ſupporter la faim plus long-temps. Juſqu'à quand, leur dit-on, répandrons-nous des larmes ? laiſſez, mon ami, laiſſez repoſer en paix les manes de votre heureux fils ; ou ſi vous avez réſolu de ne point mettre fin à vos pleurs, conſen-

tez pour cela même à prendre quelque ſubſiſtance, afin de ſuffire à l'excès de votre douleur. Il n'eſt perſonne qui, dans cette circonſtance, ne cite aux affligés ces deux vers d'Homere :

Niobé ſe ſouvient qu'elle n'a point mangé (*).
Ce n'eſt pas en jeûnant que nous pleurons nos morts (**).

Les infortunés conſentent d'abord à manger du bout des levres, &, pour ainſi dire, en rougiſſant; on diroit qu'ils ont peur de ſe rendre aux beſoins de

(*) Iliad. Chap. xxiv, vers 602. Achille, en cet endroit, dit à Priam que le corps de ſon fils Hector lui ſera rendu le lendemain au lever de l'Aurore, mais qu'en attendant, il faut ſe mettre à table; la belle Niobé, ajoute-t-il, ſe ſouvient qu'il faut prendre de la nourriture, quoiqu'elle ait perdu ſes douze enfans.

(**) Iliad. Chap. xix, vers 225. Le bouillant Achille refuſe de prendre aucune nourriture avant d'avoir vengé la mort de ſon ami Patrocle. Ulyſſe l'engage à renoncer à cette réſolution, &, entre autres raiſons, lui allegue celle qui eſt exprimée dans ce vers.

l'humanité, après avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Quiconque voudra porter un œil obſervateur ſur tout ce qui ſe fait dans les occaſions de deuil, reconnoîtra tous les ridicules dont je viens de parler, & beaucoup d'autres encore auxquels ſe livre le vulgaire, parce qu'il regarde la mort comme le plus grand de tous les maux.





L'AMATEUR DE FABLES,

OU

L'INCRÉDULE.

TICIADE, PHILOCLÈS.

TICIADE. POURRIEZ-VOUS me dire, Philoclès, ce qui peut porter la plupart des hommes à aimer autant le menſonge, & pourquoi ils trouvent tant de plaiſir à raconter des fables ridicules, ou à les écouter?

PHILOCLÈS. Beaucoup de gens ſont portés à mentir par mille raiſons d'intérêt perſonnel.

TIC. Je ne veux point parler de ceux-là; il eſt des occaſions où le menſonge eſt excuſable; il en eſt même où il mérite des éloges: par exemple, quand on ſe le permet pour donner le change

à l'ennemi, ou pourvoir à sa propre conservation; ainsi Ulysse s'écarta souvent de la vérité pour se sauver lui-même & procurer le retour de ses compagnons (*) : il est ici question de ceux qui, sans y être forcés, chérissent l'imposture, la préferent au vrai en toute occasion, & s'en repaissent habituellement; dites-moi, je vous prie, quel peut être leur motif?

PHIL. Avez-vous connu des gens pour qui le mensonge eût tant d'attraits?

TIC. Oui, & beaucoup, je vous assure.

PHIL. Ils sont donc foux? car il faut l'être, pour préférer de gaîté de coeur le pis au mieux.

TIC. Et n'en voit-on pas aussi une infinité dont on admire le bonheur &

(*) Lucien employe ici les expressions d'un vers d'Homere, dont il rompt la mesure; voyez Odyss. 1, vers 5.

la sageſſe, prendre plaiſir à ſe tromper eux-mêmes & à tromper les autres? Je vous avoue que je ne puis ſouffrir ce travers dans des hommes eſtimables à d'autres égards. Vous devez connoître mieux que moi nos anciens Hiſtoriens Hérodote & Ctéſias de Cnide (*), ainſi que les Poëtes qui les ont précédés. Tous ces Ecrivains célebres, & Homere lui-même, ont rempli leurs Ouvrages de menſonges; leurs erreurs ſe ſont

(*) Ce dernier fut Hiſtorien & Médecin. Il nous reſte de lui quelques fragmens de l'Hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes. Malgré le ſuffrage de Diodore de Sicile & de Trogue-Pompée, qui l'ont ſuivi préférablement à Hérodote, on ne donne aucune croyance aux récits de Ctéſias. On pourroit dire même qu'Hérodote, dans ce qu'il rapporte contre la vraiſemblance, n'a point intention d'en impoſer, au lieu que Ctéſias, qui avoit long-temps vécu en Perſe, comme premier Médecin d'Artaxercès Memnon, ne pouvoit ignorer la fauſſeté d'une infinité de choſes qu'il raconte. Ctéſias vivoit vers l'an 400 avant Jéſus-Chriſt.

non ſeulement répandues parmi leurs contemporains, mais tranſmiſes encore jusqu'à nous dans leurs charmantes productions. Je rougis pour eux quand ils nous racontent comment Saturne mutila ſon pere, quand ils nous parlent du ſupplice de Prométhée, de la révolte des Géans, & de la maniere tragique dont ils furent précipités dans les Enfers; quand je lis les Métamorphoſes de Jupiter amoureux en taureau ou en cygne, celle de pluſieurs femmes en ours ou en oiſeau. Que dirai-je des chevaux ailés, des Chimeres, des Gorgones, des Cyclopes, & de tant d'autres merveilles auſſi abſurdes, qui ne ſont propres qu'à effaroucher les enfans peureux? Je paſſerois encore les fictions des Poëtes; mais comment ne pas trouver ridicule que des Villes & des Nations entieres, que le Public & les Particuliers ſe plaiſent à fomenter des menſonges évidens? Si les Crétois montrent avec confiance le tombeau
de

de Jupiter ; si les Athéniens prétendent qu'Erichthonius naquit des entrailles de la terre (*), & que les premiers hommes pousserent comme des légumes dans les champs de l'Attique : ces traditions sont beaucoup moins éloignées de la vraisemblance, que celle des Thébains sur les dents de serpent, qui, semées par Cadmus, firent germer des soldats (**). Quand un homme fait

(*) *Mirâ sanè ratione*, dit un des Commentateurs de Lucien, *effuso nempe in terram Vulcani Minervam peteutis semine. Apud Orig. c. Cels. Liv. viij. Vide etiam Lactant.* 1, 17. Cet Erichthonius fut d'ailleurs Roi d'Athenes. On conte de lui qu'il avoit les jambes si mal faites, qu'il n'osoit paroître en public que dans un char de son invention, dans lequel la moitié de son corps étoit cachée. Sa difformité lui a sans doute donné Vulcain pour pere, & son usage de se cacher la moitié du corps, l'aura fait supposer enfant de la Terre.

(**) Ces soldats sont appelés Σπαρτοί en grec, & *Sparti* en latin; ces deux mots veulent dire *semés*.

usage de sa raison pour rejeter ces absurdités, que tant de gens regardent comme des faits indubitables; quand il met au rang des imbécilles (*) tous ceux qui croient que Triptolême fut porté au milieu des airs sur un dragon aîlé, que Pan vint d'Arcadie combattre pour les Grecs à Marathon, que la Nymphe Orithye fut enlevée par Borée, on prend cet homme sage pour un impie & un insensé : tant le mensonge a d'empire sur tous les esprits !

PHIL. Je trouve les Poëtes excusables, en ce que leur premier devoir est de plaire à leurs Lecteurs; & il faut avouer que rien n'est plus propre à

(*) Le Texte en nomme deux, *Margites* & *Corœbus*. Voyez ce que nous avons dit du premier, à la note du *Dial. des Sectes*. On rapporte du second, que s'étant marié, il n'osoit pas approcher son épouse, par crainte de sa belle-mere. Le nom de l'un & de l'autre étoit passé en proverbe, pour désigner une grande simplicité.

répandre de l'agrément dans leurs Ouvrages, que les charmantes fictions de la Fable ; on doit aussi permettre aux différentes Nations de chercher à s'illustrer par des traditions merveilleuses. Si vous enlevez ce privilége aux peuples de la Grèce, vous ferez mourir de faim ceux qui gagnent leur vie à raconter les anciens prodiges dont elle fut le théatre ; il faut du merveilleux aux Etrangers, & ils ne seroient plus curieux d'entendre la vérité, quand on s'offriroit de la leur dire pour rien. Mais ceux qui aiment le mensonge pour le mensonge même, & sans aucun motif d'intérêt, je les trouve dignes de mépris & de blâme.

TIC. Eh bien, je vous dirai que je *sors de* chez le célebre Eucrate, où j'ai entendu tant de contes & d'aventures incroyables, que je n'ai pu y *tenir* ; ils ont porté l'exagération au point de me donner des vapeurs, & j'ai été forcé de les quitter au milieu

de leurs discours, comme si quelque Furie m'eût chassé de la maison.

PHIL. Cependant, mon ami, Eucrate est un homme digne de foi; & loin de mentir lui-même, il ne souffriroit pas qu'on le fît en sa présence; on peut du moins, sans témérité, prendre cette opinion d'un vieillard à longue barbe pendante, qui d'ailleurs a toute sa vie cultivé la Philosophie.

TIC. Vous ne savez pas, mon cher Philoclès, quelles fables il nous a débitées, avec quel sérieux il s'efforçoit de nous les faire croire, quels sermens il faisoit pour en attester la vérité; il juroit même par ses enfans (*). Dans

---

(*) C'étoit l'usage parmi les Athéniens, de se dévouer soi-même avec ses enfans aux plus grands malheurs & aux derniers supplices, pour attester dans les Tribunaux que le témoignage que l'on rendoit contre quelqu'un étoit conforme à la vérité. Ce passage du Nouveau Testament, Matth. XXVII, ỳ. 25, *Que son*

mon étonnement, je le regardois d'un œil stupéfait, & je ne savois que penser ; tantôt j'imaginois qu'il n'étoit plus dans son bon sens & qu'il avoit entiérement perdu la raison ; tantôt je le prenois pour un imposteur, dont la fourberie m'avoit échappé jusqu'à ce jour, & je voyois en lui un singe caché sous la peau d'un lion, tant ce qu'il disoit étoit absurde.

PHIL. Au nom de Vesta, faites-moi part de ce que vous avez entendu. Je veux connoître avec vous toute la vanité cachée sous une barbe aussi touffue.

TIC. J'avois affaire aujourd'hui chez Léontichus, qui, comme vous le savez, est mon ami ; son esclave me dit que depuis le matin il tenoit compagnie à Eucrate, qui étoit malade. Comme dans mes momens de loisir

---

sang retombe sur nous & sur nos enfans, prouve aussi que cet usage subsistoit parmi les Juifs.

j'allois quelquefois faire visite à ce dernier, je fus chez lui pour y voir en même temps l'un & l'autre. Léontichus venoit de sortir lorsque j'entrai; mais j'y trouvai nombreuse compagnie, entre autres Cléodême le Péripatéticien, le Stoïcien Dinomaque, & l'Académicien Jon, qui prétend qu'on doit admirer le talent avec lequel il défend le systême de Platon; il croit avoir pénétré seul dans la pensée de ce grand homme, & l'expliquer mieux que personne. Vous voyez qu'il n'est point de nom obscur parmi ceux que je vous cite; ce sont des hommes parvenus au plus haut degré de sagesse & de vertu; ce sont des hommes infiniment vénérables, dont la présence imprime un respect mêlé de crainte; ce sont, en un mot, des chefs de sectes. Il y avoit avec eux le Médecin Arignote, que l'on avoit fait venir, je pense, pour voir le malade: celui-ci commençoit à se mieux porter; fort

mal étoit devenu un peu plus traitable, & sa fluxion étoit descendue sur ses pieds. Dès qu'il m'apperçut, il me pria de m'asseoir auprès de lui sur son lit : il me parla d'une voix foible & languissante, qui annonçoit l'épuisement d'un homme accablé ; j'en fus d'autant plus surpris, qu'en entrant, je l'avois entendu disputer avec beaucoup de véhémence & d'action. Je l'abordai en lui faisant les excuses convenables en pareille circonstance ; je lui dis que j'avois ignoré sa maladie jusqu'alors, & que j'étois accouru vers lui dès le moment où l'on m'en avoit instruit ; je me plaçai ensuite à ses côtés, avec la précaution de ne point lui toucher les pieds. Son mal faisoit depuis quelque temps le sujet de la conversation, & chacun lui indiquoit sa recette, comme c'est assez l'usage. Cléodême parloit alors : » Il faut, disoit-il, lever de la main gauche une » dent de belette, tuée de la maniere

» que je viens de vous l'indiquer, at-
» tacher cette dent à la peau d'un lion
» nouvellement écorché, & s'enve-
» lopper la jambe avec cette peau;
» la douleur disparoît à l'instant. Ce
» n'est pas la peau d'un lion, reprit
» Dinomaque; on m'a dit qu'il falloit
» prendre celle d'une jeune biche qui
» n'a point encore porté; je la croi-
» rois préférable, parce que le cerf est
» très-léger, & que d'ailleurs il a le
» pied très-nerveux. Le lion est aussi
» un animal très-fort; je sais que la
» graisse de son pied droit & les poils
» de sa barbe ont une grande vertu,
» quand on les emploie avec les pa-
» roles que l'on doit joindre à chacun
» de ces spécifiques; mais ce n'est pas
» pour les douleurs de pieds. Je croyois
» comme vous autrefois, répliqua
» Cléodême, que la peau de biche
» valoit mieux, à cause de la vîtesse
» de cet animal; mais derniérement
» un Africain, fort versé dans ces con-

» noiſſances », me fit changer de ſenti-
» ment, en m'obſervant que les lions
» étoient plus légers encore que les
» cerfs ; puiſque les premiers attrapent
» ceux-ci à la courſe «. La compagnie applaudit à la juſteſſe de cette remarque. » Croyez-vous, dis-je à mon
» tour, que des maladies de cette eſ-
» pece ſe guériſſent avec des paroles,
» ou qu'on vienne à bout de diſſiper
» une douleur intérieure, en portant
» telle ou telle choſe ſuſpendue ſur
» ſoi « ? Ma réflexion les fit beaucoup rire ; ils avoient l'air de me regarder en pitié, de ce que, dans ma profonde ignorance, je paroiſſois douter de faits auſſi inconteſtables aux yeux des perſonnes de bon ſens. Il n'y eut que le Médecin qui parut goûter ma queſtion ; il vouloit conduire Eucrate ſelon les règles de l'Art, & le régime qu'il lui avoit preſcrit étoit de ſe tenir aux légumes pour toute nourriture, de s'abſtenir de vin, & généralement de

tout ce qui pouvoit exciter l'irritation des nerfs : il y a toute apparence qu'on n'avoit pas voulu l'écouter. » Que di-
» tes-vous donc, Ticiade, me deman-
» da Cléodême, avec un rire de com-
» passion ? vous croyez que tout cela
» ne peut servir à rien dans les mala-
» dies ? Non, répondis-je ; à moins
» que je ne devienne le plus stupide
» des hommes (*), je ne me persua-
» derai jamais que des choses extérieu-
» res & absolument étrangeres à notre
» être, qui par conséquent n'ont rien
» de commun avec les causes internes
» de nos maladies, puissent devenir
» efficaces par des paroles & des pres-
» tiges, ou qu'il suffise de les porter
» sur soi. Encore une fois, je ne le
» croirois pas, quand vous attacheriez
» seize belettes tout entieres à la peau
» d'un lion, ce lion fût-il celui de la

(*) A moins que mes narines ne soient entiérement bouchées.

» forêt de Némée. J'en ai vu un bien
» vivant & revêtu de sa peau, qui,
» loin d'avoir la vertu de guérir les
» autres, alloit lui-même tout boitant
» de la douleur qu'il souffroit au pied.
» Il faut être un homme simple, répli-
» qua Dinomaque, pour être arrivé
» à votre âge, sans avoir cherché à
» vous instruire de l'utilité de ces opé-
» rations. Vous ne croyez donc pas
» non plus que l'on puisse conjurer
» la fievre, charmer les serpens, amol-
» lir les glandes (*)? cependant rien
» n'est plus certain, & c'est ce que font
» tous les jours les vieilles même;
» pourquoi les guérisons dont nous
» parlons, ne seroient-elles pas égale-
» ment possibles? Pouvez-vous con-
» clure, lui répliquai-je, que cela
» s'opere de la maniere que vous le
» prétendez? Il vous faut changer de

(*) Le Texte dit, les glandes ou tumeurs de l'aine.

» these, & me prouver par quelle
» vertu il peut se faire que la fievre se
» laisse épouvanter au nom de quel-
» que Divinité, ou par des mots bar-
» bares; tant que vous ne m'aurez pas
» démontré que cela suffit pour met-
» tre les maladies en fuite, je regarde-
» rai tous vos discours comme des
» contes de vieilles. — Vous ne croyez
» donc pas que les Dieux existent,
» puisque vous refusez à leurs noms
» le pouvoir d'opérer des guérisons?
» — Vous me calomniez; rien n'em-
» pêche que les Dieux n'existent, &
» qu'en même temps toutes les choses
» que vous dites ne soient des men-
» songes. J'honore les Dieux, je vois
» les guérisons qu'ils operent & les se-
» cours qu'ils procurent aux malades,
» par le moyen de la Médecine & des
» médicamens; Esculape & tous ceux
» qui ont exercé son Art, ont soula-
» gé les malades, & leur ont rendu la
» santé par la connoissance des simples

» & l'usage des bons remedes, & point » du tout avec des belettes attachées » à des peaux de lion. Laissez-le dire, » reprit Jon ; je vais vous raconter un » fait bien surprenant ; j'avois environ » quatorze ans quand il est arrivé. On » vint un jour annoncer à mon pere » que son Vigneron Midas, l'un des » plus vigoureux & des plus actifs de » ses domestiques, avoit été mordu » d'un serpent en plein midi (*), & » que sa jambe étoit déjà livide & en- » flée. Comme il étoit occupé à lier

(*) Il y a au grec : Le marché étant fort rempli de monde ; cette façon de parler désigne dans plusieurs Auteurs, l'espace de temps qui s'écoule depuis neuf heures du matin jusqu'à midi. Peut-être Lucien l'emploie-t-il ici pour rendre le conte plus vraisemblable, en donnant à entendre que ce fait s'est passé en plein midi ; peut-être aussi veut-il dire seulement que les serpens échauffés par l'ardeur du soleil, mordent plus fréquemment à midi que dans un autre temps de la journée.

» les ceps aux échalas, le reptile vint » le mordre au pouce du doigt, & rentra aussi-tôt dans son trou. Celui » qu'on avoit envoyé nous annoncer » cet accident, parloit encore, lorsque » nous voyons le pauvre Midas porté » sur un grabat par ses camarades. Il » paroissoit enflé, noir & comme en » pourriture; l'infortuné respiroit à » peine. Mon pere étoit fort affligé; » un de ses amis présens à cette scene, » lui dit : Rassurez-vous; je vais vous » amener tout à l'heure un de ces Ba- » byloniens qu'on nomme Chaldéens, » & qui vous guérira votre homme. Le » Babylonien arrive, prononce quel- » ques paroles d'enchantement, attache » au pied de Midas une petite pierre » qu'il avoit fait tomber de la colonne » du tombeau d'une vierge, & chasse à » l'instant même le venin, dont on ne » vit plus la moindre trace; non seu- » lement le malade recouvra la santé, » mais on le vit se lever, prendre son

» grabat sur ses épaules & s'en retour-
» ner aux champs. Telle fut la vertu
» des paroles, & de la pierre tirée de la
» colonne sépulcrale. Cet habile Chal-
» déen fit des choses plus merveil-
» leuses encore, & je pourrois dire
» vraiment divines. Il fut un matin à
» la campagne; après avoir prononcé
» sept noms sacrés, pris dans un an-
» cien Livre, après avoir purifié avec
» du souffre & une torche ardente, un
» endroit autour duquel il tourna trois
» fois, il extermina tous les serpens
» de la contrée; on voyoit obéir à ses
» enchantemens les aspics, les viperes,
» les cérastes, les dardans, les gre-
» nouilles venimeuses & les crapauds.
» Il ne restoit qu'un vieux dragon, qui
» n'ayant plus la force de ramper, ne
» s'étoit pas rendu avec les autres; le
» Mage s'apperçoit qu'il lui manque,
» & députe vers lui un serpent des
» plus jeunes, qui le ramena bientôt.
» Lorsqu'il les eût tous rassemblés, il

» souffle sur eux, &, à notre grand
» étonnement, ce souffle les brûle &
» les réduit en cendres. Le jeune ser-
» pent, lui dis-je, amena-t-il le vieux
» dragon par la main, ou celui-ci
» prit-il un bâton pour marcher? Vous
» plaisantez, reprit Cléodême; j'étois
» plus incrédule que vous sur tous les
» prodiges de ce genre, & j'aurois juré
» que jamais de ma vie on ne seroit
» venu à bout de me gagner sur ce
» point; mais je me suis rendu malgré
» moi, lorsque je vis, pour la premiere
» fois, un homme voler comme un
» oiseau. C'étoit un étranger, un bar-
» bare même, qui se disoit des con-
» trées Hyperboréennes; en plein jour,
» il traversoit les airs, marchoit sur
» l'eau, passoit lentement & à pas
» comptés au milieu d'un grand feu.
» — Quoi! vous l'avez vu voler &
» marcher sur l'eau? — Oui, je l'ai
» vu; il avoit une chaussure de peau
» de boeuf, selon l'usage de son pays,

» où l'on ne porte point de cuir tanné.
» Je ne vous parlerai pas de beaucoup
» d'autres choſes moins ſurprenantes
» qu'on lui a vu faire, comme d'inſ-
» pirer de l'amour, évoquer les Gé-
» nies, reſſuſciter des morts, qui, de-
» puis vingt-quatre heures, ne don-
» noient plus aucun ſigne de vie; faire
» paroître Hécate devant vous, atti-
» rer la Lune en terre. Je vous rap-
» porterai ſeulement ce que je lui ai
» vu faire chez Glaucias fils d'Alexi-
» clée. A peine ce jeune homme, à la
» mort de ſon pere, ſe vit maître de
» diſpoſer de ſon bien, qu'il fut épris
» d'amour pour Chryſis fille de Dé-
» ménete. J'étois alors ſon Maître de
» Philoſophie; & ſans cette malheu-
» reuſe paſſion, il auroit ſu dès-lors
» tout ce qu'on enſeigne dans l'école
» des Péripatéticiens : il n'avoit que
» dix-huit ans, & déjà il avoit appris
» la Phyſique entiere & en étoit à

» l'analyse (*). Le pauvre enfant ne
» sachant que faire en cette circons-
» tance, vint me trouver & me dé-
» couvrit l'état de son cœur. Je crus
» qu'il étoit de la sagesse de son Maî-
» tre, de conduire chez lui ce Mage
» Hyperboréen. Il fallut d'abord don-
» ner quatre mines à celui-ci pour les
» sacrifices; de plus, je lui en promis
» seize, si Glaucias, par son moyen,
» jouissoit de sa maîtresse. Après avoir
» attendu le temps de la pleine Lune,
» dans lequel seul on fait ces sortes
» d'opérations, il creusa une fosse pro-

(*) Par *Analyse*, il faut entendre ici la *Logique*; & ce passage de Lucien prouve qu'on ne l'enseignoit aux jeunes gens qu'après la *Physique*. Cette marche est tout à la fois plus naturelle & plus avantageuse que celle qui est suivie dans nos Colléges. La Logique exige toute la maturité du jugement, & il suffit presque d'avoir des yeux pour réussir dans les Sciences Physico-Mathématiques & dans la Physique.

» ſonde dans la cour de la maiſon ; au
» milieu de la nuit, il fit paroître à nos
» yeux le pere de Glaucias, mort de-
» puis plus de ſept mois. Le Vieillard,
» d'abord indigné de la paſſion de ſon
» fils, entra dans une grande colere
» contre lui, mais finit par conſentir à
» ſon amour. Le Mage évoqua enſuite
» Hécate, qui conduiſoit Cerbere avec
» elle; il attira auſſi la Lune, dont les
» formes changeantes à chaque inſtant,
» offroient à nos regards un ſpectacle
» ſinguliérement varié; tantôt elle ſe
» montroit ſous la figure d'une belle
» femme, tantôt ſous celle d'une belle
» géniſſe, & tantôt ſous celle d'une
» chienne. Enfin, le Mage ayant fait
» un petit Amour de terre : Va, lui
» dit-il, chercher Chryſis, & hâte-toi
» de nous l'amener. L'Amour vole,
» & quelques minutes après Chryſis
» frappe à la porte; elle entre, ſe jette
» au cou de Glaucias avec les plus
» vives démonſtrations de tendreſſe,

» & les deux Amans resterent ensemble
» jusqu'au chant du coq. Alors la Lune
» remonte aux cieux, Hécate rentre
» dans les entrailles de la terre, les
» autres spectres disparoissent, & nous
» renvoyons Chrysis un peu avant le
» point du jour. Si Ticiade avoit été,
» comme moi, témoin de ces divers
» prodiges, il nous croiroit, quand
» nous l'assurons que les enchante-
» mens ont une grande vertu. C'est
» fort bien dit, repris-je; si je les avois
» vus, point de difficulté; mais vous
» voudrez bien m'excuser, si je n'ai pas
» pour toutes ces merveilles, d'aussi
» bons yeux que vous. J'ai connu la
» Chrysis dont vous parlez; elle n'est
» point d'une vertu farouche; vous
» pouviez vous dispenser de lui en-
» voyer votre messager de boue; vous
» n'aviez pas besoin non plus de votre
» Mage Hyperboréen, ni de la Lune;
» avec vingt drachmes, vous l'auriez
» fait aller jusque chez les Hyperbo-

» réens. L'or est le seul enchantement
» qui puisse attirer Chrysis ; elle est
» d'une humeur tout opposée à celle
» des spectres ; ceux-ci, du moins dans
» votre opinion, prennent la fuite lors-
» qu'ils entendent le bruit du fer ou
» de l'airain ; mais lorsque les oreilles
» de cette Amante sont frappées par
» le doux cliquetis de l'argent, on la
» voit accourir avec empressement. Je
» m'étonne au reste, de ce que votre
» Mage, qui pourroit se faire aimer
» lui-même des femmes les plus opu-
» lentes, & s'enrichir avec elles, s'a-
» muse à gagner quelques sous pour
» rendre Glaucias aimable. Vous êtes
» ridicule, dit Jon, de refuser abso-
» lument de tout croire. Cependant je
» voudrois bien savoir ce que vous
» pensez de ceux qui délivrent les
» possédés de leurs terreurs, & en-
» chantent les Démons aux yeux de
» tout le monde. C'est un fait que je
» n'ai pas besoin d'attester ; il n'est

» perſonne qui ne connoiſſe ce Syrien » de la Paleſtine, ſi expert dans les » guériſons de ce genre. On ſait combien on lui amene de gens qui tombent à l'aſpect de la Lune, qui ont » les yeux renverſés & la bouche pleine » d'écume ; il les releve, les délivre » de leurs maux, & les renvoie en parfaite ſanté pour une médiocre récompenſe (*). Lorſqu'il ſe préſente

(*) Nous lirons ici avec pluſieurs Commentateurs, ὀυχ ἐπὶ μισθῷ μεγάλῳ, *non magnâ mercede*. On parle d'un grand nombre de Démoniaques, & dans une multitude nombreuſe, il doit ſe trouver plus de pauvres que de riches. D'ailleurs le Platonicien Jon ſemble répondre par-là à ce que Ticiade lui avoit objecté ſur la modicité du ſalaire qu'exigeoient les Mages & les Exorciſtes. Quelques Commentateurs ont penſé qu'il pouvoit être queſtion en cet endroit, d'un Diſciple des Apôtres ; mais il eſt certain que les Chrétiens n'ont jamais chaſſé les Démons ni guéri les malades pour de l'argent. On voit d'ailleurs dans l'Évangile, qu'il y avoit en Paleſtine des impoſteurs qui ſe donnoient pour Exorciſtes & n'étoient pas Chrétiens.

» devant ces infortunés étendus par
» terre, & qu'il leur demande com-
» ment le Démon eſt entré dans leur
» corps, le malade ne prononce au-
» cune parole; mais le Démon lui-
» même répond en grec ou en langue
» barbare, dit d'où il eſt, de quelle
» maniere & de quel endroit il eſt venu
» dans celui qu'il poſſede. Alors le
» Mage conjure le mauvais Génie; &
» ſi celui-ci n'obéit pas, il le chaſſe
» par ſes menaces; j'en ai vu ſortir un
» tout noir & tout enfumé. Bon, lui
» dis-je, la vue d'un Génie n'eſt rien
» pour un Académicien; nous autres
» nous ne ſommes que des aveugles,
» & nous n'avons pas appris à l'école
» de Platon le ſecret d'appercevoir
» une choſe auſſi ſubtile que les idées.
» Mais, reprit Eucrate, Jon n'eſt pas
» le ſeul qui ait vu des Démons; une
» infinité de gens en ont rencontré
» pendant la nuit, & même pendant
» le jour; pour moi, j'en ai vu mille

» & mille fois. J'en étois épouvanté
» dans les commencemens, mais l'ha-
» bitude m'a familiarisé avec eux; ce
» n'est plus pour moi une chose ex-
» traordinaire, sur-tout depuis qu'un
» Arabe m'a donné un anneau fait
» avec le crochet d'un gibet, & m'a
» appris un enchantement composé
» d'un grand nombre de paroles. Vous
» devez m'en croire, Ticiade, à moins
» que vous ne me preniez décidément
» pour un imposteur. — Et comment
» ne pas croire le sage Eucrate, lors-
» qu'il est chez lui, & qu'il dit ce qu'il
» pense avec la liberté & l'autorité
» d'un maître? Tous ceux de ma mai-
» son, continua-t-il, enfans, jeunes,
» vieux, maîtres & domestiques, vous
» attesteront qu'une statue leur appa-
» roît toutes les nuits. — Quelle statue?
» — N'avez-vous pas vu, en entrant
» dans le vestibule, un très-beau mor-
» ceau de sculpture qui est de la main
» de Démétrius? — N'est-ce pas celle
qui

» qui repréſente un Diſcobole prêt à » lancer le diſque ? Il a les yeux tour- » nés vers la main dont il tient le pa- » let ; & comme s'il vouloit ſe relever » en le lançant, tout ſon corps eſt » appuyé ſur l'un de ſes genoux qui » ſe replie. Non, dit-il, la ſtatue dont » vous parlez eſt le Diſcobole de My- » ron (*). Ce n'eſt pas non plus celle » d'à côté, que l'on regarde comme » un beau morceau de Polyclète, & » dont la tête eſt ceinte de bandelettes ; » ni aucune de celles que vous voyez » à droite en entrant, & qui repréſen- » tent les tyrannicides de Critias (**) : » vous en avez dû remarquer une autre » près de la fontaine ; elle a un gros

(*) Quintilien, Liv. 11, 13, parle de cette ſtatue. *Quid tam diſtortum & elaboratum, quàm eſt ille Diſcobolos Myronis ?*

(**) Le grec dit : de Critias l'Inſulaire. Il eſt probable que ce Critias étoit un Sculpteur de Sicile ; Pline parle, dans ſon Hiſtoire Naturelle, d'un Statuaire de ce nom.

» ventre, elle eſt chauve & demi-nue.
» Quelques poils de ſa barbe ſemblent
» ſuivre la direction du vent; ſes veines
» ſont d'un naturel frappant, & l'on
» diroit qu'elle eſt vivante; je crois
» que c'eſt la ſtatue de Pélychus, Gé-
» néral des Corinthiens. N'eſt-ce pas,
» lui dis-je, celle que j'ai vue à la droite
» de Saturne? Elle eſt ornée de ban-
» delettes & de guirlandes deſſéchées;
» elle a auſſi des plaques d'or ſur la
» poitrine. — Oui, dit-il, je l'ai fait
» dorer en reconnoiſſance de ce qu'elle
» m'avoit guéri d'une fievre violente
» qui m'épuiſoit depuis trois jours, &
» m'avoit conduit aux portes du tom-
» beau. — Mais le grave Pélichus fut
» donc auſſi Médecin? — Oui, ſans
» doute; & ne vous en moquez pas, car
» vous pourriez avoir affaire à lui ſous
» peu de temps. Je connois tout le pou-
» voir de cette ſtatue dont vous faites
» des plaiſanteries; croyez-vous qu'il
» ne lui ſeroit pas auſſi facile de don-

» ner la fievre que de l'enlever? — Je
» la conjure en ce cas, de vouloir bien
» m'être propice. Mais dites-moi donc
» ce que vous lui voyez faire de par-
» ticulier, vous & tous ceux de votre
» maison? — Dès que la nuit arrive, elle
» descend de son piédestal, elle fait le
» tour du logis, & tout le monde la
» rencontre; quelquefois on l'entend
» chanter; jamais elle n'a fait de mal à
» personne; il faut seulement se retirer
» de son passage, & elle continue sa
» promenade sans rien dire à ceux qui
» la voient. Souvent elle se lave &
» se joue dans la fontaine, comme
» nous l'indique le bruit qu'elle fait
» dans l'eau. — Mais êtes-vous bien
» sûr que ce soit la statue de Péli-
» chus? ne seroit-ce pas plutôt la fa-
» meuse statue d'airain de Talus fils de
» Minos (*)? Elle se promenoit sou-

(*) Talus étoit neveu de Dédale; il inventa, dit-on, la scie & le compas. Comme Dédale

» vent & parcouroit toute l'Isle de
» Crete. C'est dommage que la vôtre
» soit de bois, nous l'enleverions au
» Sculpteur Démétrius ; & puisque
» vous m'assurez qu'elle descend aussi
» de sa base pour se promener, rien
» ne nous empêcheroit de la regarder
» comme un chef-d'œuvre du célebre
» Dédale. — Ticiade, vous pourriez
» bien par la suite vous repentir de ce
» sarcasme. Je n'en serois point éton-
» né, d'après ce qui est arrivé à celui
» qui lui déroba les oboles dont nous
» lui faisions offrande à chaque nou-
» velle Lune. Ce sacrilége, reprit Ion,
» méritoit en effet un grand châti-

faisoit des automates ou des statues mouvantes, on aura sans doute supposé que celle qu'il avoit faite de son neveu, parcouroit l'Isle de Crete. La Fable dit d'ailleurs, que par jalousie il précipita ce neveu du haut d'une tour, & on le croyoit inhumé à Athenes, où l'on montroit son tombeau. Voyez tome II de cette traduction, p. 424.

» ment; dites-nous donc comment il
» a été puni; je ferai bien aise de l'ap-
» prendre, Ticiade dût-il encore refu-
» ser de le croire. — Il y avoit un grand
» nombre d'oboles aux pieds de la sta-
» tue; quelques autres pieces d'argent
» étoient attachées à sa cuisse avec de
» la cire; enfin elle étoit couverte de
» quelques lames du même métal; c'é-
» toient des *ex voto* de quelques particu-
» liers, ou des marques de reconnois-
» sance de ceux qu'elle avoit guéris
» de la fievre. Nous avions alors pour
» palefrenier un scélérat d'Africain qui
» eut l'audace de voler tout cela pen-
» dant une nuit, au moment où la statue
» se promenoit dans la maison. Péli-
» chus revient & s'apperçoit qu'on l'a
» dépouillé; voici comme il prit le
» voleur & vengea son crime. Le mal-
» heureux tourna toute la nuit dans
» notre cour sans pouvoir en sortir,
» comme s'il eût été dans les détours
» inconnus d'un labyrinthe. Il y resta

» jusqu'au jour, & il fut trouvé le len-
» demain matin, tenant encore entre
» ses mains tout ce qu'il avoit volé :
» on le saisit, & je le fis châtier à grands
» coups d'étrivieres. Il ne survécut pas
» long-temps à ce sacrilége ; il languit
» quelque temps & périt misérable-
» ment. Il nous disoit que toutes les
» nuits il étoit flagellé de la plus cruelle
» maniere, & tous les matins on en
» voyoit les marques récentes sur son
» corps. Allez, mon cher, moquez-
» vous après cela de Pélichus, & re-
» gardez-moi aussi comme un vieux
» radoteur du temps de Minos. — Vous
» direz tout ce qu'il vous plaira ; mais
» tant que de l'airain sera de l'airain, tant
» que votre statue ne sera que la repré-
» sentation d'un homme & l'ouvrage
» de Démétrius (*), tant qu'il sera vrai

(*) Le grec dit : de Démétrius d'Alopex ; ce dernier mot est le nom d'un bourg de l'Attique, situé à douze stades ou environ d'Athenes.

» qu'un Sculpteur ne peut créer un
» Dieu, je ne craindrai point votre
» image de Pélichus; lui-même ne
» m'auroit pas fait trembler de son
» vivant. J'ai aussi chez moi, dit le
» Médecin Antigone, un Hippocrate
» d'airain de la hauteur d'une coudée,
» qui fait mille tours dans la maison,
» dès que la lampe est éteinte; il ren-
» verse les boîtes de ma pharmacie,
» dérange mes drogues, ouvre & ferme
» les portes avec fracas; en un mot,
» il fait un vacarme épouvantable,
» sur-tout quand nous avons différé
» les sacrifices que nous sommes dans
» l'usage de lui offrir tous les ans. Des
» sacrifices au Médecin Hippocrate,
» repris-je! quoi, il en exige déjà, &
» se fâche quand on ne lui sert pas à
» temps des victimes succulentes? Il
» me semble qu'il devroit bien se con-
» tenter des expiations funebres, &
» qu'il auroit suffi de faire à ses manes
» quelques libations de vin & de miel;

» ou de lui ceindre la tête de quelques
» guirlandes. Ecoutez donc, dit Eu-
» crate, une chose que bien des gens
» vous attesteront; elle m'est arrivée
» il y a cinq ans. Nous étions au temps
» de la vendange; un jour je laissai les
» ouvriers à la vigne, & je fus, vers
» le midi, me promener dans les bois
» pour rêver à quelque chose. Je com-
» mençois à m'avancer dans l'ombre,
» quand des aboiemens fréquens vin-
» rent frapper mes oreilles; je crus d'a-
» bord que mon fils s'amusoit à chas-
» ser, selon sa coutume, & s'étoit
» enfoncé dans le plus épais de la fo-
» rêt. Je me trompois beaucoup; quel-
» ques instans après, je sens la terre
» trembler sous mes pieds, j'entends
» un bruit qu'on auroit pris pour ce-
» lui du tonnerre, & je vois s'avan-
» cer vers moi une femme épouvan-
» table, dont la taille avoit presque
» un demi-stade; elle portoit une tor-
» che de la main gauche, & de la droite

» elle tenoit un glaive long d'environ
» vingt coudées ; la partie inférieure
» de ſon corps avoit la forme d'un
» ſerpent ; elle reſſembloit par le haut
» à la Gorgone ; ſa figure & ſon regard
» étoient des plus effrayans ; au lieu de
» cheveux, des dragons lui ceignoient
» la tête & lui entouroient le cou ;
» quelques-uns même ſe replioient &
» s'alongeoient ſur ſes épaules : Voyez,
» ajouta-t-il, en nous montrant ſes
» bras tout hériſſés, le récit ſeul m'en
» fait encore friſſonner d'horreur. »
Jon, Dinomaque & Cléodême l'écoutoient, la bouche béante, avec une attention ſtupide, qui montroit la plus crédule ſimplicité dans des gens de cet âge ; on voyoit que la deſcription du coloſſe abſurde étoit pou
épouvantail impoſa
piroit une terreur r
je riois beaucoup d
cependant, me diſoi
chargés d'enſeigner la ... acle

gens, des hommes qui trouvent des admirateurs dans le monde! ce sont des enfans, à la barbe près & aux cheveux blancs; encore est-il plus facile de leur en faire accroire qu'aux enfans mêmes. Dinomaque prenant la parole: » Dites-moi, je vous prie, Eucrate, » quelle étoit la grosseur des chiens de » cette Déesse? — Ils étoient plus gros » que des éléphans, d'un poil noir, » hérissé, hideux & mal-propre. A cette » vue je m'arrêtai, saisi de frayeur, & » je tournai vers l'intérieur de ma main » le chaton de la bague que m'a don- » née l'Arabe. Hécate frappe alors la » terre de son pied de serpent; je vois » à l'instant s'entr'ouvrir un abîme aussi » profond que le Tartare; elle s'y pré- » cipite & disparoît à mes yeux. La » curiosité m'inspira du courage, & » j'avançai la tête en me baissant pour » regarder au fond du précipice; j'a- » vois eu soin de saisir un arbre voisin, » de peur d'y tomber. Je vis tout l'Em-

» pire de Pluton, le Phlégéton, le lac
» embrasé, Cerbere & les Morts; j'en
» reconnus même quelques-uns, entre
» autres mon pere, qui portoit encore
» les vêtemens dans lesquels nous l'a-
» vions enseveli. — Et que faisoient
» ces ombres, dit Ion? — Elles étoient
» couchées dans le pré d'Asphodele,
» où elles sont cantonnées par Nations
» & par Tribus, & chacune d'elles
» converse avec ses parens & ses amis.
» — Que les Epicuriens, reprit l'autre,
» viennent après cela contredire le di-
» vin Platon, & prétendre réfuter son
» Livre de l'*Immortalité de l'ame*. Avez-
» vous vu ce grand homme & Socrate
» son maître parmi les morts? — Je
» crois avoir reconnu Socrate dans
» une ombre, qui étoit chauve & avoit
» un gros ventre; cependant je ne l'as-
» surerois pas; je n'ai pu le voir assez
» distinctement. Pour Platon, il faut
» être vrai avec ses amis, je ne l'ai pas
» apperçu. J'avois joui de ce spectacle

» à mon aiſe, lorſque l'abîme vint à ſe
» fermer; il étoit encore un peu entre-
» ouvert quand pluſieurs de mes eſcla-
» ves qui me cherchoient, arriverent
» en cet endroit : tenez, Pyrrhias que
» voilà étoit du nombre; demandez-
» lui ſi je vous en impoſe. Par Jupiter,
» s'écria Pyrrhias, j'ai entendu des
» aboiemens du fond du précipice, &
» j'ai cru voir briller la flamme d'une
» torche ardente «. Ces deux dernieres
circonſtances par leſquelles le pauvre
témoin mettoit le comble à tant de
ſottiſes, me parurent fort riſibles. » -- Il
» n'y a rien d'extraordinaire dans cette
» viſion, reprit Cléodême, & vous
» n'êtes pas le premier qui en ait eu
» de cette eſpece; j'en eus une toute
» ſemblable dans la maladie que je fis
» il y a quelque temps. J'étois dans
» mon ſeptieme jour, & j'avois une
» fievre des plus violentes; Antigone,
» qui étoit auſſi mon Médecin, avoit
» ordonné qu'on me laiſſât ſeul dans

» ma chambre pour prendre un peu
» de sommeil, s'il étoit possible. Je ne
» dormis pas, & je vis très-distincte-
» ment un beau jeune homme vêtu
» d'une robe blanche; il me com-
» manda de me lever, & me conduisit
» par je ne sais quelle ouverture dans
» les Enfers; Tantale, Tityus & Si-
» syphe frapperent d'abord mes re-
» gards; de maniere que je les recon-
» nus parfaitement. Vous imaginez
» bien aussi que je vis tout le reste
» fort à mon aise. J'arrivai près d'un tri-
» bunal où se trouvoient alors Eaque,
» Caron, les Parques & les Furies;
» j'y vis assis comme un Roi sur son
» trône, un personnage imposant que
» je pris pour Pluton. Il prononça
» tous les noms de ceux qui devoient
» mourir incessamment, & avoient
» même vécu au delà du terme qui
» leur étoit assigné. Le jeune homme
» me présenta devant lui; mais Pluton
» le regardant en fronçant le sourcil:

» La trame de celui-ci n'est pas encore
» finie, dit-il, qu'il s'en retourne;
» amene au plus tôt le fondeur Démyle,
» la quenouille de ses jours est épuisée.
» Je revins plein de joie & sans fievre,
» annonçant à tout le monde que mon
» voisin Démyle touchoit au terme de
» sa vie. On me dit en effet qu'il étoit
» malade, & quelques minutes après
» nous entendîmes les lamentations de
» ceux qui le pleuroient. Cela n'est pas
» étonnant, ajoute Antigone; j'ai vu
» ressusciter un homme enterré depuis
» vingt jours; j'ai été son Médecin
» avant sa mort & depuis sa résurrec-
» tion. Mais, repris-je, à moins que
» votre homme ne fût un autre Epi-
» ménide (*), il devoit être déjà en
» corruption, ou du moins mort de
» faim dans l'espace de vingt jours ».
A ces mots, nous voyons entrer les fils
d'Eucrate, qui revenoient des exer-

(*) Voyez tome II, p. 156.

cices; l'un commence à être dans l'âge de puberté; l'autre est un jeune homme de quinze ans. Après nous avoir salués, ils s'assirent à côté de leur pere sur son lit, & l'on me donna un siége. Eucrate, à leur vue, se rappelant une nouvelle aventure: » Ticiade, s'écria-t-il, je » jure par la tête de ces chers enfans, » de la vérité de ce que je vais vous » dire. Tout le monde sait combien » j'aimois mon épouse leur mere, qui » est maintenant dans le séjour des » ombres fortunées; il n'est personne » qui n'ait vu ce que j'ai fait pour elle » de son vivant, & même après sa » mort; j'ai brûlé sur son bûcher tout » ce qui avoit servi à sa parure, & la » robe qu'elle portoit de préférence à » toutes les autres: je l'avois perdue de- » puis sept jours; j'étois, comme à pré- » sent, couché sur ce lit, & je cherchois » quelque consolation en lisant le Trai- » té de l'*Immortalité de l'ame*, par Pla- » ton. Alors la tendre Déménete parut

» elle-même à mes yeux, comme vous
» voyez mon petit Eucrate (le pauvre
» enfant se mouroit de peur, depuis
» que le pere avoit entamé ce récit).
» Je la serre entre mes bras & la tiens
» étroitement embrassée, en poussant
» des sanglots & versant un torrent de
» larmes; elle interrompit le cours de
» ma douleur, & me fit de tendres re-
» proches, de ce qu'après lui avoir
» donné tant de marques d'affection,
» j'avois négligé de livrer aux flammes
» une de ses pantoufles dorées; elle
» étoit tombée, me dit-elle, au fond
» de mon coffre; elle a échappé à vos
» recherches & vous ne l'avez pas brû-
» lée. Au milieu de notre conversa-
» tion, une détestable petite chienne
» se mit à aboyer, & ma chere Démé-
» nete disparut à l'instant. Je fis cher-
» cher la pantoufle, qui se trouva sous
» le coffre, & la fis brûler dès le len-
» demain. Eh bien, Ticiade, oserez-
» vous encore nier des faits aussi ma-

» nifestes & aussi fréquemment répé-
» tés ? Non, dis-je, en vérité, je
» mériterois d'être fouetté comme un
» enfant avec une pantoufle d'or, si
» je refusois de croire des apparitions
» aussi évidentes «. Sur ces entrefaites, arriva le Pythagoricien Arignote ; il a une longue chevelure & un air vénérable ; sa grande sagesse, comme vous savez, lui a fait donner le surnom de Divin. Je commençai à respirer lorsque je le vis entrer ; il sembloit, à mes yeux, un Dieu descendu tout-à-coup du Ciel pour mettre fin à tant de mensonges. Un Sage aussi vénérable, me disois-je, va bientôt fermer la bouche à ces superstitieux conteurs de prodiges. Après les premiers complimens d'usage dans une visite de malade, il prit le siége de Cléodême, qui lui céda sa place.
» Sur quoi dissertiez-vous, Messieurs,
» dit-il ensuite ? il me semble que vous
» parliez philosophie quand je suis
» entré ; le sujet de votre conversation

» m'a paru intéressant. Nous tâchions
» d'amollir ce cœur de diamant, ré-
» pondit Eucrate en me montrant:
» nous ne pouvons lui persuader qu'il
» y a des spectres & des Démons; il
» refuse de croire que les ames des
» morts reviennent sur la terre & se
» montrent à qui bon leur semble. A
ces mots, je rougis de honte, & je
baissai les yeux par un mouvement
d'estime respectueuse pour Arignote.
» Je crois, reprit ce dernier, que Ti-
» ciade n'a pas tout-à-fait tort, s'il
» n'entend parler que de ceux qui sont
» morts naturellement; ils ne revien-
» nent jamais; il n'y a que l'ame de
» ceux qui ont péri d'une mort vio-
» lente, en croix, au gibet, ou d'une
» autre maniere. Il nie tout sans res-
» triction, s'écria Dinomaque, & pré-
» tend la chose absolument impos-
» sible. Impossible! reprit Arignote en
» fronçant le sourcil; une chose que
» voient presque tous les hommes!

» Pardonnez-moi, repris-je; je ſuis du
» petit nombre de ceux qui ne l'ont
» pas vue; ſi elle eût frappé mes re-
» gards, je la croirois comme vous.
» Quand vous irez à Corinthe, con-
» tinua-t-il, demandez la maiſon d'Eu-
» batidas; elle eſt près du Cranée;
» quand on vous l'aura indiquée, en-
» trez-y; priez le Portier Tibius de
» vous montrer l'endroit où le Pytha-
» goricien Arignote conjura un Dé-
» mon & fit creuſer une foſſe. Il vous
» dira que perſonne n'oſoit approcher
» de cette demeure, & que je l'ai ren-
» due habitable. Comment donc cela,
» dit Eucrate? — Tous ceux qui vou-
» loient y entrer ſe ſentoient frappés
» auſſi-tôt, & en étoient chaſſés par
» un ſpectre effrayant; de ſorte qu'on
» l'avoit abandonnée depuis long-
» temps, & qu'elle tomboit en ruines.
» A cette nouvelle, je me tranſporte,
» vers la premiere veille, ſur le lieu
» avec mes livres Egyptiens; j'en ai

» un grand nombre qui traitent de ces
» matieres; mon hôte, instruit de mon
» dessein, vouloit m'en détourner, &
» me conjuroit, pour ainsi dire, à mains
» jointes, de n'en rien faire; d'après ce
» qu'il avoit entendu dire, il étoit per-
» suadé que je courois infailliblement
» à ma perte. J'entrai seul, une lumiere
» à la main; je m'assis par terre dans
» une salle immense, & je me mis à
» lire tout bas; le Démon se présente
» à mes yeux, croyant m'épouvanter
» comme tous les autres. C'étoit un
» spectre hideux, plus noir que la nuit
» même, portant une chevelure longue
» & touffue; il m'approche, tourne
» autour de moi pour tâcher de me
» surprendre avec avantage; il se mon-
» troit tantôt sous la forme d'un chien,
» tantôt sous celle d'un taureau, tan-
» tôt enfin sous celle d'un lion. Je
» choisis dans mon livre un charme
» des plus horribles, que je prononçai
» en Langue Egyptienne, & par ce

» moyen je resserrai le spectre dans un
» coin de la salle, qui n'étoit éclairée
» que d'une foible lueur. Après avoir
» remarqué par où il avoit disparu,
» je passai le reste de la nuit à dormir.
» Le lendemain matin, tout le monde
» fut fort étonné de me revoir; on
» s'attendoit à me trouver mort comme
» beaucoup d'autres : j'allai annoncer
» à Eubatidas que sa maison étoit pu-
» rifiée, & qu'il pouvoit désormais
» l'habiter sans crainte. J'y fis venir
» avec lui beaucoup de gens, qui nous
» suivirent à cette nouv[illegible] surpre-
» nante ; je les conduisis sur l'endroit
» même par où le spectre s'étoit retiré,
» & je leur ordonnai d'y creuser ; ils
» trouverent à six pieds de profondeur
» les ossemens d'un corps humain,
» disposés dans leur ordre naturel ; &
» nous les fîmes enlever pour leur
» donner la sépulture. Depuis ce mo-
» ment, on n'a point revu de spectre
» dans la maison «. A ce récit du sage,

du respectable, du divin Arignote, toute la compagnie me regarda comme le plus insensé des hommes, de ne pas croire des faits aussi certains, & attestés d'ailleurs par un aussi grand personnage. Mais sans me laisser épouvanter ni par sa chevelure, ni par la haute opinion qu'on avoit conçue de lui : » Eh quoi, lui dis-je, c'étoit de » vous seul que j'attendois la vérité, » & je ne trouve en vous que de la » fumée & des fantômes ! Vous étiez » d'abord un trésor à mes yeux, & ce » trésor s'est changé tout-à-coup en » charbons. Eh bien, reprit-il, puisque » vous ne croyez ni moi, ni Dinomaque, ni Cléodême, ni Eucrate, » quel homme plus digne de foi nous » opposerez-vous, pour appuyer le » sentiment contraire au nôtre ? Un » excellent homme, répliquai-je ; c'est » Démocrite : il étoit si bien convaincu » de l'impossibilité de toutes ces rêveries, qu'il s'enfermoit dans un tom-

» beau hors de la ville, & y passoit les
» nuits comme les jours à lire ou à
» écrire. Des jeunes gens, par plaisan-
» terie, projeterent de lui faire peur;
» ils vinrent se présenter devant lui
» avec des robes noires & des masques
» qui représentoient des têtes de mort;
» ils sautoient & dansoient autour du
» Philosophe, qui, loin de s'effrayer,
» leur dit tranquillement, en conti-
» nuant d'écrire & sans lever les yeux:
» Cesserez-vous bientôt de faire les
» foux? tant il étoit persuadé que les
» ames ne sont plus rien, quand une fois
» elles sont séparées des corps. Si Dé-
» mocrite étoit de cet avis, reprit Eu-
» crate, je le regarde comme un insen-
» sé; mais voici une aventure qui n'est
» pas un ouï-dire, puisqu'elle m'est arri-
» vée à moi-même. Peut-être, Ticiade,
» la force de la vérité vous obligera-
» t-elle à vous rendre. Dans ma jeu-
» nesse, mon pere m'envoya en Egypte
» pour y acquérir des connoissances.

» Dans le séjour que j'y fis, je voulus
» remonter le Nil jusqu'à Coptos (*),
» & me rendre ensuite à Thèbes (**),

(*) *Coptos* étoit une ville considérable de l'Egypte-Supérieure, à quelque distance du Nil, sur la rive droite de ce fleuve, avec lequel il communiquoit par un canal. Elle étoit séparée du golfe Arabique par un pays aride & désert. Mais Philadelphe avoit fait pratiquer une route de 257 milles, depuis *Coptos* jusqu'à un Port nommé *Bérénice*, où l'on débarquoit toutes les marchandises qui venoient de l'Orient. Cette communication avoit fait de *Coptos* une ville recommandable par son commerce.

(**) *Thèbes*, que les Grecs nommerent *Diospolis magna*, ou la grande ville de Jupiter, étoit une ville immense qui avoit neuf lieues de tour; elle s'étendoit sur les deux rives du Nil, dans l'Egypte-Supérieure, au dessus de Coptos. Sur la rive gauche du fleuve, étoit un grand quartier, distingué par le nom de *Memnonium*, où se trouvoit la fameuse statue de Memnon, Roi d'Abydos, & fils de Titon & de l'Aurore. Achille le tua devant Troie, parce qu'il avoit amené du secours à Priam. Beaucoup d'Auteurs anciens ont parlé des sons harmonieux que

pour

» pour y voir la statue de Memnon, » qui rend des sons admirables au le-» ver du soleil. Je ne l'entendis pas » seulement, comme tout le monde, » résonner d'une maniere harmo-» nieuse, qui ne fit que charmer mes » oreilles; elle ouvrit la bouche, me » parla, & me fit une prédiction en » sept vers : je vous rapporterois même » cet oracle tout entier, si cela étoit » nécessaire. A mon retour, je me trou-» vai sur un vaisseau que montoit un » habitant de Memphis, qui étoit un » de ces Ecrivains sacrés si renommés » dans le pays; il paroissoit d'une sa-» gesse admirable, & profondément » instruit dans les mystères des Egyp-» tiens : on disoit que pendant l'espace » de vingt-trois ans il avoit habité des

rendoit sa statue; Strabon, qui les avoit entendus, soupçonne qu'ils étoient produits par les Prêtres qui se cachoient dans l'intérieur. Voyez sa *Géographie* XVII, p. 816.

» souterrains, & que la Déesse Isis lui
» avoit appris l'art de la Magie. Vous
» voulez parler du Mage Pancrace,
» reprit Arignote ; il fut mon maître ;
» c'étoit un homme divin ; il avoit
» toujours l'air rêveur, & parloit très-
» purement notre langue ; il avoit la
» tête rase, de grosses levres, le nez
» camus, les jambes grêles, & une
» haute taille. C'est lui-même, ré-
» pondit Eucrate : j'ignorois d'abord
» qui il étoit ; mais toutes les fois que
» nous mettions pied à terre dans
» quelque port, je lui voyois faire
» une infinité de prodiges. Il alloit à
» cheval sur les crocodiles, & na-
» geoit impunément au milieu d'eux :
» ces animaux féroces s'apprivoisoient
» avec lui, & le caressoient de leur
» queue. Je reconnus que c'étoit, com-
» me vous dites, un homme divin.
» Je cherchois, par mes prévenances, à
» m'insinuer peu à peu dans son ami-
» tié ; mais j'étois devenu son intime,

» pour ainſi dire, avant de m'en ap-
» percevoir. Il me communiqua tous
» ſes ſecrets, me perſuada de laiſſer
» tous mes eſclaves à Memphis & de
» le ſuivre ſeul; parce que, diſoit-il,
» nous ne manquerons pas de ſervi-
» teurs. Voici comment nous vécûmes
» enſuite. Lorſque nous arrivions dans
» une hôtellerie, il prenoit une barre
» de porte, un manche à balai ou un
» pilon; il l'habilloit, & dès qu'il
» avoit prononcé un enchantement,
» le bâton agiſſoit, marchoit, & pa-
» roiſſoit un homme aux yeux de tout
» le monde; cet homme ſortoit, alloit
» chercher de l'eau, faiſoit nos pro-
» viſions & les préparoit; en un mot,
» il nous rendoit fort adroitement
» tous les ſervices dont nous pouvions
» avoir beſoin. Quand ſon miniſtere
» nous devenoit inutile, un ſecond
» enchantement que je n'ai jamais pu
» ſavoir, lui rendoit ſa premiere forme
» de balai ou de pilon. Malgré le déſir

» extrême que j'avois de connoître ce
» secret, ce fut la seule chose que Pan-
» crace me refusa ; car d'ailleurs il n'a-
» voit rien de caché pour moi, & se
» montroit à mon égard le plus com-
» plaisant des hommes. Un jour cepen-
» dant qu'il consultoit son Livre dans
» un coin ténébreux, je m'approchai
» de lui, & sans qu'il s'en apperçût,
» je vins à bout de lire le premier de
» ces deux enchantemens, qui n'étoit
» composé que de trois syllabes. Il
» sortit pour aller sur la place, après
» avoir donné ses ordres au manche
» à balai. Le lendemain, j'avois moi-
» même affaire au marché ; je prends
» un pilon, je l'habille, & après avoir
» prononcé sur lui les trois syllabes,
» je lui ordonne d'aller chercher de
» l'eau. Quand il m'eut apporté une
» amphore toute pleine ; C'en est assez,
» lui dis-je, cesse ton ouvrage, &
» redeviens pilon. Ce fut en vain ; il
» refusa de m'obéir & continua d'ap-

» porter de l'eau, jusqu'à ce que bientôt la maison fut toute inondée. Je me trouvai fort embarrassé; je craignois d'ailleurs que Pancrace, à son retour, ne trouvât mauvais ce que j'avois fait. Je m'avisai de prendre une hache & de couper mon homme pilon en deux. A l'instant chaque partie prend une amphore & se met à puiser, de sorte que j'avois deux porteurs d'eau pour un. Pancrace, à son retour, en fit deux morceaux de bois; mais il me quitta secrétement, & je ne l'ai jamais revu depuis. Ne savez-vous pas encore d'un pilon faire un homme, lui demanda le crédule Dinomaque? Eh, reprit l'autre, je n'ai que la moitié du secret, puisque je ne puis plus d'un homme faire un pilon: si j'avois la témérité de créer un porteur d'eau, il nous auroit bientôt noyés avec toute la maison. Eh quoi, Messieurs, leur dis-je alors, des vieillards comme

» vous ne cesseront-ils pas de s'entre-
» tenir de pareilles rêveries ? ne finirez-
» vous pas avec toutes vos merveilles ?
» Vous devriez du moins, par égard
» pour ces enfans, remettre à un autre
» temps le récit de vos aventures aussi
» effrayantes qu'incroyables. Vous ne
» voyez pas que vous allez leur rem-
» plir l'imagination de fables absurdes
» & de terreurs : ménagez la foiblesse
» de leur âge ; ne les accoutumez point
» à entendre des contes épouvanta-
» bles qui ne s'effaceront jamais de leur
» mémoire, les jetteront dans le trou-
» ble & la frayeur au moindre bruit,
» & les rendront toute leur vie les plus
» timides & les plus superstitieux des
» hommes. Puisque vous parlez de su-
» perstition, reprit Eucrate, je vou-
» drois bien savoir ce que vous pen-
» sez des oracles que nous entendons
» sortir du fond du sanctuaire ; quelle
» opinion avez-vous des prédictions
» que prononcent les Ministres inspi-

» rés par les Dieux? Que pensez-vous
» de cette Vierge sacrée, qui dévoile l'a-
» venir à nos yeux, & nous l'explique
» en vers? Prétendrez-vous également
» que toutes ces choses sont incroya-
» bles? Pour moi, je suis possesseur
» d'un anneau mystérieux, qui porte
» pour empreinte l'image d'Apollon
» Pythien: je ne vous dirai pas que le
» Dieu daigne quelquefois s'entretenir
» avec moi; vous me soupçonneriez
» peut-être de faire servir à ma vanité
» des prodiges sans vraisemblance; je
» me contenterai de vous rapporter
» ce qui a frappé mes yeux & mes
» oreilles dans le temple d'Amphilo-
» que à Malle; ce Héros a bien voulu
» entrer avec moi dans les plus grands
» détails sur mes affaires personnelles,
» & me montrer un vif intérêt. Au ré-
» cit de cette conversation, je joindrai
» celui de ce que j'ai vu à Pergame (*),

(*) Voyez tome I, p. 471.

» & de ce que j'ai entendu à Patare (*).
» A mon retour d'Egypte en Grece,
» j'appris qu'il y avoit à Malle un De-
» vin très-célebre & très-véridique,
» qui annonçoit les prédictions les plus
» claires, & répondoit avec la derniere
» exactitude aux demandes qu'on lui
» faisoit par écrit sur des tablettes que
» l'on déposoit entre les mains du Pro-
» phete. Je crus qu'il étoit important
» pour moi de l'interroger en passant
» sur ce qui devoit m'arriver dans la
» suite «.

A ce début d'Eucrate, je vis que ses histoires d'oracles ne finiroient plus. Comme je sentois qu'il ne me convenoit pas d'être seul contre tous, & que d'ailleurs ma présence & mes

(*) Patare étoit une ville de Lycie, près de la mer; elle étoit en possession d'un Oracle, entre lequel & celui de Délos on prétendoit qu'Apollon se partageoit également par semestre.

contradictions ne leur étoient pas fort agréables, je laissai le conteur au milieu de son voyage, lorsqu'il étoit sur le point d'aborder à Malle, & je pris congé de la compagnie. Je vais, leur dis-je, chez Léontichus, avec lequel j'ai une affaire à traiter. Pour vous, Messieurs, à qui l'imagination des hommes ne fournit pas assez d'inventions merveilleuses, appelez les Dieux à votre secours; leurs prodiges sont une source féconde où vous pouvez puiser à votre aise. Je les quittai à ces mots. Je présume bien qu'ils ont fait bon usage de la liberté que je leur laissois, & qu'ils se sont régalés de mensonges à l'envi.

Voilà, mon cher Philoclès, la conversation à laquelle je viens d'assister chez Eucrate; je suis en ce moment comme ceux qui deviennent enflés après avoir bu d'une liqueur malsaine (*), &

(*) Voy. sur la superstition des anciens Grecs le Chap. de Théoph. περὶ δεισιδαιμονίας.

j'aurois besoin d'un vomitif. Je donnerois beaucoup pour trouver un antidote qui pût effacer jusqu'à la moindre trace des sottises dont j'ai la tête remplie ; je ne vois plus que spectres & Démons.

PHIL. Ma foi, mon ami, votre récit a produit le même effet en moi. La rage & l'hydrophobie ne se communiquent pas seulement par la morsure d'un chien enragé ; elles se transmettent encore par ceux qui ont été mordus les premiers. Les mensonges & les fantômes que vous rapportez de la maison d'Eucrate ont passé jusqu'à moi, & remplissent mon imagination comme la vôtre.

TIC. Rassurons-nous, mon cher ; nous avons en notre pouvoir d'excellens préservatifs : ce sont la vérité, le bon sens & la raison. Sachons en faire usage, & tous ces contes impertinens ne troubleront jamais notre repos.

PHILOPATRIS (*),

OU

LE CATÉCHUMENE.

TRIÉPHON, CRITIAS, CLÉOLAUS.

TRIÉPHON. EH ! qu'as-tu donc, Critias ? comme te voilà changé !

(*) On verra par l'ensemble de ce Dialogue, qu'il eût été mieux intitulé : *Les Astrologues* ou *les Fanatiques* ou *les Enthousiastes*. *Philopatris* veut dire, *qui aime sa Patrie* ; & *Catéchumene* est le mot consacré de tout temps dans l'Eglise Chrétienne, pour désigner les prosélytes qu'on instruisoit de la Doctrine de l'Evangile, avant de les admettre au Baptême.

Les Critiques sont partagés sur l'Auteur de ce Dialogue ; cependant le plus grand nombre s'accorde à ne pas l'attribuer à Lucien. Les uns le croient plus ancien ; les autres le croient postérieur de beaucoup d'années. Gesner,

quel air sombre ! Tu vas & viens à grands pas, absorbé dans de profon-

---

dans la Dissertation que nous avons déjà citée (voyez la Préface, p. xiij), pense qu'il est d'un Ecrivain du même nom, qui vivoit sous Julien l'Apostat, & à qui ce Prince a écrit une lettre qu'on lit encore parmi les siennes : mais les violentes sorties qu'on fait dans ce Dialogue contre les Dieux du Paganisme, semblent détruire cette opinion, parce qu'il n'est pas à présumer qu'un Auteur eût osé fronder une Religion que son Maître vouloit absolument soutenir & rétablir. Gesner ne réfute pas suffisamment cette objection, qui, selon nous, conserve toute sa force, même après la lecture de sa Dissertation. Ce qu'on peut dire de plus impartial & de plus juste, c'est que le Dialogue du Catéchumene est évidemment imité de celui de Nigrinus (voyez tome III, p. 242), & qu'on y retrouve un grand nombre de façons de parler & de comparaisons de notre Auteur. D'un autre côté, il y a certaines expressions qui ne sont ni de Lucien, ni de son temps, beaucoup de tournures, de pointes & de façons de s'exprimer, qui s'éloignent & de la finesse & du goût qu'il montre en général ; beau-

des rêveries, & comme dit le Poëte,

Une paleur mortelle a couvert ton visage (*) !

Aurois-tu vu Cerbere, aurois-tu vu Hécate venant des Enfers, ou quelque autre Dieu t'auroit-il apparu ? En vérité, tu ne serois pas plus affecté, quand on t'auroit annoncé la fin du monde & un second déluge..... Mais, beau Critias, c'est à toi que je parle ! n'entends-tu pas ma voix ? Je crie pourtant assez fort, & me voici tout près de toi : Es-tu fâché ? serois-tu

---

coup d'allusions à des faits obscurs & plus ou moins connus ; beaucoup d'idées incohérentes ou qui ne disent pas grand'chose à l'esprit du Lecteur. Peut-être est-ce un Ouvrage de la jeunesse de Lucien, peut-être aussi n'y eut-il aucune part ; mais certainement celui qui l'a écrit, avoit lu son Lucien, & en étoit tout rempli.

(*) Voy. Iliad. Ch. I, vers 49, & Ch. III, vers 35. Ce vers a déjà été cité & parodié dans *Jupiter le Tragique*, tome III, p. 232.

devenu muet? parle, ou je vais te tirer par l'oreille.

CRITIAS. O Triéphon! je viens d'entendre des choses si merveilleuses, si incompréhensibles, que je me bouche les oreilles en me rappelant cet inconcevable fatras de paroles. Je crois que s'il me falloit une seconde fois les entendre, je deviendrois statue, & fournirois ample matiere aux fables des Poëtes, comme Niobé. Si tu n'avois crié de toutes tes forces, j'allois, dans mes vertiges, me précipiter du haut de quelque rocher, & faire parler de moi après ma mort, comme Cléombrote (*).

TRIÉPH. Ce que tu as entendu est donc quelque chose de bien extraor-

(*) Cléombrote étoit un célebre Philosophe, natif d'Ambracie, & Disciple de Platon, qui, après avoir lu le Traité de son Maître sur l'Immortalité de l'ame, s'écria: *Tu as raison, Platon*, & se précipita du haut d'un rocher dans la mer.

dinaire, pour être affecté à ce point, toi qui te moquois jusqu'ici de ce qu'il y a de plus merveilleux dans les récits des Poëtes, ou dans les discours des Philosophes.

CRIT. Treve de plaisanterie, mon ami, & n'acheve pas de m'accabler; tu n'auras plus à me reprocher d'indifférence à ton égard.

TRIÉPH. Je commence à me persuader que le sujet de ta rêverie est d'une grande importance, & tout-à-fait hors de l'ordre commun. On en peut même juger sûrement par ta pâleur, tes yeux hagards, ta démarche incertaine, & tes allées & venues. Tâche cependant de te remettre un peu & de décharger ton cœur; cela pourroit avoir quelque suite fâcheuse pour toi.

CRIT. Toi-même, mon ami, hâte-toi de t'éloigner d'ici d'un stade ou deux, de peur que l'esprit ne t'enleve au plus haut des airs à la vue de tout le monde, & que tombant ensuite au

milieu des eaux, tu ne donnes, à l'exemple d'Icare, le nom de mer Triéphonienne à quelque canton; car ces maudits Sophiſtes (*) m'ont terriblement gonflé le ventre par leurs diſcours (**).

TRIÉPH. Je m'écarterai tant que tu voudras; débarraſſe-toi ſeulement de ton enflure.

CRIT. Ouph! ouph! ouph! Sottiſes que cela! heu! heu! heu! vains déſirs! phou! phou! phou! folles eſpérances.

TRIÉPH. Bons Dieux! quel ſouffle impétueux! comme il a détourné les nuages! Le zéphyr pouſſoit auparavant les flots avec force, & par ton ſoupir

---

(*) C'eſt ainſi que l'Auteur de ce Dialogue déſigne les Chrétiens. Lucien, dans le récit de la mort de Pérégrin, donne le nom de *Sophiſte* à Jéſus-Chriſt même.

(**) Cette expreſſion eſt employée un peu plus clairement à la fin du Dialogue de *l'Amateur de Fables* ou *l'Incrédule*. Voyez la note, page 225.

tu viens de susciter Borée sur la Propontide, & de soulever les ondes, au point qu'il faut tirer les vaisseaux avec des cordages pour les faire entrer dans le Pont-Euxin (*). Quel devoit être le gonflement de tes entrailles ! quelle terrible explosion ! Ma foi, mon ami, on n'est pas sourd quand on a entendu de semblables merveilles ; & puisque les prodiges nous coutent si peu, disons

(*) La Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara ou mer Blanche, est située, comme on sait, entre l'Hellespont ou détroit des Dardanelles au midi, & le Bosphore de Thrace ou canal de Constantinople au nord. Par conséquent le Borée souffloit du Pont-Euxin dans la Propontide, ou du nord au midi.

Les exclamations ridicules & les mauvaises plaisanteries de cet endroit, sont du nombre de celles qui font croire que ce Dialogue n'est pas de Lucien. Les détails topographiques de la derniere phrase ont fait aussi conjecturer que l'Auteur avoit écrit cet Ouvrage à Constantinople, autrefois Byzance.

qu'il falloit avoir des oreilles jusqu'au bout des doigts.

CRIT. Et quand cela seroit, faudroit-il être si surpris? N'as-tu pas entendu parler d'une cuisse qui enfantoit (*), d'une tête enceinte (**), d'hommes changés en femmes (***), & de femmes changées en oiseaux (****) par le pouvoir des Dieux? La Nature entiere, s'il en faut croire les Poëtes, n'est-elle pas remplie de prodiges? Mais

Puisqu'ici le premier tu frappes mes regards (*****),

retirons-nous à l'ombre de ces platanes, où les rossignols & les hirondelles remplissent l'air d'une agréable mélodie;

(*) Bacchus sorti de la cuisse de Jupiter.

(**) Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

(***) Salmacis, Hermaphrodite ou Androgine, Cœnée, & d'autres.

(****) Philomele, Progné, Nyctimene, &c.

(*****) Odyss. Chant XIII, vers 228.

leurs chants & le doux murmure des ruisseaux porteront le calme dans notre ame.

TRIÉPH. Mais, mon ami, je crains bien que ton aventure merveilleuse ne soit un enchantement magique, & que la stupeur où je te vois, ne me change moi-même en pilon, en barre de porte ou quelque chose de semblable (*).

CRIT. Cela ne sera pas; ne crains rien; j'en jure par Jupiter.

TRIÉPH. En jurant par Jupiter, tu ne fais qu'augmenter ma peur.

CRIT. Eh, quoi! Jupiter n'est-il pas maître de faire descendre qui il lui plaira dans le Tartare? Ignores-tu qu'il a précipité tous les Dieux du haut du Ciel? Ne sais-tu pas qu'il foudroya Salmonée qui vouloit opposer un tonnerre au sien, & qu'aujourd'hui il ne fait pas plus de grace aux impies? N'est-il pas appelé dans les Poëtes, & sur-

(*) Voyez le Dialogue de l'*Incrédule*, p. 219.

tout dans Homere, *Vainqueur des Titans & destructeur des Géans?*

TRIÉPH. Tu as épuisé tout ce qu'on peut dire à son avantage; mais écoute-moi à ton tour. N'est-ce pas ce même Jupiter qui, par libertinage, s'est fait cygne, satyre, & même taureau? Si, lorsqu'il prit cette derniere forme, il n'eût pas traversé promptement la mer à la nage avec sa Maîtresse sur son dos, ton *maître du tonnerre*, ton *foudroyant Jupiter* auroit bien pu tomber entre les mains de quelque Laboureur, qui l'auroit attelé à la charrue, & au lieu de lancer les carreaux, il sentiroit lui-même tous les jours les coups de fouet & l'aiguillon du Bouvier. Crois-tu aussi qu'un vieillard à barbe blanche, qui s'amuse à faire bombance & à s'enivrer douze jours de suite chez les noirs Ethiopiens, n'ait pas un peu à rougir de sa conduite (*)? Pour sa métamor-

(*) Iliad. Ch. I, v. 423. Lucien, *des Sacrifices*, & *Jupiter le Tragique*, tom. III, p. 185 & 282.

phose en aigle sur le Mont Ida, & la fécondité de toutes les parties de son corps qui enfantent l'une après l'autre, j'aurois honte d'en parler.

CRIT. Eh bien ! veux-tu que je jure par Apollon, qui est à la fois grand Prophete & Médecin ?

TRIÉPH. Quoi ! par un faux Devin qui trompa Crœsus, les habitans de Salamine, & mille autres à qui il débita des oracles à double sens !

CRIT. Ce sera donc par Neptune, qui, fiérement armé de son triple sceptre, fait entendre dans les combats une voix épouvantable, plus forte que les cris d'une armée entiere, ce Neptune qui ébranle la terre jusque dans ses fondemens (*) ?

TRIÉPH. Qui ? ce libertin qui déshonora Tyro, fille de Salmonée (**), qui

(*) Iliad. Chant V, vers 869. XIV, v. 148.

(**) Voyez le treizieme Dialogue des Dieux de la mer, tome III, pag. 432 & 528.

ſe ſouille tous les jours d'adulteres, qui ſe déclare le patron & le libérateur de ceux qui en commettent comme lui ? Lorſque Mars fut ſurpris avec Vénus dans le filet dont il ne pouvoit ſe dégager, la pudeur empêcha tous les autres Dieux de s'intéreſſer pour lui ; mais le Dieu des mers ſe mit à larmoyer comme un enfant qui a peur de ſon Maître, ou comme une vieille qui veut tromper une jeune fille, & ſupplia inſtamment Vulcain de délivrer Mars. Le pauvre boiteux, par compaſſion pour un des plus anciens habitans de l'Olympe (*), mit ſon rival en liberté (**). Sauver un adultere,

(*) Jupiter, au treizieme Chant de l'Odyſſée, vers 143, appelle Neptune *un des plus anciens Dieux.*

(**) On voit en effet au huitieme Chant de l'Odyſſée, vers 268 & ſuiv., dans le récit de l'aventure de Mars & de Vénus, que Neptune obtient leur délivrance de Vulcain ; mais ce Dieu ne pleure point dans Homere. Le Poëte

n'est-ce pas annoncer qu'on l'est soi-même ?

CRIT. Veux-tu que j'atteste Mercure?

TRIEPH. Ne me parle pas de cet infâme Ministre du lubrique Jupiter, qui est lui-même aussi crapuleux que son Maître.

CRIT. D'après ce que tu viens de dire de Mars & de Vénus, j'imagine bien qu'il n'y faut pas penser, & que tu n'en voudras pas plus que des autres. Mais il reste encore Minerve, cette Vierge toujours armée de pied en cap, qui porte devant elle la tête de la Gorgone, & qui terrassa les Géans. Tu n'as rien sans doute à dire contre elle.

---

dit seulement qu'il *prend son sérieux, & qu'il est le seul des Dieux qui ne rit point.* Madame Dacier, dans une note où elle explique l'allégorie de cette fable, finit par dire : *Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, & se rendant même caution pour lui ? Il ne faut pas espérer de pouvoir rendre compte de toutes les fables.*

TRIÉPH. Et pourquoi non ? Tu vas le voir, si tu veux me répondre.

CRIT. Parle à ton aise.

TRIÉPH. Eh bien, dis-moi à quoi sert la Gorgone, & à quoi bon elle la porte devant elle ?

CRIT. Pour se rendre plus terrible & écarter les méchans ; elle lui sert aussi à jeter l'épouvante parmi ses ennemis, & à faire passer, quand il lui plaît, la victoire d'un parti dans un autre.

TRIÉPH. Est-ce là ce qui la rend invincible ?

CRIT. Assurément.

TRIÉPH. Ce seroit donc à la Gorgone, & non pas à Minerve qu'elle protége, que nous devrions immoler des taureaux & des chevres, pour être nous-mêmes invincibles.

CRIT. Mais la Gorgone ne peut pas protéger de loin comme les Dieux ; elle n'a cette vertu que quand on la porte sur soi.

TRIÉPH. Et qu'est-ce que c'est donc que ta Gorgone? je serois curieux de l'apprendre de toi. Tu me parois avoir fait là-dessus de grandes découvertes, & être fort instruit dans ces mysteres. Pour moi, je ne connois de la Gorgone que son nom.

CRIT. C'étoit une fille aussi vertueuse que belle. Persée, jeune & vaillant Héros, très-versé dans l'Art magique, la vainquit par ses enchantemens, & lui coupa la tête, dont les Dieux se servirent depuis comme d'un égide (*).

TRIÉPH. Voilà qui est beau assurément; mais je ne conçois pas trop comment les Dieux peuvent avoir be-

(*) *Minerve*, comme on sait, avoit donné à cette tête la vertu de changer en pierres tous *ceux* qui la régarderoient; & Persée, dit la Fable, se munit des talonnieres de Mercure, sans doute pour couper la tête de Méduse, sans la voir en face, & sans en être vu Voyez le neuvieme Dial. des Dieux, tome III, p. 432.

ſoin des hommes.... La Gorgone, de ſon vivant, fut-elle bonne à quelque choſe ? Faiſoit-elle ouvertement le métier de courtiſane, ou bien ménageat-elle ſa réputation autant qu'il falloit pour conſerver le nom de Vierge ?

CRIT. Par le Dieu inconnu des Athéniens (*), elle demeura vierge juſqu'à ſa mort.

TRIÉPH. Et ſi l'on coupoit la tête à une fille vierge, ce ſeroit donc également un épouvantail pour tous ceux qui la

(*) Les Athéniens, outre le nombre infini des Divinités locales & tutélaires qu'ils s'étoient faites à eux-mêmes, ou qu'ils avoient reçues des Egyptiens & d'autres Peuples, voulurent élever un autel *au Dieu inconnu*, ἀγνώστῳ Θεῷ. Preuve certaine, dit le nouveau Traducteur Anglois de Lucien, qu'ils n'étoient pas ſatisfaits de leur foule innombrable de Dieux, & qu'ils avoient une notion imparfaite d'un ſeul vrai Dieu, infiniment ſupérieur aux leurs. Voyez ſur ce ſujet un Mémoire de M. l'Abbé Anſelme, tome VI des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, p. 298.

verroient? Si je l'avois su, combien j'aurois pu t'apporter de Gorgones de l'Isle de Crete! on y a fait mourir des milliers de Vierges qu'on a coupées par morceaux (*). Comme j'aurois fait de toi un Général invincible! j'aurois été pour les Poëtes & les Orateurs un Héros bien au dessus de Persée. Mais à

(*) Les Commentateurs s'épuisent en conjectures sur ce massacre vrai ou prétendu d'un grand nombre de Vierges dans l'Isle de Crete. Dusoul, qui croit l'Auteur de ce Dialogue postérieur de plusieurs siecles à Lucien, pense que ceci fait allusion au onze mille Vierges qu'on dit avoir été massacrées par les Huns au onzieme siecle. La Croze est d'avis qu'il faut rapporter ce passage aux courses des Goths, sous l'Empereur Aurélien, où ces Barbares porterent le carnage & l'incendie dans toute l'Europe & dans une partie de l'Asie. Gesner, de son côté, le rapporte aux persécutions de l'Empereur Julien. Nous n'avons trouvé dans les diverses allégations de ces Critiques, que de foibles conjectures & pas une preuve satisfaisante.

propos de l'Isle de Crete, les habitans y montrent le tombeau de Jupiter, ainsi que les vallons & les prairies toujours verdoyantes où sa mere l'avoit nourri.

CRIT. Ces têtes ne t'auroient servi à rien, sans la connoissance des cérémonies & des enchantemens nécessaires.

TRIÉPH. Eh! mon cher Critias, si les enchantemens pouvoient produire de semblables effets, on pourroit aussi rappeler les morts à la lumiere & à la vie. Crois-moi, toutes ces merveilles ne sont que des contes imaginés par les Poëtes; ainsi ta Gorgone n'est pas plus de mise que les autres.

CRIT. Junon, sœur & épouse de Jupiter, aura-t-elle plus de crédit auprès de toi?

TRIÉPH. Ne parle pas, je te prie, de leur abominable inceste, & passe vîte sur cette infame débauchée.

CRIT. Et dis-moi donc par qui tu veux que je jure?

TRIÉPH.

Par le Maître immortel qui regne au haut des Cieux,
Fils du Pere, Esprit pur procédant de ce Pere;
Un de trois, & trois d'un (*);
C'est-là l'Etre suprême, & le grand Jupiter (**).

CRIT. Quoi! veux-tu m'apprendre l'Arithmétique, ou me faire jurer par les nombres? Tu calcules comme Nicomaque (***). Que signifie *un de trois*, &

(*) Il est évident que l'Auteur de ce Dialogue s'efforce ici de jeter du ridicule sur le dogme de la Trinité; mais outre qu'il n'y réussit guere, ce passage est une preuve, entre autres, que ce dogme étoit généralement répandu parmi les Chrétiens, dès les premiers temps de la Religion; & l'Auteur n'auroit pas pensé à en plaisanter, s'il ne l'eût pas regardé comme un des articles essentiels de la croyance des Chrétiens. Voyez l'Épître de saint Jean, Chap. v, ℣. 7.

(**) Voyez Jupiter le Tragique, tome III, page 289.

(***) Nicomaque étoit un célebre Mathématicien de la secte de Pythagore, dont il nous reste encore aujourd'hui deux Livres sur l'Arithmétique.

trois d'un ? Veux-tu parler du fameux *quatre* (*) de Pythagore, ou du nombre *huit*, ou du nombre *trente* ?

TRIÉPH. Laiſſe-là des penſées toutes terreſtres, qui ne méritent pas d'attention; il ne s'agit pas ici de meſurer le ſaut d'une puce (**). Je t'apprendrai, ſi tu veux, ce que c'eſt que cet Univers, quel en eſt le ſyſtême & la diſpoſition, ce qui exiſtoit avant toutes choſes; car il m'eſt arrivé depuis peu la même aventure qu'à toi. Je rencontrai un Galiléen chauve, au long nez (***), qui, porté dans les airs, pé-

---

(*) Voyez tome II, p. 329.

(**) Voyez tome I, p. 37.

(***) Les Gentils déſignoient les Chrétiens par le nom de *Galiléens*. Celui dont on parle a bien l'air de reſſembler à ſaint Paul; cependant Geſner penſe qu'il n'eſt ici queſtion ni de Jéſus-Chriſt, ni de ſaint Paul en particulier, mais de tout autre Chrétien, dont ſe moque l'Auteur, en lui attribuant ce que ſaint Paul dit de lui-même. Au reſte, tout ce qu'on lit dans ce Dia-

nétra jusqu'au troisieme Ciel, où il apprit les plus belles choses du monde. Il nous a renouvelés par l'eau, nous a arrachés des sentiers des pervers, pour nous faire marcher sur les traces des bienheureux. Si tu veux m'écouter, je te rendrai homme dans la vérité.

CRIT. Parle, savant Triéphon, j'éprouve déjà une sainte frayeur.

TRIÉPH. As-tu lu une Comédie d'Aristophane, intutilée *les Oiseaux* ?

CRIT. Assurément.

TRIÉPH. Voici ce qu'il y dit :

Le chaos & la nuit, le Tartare odieux,
Étoient avant la mer, l'air, la terre & les cieux.

---

logue de relatif aux Chrétiens & à leur Religion, est si superficiel & si obscur, qu'on ne pourroit, d'après les déclamations vagues, avoir une notion bien précise de leur doctrine & de leurs mœurs, si on ne les connoissoit d'ailleurs. On voit que l'Auteur de ce Dialogue avoit entendu parler de la régénération du Baptême, &c.; mais rien ne prouve qu'il eût quelque connoissance des écrits des Évangélistes & des Apôtres.

CRIT. Très-bien. Qu'y eut-il ensuite?

TRIÉPH. Une lumiere incorruptible, invisible, incompréhensible, qui dissipa les ténebres & le chaos. Une seule parole lui suffit, comme s'exprime ce Begue dans ses écrits (*), pour établir sur les eaux les fondemens de la terre, étendre la voûte des cieux, créer d'abord immobiles les Astres que tu réveres comme des Dieux, & leur tracer ensuite la route qu'ils devoient

---

(*) Ceci est une allusion évidente à la pensée sublime de la Genese : *Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite; que la terre se fasse, & la terre fut faite.* L'épithete de *Begue* donnée par l'Auteur à Moïse, est une autre allusion au ℣. 10, du quatrieme Chapitre de l'Exode, où le Législateur des Juifs dit en parlant de lui-même: *Obsecro, Domine, non sum eloquens ab heri & nudius tertius : & ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris & tardioris linguæ sum.* Mais ces allusions, & plus encore la description qu'on lit ici de la Création, semblent plutôt être le fruit d'une tradition informe ou de quelques oui-dire, que celui d'une lecture de la Genese.

parcourir ; elle orna la terre de fleurs, & fit passer l'homme du néant à l'existence. Du haut du Ciel où elle réside, elle observe les justes & les coupables ; elle tient registre de leurs actions, pour rendre à chacun selon ses œuvres, au jour qu'elle a déterminé.

CRIT. Le régistre contient-il aussi ce que les Parques ont arrêté sur la destinée de chaque être ?

TRIÉPH. Que veux-tu dire ?

CRIT. Je parle du Destin.

TRIÉPH. Explique-moi toi-même ce que tu en fais ; je l'apprendrai avec plaisir.

CRIT. Le célebre Homere n'a-t-il pas dit :

Jamais mortel n'a pu se soustraire à la Parque (*) ?

Et en parlant du grand Hercule :

Demi-Dieu, fils chéri du puissant Jupiter,
Hercule cede au sort, sans pouvoir l'éviter,
Et la Parque & Junon domptent le grand Alcide (**).

(*) Iliad. Chant VI, vers 488, dans les adieux d'Hector à Andromaque.

(**) Iliad. Chant XVIII, vers 117.

Ce Poëte prétend même que notre vie entiere & toutes les vicissitudes dont elle est remplie, dépendent absolument du Destin :

> Ne subira-t-il pas, malgré notre puissance,
> Tout ce qu'ourdit la Parque au jour de sa naissance (*) ?

Voici la preuve que c'est aussi le Destin qui nous retient dans une terre étrangere plus long-temps que nous ne voulions :

> Éole en vain l'accueille & l'aide en son retour,
> Dans cette Isle le sort prolonge son séjour (**).

Il est évident qu'au témoignage du Poëte, ce sont les Parques qui font tout. Jupiter lui-même ne veut pas

> Éloigner de son fils la mort inexorable (***) :

(*) Iliad. Chant XX, vers 128 ; & Odyss. Chant VII, vers 196.

(**) Iliad. Chant XXIII, vers 314. Le séjour d'Ulysse chez Éole est raconté au commencement du dixieme Chant de l'Odyssée.

(***) Iliad. Chant XVI, vers 442. Ce fils de Jupiter est Sarpédon.

il aime mieux,

Pour honorer ce fils que le sort rend la proie
Du généreux Patrocle aux rivages de Troie,
Exprimer sa douleur par des larmes de sang (*).

D'après cela, j'espere que tu n'oseras plus parler des Parques; quand même tu aurois été ravi au Ciel avec ton Maître, & quoique tu sois initié dans tous ses mysteres.

TRIÉPH. Mais que signifie cette double destinée, ce sort indécis dont parle le même Poëte? Il assure qu'en prenant tel parti, telle chose arrivera, & qu'en choisissant un autre parti, une autre chose s'ensuivra. Voici ce qu'Achille dit de lui-même:

Thétis de mes destins me découvrant les loix,
De deux chemins divers m'avoit laissé le choix.
Si sur les pas des Grecs je vole à la victoire,
Aux dépens de mes jours j'éternise ma gloire;
Et si je leur refuse un dangereux secours,
Aux dépens de mon nom je prolonge mes jours (**).

(*) Iliad. Chant XVI, vers 459 & suiv.

(**) Iliad. Chant IX, vers 410. Nous avons

Voici ce qu'il dit d'Euchénor :

Polyide, l'honneur des plus fameux Devins,
Autrefois à ſon fils annonça ſes deſtins.
Par un mal douloureux au ſein de ſa patrie,
Il devoit voir flétrir le printemps de ſa vie :
Ou d'un trépas plus beau la noble ambition
Devoit finir ſes jours dans les champs d'Ilion (*).

Diras-tu que ces vers ne ſont point d'Homere ? Peut-on faire une prédiction plus douteuſe, ou plus capable d'induire en erreur ? Je puis encore te citer des paroles de Jupiter lui-même. Ne déclare-t-il pas à Egiſte, que s'il veut ne point commettre d'adultere, ni attenter aux jours d'Agamemnon, les Deſtins lui accordent une longue vie, & qu'au contraire, en ſe rendant coupable de ces crimes, il n'a pas longtemps à vivre (**) ? Je me ſuis auſſi

---

emprunté ces vers, ainſi que la tirade ſuivante, de la traduction de l'Iliade, par M. D. R.

(*) Iliad. Chant XIII, vers 665.

(**) Ce diſcours de Jupiter eſt au commencement de l'Odyſſée, Chant I, vers 35. Égiſte ayant voulu épouſer Clytemneſtre, aſſaſſina

mêlé souvent de faire moi-même de pareilles prédictions, en disant aux gens : Si tu commets un meurtre, tu n'échapperas pas au glaive de la Justice ; mais tu vivras heureux, si tu t'en abstiens,

Et le Sort indulgent prolongera tes jours (*).

Eh bien, que dis-tu à présent des inventions des Poëtes ? ne les trouves-tu pas inexactes, obscures, & absolument dépourvues de raison ? Laisse donc là pour toujours ces contes ridicules, si tu veux être inscrit aux Cieux dans le Livre des gens de bien.

CRIT. Ah ! tu fais bien de nous rappeler ce Livre ; mais, dis-moi, les actions des Scythes y sont-elles également notées ?

TRIÉPH. Assurément : on y fait men-

Agamemnon, & s'empara de son trône ; mais dans la suite Oreste massacra Égiste à son tour.

(*) Iliad. Chant XIII, vers 670.

tion de tout homme vertueux qui se trouve parmi les Nations.

CRIT. Mais pour que rien ne soit omis, il faut qu'il y ait un grand nombre de Scribes dans le Ciel.

TRIÉPH. Oh ! je te prie, point de plaisanteries contre un Dieu aussi sage. Écoute-moi comme un Catéchumene, si tu veux obtenir la vie éternelle. Si ce Dieu a pu étendre la voûte des cieux comme une peau, affermir la terre sur les eaux, former les étoiles & créer l'espece humaine, pourquoi ne pourroit-il pas tenir registre de toutes les actions des hommes ? Si tu sais, quand tu le veux, jusqu'à la plus petite chose de ce que font les esclaves de ta maison, crois-tu qu'un Dieu, auteur de tout ce qui existe, ne pourra pas plus aisément encore connoître les actions & les pensées des humains ? Pour tes Dieux, ils n'ont jamais été que des êtres fort risibles aux yeux des gens de bon sens.

CRIT. Tu parles à merveille, & tu operes en moi le contraire du prodige de Niobé; de pierre que j'étois, tu m'as changé en homme. Je te jure donc par ce Dieu suprême, que tu n'as rien de mal à craindre de ma part.

TRIÉPH. Si tu m'aimes sincérement, prends bien garde de me tromper;

Que ton cœur en secret confirme ton langage (*).

hâte-toi de me faire entendre cette admirable conversation, afin que je pâlisse à mon tour de surprise, & que je devienne un être tout différent. Je ne voudrois cependant pas perdre tout-à-fait, comme Niobé, l'usage des sens; mais je consentirois à me voir changé en oiseau, pour chanter d'une voix lugubre, dans les prairies verdoyantes, le saisissement extatique dans lequel je t'ai vu.

CRIT. Je te jure par le fils qui pro-

(*) Voyez tome III, p. 157.

cede du Pere, qu'il ne t'arrivera rien de ce que tu crains.

TRIÉPH. Parle donc, puiſque tu as reçu de l'Eſprit le don de parler; pour moi, je vais m'aſſeoir,

En attendant qu'Achille ait ceſſé de chanter (*).

CRIT. J'étois ſorti dans la rue pour acheter ce dont j'avois beſoin; j'y vis un groupe nombreux de gens ramaſſés, qui cauſoient tout bas entre eux & ſe parloient à l'oreille. En parcourant des yeux cette multitude, j'étendis ma main en forme d'arc au deſſus de mes ſourcils, pour examiner ſi je ne reconnoîtrois pas quelqu'un de mes amis dans la foule; j'apperçus le Commiſſaire Craton, mon camarade & mon ami depuis l'enfance.

TRIÉPH. Je ſais qui tu veux dire; c'eſt cet Inſpecteur des Tailles. Eh bien?

CRIT. J'avois fendu la preſſe à coups

(*) Iliad. Chant IX, vers 191.

de coude ; j'étois déjà près de Craton & lui disois bon jour, lorsque je vis un nommé Charicène, petit bonhomme fort âgé, fort dégoûtant, qui toussoit très-péniblement & crachoit à chaque instant de maniere à faire mal au coeur.
» Je vous disois donc, continua-t-il » avec sa voix de fausset, que c'est lui » qui oubliera les négligences des Fi» nanciers dans leurs offices, lui qui » satisfera tout créancier, & remettra » les dettes publiques & particulieres; » il recevra même les faux Devins & » les faux Prophetes, & ne les jugera » point d'après leur profession «. Cet homme débita encore plusieurs autres platitudes semblables, que la multitude, avide de nouveautés, écoutoit avec empressement. Un autre de la bande, nommé Clévocharme, couvert d'une robe en lambeaux, la tête & les pieds nus, prit la parole, & dit en marmotant entre ses dents : » Un homme pau» vrement vêtu, venant des monta-

» gnes, ayant la tête rase, m'a montré
» le nom de ce libérateur écrit au théatre
» en caracteres hiéroglyphiques; il doit
» faire pleuvoir de l'or si abondam-
» ment, que les rues en seront pleines.
» Messieurs, leur dis-je à mon tour,
» tous vos songes ne s'accompliront
» pas selon vos désirs, si l'on doit s'en
» rapporter aux Interpretes Aristandre
» & Artémidore (*). Celui qui a rêvé
» que ses dettes seroient acquittées,
» doit s'attendre à les voir s'accroître;
» celui qui s'est vu beaucoup d'or en
» songe, perdra même l'obole qu'il a
» dans sa poche (**). En vérité, l'on

(*) Aristandre étoit un célebre Devin, qui suivit Alexandre dans ses expéditions, & en qui ce Prince avoit grande confiance. Artémidore étoit un autre Devin aussi célebre, dont il nous reste un Traité sur l'Art de la Divination par les songes.

(**) Selon les Interpretes de songes, quand on voyoit des monceaux d'or en songe, c'étoit mauvais signe.

» vous prendroit tous pour des rêveurs
» du rocher de Leucade (*), quand on
» voit faire des rêves si longs dans le
» court espace d'une nuit «. Ce discours pensa faire étouffer de rire toute la compagnie, de pitié sur mon ignorance. » Quoi donc, dis-je à Craton,
» n'ai-je pas jugé vos songes d'après

(*) Homere, au commencement du dernier Chant de l'Odyssée, v. 11, place le rocher de Leucade dans le chemin des Enfers. *Leucade* signifie blanc; ce rocher, dit Mad. Dacier, d'après Eustalhe, a été nommé *Leucade* par antiphrase, pour dire *noir*, ou pour faire entendre que cette roche est le dernier lieu que le Soleil éclaire de ses rayons en se couchant. Dans la vérité, il y avoit au couchant de l'Isle d'Itaque, vis-à-vis de l'Acarnanie, une autre Isle appelée *Leucade*, à cause d'une grande roche toute blanche qui est auprès. Cette roche étoit célebre, & fut nommée *le saut des Amans*, parce que les Amans malheureux la choisissoient pour finir leurs jours en se précipitant de là dans la mer; c'est pour cette raison qu'Homere la transporte au delà de l'Océan, à l'endroit où le Soleil finit son cours, & à l'entrée des Enfers.

» les préceptes d'Ariſtandre & d'Arté-
» midore? ou bien, comme dit la Co-
» médie, n'ai-je eu bon nez ſur rien?
» Tais-toi, me répondit-il; ſi tu veux
» me promettre d'être diſcret, je t'ap-
» prendrai de grands ſecrets & des
» choſes bien intéreſſantes, qui doi-
» vent arriver avant peu. Ne regarde
» point tout ceci comme des ſonges;
» rien n'eſt plus certain, & tu verras
» toutes ces prédictions s'accomplir
» avant la fin du mois Méſori (*) «. Je traitai tout cela de folies, & j'allois me retirer d'un air aſſez triſte, en accablant Craton de reproches : l'un d'eux me regardant d'un œil ſévere & impoſant, m'arrêta par le pan de ma robe; le petit miſérable vieillard l'avoit fort preſſé de me faire ſa ſemonce. Après de longs pourparlers, je fus aſſez ſot pour me laiſſer malheureuſement ga-

(*) C'eſt le nom d'un mois parmi les Egyptiens; il répondoit à notre mois d'Août.

gner, & consentir à une conversation avec ces rusés charlatans, qui l'avoient, disoit-il, instruit lui-même dans tous ces mysteres. Nous passâmes donc

Les barrieres d'airain & les portes de fer (*),

& après être montés par tous les degrés d'un escalier fort haut, nous entrâmes dans un appartement doré, tel que les appartemens du palais de Ménélas dans Homere (**). Comme Télémaque, je promene mes regards de tous côtés; & j'apperçois, non pas la belle Hélene, mais une troupe de gens pâles & défaits, qui avoient les yeux baissés & la tête penchée. En nous voyant, ils vinrent au devant de nous, la joie peinte sur le visage, & se disant entre eux, que nous leur apportions peut-être la nouvelle de quelque fâcheuse catastrophe. On voyoit en effet qu'ils n'aspiroient qu'après des mal-

(*) Iliad. Chant VIII, vers 15.

(**) Odyss. Chant IV, vers 71 & suiv.

heurs, comme les Furies dans les Pièces de théatre, & qu'ils se plaisent dans les événemens tristes & affligeans. Je les vis alors s'approcher les uns des autres & se parler à l'oreille ; puis ils me dirent :

Mortel, quel est ton nom, ton pays, ta naissance (*) ?

» Vous nous paroissez un bien honnête » homme (**). — Par tout pays, leur » dis-je, les honnêtes gens sont rares: » au reste, je m'appelle Critias, & je » suis de la même ville que vous. — Eh » bien, reprirent mes enthousiastes, » que se passe-t-il dans la ville & dans » le monde ? — On se réjouit & l'on se » réjouira davantage encore. — Désa-

---

(*) Voyez tome III, p. 468.

(**) Les Critiques ne savent si le mot χρηστὸς signifie en cet endroit, ou *honnête homme*, comme nous l'avons traduit, ou *Chrétien*. Il peut se faire que l'Auteur du Dialogue ait voulu jouer sur ce mot, qui cependant ne peut signifier *Chrétien*.

» busez-vous, dirent-ils en fronçant
» le sourcil ; il n'en sera rien : la ville
» couve en son sein la ruine & le car-
» nage. — Sans doute, répliquai-je
» en paroissant donner dans leur sens,
» qu'élevés comme vous êtes au dessus
» de la terre, vous avez vu tout cela
» du haut d'une guérite céleste, & vous
» l'avez vu de maniere à ne pas vous
» y tromper? Que se passe-t-il dans
» les Cieux? aurons-nous bientôt une
» éclipse de Soleil par l'interposition
» de la Lune? Mars sera-t-il en qua-
» drature avec Jupiter, ou Saturne en
» opposition avec le Soleil? Vénus se-
» ra-t-elle en conjonction avec Mer-
» cure, & nous donneront-ils de nou-
» veaux Hermaphrodites pour vous
» réjouir (*)? Feront-ils fondre sur

(*) On regardoit la naissance des Hermaphrodites comme un prodige de mauvais augure, & on les jetoit à la mer. Que faut-il penser de ce qu'on trouve dans les Anciens, sur la naissance ou l'existence de ces especes de monstres,

» nous des torrens de pluie, ou des
» monceaux de grêle & de neige? nous
» enverront-ils la peste & la famine? la
» cataracte qui renferme le tonnerre,
» les éclairs, doit-elle bientôt s'en-
» tr'ouvrir«? Vous les auriez entendus
alors annoncer d'un air triomphant &
satisfait, qu'au premier jour on verroit
de grandes révolutions; que des armées
innombrables viendroient fondre
sur la ville, & la renverser de fond en
comble; que nos troupes seroient taillées
en pieces par les ennemis. Indigné
de ces propos, & le cœur gonflé de
colere comme un chêne en proie aux
flammes, je leur criai avec véhémence:
» Cessez, misérables, vos insolens dis-
» cours, cessez vos ridicules forfan-
» teries contre des hommes qui valent
» mieux que vous (*). Vos prophéties

quand on lit dans M. de Buffon que ce ne sont
que des chimeres?

(*) Le Texte dit à la lettre : » Aiguisant vos
de

» de malheurs, les maux que vous an-
» noncez à votre Patrie retomberont
» sur vos têtes. Ce n'est pas du haut
» des cieux que vous avez pu rappor-
» ter de pareilles rêveries, & vous ne
» me paroissez pas fort habiles dans
» l'art difficile des calculs astrologi-
» ques. Si la superstition & l'imposture
» vous persuadent toutes ces sottises,
» je trouve votre ignorance plus stu-
» pide & plus méprisable encore. Je ne
» vois dans tout cela que des contes
» de vieilles, & il n'y a que des esprits
» aussi foibles qui puissent en tenir
» compte «.

TRIÉPH. Que t'ont répondu les pauvres gens?

» dents contre des hommes qui ont un cœur de
» lion, ne respirant que les piques & les lances,
» & portant des aigrettes à trois panaches «.
C'est la parodie d'un passage d'Aristophane,
dans la Comédie des Grenouilles. Ces expressions n'auroient eu rien de piquant, & nous
avons dû les rendre par un équivalent plus clair.

CRIT. Sans paroître faire attention à cette ſortie vigoureuſe, ils eurent recours à une défaite aſſez adroite. » Nous rêvons tout cela, me dirent-» ils, après dix jours de jeûnes, & en » paſſant les nuits à chanter des hym-» nes ſacrées «.

TRIÉPH. En effet, cette défaite me ſemble aſſez embarraſſante. Comment t'es-tu tiré de là ?

CRIT. Fort bien. » C'eſt donc avec » raiſon, leur dis-je, qu'on aſſure dans » toute la ville que ces idées creuſes » vous paſſent par la tête en rêvant. » Ce qu'il y a de ſingulier, me répliqua-» t-on en affectant un ris moqueur, » c'eſt que nous faiſons ces rêves-là » hors de notre lit. Quand toutes vos » prédictions ſeroient vraies, ajoutai-» je, vous ne pourrez jamais connoître » ſûrement l'avenir, & vous perdrez » toujours votre temps à chercher dans » vos ſonges des choſes qui ne ſont » point & ne feront jamais. Je ne ſais

» comment, sur la foi de vos rêveries,
» vous débitez tant de platitudes, tou-
» jours ennemis de ce qui seroit agréa-
» ble & bon, toujours avides de mal-
» heurs & de désastres, sans qu'il puisse
» vous revenir le moindre avantage
» d'une aussi détestable manie. Renon-
» cez donc, croyez-moi, à ces absurdes
» visions & à ces odieux présages, de
» peur que Dieu, pour punir en vous
» d'aussi mauvais citoyens & les au-
» teurs de tant de pronostics funestes,
» ne vous afflige de quelque grande
» calamité «. A ces mots, ils se réu-
nirent tous contre moi, & m'accable-
rent de reproches, au point que je
suis resté comme pétrifié jusqu'au mo-
ment où tu m'as rappelé à moi en me
parlant.

Triéph. C'en est assez; fais
grace du reste. Tu vois qu
mence à enfler à mon
récit m'a déjà co
qui se gagn

prenois pas fur le champ un contre-poifon, je craindrois que le fouvenir de tout ceci ne me devînt fatal. Ainfi n'en parlons plus; commence la priere par le pere (*), & finis par la Doxologie...... Mais n'eft-ce pas Cléolaüs qui accourt vers nous à grands pas? Appelons-le.

CRIT. Je le veux bien.

TRIÉPH. Cléolaüs, ne cours donc pas fi fort, & ne paffe pas devant tes amis fans leur parler. Viens, qu'on te dife bon jour, & apprends-nous quelque nouvelle, fi tu en fais.

CLÉOL. Salut au beau couple d'amis.

TRIÉPH. Qui te fait courir fi vîte? te

(*) Ce mot fait évidemment allufion à l'Oraifon Dominicale, ou peut-être au figne de la Croix. Au lieu du mot *Doxologie*, le Texte dit: *une hymne remplie de noms*, πολυώνυμον ᾠδήν. Nous [illegible]enfons avec quelques Critiques, que cela dé-[illegible] derniere ftrophe de quelque hymne comme on fait, finit toujours par [illegible] Trinité.

voilà tout hors d'haleine ! Qu'y a-t-il de nouveau ?

CLÉOL.

L'orgueil Persique est abattu.
Bientôt on verra tomber Suse ;
L'Arabie, honteuse & confuse,
Vainement aura combattu (*).

CRIT. C'est-à-dire :

Dieu n'oubliera jamais ici-bas l'Innocence,
Il l'aime, la maintient au sein de l'abondance.

Pour nous, Triéphon, nous vivons

(*) On ne sait ni d'où ces vers sont tirés, ni s'ils ne seroient pas de l'Auteur même du Dialogue. Les Commentateurs sont fort embarrassés pour expliquer les faits historiques auxquels ont fait allusion en différens endroits de cet Ouvrage. Il n'est aucune de leurs conjectures contre laquelle on ne puisse faire de grandes objections. Au reste, tout le Dialogue est rempli d'idées obscures, incohérentes & de mauvais goût, qui nous font beaucoup pencher vers le sentiment des meilleurs Critiques, qui le regardent comme une assez mauvaise imitation de Lucien.

dans les plus heureuſes conjonctures. Je t'avoue que j'étois fort inquiet de ce que je laiſſerois à mes enfans après moi. Tu connois ma miſere, comme je connois la tienne. A préſent, que l'Empereur vive, cela ſuffit pour nos familles; avec lui nous ne manquerons point de richeſſes, & nous n'aurons aucune Nation à redouter.

TRIÉPH. Et moi, Critias, je laiſſe pour héritage aux miens, le bonheur de voir la ruine de Babylone, l'Égypte ſubjuguée,

Le fils du Perſe altier ſoumis à l'eſclavage (*).

enfin, les incurſions des Scythes réprimées, & peut-être entiérement arrêtées. Cependant, adorons le Dieu inconnu des Athéniens, &, les mains levées au Ciel, remercions-le de nous avoir trouvés dignes d'obéir à un auſſi excellent Prince (**). Laiſſons les au-

(*) Iliad. Chant VI, vers 463.

(**) Quel eſt ce Prince? Les Critiques ſont

tres se livrer à leurs folies, & contentons-nous de dire en pensant à eux:

C'est de quoi Hippoclide ne s'embarrasse guere (*)!

---

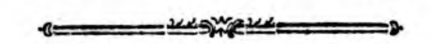
encore fort partagés à cet égard. Gesner fait honneur de ce compliment à l'Empereur Julien. Ceux qui regardent Lucien comme Auteur de ce Dialogue, prétendent qu'il faut entendre ici l'Empereur Trajan.

(*) Voyez tome III, p. 171





LE BANQUET DES PHILOSOPHES, *OU* LES LAPITHES.



PHILON, LYCINUS.

PHILON. ON dit que vous n'avez pas eu le temps de vous ennuyer hier à dîner chez Ariſtenete ; il y a eu de grandes diſputes de Philoſophes ; ils ſe ſont querellés, & ſi j'en crois Charinus, ils en ſont venus juſqu'aux coups ; pluſieurs même ont été bleſſés, & il y a eu du ſang répandu.

LYCINUS. Et d'où Charinus a-t-il pu ſavoir cela ? il n'étoit pas du feſtin.

PHIL. Il le tient, dit-il, du Médecin Dionique, qui probablement en étoit.

LYC. Oui ; mais Dionique ne s'eſt pas trouvé au commencement ; il n'eſt arrivé que bien long-temps après nous, à peu près au milieu de la bataille, un peu avant les bleſſures. Ainſi, n'ayant pas été témoin de l'origine de la querelle, il ne ſait rien de bien poſitif, & n'a pas pu dire ce qui y avoit donné lieu.

PHIL. Auſſi Charinus nous a-t-il conſeillé de nous adreſſer à toi, pour ſavoir au juſte la vérité & tous les détails de cette aventure. Dionique eſt convenu qu'il n'avoit pas tout vu, & que tu étois, à tous égards, plus en état que perſonne de nous rapporter tout ce qui s'eſt fait & dit en cette circonſtance. Tu ne te refuſeras pas, je ſuis ſûr, à nous en régaler ; ce ſera pour moi un banquet fort agréable, d'autant plus que nous y aſſiſterons ſans craindre de nous enivrer, de nous battre & de voir couler notre ſang : que des vieillards mettent le trouble dans l'aſſem-

blée par leur frénésie bachique, ou que des jeunes gens échauffés par le vin, disent & fassent beaucoup de sottises, nous serons toujours à l'abri des traits.

Lyc. C'est trop exiger; je ne puis divulguer des faits que l'ivresse a occasionnés, & qu'elle excuse; je dois plutôt les ensevelir dans l'oubli; je les regarde comme l'ouvrage de Bacchus, qui ne fait grace à personne, quand on n'a pas été initié dans ses mysteres, & qu'on n'a pas encore célébré ses orgies. Il seroit fort mal de vouloir porter un œil trop curieux sur des secrets de ce genre; ils ne doivent pas sortir de la salle du festin; & comme dit le Poëte:

Quoi de plus odieux qu'un convive indiscret?

Je n'approuve point Dionique d'avoir dénigré les Philosophes, à l'occasion du repas d'hier. Pour moi, je me donnerai bien de garde de rien faire de semblable.



PHIL. En vérité, Lycinus, tu veux te faire prier, mais cela te va mal avec moi; je te connois, tu as plus envie de parler, que je n'ai envie de savoir; & si tu ne trouvois personne à qui tu pusses dire ce que tu sais, tu aimerois mieux le débiter d'un bout à l'autre devant une statue. Si j'étois d'humeur à m'en aller en ce moment, je parie que tu courrois après moi pour me conjurer de t'écouter. Je suis même tenté de me faire prier à mon tour & de me retirer. Ne te gêne point; je trouverai quelque autre personne qui pourra m'instruire.

LYC. Eh bien, mon cher, un moment de patience. Puisque tu es si curieux, il faut te satisfaire; mais je t'en prie, que tout le monde ne sache pas ceci.

PHIL. Oh! personne n'est plus en état que toi de le répandre; je n'ai pas besoin de m'en mêler. Mais, dis-moi; n'est-ce pas pour le mariage de

ſon fils Zénon, qu'Ariſtenete vous a invités ?

Lyc. Non, c'étoit ſa fille Cléanthis qu'il marioit à un grand partiſan des Philoſophes, fils du Banquier Eucrite.

Phil. En effet, c'eſt un joli garçon; mais il me ſemble encore bien jeune pour qu'on le marie déjà.

Lyc. Ariſtenete apparemment n'aura pas trouvé de parti plus convenable pour ſa fille; le jeune homme eſt honnête, il s'eſt appliqué à la Philoſophie; par-deſſus tout cela il eſt fils unique d'Eucrite, qui eſt riche à millions; il n'eſt pas étonnant que le pere de la fille ait déſiré de l'avoir plutôt que tout autre pour ſon gendre.

Phil. Une pareille fortune eſt en effet une excellente raiſon; mais qui étoient les convives ?

Lyc. De toute la bande, je ne te nommerai que les Philoſophes & quelques gens inſtruits, comme les plus intéreſſans à connoître. Il y avoit le

Stoïcien Zénothémis, & avec lui Diphile, ſurnommé le Labyrinthe, Maître de Zénon; le Péripatéticien Cléodême, cet ergoteur ſi ſubtil & qui a la repartie ſi vive; tu le connois ſans doute; c'eſt celui que ſes Diſciples appellent le glaive & la faux; enſuite l'Épicurien Hermon. Dès qu'il entra, les Stoïciens lui lancerent des regards furieux, & firent un mouvement d'averſion comme à la vue d'un parricide & d'un meurtrier. Ils avoient tous été invités comme amis d'Ariſtenete, & avec eux le Grammairien Hiſtiée & le Rhéteur Dionyſodore. L'époux Chérée avoit à côté de lui à table, le Platonicien Jon ſon Maître, qui a un air fort reſpectable dans toute ſa perſonne : on l'appelle communément le modele, par alluſion à ſa bonne conduite toujours ſoutenue. A ſon arrivée, tout le monde ſe leva, & prit une contenance reſpectueuſe, comme en la préſence d'un homme ſupérieur, & véritablement il

y avoit dans ſa phyſionomie & dans ſes manieres quelque choſe d'infiniment impoſant & preſque divin.

Tous les convives ainſi raſſemblés, on ſe mit à table. Le lit, du côté droit en entrant, fut rempli tout entier par les femmes; la mariée, couverte d'un long voile & environnée de ſes plus intimes amies, avoit la place du milieu. Une autre bande de convives, placés chacun ſelon ſon rang, occupoit le lit en face de l'entrée; ſur celui qui étoit à main gauche & vis-à-vis des femmes, Eucrite eut la premiere place, & Ariſtenete la ſeconde. Il s'éleva un différent pour la troiſieme, entre le vieux Stoïcien Zénothémis & l'Épicurien Hermon; celui-ci étoit Prêtre des Dioſcures, & d'une des premieres familles de la ville. Zénothémis trancha la queſtion, en s'écriant : » Si vous me » placez après cet Epicurien, pour ne » rien dire de pis, je ne touche pas à » votre dîner, & je me retire «. A ces

mots il appelle son esclave, & fait mine de sortir. » Passez avant moi, si vous » voulez, dit Hermon; mais si vous » ne respectez pas en moi l'Epicurien, » vous deviez céder le pas à un Prêtre. » Un Prêtre Epicurien! répliqua l'autre » en s'asseyant, il est permis d'en rire «. Hermon se plaça après lui, & de suite le Péripatéticien Cléodême, Jon, l'époux, moi, Diphile, son disciple Zénon, le Rhéteur Dionysodore, & le Grammairien Histiée.

PHIL. C'étoit plutôt une assemblée de Sages qu'un banquet ordinaire. Je loue Aristenete d'avoir réuni tant de personnes choisies dans une aussi belle fête; de les avoir invitées sans acception de parti, comme sans exception, en donnant seulement la préférence à ceux qu'on peut appeler la fleur de chaque secte.

LYC. Aristenete n'est point un riche ordinaire; il chérit les belles connoissances, & s'est toujours plu beaucoup

à la compagnie des gens de mérite.

Le commencement du repas fut fort tranquille; la table étoit ſervie avec ſoin & avec abondance. Il eſt inutile d'entrer dans le détail des mets & des ſervices; pâtiſſeries, viandes & ragoûts de toute eſpece, rien n'y manquoit. Tout en mangeant, Cléodême ſe baiſſa vers Jon, & lui dit aſſez haut pour que je l'entendiſſe: » Voyez-vous ce vieux » compagnon, il déſignoit Zénothé- » mis, comme il ſe gorge de nourri- » ture? remarquez ſes habits tout dé- » goûtans de ſauce; remarquez auſſi » les gros morceaux qu'il paſſe à ſon » eſclave qui eſt debout derriere lui, » ſans penſer que tout le monde s'en » apperçoit. Faites-le obſerver à Lyci- » nus, afin qu'il en ſoit témoin «. Je n'avois pas beſoin de cet avertiſſement, car je l'avois déjà conſidéré tout à mon aiſe.

Cléodême parloit encore, lorſque nous vîmes paroître le cynique Alcida-

mas qu'on n'avoit pas invité, & qui cita plaiſamment en entrant, ce vers devenu Proverbe :

Le brave Ménélas eſt venu de lui-même (*).

La plupart des convives trouverent ce procédé fort impertinent, & quelques-uns diſoient entre leurs dents :

Ménélas, tu radotes (**),

quelques autres :

Le Chef Agamemnon n'eſt point de cet avis (***);

Chacun en particulier ſe permit tout bas différens ſarcaſmes aſſez plaiſans, & qui venoient fort à propos ; mais on n'oſoit pas s'exprimer tout haut, car on redoutoit Alcidamas comme le plus violent & le moins endurant de tous les cyniques; de ſorte que par cela ſeul il en impoſoit à tout le monde,

(*) Iliad. Chant II, vers 408.

(**) Iliad. Chant VII, vers 109.

(***) Iliad. Chant I, vers 24.

& s'étoit véritablement rendu formidable. Ariſtenete, après quelques mots d'approbation, lui propoſa de prendre un ſiége près d'Hiſtiée & de Dionyſodore. » Non, non, répondit l'autre, » il ne me faut ni ſiége ni lit ; je les » laiſſe à des efféminés comme vous, » qui ne pouvez prendre vos repas ſans » être nonchalamment étendus ſur des » couſſins de duvet & des tapis de » pourpre. Je veux manger tout de- » bout & en me promenant ; ſi je ſuis » fatigué, je m'aſſeyerai à terre ſur mon » manteau & m'appuierai ſur le coude, » comme on repréſente Hercule. Faites » comme il vous plaira, reprit Ariſte- » nete «. En conſéquence, le Cynique dîna en rodant autour de la table, levant ſouvent le camp, ſe poſtant comme les Scythes dans les endroits où il trouvoit meilleure pâture, & ſuivant à la piſte les eſclaves chargés de plats. Sans perdre une bouchée, il ſe mit en frais de diſſerter ſur la vertu & le vice, &

ſur le mépris qu'il faiſoit de l'or & de l'argent. Il demandoit à Ariſtenete à quoi bon tant & de ſi belles coupes, tandis que des vaſes de terre étoient auſſi utiles. Comme il commençoit à devenir inſupportable, le Maître imagina, pour lui impoſer ſilence, du moins quelques inſtans, de faire ſigne à un eſclave de lui préſenter une grande coupe de vin pur. Ariſtenete avoit eu en cela bonne intention, & il étoit bien éloigné d'en prévoir les funeſtes conſéquences. Alcidamas, en recevant le vaſe, ſe tut pour le moment, s'étendit à terre preſque tout nu, comme il en avoit menacé la compagnie, & s'appuya ſur le bras gauche, tenant la coupe de la main droite, comme les Peintres nous montrent Hercule chez ſon hôte le Centaure Pholus (*).

(*) Pholus étoit l'un des principaux Centaures qui eurent querelle avec les Lapithes, & qu'Hercule défit aux noces d'Hippodamie; il traita humainement Pholus, qui lui avoit autrefois donné l'hoſpitalité.

Cependant les coupes faiſoient ſouvent le tour de la table ; on ſe portoit les ſantés de l'amitié, on s'épanchoit en converſations particulieres, & déjà l'on apportoit de la lumiere. Il arriva en ce moment une aventure aſſez ſinguliere, qui, eſt pour ainſi dire, étrangere au feſtin, mais que je veux raconter, parce qu'elle eſt plaiſante. Un jeune eſclave d'une figure charmante verſoit à boire ; il étoit alors debout devant Cléodême, & ſourioit : comme j'étois curieux de ſavoir ce que cela ſignifioit, je l'examinai avec attention ; il s'approcha du Philoſophe comme pour lui reprendre la coupe ; j'obſervai Cléodême lui ſerrant la main, & lui remettant quelque argent avec le vaſe ; le jeune homme ſe ſentant pincer, ſourit une ſeconde fois, mais ne fit probablement pas attention à l'argent. On entendit deux drachmes tomber entre eux, & le rouge leur monta au viſage. Leurs plus proches voiſins ne ſavoient

à qui des deux appartenoit cet argent; l'esclave assuroit qu'il ne l'avoit pas laissé tomber, & Cléodême, quoique le bruit fût venu de son côté, faisoit comme s'il n'eût rien jeté. Cela passa néanmoins sans faire grande sensation, parce que peu de personnes y avoient pris garde, excepté peut-être Aristenete; car il fit éloigner le jeune esclave quelques minutes après, lui ordonna, sans qu'on s'en apperçût, de se retirer; & plaça auprès de Cléodême un vieux valet, qui avoit l'air d'un muletier ou d'un palefrenier. Ainsi se termina cette scène, qui auroit couvert le Philosophe de confusion, si tous les conviés l'eussent vue; mais que la prudence d'Aristenete déroba adroitement à leur connoissance.

Le cynique Alcidamas, qui commençoit à avoir la tête échauffée, demande le nom de la mariée, impose silence à la compagnie, & regardant du côté des femmes, s'écrie d'une voix de ton-

nerre : » Cléanthis, je bois à toi au nom » d'Hercule. Tout le monde fe mit à » rire. Infolens, dit-il, vous riez de ce » que buvant à la mariée, j'invoque » notre pere Hercule ! fachez que fi » elle ne reçoit la coupe de mes mains, » elle ne fera jamais d'enfant qui foit » comme moi invincible, & vigoureux » d'efprit & de corps «. En parlant ainfi, il fe découvroit prefque tout entier, avec la derniere indécence, ce qui fit rire de nouveau les convives. Il fe leve tout en colere, & fixe toute l'affemblée d'un œil hagard & furieux, qui annonçoit clairement que nous ne devions plus attendre de fa part ni paix ni treve. Peut-être auroit-il déchargé un coup de fon bâton fur quelqu'un, s'il ne fe fût tout-à-coup appaifé à la vue d'un gâteau qu'on apportoit en ce moment, & fur lequel il déchargea fa colere.

Cependant les fumées du vin commençoient à tourner bien des têtes; ce

n'étoit plus que tumulte & clameurs, & déjà l'on ne s'entendoit plus. Le Rhéteur Dionysſodore déclamoit à ſon bout quelques phraſes de ſa façon, qui lui valoient les applaudiſſemens des valets. Le Grammairien Hiſtiée, ſon voiſin, couſoit enſemble des bouts de vers de Pindare, d'Héſiode & d'Anacréon, ce qui faiſoit des rapſodies tout-à-fait ridicules; particuliérement celle-ci, qui ſembloit être une prédiction de ce qui arriva quelques inſtans après:

Les boucliers ſe choquent (*).
Tout retentit de cris & de gémiſſemens (**).

Zénothémis liſoit un volume écrit en très-petits caracteres, & qu'un eſclave lui avoit remis.

Pour remplir les intervalles que les laquais mettent, ſelon leur uſage, entre les différens ſervices, Ariſtenete, qui ne vouloit pas que la compagnie fût ſans

(*) Iliad. Chant IV, vers 447.
(**) *Ibid*, vers 450.

amuſement, avoit fait venir un B
fon chargé de divertir les convive
ſes propos & ſes mines. C'étoit un
tit bon homme tondu, à quelques
veux près hériſſés ſur ſa tête. Il d
en faiſant mille contorſions qui a
toient au ridicule de ſa perſonne
récitoit quelques vers d'une ma
plaiſante, & en affectant l'accent
Egyptiens; il lançoit de temps en te
quelques ſarcaſmes contre le pre
venu; la plupart n'en faiſoient que
mais il oſa prendre la même lib
avec Alcidamas, & l'appela joli
chien de l'Iſle de Mélitte. Ce mot fâ
le Cynique, qui le voyoit de mau
œil depuis ſon entrée dans la ſa
parce que celui-ci l'effaçoit en plai
à la compagnie, qui ne s'occupoit
de ſes gentilleſſes. Alcidamas quitte
manteau, & propoſe à l'autre le c
bat du Pancrace, en le menaçan
ſon bâton s'il refuſe. Ainſi le pau
Satyrion, c'eſt le nom du Bouff

fut obligé de se mettre sur ses gardes & de se battre avec lui. Il étoit assez plaisant de voir un grave Philosophe aux mains avec un Bouffon, & l'un & l'autre se donner des coups & en recevoir. Parmi les spectateurs, les uns les regardoient en riant, les autres avec pitié, jusqu'à ce qu'Alcidamas, battu à plate couture, demanda grace & s'avoua vaincu par ce petit homme vigoureux & plus adroit que lui. L'issue de ce combat fit rire toute la table.

Quelques minutes après, arriva le Médecin Dionique. Ce qui l'avoit retardé, disoit-il, c'est qu'il avoit été retenu auprès du joueur de flûte Polyprépon, attaqué d'une fievre ardente, & il en racontoit un trait assez risible. Quand Dionique fut le voir, il ignoroit sa maladie. Polyprépon en le voyant, se leve, ferme sa porte, tire son épée, lui présente ses flûtes & lui ordonne d'en jouer; il ne put le faire, & reçut un grand coup de fouet sur le

dos de ses mains qu'il tenoit étendues. Pour se tirer de ce pas dangereux, il imagine de proposer au Musicien à qui joueroit le mieux, en convenant que le vaincu recevroit du vainqueur un certain nombre de coups de fouet. Dionique joua le premier, & au plus mal; il remet les flûtes à son rival, se saisit du fouet, & jette à l'instant l'épée par la fenêtre; il se défend alors avec moins de danger, & il appelle les voisins, qui enfoncent la porte & le délivrent. Il nous montroit les marques récentes des coups qu'il avoit reçus, & son visage tout sillonné d'égratignures. Cette aventure nous fit rire autant que celle du Bouffon. Dionique se plaça du mieux qu'il put à côté d'Histiée, & mangea de ce qui se trouvoit encore sur la table. Ce fut sans doute une Divinité propice qui nous envoya ce Médecin, dont la présence ne devoit pas être inutile quelques instans après.

Nous vîmes en ce moment entrer un

esclave qui avoit un papier à la main.
» Je viens, dit-il, de la part du Stoïcien
» Étœmocle, qui m'a ordonné de lire
» cette lettre tout haut à l'assemblée,
» afin que chacun de vous l'entende, &
» de me retirer lorsque je l'aurai lue «.
Aristenete le lui permit; il s'approcha
de la lumiere, & commença ainsi.....

PHIL. C'étoit sans doute une Épithalame, ou quelque compliment pour la mariée, comme cela se pratique en pareil cas.

LYC. Nous eûmes d'abord la même pensée; mais le contenu de la lettre nous désabusa bientôt : écoute.

Le Philosophe Etœmocle, à Aristenete.

» Ma vie passée sera toujours une
» preuve que je ne suis pas homme à
» courir après les bonnes tables. Invité
» tous les jours par de plus riches que
» vous, je n'accepte jamais, parce
» que je connois trop les cohues & les
» folies bachiques, inséparables des

» grands repas. Je crois cependant de-
» voir me plaindre de vous aujour-
» d'hui. Je vous ai marqué dans tous
» les temps beaucoup d'égards & de
» prévenances, & vous ne daignez pas
» me compter au nombre de vos amis;
» quoique je sois votre voisin, je n'ai
» pas la moindre part à vos honnête-
» tés, & je suis seul oublié dans vos
» invitations. Au reste, j'en suis moins
» fâché pour moi que pour vous, qui
» montrez tant d'ingratitude. Assuré-
» ment, je ne fais point dépendre mon
» bonheur d'un morceau de sanglier,
» d'un lievre ou d'un gâteau; j'en reçois
» assez de ceux qui savent ce qui con-
» vient mieux que vous. Aujourd'hui
» encore, mon Disciple Pammenée
» m'avoit fait les plus vives instances
» pour prendre chez lui ma part d'un
» très-bon dîner, & j'ai eu la simpli-
» cité de ne point m'y rendre, par
» égard pour vous, qui m'oubliez &
» donnez la préférence à d'autres. Je

» n'en suis point surpris ; vous n'êtes
» point du tout fait pour voir les con-
» venances, ni mettre chaque chose à
» sa place. Au reste, je vois à qui je suis
» redevable de ce traitement ; je n'ai pas
» autre chose à attendre de vos admira-
» bles Philosophes Zénothémis & La-
» byrinthe, que je pourrois, sans va-
» nité, réduire au silence par un simple
» sillogisme. Je défie l'un ou l'autre de
» me dire seulement ce que c'est que la
» Philosophie, ou de répondre à cette
» question, par laquelle on débute
» avec les commençans : *En quoi differe*
» *l'habitude de la qualité?* Je ne parlerai
» point des argumens plus difficiles,
» tels que le Cornu, l'Entassé, & le
» Moissonneur (*). Au reste, jouissez

(*) Ces misérables sophismes ne peuvent se faire connoître qu'en en donnant des exemples. Nous avons parlé de l'argument *Cornu*, dans le premier Dialogue des Morts, tome I, p. 142. L'*Entassé*, ou le *Sorites*, consistoit à proposer une question, dont la réponse engageoit le ré-

» à votre aise de pareils amis; pour
» moi, qui ne reconnois pour bien
» que ce qui est juste & honnête, je
» supporterai sans peine l'insulte que
» vous me faites. Vous ne pouvez ce-
» pendant vous excuser sur le trouble
» & l'embarras de votre fête; je vous
» ai salué deux fois aujourd'hui, d'a-
» bord ce matin chez vous, & depuis

---

pondant dans un labyrinthe d'autres questions, d'où il ne pouvoit plus se tirer, quelle que fût cette réponse, ou affirmative, ou négative. On demandoit, par exemple : *La premiere goutte d'eau qui tombe sur un rocher, le creuse-t-elle, ou ne le creuse-t-elle pas ?* Si l'on répondoit qu'elle le creuse, on demandoit : *Pourquoi n'en voit-on pas la trace ?* Si on répondoit qu'elle ne le creuse pas : *En ce cas*, répliquoit-on, *la seconde goutte, la troisieme, ni aucune des suivantes ne le creusent pas non plus ; pourquoi cependant est-il visiblement creusé à la longue ?* Pour ce qui est de l'argument *du Moissonneur*, on n'en trouve que le nom dans les divers Auteurs qui en ont parlé ; & conséquemment on ne peut s'en faire une idée juste : mais la perte n'est pas à regretter.

» dans le temple des Dioscures, où
» vous faisiez un sacrifice, & plusieurs
» de vos convives me sont témoins
» de ceci. Vous direz peut-être que
» c'est votre dîner qui me tient au
» coeur? En ce cas, rappelez-vous
» l'histoire d'Œnée (*). Vous vous sou-
» viendrez que Diane eut un grand
» ressentiment contre lui, parce qu'il
» avoit oublié de l'inviter au sacrifice,
» & au repas qu'il donnoit à tous les
» autres Dieux. Voici ce qu'en dit
» Homere :

» La Déesse en courroux punit sa négligence (**).

» Et Euripide :

» C'est ici Calydon; mais au delà des mers,
» Du trop heureux Pélops, tu vois les champs fertiles.

» Et Sophocle :

» Un monstre affreux, vengeur de Diane outragée,
» Dévasta les Etats de l'ingrat Oénée (***).

(*) Voy. tome I de cette traduction, p. 184.
(**) Iliad. Chant IX, vers 533.
(***) On lit dans plusieurs Auteurs, qu'Euri-

» Je pourrois encore ajouter beaucoup
» de choses ; mais ceci doit vous faire
» assez comprendre quel homme vous
» négligez pour recevoir un Diphile,
» que vous avez cru d'ailleurs choisir
» pour lui confier l'éducation de votre
» fils ; & en cela vous avez très-bien fait,
» car il a une affection toute particuliere
» pour le jeune homme, & le jeune
» homme pour lui. J'en dirois davantage
» sur cet article, si je pouvois le faire
» sans rougir ; mais son Précepteur Zo-
» pyrus sait que je n'en impose pas. Je
» ne veux point d'ailleurs troubler votre
» fête, ni me faire l'accusateur de per-
» sonne, sur-tout quand il est question
» de turpitudes semblables. Diphile le

---

pide & Sophocle avoient composé chacun une Tragédie, intitulée *Méléagre*. Les vers cités ici sont probablement tirés de ces deux Pieces, qui ne sont point venues jusqu'à nous.

L'Etolie dans laquelle est située la ville de Calydon, n'est séparée du Péloponnese que par le golfe de Corinthe.

» mériteroit cependant, pour m'avoir
» enlevé déjà deux de mes Disciples;
» mais je lui fais grace, par respect pour
» la Philosophie. J'ai recommandé à
» mon esclave, que si pour réparer vo-
» tre faute, il vous venoit dans la pen-
» sée de le charger de quelque morceau
» de sanglier, de cerf ou de gâteau de
» Césance, il se gardât bien de rien re-
» cevoir, afin que vous ne puissiez pas
» imaginer que je l'aye envoyé dans
» cette intention «.

Pendant toute cette lecture, je suois à grosses gouttes, tant je rougissois de honte. J'aurois voulu, comme on dit, être cent pieds sous terre, en voyant rire à chaque mot presque tous les assistans, & particuliérement ceux qui connoissoient Etœmocle pour un vieillard à cheveux blancs, & pour un homme qui avoit du moins l'apparence d'un grave personnage. Ils étoient fort étonnés de ne l'avoir pas mieux jugé jusqu'alors, & de s'être laissé surprendre à sa barbe &

à sa mine composée. Pour Aristenete, je pensai que s'il ne l'avoit point prié, ce n'étoit point par oubli volontaire ou par dédain; mais dans la persuasion où il étoit que l'autre n'auroit jamais voulu se rendre à son invitation, & que dans la crainte d'éprouver un refus, il n'avoit pas même fait de tentative auprès de lui.

Dès que l'esclave eut cessé de lire, tous les yeux des convives tomberent sur Zénon & Diphile; ils étoient l'un & l'autre pâles & tremblans, & sembloient, par leur air déconcerté, confirmer les imputations d'Etœmocle. Aristenete lui-même, quoiqu'un peu ému & troublé, nous engagea à boire, & s'efforça, en prenant un air gai, de donner à tout ceci la meilleure tournure qu'il lui fut possible. Il renvoya l'esclave, en lui disant qu'il penseroit à cela. Un moment après, Zénon se déroba sans rien dire, parce que son Précepteur lui avoit enjoint de sortir de la part de son pere.

Cependant Cléodême, qui depuis long-temps brûloit d'en venir aux mains avec les Stoïciens, & se dépitoit que l'occasion ne s'en fût pas encore présentée, saisit avec empressement celle que lui fournissoit la lettre. » Ma foi, » dit-il, je reconnois bien là l'illustre » Chrysippe, l'admirable Zénon, & » Cléanthes; n'attendez d'eux que des » mots vides de sens, une question » ou deux, & l'affectation de quelques » manieres philosophiques. La plupart » ne sont que des Etoemocles. Voyez » le radotage de vieilles, dont leurs » lettres sont farcies ! Aristenete est » Œnée, & Etoemocle est Diane. Par » Hercule! que cela est de bon au- » gure & revient bien à cette fête! » On ne peut pas mieux, dit Hermon » qui étoit placé au dessus de lui. Je » crois qu'il avoit su qu'Aristenete au- » roit un sanglier dans son repas, & il » a imaginé qu'il ne seroit pas hors de » propos de rappeler celui de Caly-

» don. Par Vesta, vous devez, notre
» hôte, lui en faire passer au plus vîte
» les prémices, de peur que le vieillard
» ne périsse ou de faim, ou d'une lan-
» gueur secrete, comme Méléagre;
» quoique cependant il ne doive avoir
» aucune crainte de cette espece, puis-
» que Chrysippe regardoit tous les ac-
» cidens comme chose indifférente.
» Quoi! reprit d'une voix fort haute
» Zénothémis en se levant de sa place
» vous profanez ainsi le nom de Chry-
» sippe, & vous osez juger des Sages
» tels que Cléanthes & Zénon, d'après
» un charlatan de Philosophie? Qui
» êtes-vous donc vous-mêmes, pour
» parler de la sorte? N'est-ce pas toi,
» Hermon, qui a coupé la chevelure
» d'or des Dioscures? n'as-tu pas mé-
» rité le dernier supplice, & n'es-tu
» pas fait pour périr par la main du
» bourreau? Et toi, Cléodême, n'as-
» tu pas été surpris en adultere avec
» la femme de ton disciple Sostrate, &

» n'ás-tu pas subi le châtiment le plus » honteux? Quand on a de pareils cri- » mes à se reprocher, ne doit-on pas » garder le silence? Je ne prostitue » point ma femme, comme toi, reprit » Cléodême. Je ne me suis point par- » juré devant le Gouverneur de la » ville, pour nier un dépôt laissé chez » moi par un étranger de mes disciples. » Je ne fais point l'usure à cinq pour » cent par mois; je ne prends point » mes écoliers à la gorge quand ils » different de me payer. Mais toi, répli- » qua Zénothémis, tu ne peux pas nier » que tu ayes vendu certaine drogue à » Criton pour empoisonner son pere «; & comme il avoit alors la coupe en main, il la jette encore à moitié pleine à la tête de ses adversaires; Jon qui se trouvoit malheureusement leur voisin, en attrapa quelques éclaboussures. Hermon se baisse & essuie le vin qui découle de ses cheveux, en prenant les spectateurs à témoin de l'insulte qu'on

vient de lui faire. Cléodême, qui n'avoit point de coupe, se tourne vers Zénothémis & lui crache au visage; puis le saisissant de la main gauche à la barbe, il se préparoit à lui décharger de la droite un coup de poing sur la mâchoire. Il eût exterminé le vieillard, si Aristenete ne s'y fût opposé, en passant au dessus de Zénothémis, pour les séparer l'un de l'autre.

Pendant toute cette scène, je fis, mon ami, bien des réflexions en moi-même. Je me disois ce qu'il étoit naturel de penser en pareil cas, que la science est inutile à ceux qui la possedent, lorsqu'elle ne les rend pas meilleurs. En effet, je voyois des hommes remplis de connoissances se couvrir de ridicule par leur conduite. J'étois tenté de croire que ce qu'on dit communément pourroit bien être vrai, que la science éloigne de la droite raison ceux qui ne tiennent compte que des Livres & des opinions qu'ils

renferment (*). Je voyois que parmi tous ces Philosophes réunis, il n'y en avoit peut-être pas un seul exempt de reproches; que les uns avoient à rougir de leurs actions, & les autres plus encore de leurs discours. Je ne pouvois plus imputer au vin tout ce qui se passoit, d'après la lettre qu'Etœmocle avoit écrite, sans avoir ni bu ni mangé. Je voyois sous mes yeux, dans cette assemblée, précisément le contraire de ce qu'on auroit dû naturellement attendre. Ceux des convives qui ne se piquoient point de science, avoient montré depuis le commencement du repas, toute la décence & toute la réserve convenables; il ne leur échappoit rien qui trahît l'ivresse, ou dont ils eussent à rougir. Ils se contentoient

(*) Le Gouverneur Festus dit à Saint Paul, qui se défendoit devant son Tribunal : *Μαίνῃ Παῦλε. Τά πολλά σε γράμματα εἰς μανίαν περιτρέπει. Vous êtes insensé. Votre grand savoir vous fait perdre la raison.* Act. des Apôtres, Chap. xxvi, ỳ. 24.

de rire, & ſans doute de blâmer dans leur cœur tous ces grands perſonnages, dont ils avoient eu d'abord la plus haute opinion, parce qu'ils ne les avoient jugés que par les dehors. Ces mêmes Sages, au contraire, étoient mal-honnêtes, inſolens, gourmands, clabaudeurs, & querelleurs juſqu'à en venir aux mains. L'admirable Alcidamas lâcha de l'eau dans la ſalle du feſtin, ſans aucun reſpect pour les femmes. Enfin, on ne pouvoit pas mieux comparer ce repas qu'aux noces de Pélée, où, ſelon les Poëtes, la Diſcorde jeta la pomme fatale qui occaſionna la fameuſe guerre de Troie. Etœmocle, par ſa lettre jetée au milieu de notre aſſemblée, ne cauſa pas moins de malheurs qu'on en lit dans l'Iliade.

Zénothémis & Cléodême ne ceſſerent point de ſe quereller, quoiqu'Ariſtenete fût entre eux deux. » Pour » ce moment-ci, dit Cléodême, je me

» contente de te convaincre d'ignorance, mais demain j'aurai pleine vengeance. Réponds-moi, Zénothémis, ou toi, brillant Diphile; je voudrois bien savoir pourquoi, tout en disant que l'argent est une chose absolument indifférente, vous ne pensez qu'à amasser de l'argent; pourquoi vous êtes sans cesse à obséder les riches; pourquoi vous faites le métier d'usuriers, & exigez intérêt de l'intérêt; pourquoi, en un mot, vous n'enseignez qu'à prix d'argent; je vous demande encore pourquoi, en affichant tant d'aversion pour la volupté, & tant d'éloignement pour les Epicuriens, on vous voit tous les jours faire & souffrir tant de choses honteuses pour la volupté, & vous fâcher si fort lorsqu'on a oublié de vous inviter à un repas; pourquoi, lorsqu'on vous y admet, vous mangez avec tant de gloutonnerie & passez tant de bons morceaux à vos

» esclaves «. En prononçant ces derniers mots, il s'efforçoit d'arracher à celui qui étoit derriere Zénothémis, une serviette remplie de toutes sortes de viandes, dans l'intention de l'ouvrir & de faire tomber par terre tout ce qu'elle contenoit; mais l'esclave tint ferme & ne lâcha pas prise. » Fort bien, » Cléodême, dit Hermon qui prit la » parole à son tour; qu'ils nous disent » pourquoi ils blâment la volupté, eux » qui sont plus que personne ses parti» sans. Non, répliqua Zénothémis, » c'est à toi, Cléodême, à me dire par » quelle raison vous ne regardez pas les » richesses comme indifférentes. Non, » reprit l'autre, c'est à toi de me ré» pondre «. Ils se renvoyoient ainsi mutuellement la balle, lorsque Jon parlant plus décidément : » Cessez, dit» il, l'un & l'autre; je vais proposer, » si l'on veut, une maniere de dispu» ter plus analogue à la fête. Que cha» cun écoute & parle à son tour, sans

» querelle & ſans injures, comme les
» interlocuteurs de notre Platon, qui
» choiſiſſent un ſujet & le traitent à
» fond dans leurs entretiens «. Tout le monde applaudit à cette propoſition, particuliérement Ariſtenete & Eucrite, qui eſpéroient, par ce moyen, couper court à tant de propos déſagréables. Ariſtenete, perſuadé que la paix étoit faite, reprit ſa premiere place. En même temps on apporta ce qui s'appelle le dernier ſervice, c'eſt-à-dire, une poule à chaque convive, un morceau de ſanglier, une portion de lievre, un poiſſon frit, des gâteaux, & d'autres plats de deſſert; & il étoit permis de les emporter avec ſoi. On ne les avoit pas donnés par portions diſtinguées; un plat contenoit deux parts, & chaque convive devoit prendre celle qui ſe trouvoit de ſon côté. Ariſtenete & Eucrite devoient partager enſemble; enſuite le Stoïcien Zénothémis & l'Épicurien Hermon devoient tirer au ſe-

cond plat; après eux, Cléodême & ſon voiſin avoient le leur; puis l'époux & moi le nôtre. Comme Zénon étoit ſorti de table, Diphile eut un plat à lui ſeul. Ne perds aucun de ces détails, mon ami, ils ſont eſſentiels à la ſuite de cette hiſtoire.

PHIL. Je ne les oublierai pas.

LYC. Jon, en conſéquence de ce qu'il avoit propoſé, dit à l'Aſſemblée : » Si vous le jugez à propos, je com- » mencerai l'entretien. Peut-être en » préſence de tant d'hommes inſtruits, » auroit-il convenu de parler d'idées, » de ſubſtances immatérielles, & de » l'immortalité de l'ame. Mais pour ne » point éprouver de contradiction de » la part de ceux qui n'approuveroient » pas mes principes, je vais vous entre- » tenir d'un ſujet beaucoup plus con- » venable à la circonſtance ; c'eſt le » Mariage. Le meilleur parti pour tous » les hommes feroit ſans doute de ne » jamais prendre d'engagement de ce

» genre, mais de s'en tenir à notre
» ſexe, ſelon le ſentiment de Platon
» & de Socrate ; il n'y a que ceux qui
» s'y conforment, qui puiſſent eſpérer
» d'atteindre à la perfection de la vertu.
» Si l'on ne peut abſolument ſe diſ-
» penſer d'avoir des femmes, il faut,
» ſelon Platon encore, qu'elles ſoient
» communes entre les Philoſophes,
» afin qu'ils ſoient à l'abri de toute ja-
» louſie «. Tout le monde ſe mit à rire
de ce propos, comme d'une choſe
très-déplacée. » Ne ceſſeras-tu pas,
» s'écria Dionyſodore, d'employer, en
» nous parlant, des expreſſions qui ne
» ſignifient rien pour nous ? Où & chez
» qui de nous trouveras-tu de la jalou-
» ſie ſur ce ſujet ? Poliſſon, reprit le
» Platonicien, tu oſes toi-même élever
» ici la voix « ! Dionyſodore alloit, je
penſe, lui répliquer ſur le même ton ;
mais l'agréable Hiſtiée, notre Grammai-
rien, lui ferma la bouche en diſant
qu'il alloit nous réciter l'épithalame ;

& en effet il se mit en devoir de nous le débiter. Cette Piece étoit dans la forme de vers élégiaques, &, si je m'en souviens bien, la voici en propres termes :

Sous les yeux de son pere élevée en ces lieux,
Une Beauté divine, unique, sans pareille,
Des beautés de la terre aisément la merveille,
L'aimable Cléanthis est faite pour les Dieux.
Plus belle que Vénus, plus chaste que Diane,
Il faut, pour la chanter, un plus brillant organe.
Salut à son Epoux charmant & radieux,
Plus fécond que Nérée & plus vaillant qu'Achille.
Couple heureux dont l'Hymen rend ma Muse fertile,
Je veux chanter souvent cet hymne pour vous deux.

Cette production, comme tu l'imagines, fut reçue avec de grands éclats de rire.

Cependant on touchoit au moment de se lever de table. Aristenete & Eucrite se partageoient ce qui leur étoit destiné. Jon & Cléodême, Chérée & moi nous fîmes la même chose, sans bruit & sans difficulté. Diphile prétendit profiter de l'absence de Zénon & s'emparer des deux portions; il soute-

noit qu'elles étoient pour lui ſeul, & ſe querelloit avec les eſclaves. Ils tenoient par un bout, & lui par l'autre, une poule qu'ils tiroient de toutes leurs forces en ſens contraires, comme le corps de Patrocle. A la fin, il fut obligé de céder, comme le plus foible, & fit beaucoup rire la compagnie à ſes dépens, ſur-tout lorſqu'on le vit ſe fâcher, & prétendre qu'on l'avoit griévement inſulté. Je t'ai dit qu'Hermon & Zénothémis étoient voiſins, celui-ci au deſſus, & l'autre au deſſous. On leur avoit tout donné par portions égales, & ils ſe les partageoient ſans bruit; mais la poule d'Hermon ſe trouva plus graſſe, ce qui, je penſe, étoit un pur effet du haſard. Il reſtoit aux deux voiſins à prendre chacun la leur. Alors Zénothémis..... écoute bien ceci, mon ami, car c'eſt ici l'origine de toute la ſcène; Zénothémis; laiſſe la volaille qui eſt devant lui, & va prendre celle d'Hermon : celui-ci la ſaiſit de ſon

côté, & ne veut pas souffrir que l'autre s'empare de ce qui ne lui appartient pas. De là ils en viennent à se quereller; ils se précipitent l'un sur l'autre, se donnent des soufflets à coups de poules, se prennent à la barbe, & crient tous deux au secours. Hermon appelle Cléodême, Zénothémis appelle Alcidamas & Diphile; ceux-ci se joignent au Stoïcien, & les autres à Cléodême, excepté Jon, qui resta neutre & en suspens. Ils en viennent tous aux mains, & se battent corps à corps. Zénothémis prend la coupe qui étoit devant Aristenete, & la jette à la tête d'Hermon; mais celui-ci,

D'un mouvement léger fait éviter le trait (*),

& le vase va droit frapper le front de l'époux, & lui fait une large & profonde blessure. Imagine les cris des

(*) Iliad. Chant XI, vers 233.

femmes;

femmes; elles se précipiterent toutes dans la mêlée, & sur-tout la mere de l'époux, lorsqu'elle vit couler son sang. La mariée qui craignoit aussi pour lui, se leva tout épouvantée. Cependant Alcidamas, partisan de Zénothémis, faisoit des merveilles; d'un coup de bâton il fend la tête à Cléodême, casse la mâchoire à Hermon, & blesse plusieurs esclaves qui étoient accourus pour les séparer. Le parti opposé ne cede point encore; Cléodême, du bout du doigt, creve un œil à Zénothémis, lui mord le nez & emporte la piece. Hermon pousse Diphile qui se levoit pour venir au secours du Stoïcien, & le fait tomber du lit en terre, la tête la premiere. Le Grammairien Histiée est blessé en voulant faire cesser le combat; il perd plusieurs dents au milieu de la mêlée, grace à Cléodême qui lui donna de grands coups de pieds dans la mâchoire, parce qu'il le prenoit pour Diphile. L'infortuné demeura sur

la place, &, comme dit son bon ami Homere,

Vomit des flots de sang (*).

En un mot, ce n'étoit de toutes parts que tumulte & lamentations; les femmes pleuroient autour de Chérée; les autres convives faisoient tous leurs efforts pour appaiser la querelle. Le plus terrible des combattans étoit Alcidamas, qui, non content d'avoir dissipé ses adversaires, frappoit indifféremment sur tout ce qu'il rencontroit; il auroit tué plusieurs personnes, si sa massue ne se fût heureusement brisée. Pour moi, je me tenois debout rangé contre la muraille; je voyois le combat sans vouloir m'en mêler en aucune maniere, bien convaincu par l'exemple d'Histiée, qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en voulant mettre la paix. On auroit dit le festin des Lapithes & des

(*) Iliad. Chant XV, vers 11.

Centaures, à voir les tables renversées, le sang couler, les coupes voler de tous côtés. Alcidamas finit par renverser le chandelier, & nous plonger dans une profonde obscurité. Cet accident ne fit qu'augmenter le danger, parce qu'il n'étoit pas facile de se procurer d'autre lumiere. Il en vint enfin, & l'on s'apperçut qu'à la faveur des ténebres, il s'étoit passé beaucoup de choses qui n'étoient pas trop belles; Alcidamas avoit levé les jupes d'une Chanteuse, & se mettoit en devoir de lui faire la derniere insulte. Dionysodore fut pris sur le fait, dans un genre différent & assez plaisant; il laissa échapper, en se levant, une coupe qu'il avoit cachée dans son sein. Il dit pour s'excuser, qu'on l'avoit chargé de la serrer sous sa robe dans le fort de la mêlée, de peur qu'elle ne fût égarée; Jon voulut bien appuyer cette défaite, en disant qu'il la lui avoit confiée par précaution.

Ainsi se termina ce banquet, dans lequel, après plusieurs accidens fâcheux, on finit par rire beaucoup des derniers traits d'Alcidamas, de Dionysodore & de Jon. L'on fut obligé de transporter les blessés qui se trouvoient assez maltraités; sur-tout le vieux Zénothémis, qui tenoit son nez d'une main, & son œil de l'autre, en criant qu'il souffroit des douleurs inouies. Aussi Hermon, prenant acte de ses plaintes, ne manqua pas de lui dire, quoique lui-même eût deux dents cassées & ne fût pas trop à son aise: *Tu te souviendras au moins, Zénothémis, que tu ne regardes plus la douleur comme une chose indifférente.* Le Médecin Dionique banda la plaie de l'époux; on lui enveloppa la tête de bandelettes, & pour retourner chez lui, il monta dans le char destiné à son épouse, en maudissant la triste fête de ses noces. Dionique donna également aux autres tous les soins qui dépendoient de lui.

On reconduisit les uns ivres, les autres vomissant en chemin. Alcidamas resta dans la salle du festin, où il dormit d'un sommeil profond, le corps en travers sur un des lits de table, & il ne fut jamais possible de le faire sortir.

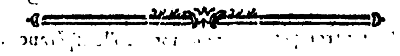
Telle fut, mon cher Philon, l'issue de ce festin, auquel on pourroit bien appliquer ces vers du Poëte tragique :

Les Dieux trompent souvent notre folle espérance :
Ils aiment à braver nos résolutions,
Et nous font le jouet des révolutions (*).

En effet, aucun des convives ne s'attendoit à ce qui est arrivé. Quant à moi, j'ai conclu de tout ceci, que pour un homme qui ne se soucie point de mauvaises affaires, il n'y a nulle sûreté à se trouver à table avec de pareils Philosophes.

(*) Euripide, Tragédie d'Alceste, vers la fin.

L'EUNUQUE, OU LE CONCOURS *DES PHILOSOPHES.*



PAMPHILE, LYCINUS.

PAMPHILE. D'où viens-tu donc, Lycinus, & qu'as-tu tant à rire? tu n'es pas triste de ton naturel, mais ceci est tout-à-fait extraordinaire ; il faut que tu ayes vu quelque chose de bien risible.

LYCINUS. J'arrive de la place publique, mon cher Pamphile, & tu riras autant que moi, quand tu sauras que je viens d'entendre plaider deux Philosophes en procès.

PAMPH. Des Philosophes en procès!

voilà qui est déjà fort plaisant; eux qui, même pour le plus grand intérêt, ne devroient jamais disputer, mais toujours s'arranger à l'amiable.

LYC. A l'amiable ! Eh ! mon cher, ils ont vomi l'un contre l'autre des torrens d'injures (*); tu les aurois entendu quereller à toute outrance, & se chamailler jusqu'à extinction de voix.

PAMPH. Sans doute c'étoit, selon l'usage, pour la différence de secte & d'opinions.

LYC. Point du tout; ils sont de la même secte & de la même école, & leur dispute n'en a pas été moins vive. Ils avoient pour arbitres les premiers de la République, des Vieillards & des Sages, en présence desquels tout homme rougiroit de prononcer une parole déplacée, loin de se livrer à de tels excès.

PAMPH. Eh bien, de quoi s'agissoit-

(*) Le Texte dit, des charretées.

il, afin que je ſache ce qui t'a ſi fort égayé ?

Lyc. L'Empereur, comme tu le ſais, a accordé des penſions aſſez conſidérables à tous les Philoſophes indifféremment ; c'eſt-à-dire que les Stoïciens, les Platoniciens, les Epicuriens & les Péripatéticiens y ont également part. L'un des penſionnaires eſt mort, & il étoit queſtion de lui ſubſtituer quelqu'un qui réunît les ſuffrages des perſonnes les plus qualifiées. Le Prix n'étoit pas, comme dit Homere, une ſimple peau de bœuf ou une victime (*), mais un revenu annuel de dix mille drachmes, pour inſtruire la jeuneſſe.

Pamph. Je ſais cela, & l'on dit que celui qui eſt mort étoit Péripatéticien.

Lyc. Voilà, mon cher, la belle Hélène que ſe diſputoient les concurrens :

(*) Iliad. Chant XXII, vers 159. C'étoient, ſelon Homere, les Prix ordinaires de la courſe à pied.

jusque-là je ne leur trouvois d'autre ridicule que celui de se dire Philosophes, d'afficher le mépris de l'argent, & de se battre ensuite pour en avoir, comme s'il avoit été question de défendre leur Patrie, la Religion de leurs peres, ou les tombeaux de leurs ancêtres.

PAMPH. Mais un des principes des Péripatéticiens est que les richesses ne sont point si méprisables, puisqu'ils les mettent au troisieme rang parmi les biens (*) de la vie.

LYC. Tu as raison, c'est un de leurs dogmes, & nos deux champions en conséquence se sont battus pour l'ar-

(*) Selon Aristote, Chef cette secte, on doit distinguer trois sortes de biens, ceux de l'ame, ceux du corps, & ceux qui sont extérieurs. Les biens de l'ame sont l'esprit, la science, la vertu, la sagesse, la prudence, & le contentement; ceux du corps sont la santé, la perfection des sens, la beauté, & la force. Les biens extérieurs sont les richesses, la gloire, la puissance, &c.

gent. Écoute maintenant la fuite de cette aventure. Les combattans s'étoient présentés en foule dans ces jeux funéraires du défunt Philosophe. Mais il y en eut deux de la bande entre lesquels l'avantage du combat demeura indécis; l'un étoit le vieux Dioclès, cet Ergoteur que tu connois; & l'autre l'Eunuque Bagoas. Ils avoient commencé par faire assaut de connoissances philosophiques, & chacun d'eux avoit étalé toute sa science, sans cesser de se montrer partisan d'Aristote & de sa doctrine; mais aucun des deux ne s'étoit montré supérieur à l'autre. Dioclès pour terminer ce concours, négligeant modestement sa propre apologie, se jeta sur Bagoas & se mit à éplucher sa vie sans beaucoup de ménagement. Bagoas à son tour passa le premier en revue.

Pamph. C'est fort bien fait, selon moi; c'est là-dessus que devroit surtout rouler l'examen en pareil cas, &

là-dessus que j'insisterois, si j'étois Juge; & je choisirois, non pas le plus habile, mais le plus homme de bien.

LYC. Tu as raison, & je suis bien de ton avis. Quand ils furent las de se charger d'injures & de reproches, Dioclès prétendit que Bagoas étoit absolument indigne de parler de Philosophie, ou d'aspirer aux récompenses qu'elle procure, & cela parce qu'il étoit Eunuque. Il assura que lui & ses semblables devoient en outre être exclus des sacrifices, des bains & de toute assemblée publique, & que c'étoit faire une rencontre de mauvais augure, que de trouver un Eunuque en sortant le matin de chez soi; un Eunuque, ajoutoit-il, n'est ni homme ni femme, mais un affreux composé de l'un & de l'autre, & un monstre dans la Nature.

PAMPH. Il faut convenir que c'est-là un grief d'une espece toute nouvelle, & auquel je ne m'attendois pas; j'en ris de tout mon coeur avec toi. Et l'au-

tre eſt-il reſté muet, a-t-il eu le courage de répondre?

Lyc. Il eut d'abord un air confus & timide, aſſez ordinaire aux Eunuques; il ne ſouffloit pas le mot, paroiſſoit fort embarraſſé, & ſuoit à groſſes gouttes. Enfin, il fit entendre une petite voix, grêle comme celle d'une femme, & dit que Dioclès avoit tort de lui interdire la Philoſophie comme Eunuque, puiſque les femmes elles-mêmes pouvoient y prétendre; il citoit à l'appui de ſa cauſe, Aſpaſie, Diotime & Thargélie, ainſi qu'un Eunuque Gaulois de la ſecte Académique, qui, preſque de nos jours, s'étoit fait une grande réputation parmi les Grecs (*).

(*) Ce Philoſophe Eunuque & Gaulois de Nation, eſt, ſelon toute apparence, le Philoſophe Favorin, dont il eſt parlé dans la vie de Démonax (voy. tome II, p. 296, 297), & ſur lequel on trouve de plus grands détails dans Philoſtrate, qui dit poſitivement qu'il réuniſſoit les deux ſexes, & qu'il parloit grec, quoique né Gaulois.

L'autre répliquoit, qu'en suppoſant qu'un pareil Philoſophe eût exiſté, il ne conſentiroit jamais à le reconnoître pour tel, malgré toute ſa prétendue gloire; puis il rapportoit pluſieurs plaiſanteries des Stoïciens, des Cyniques & de différens autres particuliers ſur ce défaut naturel de Favorin. Le point de la cauſe ſe réduiſoit donc à ſavoir ſi un Eunuque pouvoit être admis à profeſſer la Philoſophie, & s'il étoit recevable dans ſes prétentions à l'enſeignement de la jeuneſſe. Dioclès ſoutenoit que pour être Philoſophe, il falloit avoir un corps entier dans toutes ſes parties, & ſur-tout une barbe longue & touffue, propre à inſpirer la confiance & le reſpect; en un mot, une barbe digne des dix mille drachmes de l'Empereur. Un Eunuque, à ſon avis, étoit pire que celui qui ſeroit abſolument privé de la virilité, parce que celui-ci du moins avoit été homme pendant quelque temps, mais que l'au-

tre ne l'avoit jamais été de sa vie; un Eunuque étoit une espece d'animal amphibie, à peu près comme les corneilles, qu'on ne peut ranger ni dans la classe des colombes, ni dans celle des corbeaux. Le premier répondoit qu'il ne s'agissoit pas du corps, mais de la force de l'esprit & de l'étendue des connoissances philosophiques; & pour le prouver, il citoit Aristote, qui s'étoit montré grand admirateur de l'Eunuque Hermias, Tyran d'Atarnée, au point même qu'il lui sacrifioit comme à un Dieu. Bagoas poussa la défense de sa cause, jusqu'à oser dire qu'un Eunuque étoit bien plus propre qu'un autre à instruire la jeunesse, en ce qu'on ne pouvoit l'accuser, comme Socrate, de corrompre ses Disciples, & qu'il étoit même au dessus du soupçon. Comme son adversaire s'étoit permis quelques sarcasmes sur son menton sans barbe, il crut faire une excellente plaisanterie, en ajoutant que si la barbe

faisoit le Philosophe, on devoit, dans la circonstance, préférer un bouc à tout autre. Messieurs, s'écria alors un tiers qui survint, & dont je tairai le nom, cet homme avec son menton sans barbe, sa voix de fausset, & tous les symptômes extérieurs d'un Eunuque, redeviendroit bientôt mâle à vos yeux, si on le dépouilloit ici. S'il faut croire ce qu'on débite de lui, il a été surpris en adultere, & pour me servir des termes de la Loi, après le crime entiérement consommé. Il n'échappa aux poursuites de la Justice, qu'en se disant Eunuque, & les Juges, sur une preuve aussi palpable, ont refusé de le croire coupable; mais je ne doute point que la pension de l'Empereur ne l'engage à se rétracter aujourd'hui. A ces mots, l'Assemblée, comme vous l'imaginez, partit d'un grand éclat de rire. Bagoas parut plus déconcerté que jamais, & ne savoit quelle contenance prendre, & dans sa détresse, la sueur lui couloit

du visage. En ne réfutant pas cette imputation, c'étoit avouer tacitement le crime & consentir à son déshonneur; d'un autre côté, cette même accusation ne lui devenoit pas inutile dans la cause présente.

PAMPH. Voilà une scène vraiment comique, & qui a dû vous amuser beaucoup. Quel a été le résultat, & quel jugement ont porté les arbitres?

LYC. Les avis furent partagés. Les uns vouloient que Bagoas fût dépouillé & visité comme les esclaves, afin qu'on vît s'il pouvoit, du moins comme homme, se mêler de Philosophie; le sentiment des autres, plus plaisant encore, étoit qu'on fît venir quelques courtisanes, & qu'on lui accordât le congrès en présence du plus ancien des Juges & du plus digne de foi, qui attesteroit s'il étoit capable de philosopher. Mais comme ils virent que tout le monde suffoquoit de rire, ils se dé-

ciderent à se déporter de la cause & à la renvoyer en Italie.

Maintenant l'un des deux antagonistes travaille plus que jamais à faire, comme on dit, preuve de suffisance; il s'exerce, prépare des matériaux, & s'apprête à faire revivre l'accusation d'adultere contre son adverse partie : il est vrai qu'il choisit le moyen le plus défavorable à sa cause; mais il fait en cela comme les mauvais Avocats, & il va, par ce seul trait, rendre Bagoas à notre sexe. Celui-ci dresse un peu différemment ses batteries, & suit sa pointe avec ardeur; il ne s'occupe que de donner des preuves de virilité, & compte sur un succès complet, s'il montre la vigueur d'un âne vis-à-vis d'une jument. C'est-là, mon ami, la pierre de touche de la Philosophie, & une démonstration qui n'est point sujette à contradiction. Je souhaite pour mon fils, qui est encore enfant, qu'il ait un jour, non pas du génie ou de

l'éloquence, mais cette vertu par excellence, sans laquelle il n'est point de Philosophe accompli.

MORT DE PÉRÉGRIN.

LUCIEN A SON AMI CRONIUS Salut.

L'INFORTUNÉ Pérégrin éprouva les divers changemens du Protée d'Homere, dont il aimoit à prendre le nom; il s'étoit fait tout ce qu'il voulut pendant sa vie, pour faire parler de lui, & il avoit pris mille formes différentes; il finit aussi par se changer en feu, tant il étoit passionné pour la gloire. Ainsi ce grand personnage fut réduit en charbons, à peu près comme Empédocle, si ce n'est que celui-ci ne voulut point de témoins lorsqu'il se précipita dans les fournaises de l'Etna, au lieu que notre brave choisit l'assemblée la plus nombreuse de la Grece, & monta en présence d'une foule de

ſpectateurs ſur le vaſte bûcher qu'il s'étoit préparé; il avoit même eu, quelques jours auparavant, la précaution de publier dans le pays les motifs de ſon deſſein.

Je crois, mon ami, vous voir rire à gorge déployée de la ſottiſe du vieillard, ou plutôt je vous entends d'ici vous écrier, comme cela eſt naturel, & comme le fait tout le monde en pareil cas : quelle folie ! quelle ſotte vanité ! Vous pouvez en toute liberté & fort à votre aiſe, vous livrer à ces réflexions dans le lointain ; mais moi je les ai faites aux pieds du bûcher, au moment même de l'exécution, & aux oreilles d'une multitude, où ſe trouvoient quelques admirateurs de la ſottiſe du bon homme, qui ne m'écoutoient pas volontiers. Quelques-uns cependant s'en moquoient avec moi ; mais j'ai preſque été mis en pieces par les Cyniques, comme Actéon par les chiens, ou comme ſon couſin Penthée par les Ménades,

Voici la ſcène telle qu'elle s'eſt paſſée ; vous en connoiſſez l'auteur, & vous ſavez que toute ſa vie a été un tiſſu de Tragédies au deſſus de celles de Sophocle & d'Eſchyle. En arrivant à Elis (*), j'entendis dans le lieu public des exercices, un Cynique qui déclamoit d'une voix rauque & perçante ſur ce qu'ils appellent vertu, & vomiſſoit des injures indifféremment contre tout le monde. De là il paſſoit à Protée, & je vais vous tranſcrire en propres termes ce qu'il en diſoit. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous avez entendu dé-

(*) La ville d'Élis donnoit le nom à la partie du Péloponneſe appelée l'Élide. Elle avoit la prérogative de préſider aux Jeux Olympiques, & elle étoit ſituée dans le canton le plus ſpacieux de l'Élide, ſur le fleuve Pénée, différent du Pénée de Theſſalie. L'Élide s'étendoit le long de la mer Ionienne juſqu'aux frontieres de l'Achaïe ; elle avoit l'Arcadie à l'orient, & la Meſſénie au nord. Danville, Géograph. anc. tome I, p. 275.

clamer des Cyniques, & vous les reconnoîtrez aisément au ton de celui-ci.

» Est-il quelqu'un, s'écrioit-il, qui
» ose accuser Protée d'être avide de
» vaine gloire? O Terre! ô Soleil! ô
» Fleuves! ô Mer! & vous, Hercule,
» notre pere! ce Protée chargé de
» chaînes en Syrie (*)! lui qui donna
» cinq mille talens à sa Patrie! lui qui
» fut exilé de Rome! cet illustre person-
» nage plus brillant que le Soleil, & qui
» pourroit le disputer à Jupiter Olym-
» pien lui-même! Quoi! parce qu'il
» a résolu de sortir de cette vie par le
» feu, il est des gens qui ne voient en
» cela que vanité! Hercule n'a-t-il pas
» terminé sa carriere de cette maniere?
» Esculape & Bacchus n'ont-ils pas
» fini par la foudre? & dans ces der-
» niers temps, Empédocle n'a-t-il pas
» disparu dans les flammes d'un vol-

(*) Nous verrons ensuite, que ce fut à cause de la Religion Chrétienne qu'il professoit alors.

» can «? Et à ces mots de Théagene, car c'étoit le nom du déclamateur, je demandai à quelqu'un des assistans, ce que cet homme vouloit dire avec ses flammes & son bûcher, & ce qu'il pouvoit y avoir de commun entre Protée, & Empédocle ou Hercule. C'est, me répondit-on, que Protée doit bientôt se brûler lui-même aux Jeux Olympiques. Comment! dis-je, & pourquoi? On alloit me satisfaire; mais les clameurs du Cynique ne me permirent pas d'entendre celui qui me parloit. J'ai donc écouté tout le verbiage de l'autre, & ce qu'il disoit de merveilleux sur le compte de Protée. A l'entendre, ni Diogene, ni son Maître Antisthene, ni Socrate lui-même, n'étoient pas dignes de lui être comparés; il mettoit seulement Jupiter en concurrence avec lui. Il crut cependant devoir observer une certaine égalité entre l'un & l'autre; puis il termina son discours en disant : » Le Monde a

» vu deux grandes merveilles, le Jupi-
» ter Olympien, & Protée : l'un est l'ou-
» vrage de l'Art, l'autre de la Nature ;
» mais celui-ci va quitter le séjour des
» Mortels pour voler au Ciel, porté
» sur les flammes «. Lorsqu'il eut fini ce discours, pendant lequel il suoit à grosses gouttes, il se mit à larmoyer d'une maniere ridicule, & à s'arracher les cheveux, sans cependant tirer trop fort. Enfin, notre homme balbutioit encore quelques paroles, lorsque plusieurs Cyniques l'entraînerent, comme pour le consoler.

Après lui, on vit un autre Orateur se hâter de lui succéder, de peur de laisser échapper le moment favorable (*), & avant que la foule ne se dis-

(*) Le Grec dit à la lettre : *Il versa ses libations sur les victimes encore brûlantes.* C'est une expression métaphorique empruntée des sacrifices, pour dire qu'on fait une chose avec précipitation, & sans attendre le moment où l'on

ſipât. Il débuta par de grands éclats de rire, & l'on voyoit qu'il s'y livroit de bon cœur. Enſuite il entra ainſi en matiere.

» Puiſque ce miſérable Théagene a » terminé ſon impudent bavardage par » les larmes d'Héraclite, je dois com- » mencer, moi, par le rire de Démo- » crite «. Et mon homme ſe mit à rire, de maniere que le plus grand nombre d'entre nous ne put s'empêcher d'en faire autant. Puis, reprenant un peu ſon ſérieux : » Je vous demande, dit-il, » Meſſieurs, ſi véritablement on peut » faire autre choſe que rire, quand on » entend d'auſſi ridicules propos, & » qu'on voit des vieillards danſer, » pour ainſi dire, ſur la tête en public, » pour une miſérable gloriole ? Vous » voulez ſavoir quelle eſt cette mer-

---

devroit la faire. Cette métaphore n'auroit pas été aſſez claire dans notre langue, & nous lui avons ſubſtitué l'expreſſion propre.

veille

» veille qui va périr dans les flammes,
» écoutez ce que je vais vous en apprendre. J'ai étudié le caractere & la conduite du personnage ; j'ai pris des renseignemens sur son compte, & j'ai été informé par plusieurs de ses compatriotes, qui devoient le connoître à fond. Ce sublime ouvrage sorti des mains de la Nature, ce chef-d'œuvre, cette regle de Polyclète fut à peine dans l'âge de puberté, qu'on le surprit en adultere en Arménie ; & après avoir reçu mille coups d'étrivieres, il se sauva en sautant du haut en bas de la maison, emportant avec lui une grosse rave dans le derriere (*). Ensuite, ayant été

(*) Le Scholiaste de Lucien dit ici : Telle étoit la punition que les Anciens employoient contre les adulteres pris en flagrant délit. Après les avoir fustigés, on leur enfonçoit avec force une grosse rave dans le derriere. Le Scholiaste d'Aristophane ajoute à ces différentes circonstances, qu'on épiloit le coupable en le saupoudrant en-

» arrêté comme corrupteur d'un beau
» jeune homme, il alloit être traduit
» devant le Proconsul d'Asie, s'il n'eût
» donné trois mille drachmes aux pa-
» rens de l'enfant, qui étoient de pau-
» vres gens. Mais je passe sous silence
» ces incartades, & plusieurs autres de
» la même espece : car cette merveille
» n'étoit dans ce temps-là qu'une ar-
» gile informe, & n'avoit pas atteint
» ce haut degré de perfection qu'on
» lui a reconnu depuis. Ce qu'il est
» important de savoir, ce sont ses pro-
» cédés envers son pere; & vous les
» connoissez déjà; il n'est personne de
» vous qui ne sache & qui n'ait enten-
» du dire qu'il a suffoqué ce vieillard,
» sans lui laisser prolonger sa carriere
» au delà de soixante ans. Lorsque ce
» parricide vint à se divulguer, le cou-
» pable prit le parti de s'exiler lui-

---

suite de cendres brûlantes. Voyez aussi le Dial. des Fugitifs, pag. 10.

» même, & de mener une vie errante
» en allant de pays en pays. Ce fut à
» cette époque qu'il embrassa l'admi-
» rable Philosophie des Chrétiens (*),
» parce qu'il eut occasion en Palestine
» de fréquenter leurs Prêtres & leurs
» Scribes (**). Il les regardoit tous

(*) Voici en propres termes l'observation du Scholiaste de Lucien, en cet endroit: » Oui, sans » doute, impie, elle est admirable cette Philoso- » phie, & au dessus de toute admiration; mais » ton aveuglement & ton orgueil ne te permet- » tent ni d'en sentir la beauté, ni de la voir «.

(**) Les Chrétiens n'ont employé dans aucun temps les expressions dont se sert ici Lucien: Ἱερεῦσι, leurs *hommes sacrés*, Γραμματεῦσιν, leurs *Scribes*; ils nommoient les Prêtres Πρεσβύτεροι, & n'ont jamais eu de *Scribes*. Quand Lucien dit plus bas, que Pérégrin fut *Prophete*, *Président des assemblées*, *Chef de Synagogue*, &c. ce sont encore des dénominations empruntées des Juifs, & qui prouvent, comme nous l'avons dit dans la Préface, que notre Auteur n'avoit qu'une connoissance très-superficielle des premiers Chrétiens & de leurs usages religieux. Il le

» comme des enfans, & en peu de temps,
» il devint parmi eux Prophete, Président de leurs assemblées religieuses,
» Orateur; en un mot, tout à lui seul.
» Il expliqua les Livres que d'autres
» avoient faits parmi eux, & en composa lui-même un grand nombre. Aussi
» le regardoient-ils comme un Dieu,
» comme un Législateur, & ils lui donnoient le titre de Chef. Ils réverent
» encore l'illustre personnage qui fut
» crucifié dans la Palestine, pour avoir
» le premier introduit parmi le peuple
» cette nouvelle doctrine. Protée s'étant trouvé coupable de ce crime,
» fut chargé de fers, ce qui ne contribua pas peu à la célébrité qu'il eut
» dans la suite, & ne servit qu'à fortifier le goût décidé qu'il avoit déjà

---

montre encore mieux, lorsqu'il suppose qu'ils avoient autant de respect pour les Livres de Pérégrin que pour leurs Livres sacrés, & qu'ils révéroient ce Pérégrin lui-même comme un Dieu.

» pour en imposer par des prestiges
» & faire parler de lui. Les Chrétiens,
» qui regarderent sa détention comme
» une calamité commune, se donne-
» rent, tant qu'elle dura, toutes sor-
» tes de mouvemens pour le délivrer.
» N'ayant pu réussir à cet égard, ils
» lui rendirent d'ailleurs tous les soins
» possibles, avec tout le zele dont ils
» étoient capables. Dès le grand matin,
» on voyoit à la prison, de vieilles fem-
» mes, quelques veuves, & des enfans
» orphelins (*). Les plus qualifiés d'en-
» tre eux obtenoient des gardes, qu'ils

(*) Lucien, dit Dusoul, un de ses plus habiles Commentateurs, & l'un des plus sensés; Lucien loue dans *Toxaris* des traits d'amitié bien moins héroïques que ceux-ci. Mais il n'y avoit que la charité chrétienne qui pût inspirer tant de courage à de vieilles femmes, à des veuves & à des orphelins. Puis il ajoute : Et l'on osera dire, après cela, que les Livres du Nouveau Testament ne conseillent nulle part les devoirs de l'amitié ?

» gagnoient par argent, la permission
» de passer les nuits avec lui (*) : on y
» apportoit ensuite des mets de toute
» espece (**), on y lisoit leurs Livres
» sacrés; & l'illustre Pérégrin, car alors
» il portoit encore ce nom, n'étoit rien
» moins à leurs yeux qu'un nouveau
» Socrate (***). Les Chrétiens même

(*) Pour prier en commun; ce que Lucien ne savoit pas & ne pouvoit pas dire, mais qu'il insinue en ajoutant qu'on y lisoit les Livres sacrés.

(**) Lucien voudroit faire entendre que les Chrétiens se livroient sans réserve à la bonne chere & aux plaisirs de la table. Mais il est évident que ces repas, connus sous le nom d'*Agapes*, consistoient simplement en ce que chacun apportoit sa nourriture ordinaire, & qu'il ne s'y passoit aucune chose indigne du nom Chrétien. On peut consulter sur tout ceci, *les Mœurs des Chrétiens*, par M. de Fleury.

(***) Si Pérégrin étoit alors sincere, ou si du moins il avoit l'apparence de l'être, il n'est pas étonnant que les vrais Chrétiens eussent du respect & de la vénération pour lui, comme ils

» de plusieurs villes d'Asie députerent
» en commun quelques-uns d'entre eux
» pour lui apporter des secours, le dé-
» fendre & le consoler; car ils mon-
» trent une activité incroyable, quand
» il arrive publiquement quelque évé-
» nement de cette nature, & pour tout
» dire en un mot, ils mettent tout en
» usage. Ainsi la détention de Pérégrin
» lui valut de grandes sommes d'ar-
» gent, & il lui en revint un grand pro-
» fit. Ces malheureux sont persuadés
» qu'ils seront immortels & vivront
» éternellement; ce qui fait que la plu-
» part d'entre eux méprisent la mort,
» & se présentent d'eux-mêmes pour
» l'affronter (*). Leur premier Législa-
» teur leur a persuadé qu'ils sont tous
» freres les uns des autres, lorsqu'une

---

en avoient pour tous ceux qui souffroient patiemment les persécutions pour la foi de J. C.

(*) Cet endroit sembleroit annoncer que Lucien ne croyoit pas à l'immortalité de l'ame.

» fois ils ont apostasié & renié les Dieux
» des Grecs, pour adorer leur Sophiste
» crucifié, & vivre selon ses loix. Ain-
» si tout est absolument indifférent à
» leurs yeux, & tous les biens sont
» communs entre eux. Ils adoptent ces
» divers dogmes sans trop savoir pour-
» quoi. Si un fourbe, adroit & habile à
» tirer parti des conjonctures, vient se
» présenter devant eux, il s'enrichit en
» peu de temps, & se moque ensuite
» de la simplicité de ses dupes. Cepen-
» dant Pérégrin fut élargi par le Gou-
» verneur de Syrie, qui aimoit la Phi-
» losophie, & qui après avoir connu
» la manie de cet insensé à chercher la
» mort pour se faire un nom, le ren-
» voya sans le faire punir, parce qu'il
» ne le jugea pas même digne de l'ani-
» madversion des Loix. De retour dans
» sa patrie, il retrouva les esprits en-
» core fort mal disposés, par le sou-
» venir de son parricide, & beaucoup
» de ses concitoyens résolus à le tra-

» duire en Justice. D'ailleurs la plus
» grande partie de ses biens avoit été
» dissipée en son absence, & il ne lui en
» restoit plus que pour environ quinze
» talens; car la succession entiere de
» son pere montoit à trente tout au
» plus, & non pas à cinq mille, comme
» l'a prétendu le ridicule Théagene:
» Parium, sa patrie (*), & cinq villes
» des environs, ne rendroient pas cette
» somme, quand on les vendroit avec
» tous les animaux qu'elles renferment,
» & ce qui peut s'y trouver d'ailleurs.
» On parloit donc beaucoup de son
» crime, & on l'en accusoit plus que
» jamais, de sorte qu'il avoit tout lieu
» d'appréhender de se voir au premier
» moment cité devant les Tribunaux.
» Ce qui sur-tout irritoit le peuple,
» c'étoit, comme ils disoient, d'avoir
» vu le bon vieillard périr d'une ma-
» niere aussi atroce & aussi affligeante.

(*) Parium est une ville de l'Hellespont.

» Mais admirez, je vous prie, com-
» ment le sage Protée s'est tiré de ce
» mauvais pas & a su échapper au dan-
» ger. Il eut soin de peigner sa barbe,
» se couvrit d'un vieux manteau, prit
» une besace sur ses épaules, un bâton
» à la main, & parut dans l'assemblée
» de ses concitoyens dans l'accoûtre-
» ment le plus propre à exciter la com-
» passion. Quand il fut en présence de
» tout le monde, il supplia la multi-
» tude de permettre que tous les biens
» de son pere, d'heureuse mémoire,
» fussent partagés au Public. Dès que
» le peuple eut entendu ces paroles,
» tout ce qu'il y avoit de pauvres &
» de gens avides dans l'assemblée se
» mirent à crier : Voilà le seul Sage,
» le seul vrai Patriote, le seul émule
» de Diogene & de Cratès ! Ses enne-
» mis avoient dès-lors la bouche fer-
» mée, & si quelqu'un osoit parler de
» son crime, il étoit aussi-tôt pour-
» suivi à coups de pierres. Il reprit une

» seconde fois sa vie errante & vagabonde, trouvant des ressources suffisantes dans l'appui des Chrétiens, qui ne le laissoient manquer de rien. Il passa ainsi quelque temps dans l'abondance. Ayant ensuite manqué à quelques articles de leurs Loix, en mangeant, je pense, quelques mets défendus parmi eux, ils ne voulurent plus le recevoir. Réduit à l'indigence, il crut devoir rétracter le don fait à sa patrie, & recouvrer ses biens par l'autorité de l'Empereur, à qui il présenta une requête pour se les faire rendre. Mais sa démarche fut inutile, parce que ses compatriotes envoyerent une députation au Prince, qui lui ordonna de s'en tenir à ce qu'il avoit fait de son plein gré. Il fit alors un troisieme voyage, & partit pour aller voir Agathobule en Egypte. Ce fut là qu'on le vit mettre en pratique l'admirable usage des Cyniques. Il parut en public, la tête à

» moitié rasée, le visage couvert de
» boue, & dans la posture la plus hon-
» teuse; il fit en présence d'un grand
» nombre de spectateurs, ce-que ceux
» de la secte appellent *la chose indiffé-*
» *rente*. Après cela, il se faisoit frapper
» ou se frappoit lui-même avec une fé-
» rule sur le derriere; sans parler d'au-
» tres scènes plus fortes encore. Après
» ces coups d'essai, il s'embarqua pour
» l'Italie, & à la sortie du vaisseau il
» se mit à vomir des invectives contre
» tout le monde, & particuliérement
» contre l'Empereur, qu'il savoit être
» le plus doux & le plus tolérant des
» hommes (*). Il n'en devint que plus
» impudent. Ce Prince, avec raison,
» méprisoit les injures, & ne croyoit
» pas que sa dignité fût intéressée à pu-
» nir un charlatan de Philosophie, qui
» faisoit métier d'insulter le premier
» venu. Notre homme par-là se rendit

(*) C'est l'Empereur Antonin le Pieux.

» plus fameux. Déjà sa manie lui avoit
» procuré une certaine considération
» dans l'esprit des sots, lorsque le Pré-
» fet de la ville, homme sage & sensé,
» s'appercevant qu'il devenoit trop
» audacieux, le chassa, en disant que
» Rome n'avoit pas besoin d'un pareil
» Philosophe. Sa sortie accrut encore
» sa renommée ; il n'étoit question que
» du Philosophe banni pour sa trop
» grande liberté de parler, & on le
» mettoit à côté de Musonius, de
» Dion, d'Epictete & d'autres Philo-
» sophes de ce genre. Étant venu en
» Grece, il invectiva également les ha-
» bitans de l'Élide, & vouloit persua-
» der aux Grecs de prendre les armes
» contre les Romains. Un Citoyen re-
» commandable par ses belles connois-
» sances & par sa dignité, qui, entre
» autres services rendus à la Grece,
» avoit fait conduire des eaux à Olym-
» pie, & pourvu à ce que les specta-
» teurs ne mourussent pas de soif, ne

» fut pas plus que d'autres à l'abri de
» ses invectives. Il lui reprochoit de
» rendre les Grecs efféminés. Il faut,
» disoit-il, que les spectateurs des Jeux
» Olympiques supportent la soif, &
» soient même disposés à périr des ma-
» ladies aiguës que la sécheresse du cli-
» mat occasionne nécessairement dans
» une aussi grande multitude; & en te-
» nant de pareils propos, il buvoit lui-
» même de cette eau. Peu s'en fallut
» que tout le monde ne fondît sur lui,
» & ne l'engloutît sous un monceau de
» pierres; mais le brave homme évita
» la mort en se réfugiant près de la sta-
» tue de Jupiter. Dans l'Olympiade sui-
» vante, il présenta aux Grecs une ha-
» rangue qu'il avoit composée pendant
» les quatre années d'intervalle; il y
» faisoit l'éloge de celui à qui on étoit
» redevable des eaux, & s'excusa lui-
» même sur ce qu'il avoit pris la fuite
» aux Jeux précédens. Personne ne
» s'occupoit plus de lui, & il ne faisoit

» plus la moindre sensation, parce que
» tous ses moyens étoient usés; il ne
» pouvoit plus trouver d'injures nou-
» velles pour insulter les passans & se
» faire admirer. Comme ce fut-là l'u-
» nique objet de son ambition dans
» tous les temps, il a fini par son beau
» projet du bûcher, & il a fait publier,
» dès les précédentes Olympiades, qu'il
» se brûleroit un jour lui-même. A pré-
» sent il s'occupe des mêmes charlata-
» neries : on le voit, dit-on, creuser
» un fossé, y porter du bois, & il pro-
» met l'action la plus héroïque & la
» plus merveilleuse. Il auroit fallu, je
» pense, attendre la mort, & ne point
» se hâter de quitter la vie; s'il avoit
» absolument résolu de ne plus vivre,
» il n'avoit besoin ni de bûcher, ni de
» tout cet appareil tragique; il y a tant
» d'autres manieres de mourir! Si le feu
» lui paroissoit plus digne d'un Disciple
» d'Hercule, que n'alloit-il sur quel-
» que montagne couverte de bois, se

» brûler ſans témoins, ou en préſence
» d'un nouveau Philoctète, tel que
» ſon Théagene, par exemple? Mais
» non; c'eſt à Olympie, où il aura
» un grand concours de ſpectateurs;
» c'eſt, pour ainſi dire, en plein théâtre
» qu'il veut ſe brûler! Sans doute, c'eſt
» une fin bien digne de lui; car il eſt
» juſte que les parricides & les Athées
» portent la peine due à leurs crimes;
» & à ces titres, il eſt vrai de dire qu'il
» ſubit ſa deſtinée beaucoup trop tard;
» il y a long-temps qu'il auroit dû ſouf-
» frir les tourmens du taureau de Pha-
» laris, plutôt que d'être en un clin-
» d'œil ſuffoqué par la flamme; car
» j'entends dire à bien des gens, qu'il
» n'eſt pas de mort plus prompte: on
» ouvre la bouche, & l'on expire. Il a,
» je penſe, imaginé de donner cette
» ſcène, parce qu'il aura cru qu'il étoit
» beau d'être brûlé dans un champ ſa-
» cré, où il n'eſt pas permis d'inhumer
» les autres morts. Vous avez ſûrement

» entendu dire que jadis un particulier
» voulant se rendre fameux, ne trou-
» va pas d'autre moyen d'y parvenir,
» que de réduire en cendres le temple
» de Diane à Ephese. Protée a formé à
» peu près un semblable projet, tant il
» est passionné pour la gloire. Il affecte
» de dire qu'il veut donner aux hom-
» mes un exemple utile, en leur appre-
» nant à mépriser la mort & toutes les
» autres terreurs; mais ce n'est pas à
» lui, c'est à vous, Messieurs, que je
» demanderai si vous voudriez que les
» méchans fussent imitateurs d'une pa-
» reille bravade, & parvinssent à se-
» couer les craintes de la mort, des
» flammes & des souffrances? Non assu-
» rément, vous ne le voudriez pas.
» Après cela, comment Protée pré-
» tendra-t-il qu'il est utile aux gens de
» bien, sans voir qu'il engage les scé-
» lérats à affronter tous les dangers,
» en les rendant plus audacieux? Sup-
» posons qu'il n'y ait que des citoyens

» vertueux qui en viennent à ce point
» d'apathie, je vous demanderai en-
» core, s'il seroit à souhaiter que vos
» enfans eussent cette façon de penser?
» Vous ne le direz certainement pas.
» Au reste, à quoi bon tant de raison-
» nemens, quand nous voyons que
» pas un de ses disciples n'en voudroit
» faire autant? N'a-t-on pas droit, par
» exemple, de demander à Théagene,
» qui imite son Maître dans tout le
» reste, pourquoi il ne l'imite pas éga-
» lement en ceci? pourquoi il ne l'ac-
» compagne pas, quand il va, comme
» il l'a dit lui-même, rejoindre Her-
» cule? Pour être heureux de tout
» point en un instant, il lui suffit de se
» précipiter dans les flammes. La fidé-
» lité d'un disciple ne consiste pas dans
» la besace, le bâton & le manteau; on
» ne court point de risque à prendre
» ce costume; rien de plus facile, rien
» qui soit plus à la portée de tout le
» monde: mais il faut suivre son Maî-

» tre dans sa fin, comme dans son dé-
» but; élevet à son exemple un bûcher
» de branches de figuier les plus vertes
» possibles, & se jeter au milieu de
» la fumée pour en être étouffé : car
» le feu n'est pas seulement la mort
» d'Hercule & d'Esculape, c'est aussi
» celle des sacriléges & des homicides
» condamnés à périr de cette maniere.
» Je conseillerois donc à nos braves de
» préférer la fumée; c'est une fin beau-
» coup plus digne d'eux. D'ailleurs, si
» Hercule a jamais pris cette résolu-
» tion hardie, il n'y fut porté que par
» l'effet du sang du centaure Nessus,
» qui, comme le dit la Tragédie, le
» consumoit d'un feu secret. Mais ce-
» lui-ci, par quel motif se jette-t-il dans
» les flammes? Est-ce pour montrer sa
» patience, comme les Brachmanes (*)?

(*) Cicéron dit en parlant des Brachmanes: *Quæ Barbaria Indiâ vastior aut agrestior? In eâ tamen gente, primùm ii qui sapientes habentur, nudi*

» Théagene a jugé à propos de le met-
» tre en parallele avec eux ; comme
» s'il n'y avoit pas dans l'Inde, ainsi
» qu'ailleurs, des insensés & des hom-
» mes avides de vaine gloire. Au reste,
» qu'il les imite de tout point : ils ne
» se précipitent pas au milieu d'un bû-
» cher enflammé; mais, au rapport d'O-
» nésicrite, Gouverneur d'Alexandre,
» qui a vu Calanus se brûler, ils sont
» immobiles auprès du brasier ardent,
» & se laissent rôtir avec patience ;
» puis montant sur le bûcher, ils gar-

ætatem agunt, & Caucasi nives hiemalemque vim perferunt sine dolore ; cùmque ad flammam se applicaverint, sine gemitu aduruntur. Tuscul. V, Chap. xxvij. Pline, Quinte-Curce, Strabon, Arrien, & la plupart des Anciens ont parlé de cette Nation, comme d'un peuple de Sages. Lucien, dans le Dialogue de la double accusation, met leur éloge dans la bouche de la Philosophie même. Les Voyageurs modernes ont retrouvé les mêmes mœurs & la même sagesse parmi eux.

» dent toujours la même contenance, » & y reſtent couchés dans la même » poſition, ſans qu'on leur voie faire » le plus petit mouvement. Mais quelle » merveille que celui-ci meure étouffé » par la flamme, au moment même où » il doit s'y jeter ! Il ne faut pas déſeſ- » pérer cependant de l'en voir ſortir à » demi-brûlé, à moins que tant d'ap- » prêts ne doivent, comme on le pré- » tend, aboutir à rien autre choſe qu'à » conſtruire un grand bûcher dans une » foſſe profonde. Quelques perſonnes » ſoutiennent qu'il veut changer de » réſolution, & que déjà il débite cer- » tains contes; par exemple, que Ju- » piter ne voudroit pas voir ſouiller » un lieu qui lui eſt conſacré. Que Pé- » régrin ſoit fort tranquille à cet égard; » je peux bien lui jurer qu'aucun des » Dieux ne ſera fâché de lui voir finir » ſes jours par un ſupplice. Au reſte, » il ne lui eſt plus ſi facile de ſe rétrac- » ter; les Cyniques qui l'accompagnent

» l'excitent à suivre son dessein, le
» poussent dans le bûcher, enflamment
» son courage, & bannissent la crainte
» de son cœur. Tout ce que je trou-
» verois d'agréable en ceci, seroit de
» le voir entraîner avec lui deux de ses
» amis dans les flammes. J'entends dire
» qu'il ne veut plus que désormais on
» l'appelle Protée, & qu'il prend le
» nom du Phœnix, parce que cet oi-
» seau des Indes se jette, dit-on, dans
» le feu, lorsqu'il est parvenu à une
» extrême vieillesse. Il a soin aussi de
» faire courir divers bruits de sa per-
» sonne, & il s'applique de prétendus
» vieux oracles, qui déclarent qu'il est
» écrit dans les Destins que Protée est
» le Génie qui doit présider à la nuit;
» d'où il est clair qu'il prétend à l'hon-
» neur des autels, & qu'il espere avoir
» une statue d'or. Je ne serois pas sur-
» pris que dans une aussi grande mul-
» titude de spectateurs, il se trouvât
» beaucoup de gens simples qui se di-

» ront guéris par lui de la fievre quarte, » & prétendront que ce Génie de la » nuit leur a apparu dans les ténebres. » J'oserois presque prédire que ces mi- » sérables imposteurs, ses disciples, » vont élever un temple & établir un » oracle sur le lieu de son bûcher, par » la raison que Protée, premier du » nom, & fils de Jupiter, prédisoit l'a- » venir. Je parierois encore qu'ils éta- » bliront des Prêtres pour les flagella- » tions, les brûlures & autres prestiges » semblables; ou bien ils vont imagi- » ner des mysteres nocturnes, qui se- » ront célébrés avec des torches en » main, autour de son bûcher. Théa- » gene, à ce que m'a rapporté un de » mes amis, répand déjà que la Sibylle » a prédit tout ceci. Écoutez les vers » qu'il cite en conséquence;

» Lorsque le plus grand des Cyniques,
» Protée, aux fêtes Olympiques,
» Près l'autel du Maître des Cieux
» Allumant un bûcher fameux,

» Bravera l'ardeur de la flamme;
» Que vers l'Olympe radieux,
» Au rang des autres demi-Dieux,
» Le feu fera voler son ame;
» Je veux que parmi les Mortels,
» De la nuit ce Dieu tutélaire
» Compte aussi par-tout des autels;
» Comme Alcide & Vulcain, je veux qu'on le révere.

» Théagene assure qu'il tient ces vers » de la bouche même de la Sibylle. Je » lui réciterai à mon tour un oracle de » Bacis (*) sur le même sujet. Voici les » vers de ce Devin; ils sont un très-» bon pendant des premiers.

» Lorsqu'un Cynique à plusieurs noms,
» Devenu fou de vaine gloire,
» Aura terminé son histoire
» En s'enterrant sous des tisons,
» J'ordonne que ses compagnons,
» Rusés renards & chiens fideles,
» Partagent son sort glorieux.
» Si la peur des flammes cruëlles
» Fait reculer un seul d'entre eux,
» Que chaque Grec armé de pierres,

(*) Bacis étoit un fameux Devin, dont le nom passa à plusieurs de ceux qui après lui se mêlerent de prédire l'avenir.

» Empêche

» Empêche le froid déserteur
» Digne d'habiter les glacieres,
» De prononcer le mot *chaleur*,
» Ou d'oser parler de brûlure
» Quand il ne pense qu'à l'usure,
» Quand sa besace est pleine d'or,
» Et que, pour mieux passer sa vie,
» Il cache aussi comme un trésor,
» Quinze talens dans sa Patrie.

» Eh bien, qu'en pensez-vous, Messieurs? Bacis n'est-il pas aussi bon Prophete que la Sibylle? Aussi je conseillerois dès à présent à tous les illustres compagnons de Protée, de choisir l'endroit où chacun d'eux doit s'évaporer, car c'est ainsi qu'ils appellent se brûler «.

A ce discours, tout le monde s'écria: Qu'on brûle ces malheureux; ils méritent le feu. Et l'Orateur descendit en éclatant de rire; mais

Nestor, quoiqu'en buvant, entendit leurs clameurs (*).]

(*) C'est le premier vers du XIV[e]. Livre de l'Iliade. La citation est assez plaisante. Homere avoit fait à la fin du XIII[e]. Liv. la description d'un

Vous sentez que je veux parler de Théagene. En effet, à peine eut-il entendu le cri du peuple, qu'il remonta pour parler encore ; il se mit à crier de toutes ses forces, & à vomir un torrent d'injures contre celui qui venoit de descendre ; car j'ignore le nom de ce galant homme (*). J'ai laissé le clabaudeur se rompre les poumons, & je suis parti pour aller voir les Athletes ; on disoit que les arbitres des Jeux étoient déjà dans le Pléthrium (**) ; voilà ce qui s'est

combat entre les Grecs & les Troyens ; il avoit ajouté qu'il s'éleva de grands cris dans les deux armées ; il commence le XIVe. Liv. en disant que Nestor, quoiqu'occupé à boire tranquillement dans sa tente, ne laissa pas d'entendre les clameurs des combattans, & sous le nom de Nestor, il fait allusion à Théagene, comme il l'explique aussi-tôt lui-même.

(*) Ce galant homme est très-probablement Lucien lui-même.

(**) Le Pléthrium, selon Suidas, étoit un certain espace distingué dans le Gimnase d'Élis,

passé à Elis. Arrivés à Olympie, nous trouvâmes la partie postérieure du temple toute remplie de gens, dont les uns blâmoient Protée, les autres l'approuvoient. Les deux partis mettoient tant de chaleur dans la dispute, que la plupart d'entre eux en vinrent aux mains; enfin, Protée s'avançant au milieu d'une multitude innombrable, parla de lui-même, derriere l'endroit où les Hérauts disputent entre eux de la force & de l'étendue de la voix; il racontoit les détails de sa vie, les dangers qu'il avoit courus, & toutes les peines qu'il avoit endurées par amour de la Philosophie. Il parla fort longuement; mais la foule me permit à peine d'entendre quelques paroles. A la fin, craignant qu'il ne m'arrivât, dans la presse, quelque accident, comme à plusieurs

---

où se plaçoient les arbitres des combats, pour décerner la victoire & adjuger les prix aux vainqueurs.

autres, je me retirai, disant un éternel adieu à ce Sophiste, qui affectoit de braver la mort, & faisoit lui-même son oraison funebre avant de mourir. Voici quelques mots de sa harangue, qui ne m'ont pas échappé. » Je vou-
» drois, disoit-il, couronner une vie
» d'or par une couronne d'or. Il faut
» que celui qui a vécu comme Her-
» cule, meure aussi comme Hercule,
» & retourne dans la région éthérée.
» Je veux me rendre utile aux hommes
» en leur montrant comment il faut
» mépriser la mort: ainsi ils doivent tous
» me servir de Philoctètes «. Les plus imbécilles de la foule larmoyoient à ces mots, & s'écrioient: *Vivez pour les Grecs*. Les plus sensés lui disoient; *Hâte-toi d'exécuter ton dessein*. Ces dernieres paroles déconcertoient fort le pauvre homme, qui s'étoit attendu à ce que tout le monde se réuniroit pour l'empêcher de se brûler, & l'obliger à conserver ses jours. Forcé, contre son at-

tente, de mettre son beau projet à exécution, l'impossibilité de reculer le fit sensiblement pâlir, quoiqu'il eût déjà auparavant le teint livide d'un mort; on le vit même frissonner de peur, & il cessa de parler. Vous imaginez comme son air déconcerté me fit rire; car je ne me sentois point du tout de compassion pour un amant aussi forcené de la gloire, & le plus fou de tous ceux qui ont jamais été possédés de cette manie. Cependant il continua de marcher au milieu d'un grand concours de peuple, & se repaissoit de vanité en promenant ses regards sur la multitude qui l'admiroit. Le malheureux ne pensoit pas que les infortunés que le bourreau traîne au supplice, sont suivis d'un nombre de spectateurs plus grand encore.

Cependant les Jeux Olympiques se terminerent, & des quatre fois que j'y assistai, ceux-là furent les plus bril-

lans (*). Je ne trouvai point de voiture, parce que tout le monde se reti-

(*) Nous transcrirons encore ici une observation de Dufoul. L'Olympiade, dit-il, où Pérégrin se brûla, répond à l'an 165 de Jésus-Christ, selon la Chronique d'Eusebe & les Notes de Scaliger sur cette Chronique. Lucien dit avoir assisté quatre fois aux Jeux Olympiques, qui, comme on sait, se célébroient de quatre ans en quatre ans; s'il y assista quatre fois de suite, il faudra conclure qu'il est venu dans la Grece vers l'an 150 de Jésus-Christ, ou à peu près. Si au contraire les quatre Jeux auxquels il assista ne furent pas consécutifs, & qu'il y ait eu une Olympiade intermédiaire en son absence, il sera venu en Grece pour la premiere fois, quatre ou cinq ans avant l'an 150. Or, dans le Dialogue intitulé *la double Accusation*, il assure lui-même que dans ce premier voyage de Grece, il étoit encore jeune & peu connu. Ces différens indices font conjecturer qu'il naquit vers l'an 120 de l'Ere Chrétienne, qu'il renonça à la profession de Rhéteur vers l'an 160, & qu'il a écrit cette histoire de la mort de Pérégrin avant l'âge de cinquante ans.

roit à la fois, & je fus obligé de rester malgré moi. Protée différant toujours, annonça enfin qu'il attendroit la nuit pour donner le spectacle de sa brûlure. Quelqu'un de mes amis m'ayant pris avec lui, je me levai au milieu de la nuit, & je fus droit à Harpina, où étoit le bûcher (*). Il y a vingt stades d'Olympie à cet endroit, en suivant l'Hippodrome vers l'Orient. En arrivant, nous apperçûmes un bûcher qui étoit pratiqué dans une fosse, & s'élevoit à la hauteur de six pieds; il étoit sur-tout composé de bois résineux & de sarment, afin que le feu y

(*) M. Danville ne fait aucune mention de cet endroit, ni dans ses Cartes, ni dans sa Géographie ancienne. Mais Pausanias dit en propres termes, que c'étoit une ville de l'Élide, sur les bords du fleuve Arpinnates, où l'on voyoit de son temps des ruines & des restes d'autels. L'Hippodrome étoit la campagne où se faisoient les courses de chevaux dans les Jeux Olympiques.

prît d'abord. Au lever de la Lune, car il falloit auſſi que cet aſtre fût témoin d'une auſſi belle action, l'on vit Protée s'avancer dans ſon coſtume ordinaire, & avec lui les principaux Cyniques, notamment l'illuſtre Théagene, un flambeau à la main, & rempliſſant avec beaucoup de dignité le ſecond perſonnage dans cette ſcène. Le premier portoit également un flambeau. Ils allumerent le bûcher chacun de leur côté, & les matieres combuſtibles qui le compoſoient eurent bientôt formé une grande flamme. Alors Protée (renouvelez, je vous prie, votre attention), Protée dépoſa ſa beſace, ſon manteau & ſa maſſue d'Hercule (*), & ne garda pour tout vêtement qu'une vieille chemiſe ſale. Il demanda alors de l'encens

(*) Lucien, dans ſa déclamation *contre un ignorant qui tiroit vanité de ſa nombreuſe Bibliotheque*, ſe moque très-plaiſamment de quelque fanatique qui avoit acheté un talent le bâton de Protée.

pour le jeter dans le feu ; quelqu'un lui en donna, & après l'avoir jeté, il se tourna vers le Midi, cérémonial encore important dans cette Tragédie : *Mânes de mon pere & de ma mere*, s'écria-t-il, *daignez me recevoir favorablement.* A ces mots, il se précipita dans le bûcher, & il disparut à l'instant dans les tourbillons de flamme.

Je vous vois rire de nouveau à ce dénouement de la piece, mon cher Cronius. Que cet homme eût invoqué les manes de sa mere, je ne lui en aurois pas su mauvais gré; mais j'ai trouvé fort plaisant qu'il y joignît ceux de son pere, & je n'ai pu m'empêcher de rire en me rappelant le genre de mort du bon homme. Les Cyniques rangés autour du bûcher ne pleuroient pas, mais regardoient les flammes en silence, & affectoient un air triste & composé. Ne pouvant plus tenir à leurs simagrées : Retirons-nous, dis-je; pauvres sots! quel agrément trouvez-vous

à voir rôtir un vieillard & à respirer la mauvaise odeur de son bûcher? Attendez-vous qu'il vienne ici un Peintre pour vous tirer en groupe, comme on a représenté les amis de Socrate autour de lui dans sa prison? Ils entrerent en fureur, m'accablerent d'injures, & plusieurs même voulurent faire usage de leur bâton. Comme je les menaçai à mon tour de jeter quelques-uns d'entre eux dans le bûcher, & de les envoyer à la suite de leur Maître, ils s'appaiserent & se tinrent en repos.

En revenant, je m'occupai, mon cher, à rêver en moi-même sur l'amour de la célébrité, & sur la force de cette passion qui maîtrise ceux mêmes qui méritent le plus l'admiration des hommes, & qui avoit tyrannisé bien plus encore ce malheureux, dont toute la vie avoit été un tissu de folies & de sottises vraiment dignes du feu.

Je rencontrai beaucoup de gens qui alloient jouir de ce spectacle, persua-

dés qu'ils trouveroient Protée encore vivant; car on avoit débité la veille, qu'il ne monteroit ſur le bûcher qu'au point du jour, pour ſaluer le Soleil à ſon lever, comme on dit que font les Brachmanes. J'ai retenu ceux qui ne ſe ſoucioient pas même de voir la place de l'exécution, ni d'emporter quelques reliques du bûcher. Mais, mon ami, je n'ai pas eu peu à faire, quand il m'a fallu répondre à toutes les queſtions que me faiſoient des milliers de perſonnes, & entrer dans le détail des plus petites circonſtances. Si j'avois affaire à un homme éclairé, je lui racontois la choſe tout ſimplement comme vous venez de la lire, & telle qu'elle s'eſt paſſée. Quand je voyois des gens ſottement crédules m'écouter la bouche béante, mon récit devenoit infiniment plus impoſant. Je leur diſois, par exemple, qu'au moment où Protée s'étoit précipité dans le bûcher, on avoit reſſenti un grand tremblement de

terre, qui avoit été précédé de mugissemens sourds; qu'un vautour étoit sorti du milieu des flammes & s'étoit envolé aux Cieux, en s'écriant d'une voix humaine : *J'ai quitté la terre, je vais habiter l'Olympe* (*). Mes bonnes gens paroissoient alors saisis de frayeur & pénétrés d'une religieuse vénération; ils me demandoient si le vautour avoit pris son essor vers l'Orient ou vers l'Occident; & je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. En me mêlant dans la foule, je me trouvai près d'un vieillard à cheveux blancs, & qui inspiroit la confiance, à juger de lui par sa barbe & son air respectable; il racontoit bien d'autres merveilles de Protée! Il venoit de le voir depuis

(*) Cette idée du vautour est une plaisanterie de Lucien contre les Cyniques. Le vautour est vorace parmi les oiseaux, comme les chiens parmi les quadrupedes, comme les Cyniques parmi les hommes.

qu'il avoit été consumé par les flammes; il lui avoit apparu revêtu d'une robe blanche; il le quittoit à l'instant même, sous le portique Heptaphone(*), où il l'avoit vu se promener d'un air joyeux & content, avec une couronne d'olivier sur la tête (**). Le vieillard ajouta ensuite la circonstance du vautour, & jura qu'il avoit vu lui-même s'élever au dessus du bûcher, cet oiseau que j'avois mis en liberté quelques instans auparavant, pour m'amuser aux dépens d'une foule de stupides & de sots. Imaginez, après cela, quelles merveilles on ne débitera pas dans la suite du célebre bûcher; combien d'abeilles viendront s'y reposer! combien de cigales s'y rassemble-

(*) Ce portique étoit appelé Heptaphone, par la raison, dit Suidas, que la voix d'un homme y étoit répétée sept fois.

(**) C'étoit la couronne des vainqueurs aux Jeux Olympiques.

ront ! combien on verra de corneilles voler au dessus, comme au tombeau d'Hésiode ! combien d'autres prodiges semblables on va publier ! Je suis même assuré que bientôt Protée aura des statues, non seulement parmi les habitans de l'Élide, mais parmi tous les autres Grecs, auxquels, dit-on, il a envoyé des lettres circulaires; on prétend qu'il en a adressé à toutes les villes distinguées, & qu'elles renferment des préceptes, des exhortations & des regles à suivre. Il avoit même choisi pour cela, parmi ses prosélytes, des émissaires, qu'il appeloit messagers de la Mort & courriers des Enfers.

Telle fut la fin de l'infortuné Protée, qui, pour le peindre en peu de mots, n'avoit jamais tenu compte de la vérité en sa vie; qui, dans tous ses discours & toutes ses actions, n'eut en vûe qu'une vaine gloire & l'approbation de la populace, qui porta cette manie jusqu'à se précipiter dans les

flammes pour faire parler de lui, lors même qu'il ne pourroit plus être sensible aux louanges, ni les entendre.

Encore une anecdote qui vous fera rire plus que tout le reste, & je finis. Vous devez vous rappeler qu'à mon arrivée de Syrie, je vous racontai comment je voyageai avec lui depuis la Troade. Je vous parlai de la mollesse qu'affecta ce personnage dans le vaisseau, & du beau jeune homme qu'il avoit formé aux moeurs des Cyniques, pour avoir aussi un Alcibiade avec lui. Je n'ai point oublié la frayeur pusillanime & le trouble où le jeta un ouragan furieux, qui s'éleva au milieu de la nuit, lorsque nous étions dans la mer Égée; vous avez su que cet homme admirable pleura avec les femmes de l'équipage en voyant les flots amoncelés sur nos têtes, quoiqu'il se soit efforcé de paroître supérieur aux craintes de la mort. Mais ce dont j'ai encore été informé, c'est que neuf jours à peu

près avant sa fin, il eut pendant la nuit un grand vomissement, causé probablement par une indigestion, & il fut attaqué d'une grande fievre. Je tiens cette aventure du Médecin Alexandre, qu'on avoit appelé pour le voir. Celui-ci le trouva dans un accès des plus violens, & se roulant à terre. Protée le conjuroit, pour ainsi dire, à mains jointes, & dans les termes les plus touchans, de lui donner de l'eau froide; le Médecin n'en voulut rien faire, & se contenta de lui dire : Si vous avez absolument besoin de la mort, elle se présente d'elle-même à votre porte; vous n'avez qu'à la suivre, & elle vous épargne la peine de désirer un bûcher. L'autre répondit qu'un genre de mort commun à tous les hommes ne seroit pas assez glorieux pour lui. Je l'ai vu moi-même, peu de jours avant sa mort, se frotter d'un médicament très-âcre, pour s'éclaircir les yeux en pleurant; sans doute Éaque n'admet point au

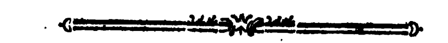
rang des morts ceux qui ont la vue trouble ! N'eſt-ce pas, à peu près, comme ſi un patient ſe faiſoit panſer un mal de doigt avant d'aller au ſupplice ?

Qu'eût fait Démocrite, à votre avis, s'il eût été témoin de tout ceci? Croyez-vous qu'il eût ri autant que le ſujet le mérite ? croyez-vous qu'il eût pu ſuffire à ſon envie de rire ? Riez donc auſſi, mon ami, ſur-tout quand vous ſaurez que cet homme a trouvé des admirateurs.





LES FUGITIFS.



APOLLON, JUPITER, LA PHILOSOPHIE, HERCULE, MERCURE, PLUSIEURS INCONNUS, UN MAITRE D'ESCLAVES, ORPHÉE, LES FUGITIFS, UN HOTE, UNE FUGITIVE.

APOLLON. Est-il vrai, mon pere, comme on le dit, qu'un vieillard, maître passé dans l'art de faire des tours merveilleux, vient de se brûler lui-même aux Jeux Olympiques? C'est la Lune qui nous l'assure; elle l'a vu, dit-elle, au milieu des flammes.

JUPITER. L'aventure n'est que trop vraie, & je voudrois pour beaucoup qu'elle ne fût pas arrivée.

APOLL. Pourquoi? cet homme étoit-il trop vertueux pour mériter de périr par le feu?

JUP. Cela peut être; mais je me ſouviens d'avoir bien ſouffert de la mauvaiſe odeur qui s'élevoit du bûcher; je ne conçois rien de ſi déſagréable que celle de la chair humaine rôtie. J'aurois péri étouffé par la plus inſupportable fumée, ſi je n'étois parti ſur le champ, & comme je me trouvois, pour me ſauver en Arabie; là, malgré l'abondance de parfums, d'aromates & d'encens, je me croyois toujours au milieu de cette abominable vapeur, qui ſembloit me ſuivre par-tout malgré moi; & maintenant encore, quand j'y penſe, peu s'en faut que je n'aye envie de vomir.

APOLL. Mais quel étoit donc le deſſein de cet homme? & que pouvoit-il eſpérer en ſe précipitant dans un braſier ardent?

JUP. Eh! mon fils, il faudroit faire le même reproche à Empédocle, qui, avant celui-ci, s'eſt également précipité dans une fournaiſe en Sicile.

APOLL. Cela s'appelle prendre un parti bien désespéré : mais qui a pu lui inspirer une pensée aussi noire?

JUP. Je vais te rendre le discours qu'il prononça en pleine assemblée, pour exposer les motifs qui l'ont déterminé à choisir ce genre de mort. Il a dit, si je m'en souviens...... Mais quelle est cette femme qui accourt avec précipitation? Son trouble & son air éploré annoncent quelque mauvais traitement. Quoi! c'est la Philosophie qui implore mon nom d'une voix tout-à-fait lamentable! Qu'as-tu à pleurer, ma fille? qui te fait quitter la terre pour venir ici? De sots méchans auroient-ils encore conjuré contre toi, comme autrefois, lorsqu'on mit Socrate à mort, sur les délations d'Anytus? Est-ce là ce qui t'engage à fuir les humains?

LA PHILOS. Non, mon pere, ce n'est rien de tout cela. Je puis dire même que la multitude, ou, si vous voulez, le vulgaire ignorant, toujours plein

de respect & d'admiration pour moi, n'a pas cessé de me combler d'éloges & d'honneurs, & qu'il m'a presque adorée, quoiqu'il ne comprît pas bien ce que je disois. Mais il est une espece de gens, je ne sais comment les appeler, qui s'annoncent pour mes disciples & mes amis, & se couvrent de mon nom comme d'un masque; ce sont ceux-là qui m'ont traité de la maniere la plus outrageante.

JUP. Sont-ce les Philosophes qui ont tramé quelque chose contre toi?

LA PHILOS. Non, mon pere; les Philosophes ont à se plaindre autant que moi.

JUP. Et qui t'a donc insultée, si tu n'as à te plaindre ni des ignorans ni des Philosophes?

LA PHILOS. Ceux dont je parle, font, pour ainsi dire, entre les uns & les autres, une classe à part. Ils ont des Philosophes l'extérieur, le regard, la démarche & le maintien; ils prétendent

qu'ils combattent ſous mes étendards, s'autoriſent de mon nom, & ſe diſent mes diſciples, mes compagnons & mes amis. Mais toute leur vie n'eſt que ſcélérateſſe, ignorance, audace & libertinage, ce qui n'eſt pas un léger affront pour moi & les miens. Voilà, mon pere, les inſolens dont j'ai voulu me ſauver.

JUP. Voilà bien des choſes graves, ma fille; mais en quoi précisément t'ont-ils offenſée?

LA PHILOS. Voyez, mon pere, ſi je me plains ſans raiſon. Il n'y avoit ni juſtice, ni frein, ni loi ſur la terre; l'ignorance & la diſcorde dominoient ſur tout, & mettoient le trouble partout. Par commiſération pour les hommes victimes de leur aveuglement, vous m'avez envoyée au milieu d'eux pour y faire ceſſer les injuſtices & les violences, pour les forcer à ne pas ſe conduire en bêtes féroces les uns à l'égard des autres, pour qu'ils reconnuſſent le

vrai en toutes choses, & vécussent plus paisiblement. Ma fille, me disiez-vous en me députant alors, vous voyez quelles sont les mœurs des hommes, & comme ils sont esclaves de leur peu de lumieres; la compassion que mon cœur éprouve pour eux, m'engage à vous choisir parmi tous les habitans du Ciel, parce que je ne vois que vous seule capable de remédier à tant de maux.

JUP. Je me souviens de t'avoir tenu un semblable langage. Dis-moi donc comment ils t'ont reçue, & ce que tu as à souffrir aujourd'hui de leur part.

LA PHILOS. Je ne me rendis pas d'abord chez les Grecs. Je voulus commencer par ce qu'il y avoit de plus difficile dans ma mission, par instruire & éclairer les Barbares. A mon arrivée, je passai donc les Grecs, que je regardois comme faciles à dompter par le frein de la sagesse, & à faire plier sous mon joug. Je fus premiérement chez

les Indiens, le plus grand peuple de la terre; je les déterminai ſans peine à deſcendre de leurs éléphans, pour ſe familiariſer avec moi; au point que les fortunés Brachmanes qui habitent les confins des Néchréens & des Oxydraques (*), ſoutiennent tous mon parti & vivent ſelon mes préceptes; auſſi jouiſſent-ils de la plus grande conſidération parmi tous leurs voiſins. Ils terminent leur vie d'une maniere tout-à-fait admirable.

(*) Les Néchréens ne ſont connus d'aucun Géographe ancien; auſſi Duſoul ſubſtitue-t-il à ce nom celui des Arachoſiens, qui, ſelon M. Danville, ſont ſitués, ainſi que les Oxydraques & les Brachmanes, dans la partie de l'Inde en deçà du Gange, vers le fleuve Indus, au deſſus du confluent de l'Acéſinès & de l'Hypanis; on ſait d'ailleurs qu'on a trouvé chez les Indiens, des Sciences & de la Police, dès les premiers temps que le pays a été connu, c'eſt-à-dire, long-temps avant qu'Alexandre y portât ſes armes.

JUP.

JUP. Tu veux parler des Gymnosophistes : on m'en a dit beaucoup de choses; entre autres, qu'ils montoient sur un vaste bûcher pour s'y laisser brûler, sans faire aucun mouvement, sans changer de contenance ou de situation. Mais il n'y a rien de bien surprenant à cela, puisque j'ai vu derniérement pareille chose à Olympie. Tu as sûrement été comme moi témoin de la brûlure de ce vieillard.

LA PHILOS. Je n'ai pas voulu y paroître, dans la crainte d'y trouver les scélérats dont je vous parle; je les y voyois courir en foule, pour insulter tous ceux qui s'y rassembloient, & remplir de leurs bruyans aboiemens les portiques qui sont derriere le temple (*).

(*) Il y avoit par-derriere le temple, une espèce de portique, où s'assembloient les Criéurs publics, les Philosophes, & tous ceux qui vouloient faire quelque annonce à la multitude; cette partie se nommoit ὀπισθόδομος, *derriere de l'édi-*

Ainsi je n'ai point assisté à la mort de cet homme. Après les Brachmanes, je visitai l'Éthiopie (*), d'où je suis descendue en Egypte. Je me communiquai aux Prêtres & aux Devins de cette derniere contrée ; je les instruisis dans mes divins préceptes ; puis je passai à Babylone, pour initier également les Chaldéens & les Mages. De là on me vit en Scythie ; enfin en Thrace, où Eumolpe & Orphée se joignirent à moi. Je les envoyai en Grece, l'un pour initier les habitans dans les mysteres sacrés dont je lui avois donné la connoissance, l'autre pour les encourager & les soutenir dans l'étude de la sagesse, par les charmes de la musique ; & je les y suivis moi-même de près.

---

fice, par opposition à *ὀπισθεν*, *le devant du temple*, ou ce que nous appelons le *portail* ou *le porche* d'une église.

(*) Dufoul observe en cet endroit, qu'on n'a jamais entendu parler d'aucun Philosophe d'Éthiopie.

Les Grecs, à mon arrivée, ne me reçurent pas avec beaucoup d'empressement, mais ne me rejeterent pas non plus. M'insinuant peu à peu auprès d'eux par la conversation, je m'y fis en tout sept amis ou disciples (*), avec un autre de Samos, un d'Éphese, & un d'Abdere; ce qui, comme vous le voyez, ne fait pas un grand nombre. Après eux, j'ai vû s'engendrer, je ne sais comment, autour de moi une race de Sophistes, qui, sans dédaigner entiérement mes préceptes, ne les suivent pas avec ardeur dans toute leur étendue. Ils sont à peu près comme les Hyppocentaures, une espece mitoyenne & mélangée entre l'imposture & la philosophie; sans être absolument esclaves

(*) Ce sont, comme on voit, les sept Sages de la Grece; Pittacus, Bias, Thalès, Périandre, Cléobulon, Chilon, Solon. Les trois autres sont Pythagore de Samos, Héraclite d'Éphese, & Démocrite d'Abdere.

de l'ignorance, ils n'ont pas assez de résolution pour fixer constamment les yeux sur moi; comme ceux qui ont mal aux yeux, ils ne voient de la Philosophie qu'un simulacre obscur & confus, & très-souvent une ombre vaine. Ils prétendent cependant connoître parfaitement toutes choses. De là leur zele outré pour cette sagesse inutile & exagérée, qui, à les croire, étoit à l'abri de toute atteinte; de là leurs répliques subtiles & imprévues; de là leurs interrogations embarrassantes & insidieuses. Quand mes disciples ont voulu les réprimer & les confondre, ils se sont réunis contre eux, ils ont été jusqu'à les traîner dans les Tribunaux, & les ont réduits à boire la ciguë. J'aurois dû me retirer sur le champ, & dès-lors n'avoir plus rien de commun avec eux; mais Antisthene, Diogene, & quelque temps après Cratès, & Ménippe, m'engagerent à prolonger un peu mon séjour; plût aux Dieux que

je ne me fusse pas laissé fléchir ! je me serois épargné bien des maux depuis.

JUP. Tu me donnes bien à entendre que tu as de grands sujets de plainte ; mais tu ne les as pas encore expliqués positivement.

LA PHILOS. Les voici : écoutez-moi, mon pere. Il est une foule de malheureux ouvriers mercenaires, qui n'ont jamais eu assez de loisir pour s'attacher à moi dans leur enfance, puisqu'ils sont réduits à vivre en condition, ou du travail de leurs mains, & destinés à tous les métiers faits pour de pareilles gens ; tels que celui de Savetier, de Menuisier, de Foulon & de Cardeur qui préparent la laine pour les ouvrages des femmes, & la mettent en état d'être dévidée, ou filée, ou tissue. Occupés de semblables professions dès leurs premieres années, ils ignorent long-temps jusqu'à mon nom ; mais lorsque parvenus à certain âge, ils observent le respect de la multitude pour mes amis,

les égards avec lesquels on leur permet de tout dire, le plaisir qu'on fait aux hommes en s'efforçant de les rendre meilleurs, la docilité avec laquelle ils écoutent les bons conseils, la crainte respectueuse avec laquelle ils reçoivent les remontrances, ils appellent cela exercer un empire qui n'est pas ordinaire. Mais s'instruire de tout ce qu'il faudroit savoir pour remplir une aussi belle fonction, ce seroit pour eux une entreprise trop longue, ou plutôt une chose absolument impossible. Les plus laborieux trouvoient à peine le nécessaire dans leurs chétifs & misérables métiers, & la servitude étoit pour quelques-uns aussi insupportable qu'elle l'est en effet. D'après ces considérations, ils ont pris le parti de jeter, comme disent les gens de mer, l'ancre de miséricorde, & dans cette belle folie, ils ont amarré leur vaisseau; ils ont appelé à leur secours l'audace, l'impéritie & l'impudence, qui les secondent

beaucoup dans leurs efforts ; ils ont imaginé des injures d'un nouveau ſtyle, qu'ils puſſent trouver à commandement. Sans autre recommandation que de tels préparatifs pour parvenir à la Philoſophie, ils prennent un viſage compoſé & un extérieur modeſte, qui leur donnent un grand air de reſſemblance avec moi ; ils font comme l'âne de Cumes, qui, ſelon Eſope, s'étant affublé d'une peau de lion prétendoit ſe faire paſſer pour lion auprès de ceux qui l'entendoient braire ; & il n'étoit pas impoſſible qu'il ſe trouvât quelques gens aſſez ſimples pour le croire. Rien de plus facile, comme vous ſavez, à imiter que mes dehors ; il ne faut pas être bien habile pour ſe couvrir d'un manteau, porter une beſace ſur ſes épaules, avoir un bâton à la main, crier de toutes ſes forces, ou plutôt braire, aboyer & vomir des injures contre tout le monde. La vénération ſeule attachée à leur ex-

térieur, leur répondoit qu'ils n'avoient rien à craindre; car on est bientôt libre, même en dépit d'un tyran, lorsqu'on repousse sa violence à coups de bâton. Ils ne se voyoient plus réduits à se contenter pour toute nourriture, de quelques morceaux de pain bis, de quelques poissons salés, ou de quelques oignons, comme auparavant; mais ils avoient des mets de toute espece, des vins exquis, & de l'argent de tous ceux à qui ils en demandoient; car ils ne vont voir personne sans le mettre à contribution; ou, comme ils le disent eux-mêmes, ils tondent leurs brebis, & ils comptent bien que le plus grand nombre ne fera pas résistance, soit par respect pour leur costume, soit par la crainte de recevoir des injures. Ils ont pressenti, je pense, qu'ils jouiroient de la même considération que les vrais Philosophes; par la raison que l'extérieur étant le même, il n'y auroit presque personne qui se donneroit la peine

de les juger & de les apprécier. Ils ne ſouffrent pas non plus qu'on les mette à la moindre épreuve, en leur faiſant même en paſſant & avec tous les égards poſſibles, la plus petite queſtion. Ils crient à l'inſtant à tue-tête & ſe retirent dans leur repaire, en recourant aux injures & levant le bâton. Si vous leur parlez de leurs actions, ils vous font l'étalage de leur doctrine; ſi vous voulez juger leur doctrine, ils fixent votre attention ſur ce qu'ils font. On ne voit dans toute la ville que pareille charlatanerie, ſur-tout de la part de ceux qui, ſuivant Diogene, Antiſthene & Cratès, diſent qu'ils combattent ſous les étendards de ce chien. Ils n'ont aucune des bonnes qualités de l'animal dont ils prennent le nom; ils n'en ont ni la ſurveillance, ni la fidélité, ni ſon attachement pour ſon Maître; mais bien l'aboiement, la rapacité, la gloutonnerie, la lubricité, la flatterie, la flagornerie auprès de celui qui donne,

l'empressement à roder autour d'une bonne table; voilà ce qu'ils imitent trait pour trait. Vous verrez ce qui résultera bientôt de cette manie. Tous les ouvriers déserteront avant peu leurs boutiques, & abandonneront les Arts, lorsqu'une fois ils s'appercevront qu'ils gagnent à peine de quoi subsister, en travaillant sans relâche du matin au soir, & en s'épuisant de fatigues, tandis que ces Charlatans vivent à rien faire dans l'abondance de toutes choses; qu'il leur suffit pour cela de demander en maîtres absolus; qu'ils reçoivent à l'instant même; qu'ils se fâchent quand on les refuse, & ne daignent pas même remercier quand on leur donne. Une telle vie leur paroît celle qu'on menoit du temps de Saturne, & ils disent que sans peine, le miel coule du Ciel dans la bouche d'un Philosophe. Tout cela ne feroit encore que demi-mal, s'ils ne m'insultoient pas de mille autres manieres,

Ces fourbes, qui affectent sous les yeux du Public un air grave & sombre, si vous saviez ce qu'ils font quand ils rencontrent ou qu'ils esperent rencontrer un beau jeune homme ou une belle femme !.... J'aime mieux garder le silence. Quelques-uns même, comme le beau Pâris, enlevent les femmes de leurs hôtes, pour en faire des adulteres, & sans doute aussi des Philosophes. Ils les offrent ensuite à tous leurs amis, & les rendent communes entre eux, pour remplir, disent-ils, un des dogmes de Platon (*); mais ils sont bien éloignés de se conformer en cela aux vûes qu'avoit cet homme divin, en établissant la communauté des femmes. Il seroit trop long de vous raconter comme ils se conduisent dans les festins & dans l'ivresse. Imagineriez-vous qu'ils n'en déclament pas moins contre l'ivrognerie, l'adultere, la débauche & l'ava-

(*) Platon, Républ. Dial. v.

fice ? Il eſt impoſſible de trouver deux choſes plus diamétralement oppoſées que leurs diſcours & leurs actions. Ils ſe déclarent, par exemple, ennemis de toute adulation, & ils l'emportent en flatterie ſur un Gnathon & un Struthias (*) ; ils recommandent aux autres d'être vrais, & ils n'ouvrent eux-mêmes la bouche que pour mentir ; à les entendre, ils ont tous la volupté en horreur, ils déteſtent Épicure, & dans le fait, il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables pour la volupté. Leur bile s'échauffe, leur colere s'enflamme aiſément, ils s'irritent pour des riens, & font cent fois pis que des enfans de deux jours. Auſſi n'apprêtent-ils pas peu à rire à ceux qui les voyent prendre feu pour la moindre choſe, avoir l'oeil hagard & furieux, le teint pâle & livide, la bouche écumante, ou plu-

(*) Ce ſont les noms de deux fameux Flatteurs & Paraſites.

tôt distillant un noir poison. Assurément vous seriez très-fâché de les avoir sous les yeux, lorsqu'ils vomissent cette bourbe impure. Par les Dieux! s'écrient-ils, je m'inquiete fort peu d'or & d'argent; une obole me suffit pour acheter des lupins, la fontaine ou la riviere me fourniront à boire; puis quelques minutes après, ils demandent, non pas une obole, mais tout ce qu'il leur est possible d'obtenir. Il n'est point de Marchand qui s'enrichisse à faire le commerce sur mer, autant que ceux-ci au métier de Philosophe. Lorsqu'une fois ils ont fait leur compte & amassé de quoi vivre, ils déposent leur misérable manteau, quelquefois ils achetent des terres & des bourgades entieres, ils prennent des habits voluptueux, de beaux enfans à longue chevelure, & disent le dernier adieu à la besace de Cratès, au manteau d'Antisthene, & au tonneau de Diogene. Le vulgaire, qui se persuade que tous les

Philosophes font de même, prend de là occasion de mépriser la Philosophie, & m'accuse de donner de pareilles leçons. Il y a déjà très-long-temps qu'il ne m'est arrivé de compter un seul prosélyte qui fût véritablement à moi, & en cela j'éprouve la même chose que Pénélope (*); à mesure que j'ourdis ma trame, elle se desserre, & je me vois exposée aux moqueries de la multitude ignorante & injuste, qui s'apperçoit que mon ouvrage n'avance

(*) Ulysse fut absent de son palais pendant vingt ans; sans que cette longue absence ait pu altérer en rien la fidélité de Pénélope son épouse. Cette femme vertueuse, persécutée sans cesse par une foule de Courtisans, avoit imaginé, pour se délivrer de leurs importunités, de promettre à chacun d'eux qu'elle lui donneroit sa main, lorsqu'elle auroit fini un linceuil qu'elle préparoit à son beau-pere; elle y travailloit pendant le jour en présence de ses persécuteurs, & la nuit, lorsqu'elle étoit seule, elle s'occupoit à défaire l'ouvrage du jour. Voy. l'Odyssée, Chant II, vers 90 & suiv.

en rien, & que mon travail est en pure perte.

Jup. Dieux! que la Philosophie a souffert de la part de ces misérables! mais il est temps de voir ce que nous ferons, & d'aviser aux moyens de les punir. La foudre écrase en un clin-d'œil, c'est une mort trop prompte.

Apoll. Mon pere, si vous voulez m'écouter, j'ai de quoi vous tirer d'embarras; car je hais ces fourbes ennemis des Muses, dont je partage le ressentiment contre eux. Ils ne sont dignes ni de la foudre, ni des coups de votre bras. Députons, si vous le jugez à propos, Mercure sur la terre, & laissons-le maître du châtiment. Comme il se mêle aussi de sciences, il reconnoîtra facilement les vrais Philosophes d'avec les faux. Il donnera aux uns les éloges qui leur sont dus, & punira les autres comme ils le mériteront.

Jup. Ton avis est fort bon. Mais je veux aussi qu'Hercule parte prompte-

ment avec la Philosophie, & qu'il l'accompagne sur la terre, pour exterminer ces bêtes insolentes & immondes. Tu peux, mon cher Hercule, regarder si tu veux cette expédition comme un treizieme travail ajouté à tes douze autres.

HERCULE. Ma foi, mon pere, j'aimerois mieux vider une seconde fois les étables d'Augias, que d'avoir affaire à de pareilles gens. Mais n'importe; marchons toujours.

LA PHILOS. Pour moi, c'est bien contre mon gré que je retourne chez les humains; mais il faut obéir à notre pere commun.

MERCURE. Descendons pour en expédier quelques-uns dès aujourd'hui. Par où irons-nous, Philosophie? tu dois savoir où ils sont. C'est sans doute en Grece que nous les trouverons.

LA PHILOS. Point du tout, Mercure. Il y a très-peu de Philosophes en Grece,

& ceux-là sont mes amis. Ceux que nous cherchons sont très-peu jaloux de la pauvreté Attique; & c'est dans les contrées abondantes en mines d'or & d'argent, qu'il faut faire nos perquisitions.

MERC. Allons donc tout droit en Thrace (*).

(*) La Thrace s'étend depuis la frontiere de la Macédoine, & le long de la mer Égée & de la Propontide, jusqu'au Pont-Euxin. Le Mont Hœmus vers le nord, la sépare de la Mœsie. Les Anciens en parlent comme d'un pays sauvage, qui n'est fertile que dans les endroits voisins de la mer, habité par des Nations abandonnées au brigandage, & d'un naturel qui répond aux circonstances du local. Le Mont Rhodope l'enveloppe vers le couchant, comme l'Hœmus vers le nord, & une branche de celui-ci s'étend jusqu'au point d'approcher du Bosphore. Un grand fleuve sorti des vallées qui sont entre l'Hœmus & le Rhodope, Hebrus, qui a pris parmi les Turcs le nom de Mariza, vient tomber dans la mer Égée, après avoir reçu un grand nombre de rivieres qui ont leur cours dans la même éten-

HERC. Tu as raiſon ; moi je ſerai votre guide. Je connois parfaitement le pays où j'ai été bien des fois. Tournons par ici.

MERC. Par où dis-tu ?

HERC. Tenez, voyez-vous ces deux montagnes, les plus belles & les plus élevées de la terre ? La plus haute eſt l'Hœmus, & à l'oppoſite, c'eſt le Rhodope. La plaine qui s'étend entre l'une & l'autre eſt très-fertile ; elle eſt auſſi coupée de trois collines très-belles, dont la cime eſcarpée n'eſt point déſagréable ; on diroit des citadelles qui dominent la ville que vous voyez elle-même à leurs pieds.

MERC. Comment ! elle eſt immenſe, & la plus belle de toutes les villes. Elle

---

due de pays. La ville dont parle Lucien en cet endroit, eſt Philippopolis qui ſe nommoit auſſi Trimontium, & auparavant Poneropolis, Pulpudena & Eumolpias ; elle étoit ſituée ſur les bords de l'Hebre.

a de loin une apparence magnifique; je vois aussi couler un grand fleuve qui en baigne les murailles.

HERC. C'est l'Hebre; la ville a été bâtie par Philippe.... Mais nous voici près de la terre & au dessous des nuages. Descendons, & que la fortune nous préserve de tout accident.

MERC. Je fais le même voeu. Eh bien, comment nous y prendre pour aller à la poursuite de nos bêtes?

HERC. C'est ton affaire, Mercure; tu es Héraut, & c'est à toi à faire les fonctions de Crieur.

MERC. Ce n'est pas là mon embarras; mais j'ignore leurs noms; c'est à la Philosophie à me les donner avec leurs signalemens.

LA PHILOS. Ma foi, je ne les connois pas trop non plus, car je n'ai rien de commun avec eux. Je crois pourtant que, vu leur cupidité pour les richesses, tu ne ferois pas mal de les appeler des Ctésous, des Ctésippes, des Ctésiclès,

des Euctémons, ou des Polycletes (*).

MERC. Fort bien. Mais qui sont ces gens qui regardent de tous côtés ? Ils s'approchent de nous & veulent nous demander quelque chose.

DES INCONNUS. Messieurs, & vous, belle inconnue, pourriez-vous nous dire si vous n'auriez pas rencontré trois Charlatans & une femme rasée jusqu'à la peau, à la maniere des Lacédémoniens ? Elle a l'air d'une Virago, & des traits tout-à-fait hommasses.

(*) Les trois mots Ctéson, Euctémon, & Polyclete signifient *possesseur de grands biens.* Ctésippe veut dire *possesseur de chevaux* ; & Ctésiclès, *possesseur de gloire.* Nous avions d'abord pensé à rendre les idées de Lucien par les mots *Millionnaire*, *Harpagon*, &c. mais en y réfléchissant davantage, nous avons préféré les expressions originales. Ce qui nous a sur-tout déterminés, c'est que l'intention de l'Auteur dans la suite de ce Dialogue, est évidemment de tourner en ridicule un esclave qui s'est fait Philosophe, & cet esclave est, selon toute apparence, Épictete.

LA PHILOS. Eh quoi ! ceux-ci cherchent la même chose que nous !

LES INCONNUS. Comment la même chose que vous ? Ceux dont nous parlons sont des Fugitifs, & nous courons après eux, pour leur reprendre une femme qu'ils ont enlevée par violence.

MERC. Eh bien, vous allez bientôt savoir pourquoi nous les cherchons aussi. Commençons par publier la réclamation. » Si quelqu'un connoît un » esclave de Paphlagonie, né parmi » les Barbares de Sinope (*), dont le

(*) La Paphlagonie, Province de l'Asie-Mineure, s'étend depuis le fleuve Parthenius jusqu'au fleuve Halys ; elle borde le Pont-Euxin d'un côté, & confine vers le midi à la Galatie. Sinope étoit une ville de cette Province, sur les bords de la mer ; elle avoit deux ports, parce qu'elle étoit située sur l'isthme étroit d'une péninsule. Une colonie Milésienne l'avoit rendue puissante ; mais elle tomba dans la suite au pouvoir des Rois de Pont. Elle conserve encore son emplacement avec le nom de Sinub.

» nom désigne la richesse, qui a le teint
» pâle & la tête rase, une barbe alon-
» gée, une besace & un manteau sur
» les épaules; d'ailleurs colere, igno-
» rant, d'une voix rauque & glapis-
» sante, & de plus très-insolent; qu'il
» se présente, & il aura la récompense
» qu'il voudra (*) «.

(*) Plusieurs Commentateurs doutent qu'il soit ici question d'Épictete; mais il est certain que ce nom en grec signifie *un bien qui vient de surcroît, une fortune ajoutée à ce que l'on possédoit auparavant*; il est certain d'ailleurs qu'Épictete passa une grande partie de sa vie à Nicopolis, ville de Thrace, sur les bords du fleuve Nestus qui sépare la frontiere de Macédoine de la chaîne du Rhodope. Peut-être que Lucien, en bon Épicurien, n'aimoit pas ce Philosophe; peut-être aussi plaisante-t-il à ses dépens, sans cesser de l'estimer, comme il plaisante aux dépens de Socrate. Cette sortie rappelle les vers de Rousseau sur le même Philosophe:

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colere,
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misere

UN FOULON. Étranger, je ne conçois pas trop bien votre annonce. L'esclave que j'avois chez moi se nommoit Escarbot (*) ; il laissoit croître ses che-

---

Et dans tous ses beaux discours,
Fabriqués durant le cours
D'une fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite.

(*) Selon Aristote & Ælien, l'escarbot se reproduit de lui-même, sans aucune union de sexes; d'où quelques Anciens l'ont regardé comme le plus impur des reptiles & des animaux. Pour décrire cette monstrueuse débauche solitaire, dont les escarbots ont eu dans tous les temps trop d'imitateurs parmi les hommes, Ausone a dit, Épigr. 70.

Non Taurus, non Mulus erit, non Hippocamelus,
Non Caper aut Ariés, sed Scarabæus erit.

Peut-être Lucien veut-il faire entendre ici la même chose. On sait que le fameux Diogene, qui étoit de Sinope, regardoit cette infamie comme une chose indifférente, & qu'à cet égard il ne s'en tenoit pas à la théorie. Il se pourroit faire que notre Auteur, sous le nom de l'esclave fugitif, eût voulu faire une double allusion à

veux & se rasoit la barbe; il avoit appris mon métier, & tranquillement assis dans mon fouloir, il s'amusoit à regratter les vieux habits.

LA PHILOS. Ton esclave étoit en effet ce que tu le dépeins; mais maintenant il a toute l'encolure d'un Philosophe, & en bon Foulon, il ne s'est pas laissé un seul poil à la tête.

LE FOULON. L'impudent! Comment l'Escarbot prétend être Philosophe, & ne pense plus à moi!

LES AUTRES INCONNUS au FOULON. Ne vous inquiétez pas, nous trouverons tous nos fugitifs; car cette femme a, comme on dit, du sens sous les ongles.

LA PHILOS. Mais, Hercule, quel est cet homme qui s'approche de nous & qui porte une lyre?

HERC. C'est Orphée; il montoit avec moi le vaisseau qui me conduisit à Argos.

Diogene, & aux gens sans éducation, qui prétendoient à la Philosophie.

gos. Il fut pour nous, dans le voyage, le plus puissant encouragement, & ses chants charmoient toutes nos fatigues dans la manœuvre. Bon jour, mon cher Orphée; bon jour, excellent chanteur: sans doute tu n'as pas oublié Hercule?

ORPHÉE. Je vous salue, Philosophie, Hercule & Mercure. C'est à moi que vous devez la récompense promise; je connois parfaitement celui que vous cherchez.

MERC. Eh bien, fils de Calliope, dis-nous où il est. J'imagine que sage comme tu es, tu n'as pas besoin d'argent.

ORPH. Tu as raison. Je vais vous indiquer la maison qu'il habite; mais je ne veux pas qu'il m'apperçoive; c'est le plus méchant garnement que je connoisse; il ne s'est exercé toute sa vie qu'à dire des injures, & il ne m'épargneroit pas.

MERC. Montre-nous seulement sa demeure.

ORPH. Tenez, la voilà tout près d'ici. Je me retire, pour ne pas même le voir.

MERC. Écoutez.... N'entends-je pas la voix d'une femme qui récite des vers d'Homere?

LA PHILOS. Oui, assurément. Écoutons ce qu'elle dit.

LA FUGITIVE (*à celui qui l'a enlevée*).

Je hais plus que l'Enfer un avare imposteur,
Qui dit mépriser l'or, & l'aime au fond du cœur (*).

MERC. Eh bien, tu dois haïr l'Escarbot, puisque ce monstre

Paya par des noirceurs les bienfaits de son hôte (**).

L'HÔTE (ou le mari de la Fugitive). Ce vers me regarde. Je l'avois reçu dans ma maison, & il a enlevé ma femme.

(*) Iliad. Chant IX, vers 312. Homere dit seulement: *Je hais, comme les portes de l'Enfer, celui qui pense d'une façon & parle d'une autre.*

(**) Iliad. Chant III, vers 354.

LA FUGIT. (*toujours à son ravisseur*).

Ivrogne aux yeux de chien, poltron au cœur de cerf (*),
Muet dans les conseils, dans les combats sans nerf (**),
Thersite babillard, Pie au mal intrépide (***),
Sans frein lorsqu'il s'agit d'insulter un Atride (****).

L'HÔTE. Ces vers conviennent parfaitement au coquin que je cherche.

LA FUGITIVE.

Chien par-devant & lion par-derriere,
Chimere par le corps, & venimeux Cerbere (*****).

L'HÔTE. Ah! que ma femme aura

(*) Iliad. Chant I, vers 225.

(**) *Ibid.* Chant II, vers 202.

(***) *Ibid.* Chant II, vers 246. Il n'y a que les deux premiers mots d'Homere; le reste est parodie.

(****) *Ibid.* Chant II, vers 214.

(*****) C'est une parodie d'Homere, qui dit au Chant VI de l'Iliade, vers 181: *Lion par-devant, dragon par-derriere, chimere par le milieu du corps, vomissant avec force des tourbillons de flamme;* au lieu de ces derniers mots, Lucien dit: *Vomissant le souffle infecte du chien sauvage à trois gueules*; & il change le lion en chien, par déférence pour les Cyniques.

souffert de ces vilains chiens ! on dit même qu'elle est grosse de leurs œuvres.

MERC. Eh bien, prends courage ; elle te fera pere d'un Cerbere ou d'un Géryon, pour fournir à Hercule l'occasion d'un nouvel exploit..... Mais les voilà qui s'approchent de nous, il n'est pas nécessaire de frapper à la porte.

LE FOULON. Je te tiens, coquin d'Escarbot ! te voilà tout interdit ! Voyons ce que tu as dans ta besace ; quelques lupins, sans doute, ou quelque morceau de pain ?

MERC. Non, par Jupiter ! c'est une bourse d'or !

HERC. N'en sois pas surpris ; dans la Grece il se disoit Cynique, mais ici c'est un disciple de Chrysippe dans toute la force du terme (*) ; mais vous le verrez bientôt devenir Cléanthe (**),

(*) Le mot Chrysippe est composé des deux mots *χρυσός*, *or*, & *ἵππος*, *cheval.*

(**) Ce Cléanthe étoit un Stoïcien. Lucien

car un coquin de cette eſpece ne peut pas éviter d'être pendu par la barbe.

UN AUTRE MAÎTRE. Et toi, ſcélérat, n'es-tu pas mon fugitif Lécythion (*)? Aſſurément, c'eſt bien toi-même. N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire? A quoi ne devons-nous pas nous attendre? un Lécythion Philoſophe !

MERC. En voilà un troiſieme; eſt-ce qu'il n'a pas de Maître?

LE MAÎTRE. Pardonnez-moi; mais je l'affranchis, pour qu'il aille crever où il voudra.

MERC. Et pourquoi?

LE MAÎTRE. Pourquoi? parce qu'il ſent ſi bon, que nous l'appelions le *Parfumeur.*

MERC. O Hercule ! exterminateur des monſtres ! entends-tu? celui-ci a

---

ſuppoſe qu'il ſe pendit, quoique pluſieurs autres Écrivains diſent qu'il ſe laiſſa mourir de faim.

(*) Ληκυθίων, Lécythion, veut dire en grec; *Vaſe à renfermer des parfums.*

pris la besace & le bâton ! Toi, pauvre mari, reprends ta femme.

L'Hôte. Moi ! j'en serois bien fâché ! Il me semble qu'elle a dans le ventre quelque vieux bouquin.

Merc. Que veux-tu dire avec ton vieux bouquin ?

L'Hôte. C'est un Livre qu'on appelle *la Triple Tête* (*).

Merc. Cela n'est pas étonnant, puisque nous avons déjà une Comédie intitulée *la Triphalle* (**).

(*) Le Poëte comique Théopompe avoit fait une Comédie sous ce titre, ainsi que Varron chez les Latins ; ce dernier mettoit sur la scène César, Crassus & Pompée.

(**) Le mot φάλης en grec, signifie *pudendum virile*, & Aristophane avoit fait une Comédie intitulée Τριφάλης, qui est perdue, ou dont il ne reste que très-peu de fragmens épars. Au reste, tout cet endroit est assez obscur dans l'original ; & nous trouvons bien froides les plaisanteries qu'il renferme. Peut-être fait-il allusion aux Ouvrages de quelques Philosophes.

LES FUGIT. C'eſt à vous, Mercure, à prononcer le jugement (*).

MERC. J'ordonne que cette femme retournera au plus tôt avec ſon mari en Grece, de peur qu'elle n'accouche de quelque monſtre, ou d'un animal à trois têtes. Les deux fugitifs ſeront rendus à leur Maître, & chacun d'eux reprendra ſon ancien métier; Lécythion continuera de nettoyer les habits ſales; & le Parfumeur, après avoir été fuſtigé avec de la mauve, ravaudera toujours les habits déchirés, puis ſera livré aux dépilateurs, pour qu'on lui arrache tous les poils de la barbe avec de la poix ſale (**), déjà employée à la toilette des femmes. Il ſera enſuite tranſporté tout nu ſur le Mont Hœmus, &

(*) Duſoul penſe que le nom d'*Hercule* conviendroit mieux ici que celui *des Fugitifs*; & nous ſommes de ſon avis. Mais toutes les éditions s'oppoſent à ce changement raiſonnable.

(**) C'eſt le ſupplice ordinaire des adulteres.

laissé, pieds & mains liés, étendu sur la neige.

LE FUGIT. Ah ! grands Dieux ! quel supplice !

LE MAÎTRE. Quoi ! vas-tu nous faire ici des déclamations tragiques ? Suis-moi, & vîte aux dépilateurs. Mais avant tout, quitte ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.





LA DOUBLE ACCUSATION, *OU* LES JUGEMENS.



JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, LE DIEU PAN, DES JUGES ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE OU LA PHILOSOPHIE STOICIENNE, ÉPICURE, LA VERTU, LA VOLUPTÉ, DIOGENE, LA RHÉTORIQUE, UN AUTEUR DE SYRIE, LE DIALOGUE.

JUPITER. MAUDITS soient les Philosophes qui prétendent qu'il n'y a de félicité que pour les Dieux ! s'ils savoient toutes les peines que nous donne le genre humain, ils ne nous envieroient pas le nectar & l'ambroisie, & ne nous croiroient pas heureux sur la parole de

ce menteur d'Homere, qui ne voyoit pas seulement ce qui se passoit à ses pieds, & vouloit se mêler de parler du Ciel. A peine le Soleil a-t-il attelé ses chevaux à son char, qu'il lui faut du matin au soir parcourir l'espace des airs, sans cesse offusqué de tourbillons de flamme & de rayons éblouissans; il n'a pas, comme on dit, le temps de se gratter l'oreille; s'il abandonnoit seulement un clin-d'œil les rênes de ses chevaux, ils prendroient le mors aux dents, s'écarteroient de leur route, & embraseroient tout l'univers. La Lune a également sa course à faire toutes les nuits; elle est obligée d'éclairer, sans jamais dormir, tous ceux qui ont passé la plus grande partie de la nuit dans les plaisirs & les festins. Apollon a pris encore une profession qui ne lui donne aucun relâche; il n'y a pas un jour où il ne soit presque assourdi par une foule de gens qui ont besoin d'oracles. Tantôt on le demande à Delphes;

un moment après il court à Colophon (*) ; de là il passe à Xanthe ; puis montant sur son char, il revient à Claros, ensuite à Délos, ou chez les Bran-

(*) Colophon étoit une ville voisine de Claros en Ionie. Tacite, Strabon, Philostrate, Porphyre & Jamblique, font mention de l'Oracle de Colophon. Xanthe ou Xanthus étoit le nom d'un fleuve de Lycie & d'une ville située sur ce fleuve, à quelque distance de la mer. M. Danville assure que le nom Eksenidé, que porte aujourd'hui une ville située au même endroit, n'est que l'ancien nom Xanthus altéré. Plus près encore de la mer, étoit la ville de Patare ; nous avons parlé de son Oracle, au Dialogue de l'Incrédule, p. 224 ; & c'est le même absolument que Lucien nomme ici l'Oracle de Xanthe. Virgile a dit, Enéid. Liv. IV, vers 143 :

Qualis in Hibernam Lyciam : Xantique fluenta
Deserit, ac demum maternam invisit Apollo.

On nommoit *Branchides* les Prêtres d'un temple d'Apollon, près de Milet, ville de Carie, bâtie par un certain Miletus fils de ce Dieu. Branchus, qui donna son nom aux Prêtres de Milet, étoit un jeune homme que ce Dieu avoit beaucoup aimé, & à qui il avoit élevé un temple.

chides ; en un mot, il ſe rend dans tous les lieux à la voix d'une Prêtreſſe qui a droit de le faire marcher quand elle a bu dans une fontaine ſacrée, mangé quelques feuilles de laurier, & agité ſon trépied ; s'il ne veut pas voir ſon art en diſcrédit, il faut qu'il obéiſſe à l'inſtant même. Je ne parle pas ici des différens piéges qu'on lui tend pour l'éprouver ; lorſque, par exemple, on fait cuire enſemble de la chair d'agneau & de la chair de tortue, de maniere qu'en cette occaſion, s'il n'eût pas eu bon nez, le Roi de Lydie, en le conſultant, auroit bien ri à ſes dépens (*). Quels déſagrémens Eſculape n'a-t-il pas avec ſes malades ! que de choſes dégoûtantes à voir & à toucher ! il ſouffre des ſouffrances d'autrui. Que dirai-je des Vents chargés de faire végéter les productions de la Nature, de conduire les vaiſſeaux, de venir à l'aide

---

(*) Voyez tome III, p. 222.

des vanneurs de grains ! Que dirai-je du Sommeil, contraint de voler au gré de chaque être vivant ! que dirai-je des Songes qui le ſuivent conſtamment pendant la nuit, & rendent leurs oracles avec lui ! Voilà ce que les Dieux font pour l'amour des humains & le bonheur de chacun d'eux ſur la terre. Mais les fatigues de mes coopérateurs ne ſont rien en comparaiſon des miennes. Comme Roi & pere des autres, de combien d'autres peines, d'inquiétudes & de ſoins ma vie n'eſt-elle pas traverſée ! Je dois, avant tout, veiller ſur les Dieux inférieurs, & voir ſi chacun d'eux remplit bien la partie dont je le charge dans le gouvernement du Monde. Je ſuis en outre perſonnellement accablé d'un ſi grand nombre de menus détails, qu'ils m'échappent à chaque inſtant. Quand j'ai vaqué aux objets eſſentiels de mon adminiſtration, que j'ai diſtribué & diſpenſé la pluie, la grêle, les vents & la foudre,

il ne faut pas croire que ma besogne particuliere soit faite, & que je puisse me reposer; comme un Berger de Némée (*), je suis obligé d'avoir en même temps les yeux par-tout; sur les voleurs, sur les parjures, sur ceux qui font des sacrifices & des libations, afin de voir d'où vient l'odeur des victimes & la fumée des libations, quel est le malade, quel est le navigateur qui m'a invoqué. Quelque chose de plus pénible encore, c'est d'assister à une hécatombe à Olympie, à un combat près Babylone, à un banquet chez les Éthiopiens, & de faire grêler chez les Getes. Encore après tout cela ai-je bien de la peine à éviter des reproches, & je puis souvent dire avec vérité :

Un doux & long sommeil pendant la nuit entiere
Des hommes & des Dieux vint fermer la paupiere,

(*) Avant qu'Hercule eût détruit le fameux lion de la forêt de Némée dans l'Argolide, contrée du Péloponnese, tous les Bergers de ces cantons étoient sans cesse dans la terreur.

Et moi seul, dans les Cieux, j'ignorois ses douceurs (*).

M'arrive-t-il de sommeiller une minute, aussi-tôt on est de l'avis d'Épicure, qui nous accuse de ne penser guere aux affaires de la Terre, systême qu'il est fort intéressant pour nous de ne pas laisser accréditer; s'il venoit à prendre une fois, plus de guirlandes dans nos temples, plus de vapeurs de sacrifices dans les rues, plus de libations dans les festins, plus de parfums sur nos autels; en un mot, il nous faudroit mourir de faim, faute de victimes & d'offrandes: je suis donc contraint d'être sur pied sans cesse, & seul à la poupe, toujours, comme un Pilote, le gouvernail en main; tous les matelots sont ivres & endormis, moi seul veille nuit & jour pour le reste de l'équipage, sans avoir le temps de manger:

Mon cœur est agité de mille soins rongeurs (**).

(*) Iliad. Ch. II, vers 1. Ces vers ont déjà été cités dans Icaro-Ménippe. Voy. tome I, p. 478.

(**) C'est le vers qui suit, dans Homere, ceux qu'on vient de citer.

l'unique prérogative dont je jouiſſe, c'eſt d'être conſidéré comme le maître. D'après tout cela, je voudrois bien que les Philoſophes qui ne trouvent que nous d'heureux, puſſent me dire dans quels momens, avec autant d'affaires, nous aurions le loiſir de nous régaler de nectar & d'ambroiſie. Et s'il nous étoit permis de reſpirer un inſtant, laiſſerions-nous indécis depuis ſi long-temps une infinité de vieux procès, dont nous gardons les pieces, qui ſont rongées des vers & couvertes de toiles d'araignées? Oublierions-nous ſur-tout les conteſtations qui concernent les Sciences & les Arts, & que pluſieurs humains ont déférées à notre Tribunal depuis des ſiecles? Néanmoins ils crient de toutes parts, ils ſe fâchent, ils demandent une déciſion, & me reprochent ma lenteur. Qu'ils ſachent donc que ce n'eſt pas à ma négligence qu'ils doivent attribuer le retard, mais bien à cette félicité tant

enviée, où ils suppofent que nous vivons, puifqu'ils appellent félicité nos pénibles occupations.

MERCURE. Mon pere, j'ai fouvent été moi-même témoin de leurs plaintes, mais je n'ai jamais ofé vous en faire part. Puifqu'aujourd'hui vous en parlez le premier, je vous dirai qu'ils font vraiment piqués au fond du cœur; ils n'ofent pas crier tout haut, mais ils murmurent entre eux, & vous accufent de négligence à fixer leur fort & à les fatisfaire.

JUPIT. Qu'en penfes-tu, Mercure? dois-je leur propofer de les faire juger dès à préfent, ou remettre ces fortes d'affaires à l'année prochaine?

MERC. Je fuis d'avis que vous les contentiez fans délai.

JUPIT. Eh bien, foit. Hâte-toi donc de voler fur la terre, & de leur annoncer que les Tribunaux leur feront ouverts. Tous ceux qui ont quelque caufe à juger, n'ont qu'à fe préfenter au-

jourd'hui à l'Aréopage; la Justice leur donnera, selon l'importance de l'affaire, un nombre de Juges plus ou moins grand, & ces Juges seront tirés au sort parmi tous les Athéniens. Si quelqu'un n'est pas content du jugement qui lui sera rendu, il pourra en appeler par-devant moi, & faire reviser son procès à mon Tribunal. Toi, ma fille, assise à côté des vénérables Déesses (*), fais tirer les causes au sort, & préside aux Jugemens.

La Justice. Quoi! mon pere, que je retourne encore sur la terre! vous voulez donc que les insultes de ma

(*) Ce sont les Euménides. Elles se nommoient *Diræ* dans le Ciel, où elles étoient postées auprès du trône de Jupiter, & recevoient ses ordres pour aller troubler le repos des méchans, & exciter des remords dans leur ame. Elles avoient un temple auprès de l'Aréopage, sans doute par une suite de cette croyance: c'est aussi probablement à ce temple que Lucien fait ici allusion.

rivale m'en exilent une seconde fois !

JUPIT. Non, non : tu dois t'attendre à une bonne réception ; les Philosophes ont persuadé aux hommes de te préférer à l'Injustice ; le fils de Sophronisque sur-tout, t'a donné les plus grands éloges, & a montré que tu étois le souverain bien.

LA JUST. Il faut avouer que tout ce qu'il a dit en ma faveur lui a été pour lui-même d'une grande avance ! L'infortuné, après avoir été traduit au Tribunal des onze (*), & jeté dans les fers, fut réduit à boire la ciguë, avant d'avoir pu seulement immoler un coq à Esculape ; tant l'avantage fut du côté de ses accusateurs, partisans de mon ennemie.

(*) On appeloit les onze à Athenes, des Magistrats particuliérement chargés de connoître des causes criminelles & de les juger. Pour que l'accusé fût absous, il falloit qu'il eût au moins la moitié des suffrages.

JUPIT. Mais de ſon temps la Philoſophie étoit inconnue du vulgaire, & elle avoit très-peu de vrais diſciples; il n'eſt pas étonnant qu'Anitus & Mélitus l'ayent emporté dans l'eſprit de leurs Juges. Aujourd'hui c'eſt tout différent. Vois de tous côtés combien de manteaux, de bâtons, de beſaces, de longues barbes; il n'y en a pas un ſeul dans la foule, qui, un livre ſous le bras, ne s'annonce pour ton partiſan. Les promenades & les rues fourmillent de Philoſophes, on les rencontre par légions; tout le monde prétend être diſciple de la Vertu. Des milliers d'artiſans quittent leurs métiers pour endoſſer le manteau & arborer la beſace. Quand ils ſe ſont noircis la peau, comme les Éthiopiens au Soleil, voilà que mes Cordonniers ou mes Forgerons ſortent Philoſophes de leurs boutiques, & courent la ville en préconiſant tes avantages. En un mot, un navigateur, comme dit le Proverbe,

éviteroit plutôt de toucher du bois en tombant dans son vaisseau, que l'oeil d'un passant de rencontrer un Philosophe.

LA JUST. Eh! mon pere, c'est précisément cette foule qui m'effraye; ils sont éternellement à disputer entre eux sur mon compte, sans avoir la moindre idée de ce que je suis. En un mot, la plupart d'entre eux répetent sans cesse qu'ils me préferent à tout, & dans la vérité, chacun d'eux seroit très-fâché de m'admettre chez lui; je réponds même que si je me présentois à leur porte, ils me la fermeroient au nez; ma preuve, c'est que depuis très-longtemps ils donnent l'hospitalité à l'Injustice.

JUPIT. Ils ne sont pas tous aussi fourbes; il te suffira de rencontrer quelques hommes justes parmi eux..... Mais il est temps que vous partiez, afin de pouvoir juger quelques causes dès aujourd'hui.

MERC. Il faut, ma chere compagne, diriger notre marche vers Sunium, en prenant un peu au dessous de l'Hymette, à gauche du Parnès, & arriver où tu vois ces deux éminences (*). Je vois bien que tu n'as pas fait cette route depuis long-temps. Mais qu'as-tu donc à gémir? ne crains rien, le temps passé n'est plus. Les Scirons, les Pityocamptes, les Busiris, les Phalaris (**), que tu redoutois autrefois, sont

(*) La Carte de l'ancienne Grece, par M. Danville, cadre de tout point avec cette Topographie des environs d'Athenes, par Lucien. En arrivant à cette ville du côté oriental, le premier objet qui frappoit la vue, étoit le Promontoire & la ville de Sunium; la chaîne du Mont Hymette s'étendoit depuis Athenes jusqu'à ce Promontoire; le Parnès étoit au delà de cette ville, au nord-ouest. Les deux proéminences sont le Mont Acropolis & la colline de l'Aréopage, qui l'un & l'autre étoient dans l'enceinte d'Athenes, & en formoient deux quartiers.

(**) Les Scirons, les Pityocamptes. Voyez

morts. C'eſt maintenant le regne de la Philoſophie, de l'Académie, & du Portique. Ils te cherchent de tous côtés, ils ne s'entretiennent que de toi, & ils attendent tous, la bouche béante, que tu deſcendes du Ciel au milieu d'eux.

LA JUST. Il n'y a que toi, mon cher Mercure, qui puiſſe me dire la vérité; tu es tous les jours dans leurs aſſemblées & dans leurs gymnaſes, tu es leur crieur public, & toi ſeul peux me faire connoître ſûrement ce qu'ils ſont, & me dire s'il me ſera poſſible de me fixer chez eux.

MERC. Oh! je t'en réponds. Je me reprocherois beaucoup de tromper ma ſœur. Le plus grand nombre a profité de la Philoſophie; ils en ont au moins

---

tome III, p. 259. Buſiris étoit un cruel Tyran d'Égypte, qui immoloit à Jupiter tous les étrangers qui abordoient dans ſes États, & qui fut tué par Hercule. Voyez plus bas l'Ambaſſade de Phalaris.

retiré l'avantage de garder les apparences, & une certaine décence dans leurs égaremens. D'ailleurs, pour ne te rien cacher, tu dois t'attendre à en trouver quelques-uns décidément corrompus, & quelques autres demi-ſages & demi-vicieux. Lorſque la Philoſophie les a reçus auprès d'elle, tous ceux qui ont bu de bon coeur la liqueur qu'elle leur préſentoit, ſans y joindre aucun autre mélange, ont entiérement changé de couleur, & ſont devenus parfaitement bons; ceux-là ſont très-diſpoſés à te faire bon accueil. Ceux qui à proportion des anciennes ſouillures qu'ils avoient contractées, n'ont pas pu prendre une doſe ſuffiſante de cette potion ſalutaire, ne ſont pas encore parfaits, quoique meilleurs que beaucoup d'autres; on voit ſur eux des taches, & ils ſont bigarrés comme les léopards. Quelques autres, pour avoir trempé le bout du doigt dans le vaſe qui contenoit la liqueur, & en avoir
reſpiré

respiré la vapeur, croient avoir entiérement changé de couleur. Au reste, il est évident que tu lieras société avec les meilleurs d'entre eux..... Mais tout en causant, nous arrivons dans l'Attique; laissons le promontoire à droite, & tournons vers Acropolis. Quand nous allons être descendus, tu pourras t'asseoir sur la colline, & de là voir l'assemblée à ton aise, jusqu'à ce que j'aye publié l'ordre de Jupiter. Moi, je vais monter sur la citadelle pour me faire mieux entendre, & réunir plus aisément tout le monde autour de moi.

LA JUST. Avant de me quitter, dis-moi, Mercure, quel est celui qui vient vers nous, avec des cornes, une flûte, & des jambes de bouc.

MERC. Eh, quoi ! tu ne connois pas le Dieu Pan, le plus bachique de tous les compagnons de Bacchus ! Il habitoit autrefois le Mont Parthénion (*);

(*) C'est une montagne d'Arcadie, où Pan

mais lors du débarquement de Datis (*) en Arcadie, & l'incurſion des Barbares à Marathon, Pan vint au ſecours des Athéniens, ſans qu'ils l'euſſent invoqué. Depuis ce temps, il trouva une grotte ſur la colline d'Acropolis; il y a fixé ſa demeure près du quartier de Pélaſge (**), & il eſt regardé comme Citoyen de la République. J'imagine que nous voyant en ce moment dans ſon voiſinage, il vient au devant de nous pour nous ſaluer.

PAN. Bon jour à Mercure & à la Juſtice.

étoit particuliérement honoré. Voyez tome I, p. 100; voyez auſſi le XXIIe. Dialogue des Dieux, tome III, p. 462.

(*) Datis étoit Général d'armée de Darius, Roi de Perſe, & commandoit les troupes de ce Prince à Marathon, où il eſſuya une défaite complette. On l'attribua au Dieu Pan, ſans doute par les mêmes raiſons que la terreur de Brennus & des Gaulois à Delphes lui fut attribuée. Voyez tome I, p. 101.

(**) Voyez tome II, p. 423.

MERC. Et....

LA JUST. Bon jour à Pan; ſalut au premier Muſicien, & au meilleur danſeur des Satires; ſalut au plus terrible guerrier d'Athenes.

PAN. Qui vous amene ici, Mercure?

MERC. La Juſtice va te le dire, car il faut que j'aille à la citadelle faire une annonce.

LA JUST. Jupiter m'envoye pour juger ici pluſieurs cauſes. Mais toi, comment paſſes-tu ta vie à Athenes?

PAN. Oh! ma foi, ce n'eſt pas pour la fête qu'on m'y fait. Je m'attendois à quelque choſe de mieux, après les avoir délivrés de l'embarras & du trouble que leur cauſoient les Barbares. Ils montent deux ou trois fois par an à ma grotte; ils me ſacrifient un bouc entier, & ſi bien choiſi, qu'il ſent ſon bouc d'une lieue à la ronde; ils en mangent enſuite les chairs, m'appellent pour être témoin de leur joie, & m'honorent de quelques légers applaudiſſe-

mens ; mais leurs ris & leurs divertisſemens me réjouiſſent aſſez moi-même.

LA JUST. Dis-moi, je te prie, ſi les Philoſophes les ont rendus meilleurs & plus vertueux.

PAN. Qu'appelles-tu les Philoſophes ? Sont-ce ces gens ſombres & triſtes qui ſe réuniſſent par bandes, qui me reſſemblent par le menton, & ſont ſi grands parleurs ?

LA JUST. Préciſément.

PAN. En vérité, j'ignore tout ce qu'ils diſent, & je n'entends rien à leur ſageſſe. Je ne ſuis qu'un montagnard, qui n'ai jamais appris le beau langage des habitans des villes ; car qui auroit jamais entendu parler d'un Sophiſte ou d'un Philoſophe d'Arcadie ? Toutes mes connoiſſances ſe bornent au chalumeau recourbé, & à la flûte ; du reſte, gardeur de chevres, danſeur, &, en cas de beſoin, guerrier. J'entends cependant les Philoſophes crier ſans ceſſe, & répéter les mots de vertu, d'idées,

de ſubſtances immatérielles, toutes choſes barbares & inintelligibles pour moi. Leurs converſations commencent toujours aſſez paiſiblement; mais dans le cours de leurs diſputes, ils élevent la voix juſqu'au ton du mode Orthien (*), de ſorte que leur contention & leurs efforts pour ſe faire entendre, leur rendent la face toute bleue, leur gonfle la tête & les veines, comme un joueur de flûte qui ſouffle avec force dans un tuyau étroit. Au milieu de leurs cris confus, ils perdent de vue l'objet de leurs queſtions; ils ſe retirent la plupart en s'accablant mutuellement d'injures, & eſſuyant du doigt la ſueur qui coule de leur front. Celui qui a les meilleurs poumons & le plus d'impudence, paſſe pour avoir eu l'avantage.

(*) Le mode Orthien étoit celui qu'on employoit pour animer les Guerriers dans une bataille. Cela ſignifie un ton de voix très-élevé & très-perçant.

Le peuple, lorſqu'il n'a rien de mieux à faire, aſſiſte néanmoins à ces ſortes d'eſcrimes avec étonnement & admiration. D'après tout cela, j'ai regardé les Philoſophes comme des charlatans qui n'étoient bons à rien, & j'étois même aſſez fâché de la reſſemblance que la barbe mettoit entre eux & moi. Le Public retire-t-il quelque avantage de leurs clameurs, ou réſulte-t-il quelque bien de leurs diſputes? C'eſt ce que j'ignore. Mais s'il faut te parler vrai, comme ma grotte eſt une eſpece de guérite qui domine ſur la ville, j'ai vu très-ſouvent beaucoup de ces Meſſieurs, à la nuit tout-à-fait cloſe.....

LA JUST. Attends, mon cher; ne te ſemble-t-il pas que Mercure va les haranguer?

PAN. Oui.

MERC. Écoutez, Peuple, écoutez: Aujourd'hui 7 Février (puiſſe ce jour être des plus heureux!), nous allons donner audience publique & entendre

les causes. Tous ceux qui ont quelque affaire à porter à notre Tribunal, n'ont qu'à se rendre à l'Aréopage, où la Justice les fera tirer au sort & présidera en personne. Les Juges seront choisis parmi tous les Athéniens, & ils auront trois oboles par cause. Leur nombre sera proportionné à l'importance de l'accusation; Éaque a ordre de renvoyer ici tous ceux dont le procès commencé n'a pu être terminé avant leur mort. Si quelqu'un ne se trouve pas bien jugé, la voie de l'appel lui est ouverte, & cet appel se fera devant Jupiter.

PAN. Dieux ! quel tumulte ! quel vacarme ! comme ils courent tous & s'entraînent les uns les autres sur la colline de l'Aréopage ! Voilà Mercure qui revient à nous. Allez tous les deux remplir votre mission, & jugez du mieux qu'il vous sera possible. Moi, je me retire dans ma grotte pour jouer de la flûte, & chanter, selon mon usage, quelque chanson galante, pour piquer

un peu la Nymphe Écho (*). Je ne ſuis pas curieux de procédures & de plaidoyers; j'en entends tous les jours dans l'Aréopage.

MERC. Allons, Juſtice, appelons-les.

LA JUST. Tu as raiſon; car ils ſe préſentent tous en foule, & ils font tant de bruit, qu'on croiroit entendre bourdonner des eſſaims d'abeilles autour de la citadelle.

UN ATHÉNIEN. Je te tiens, ſcélérat.

UN AUTRE. Tu es un calomniateur.

UN AUTRE. Tu ſeras enfin puni comme tu le mérites.

UN AUTRE. Je te convaincrai de crimes atroces.

UN AUTRE. Appelez ma cauſe la premiere.

UN AUTRE. Viens devant les Juges, maraud.

UN AUTRE. Eh ! tu m'étrangles !

(*) Pan aimoit beaucoup cette Nymphe. Voy. le XXIIe. Dial. des Dieux, tome III, p. 463.

LA JUST. Si tu m'en crois, Mercure, nous jugerons aujourd'hui les plaintes intentées contre quelques particuliers par les Arts, les différentes professions, & les Sciences. Pour les autres, nous les remettrons à demain.... Allons, commence à indiquer celles dont je parle.

MERC. Accusation de plagiat (*), par l'Ivresse; contre l'Académie, qui lui a ravi Polémon.

LA JUST. Tire sept Juges au sort.

MERC. Accusation de dol par la Philosophie Stoïcienne, contre la Volupté, pour avoir enlevé au Portique Denis, l'un de ses plus zélés admirateurs (**).

LA JUST. Cinq Juges suffiront.

MERC. La Volupté contre la Vertu, au sujet d'Aristippe (***).

(*) Enlévement d'un Citoyen libre. Voyez tome II, p. 334.

(**) Ce Denis étoit disciple de Zénon.

(***) Aristippe, dont nous avons parlé, tome

LA JUST. Le même nombre de Juges.

MERC. La Banque, contre Diogene, pour cause de fuite (*).

LA JUST. C'est assez de trois Juges.

MERC. La Peinture, contre Pyrrhon, pour crime de désertion (**).

LA JUST. Neuf Juges.

MERC. Veux-tu aussi que j'appelle deux causes, tout récemment intentées contre un Rhéteur ?

LA JUST. Terminons d'abord les anciennes ; ces deux-là viendront après.

MERC. Elles sont précisément de la même espece que les premieres ; & il

I, p. 355, se distinguoit de Socrate son Maître, en ce qu'il savoit se conformer aux lieux, aux temps & aux personnes.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.
Horace, Epit. Liv. I. Ep. XVII, vers 23.

(*) Le pere de Diogene étoit Banquier. Diogene lui-même avoit fait de la fausse monnoie avant d'embrasser la secte des Cyniques.

(**) Pyrrhon avoit été Peintre avant de se livrer à l'étude de la Philosophie.

faut, malgré leur nouveauté, les juger en même temps.

LA JUST. Il me semble, Mercure, que tu as envie de favoriser quelque plaideur qui t'aura sollicité. Au reste, passe pour ces deux-là; mais je n'en veux pas davantage; nous en avons déjà bien assez. Appelle-les donc.

MERC. La Rhétorique attaque un certain Syrien qui l'a maltraitée, & le Dialogue accuse le même homme de lui avoir fait injure (*).

LA JUST. Quel est cet homme? son nom n'est pas sur le Réquisitoire.

MERC. Cela n'est pas nécessaire. On peut appeler la cause simplement *contre un Rhéteur de Syrie.*

LA JUST. Comment! tu nous amenes ici dans l'Aréopage des causes d'au delà des monts! Eh! mon cher! c'est de l'autre côté de l'Euphrate qu'il auroit

(*) Rien de plus ingénieux que la maniere dont Lucien se met lui-même ici sur la scène.

fallu les faire juger. Quoi qu'il en ſoit, fais tirer onze Juges, & que les mêmes ſe chargent des deux cauſes.

MERC. Très-bien; on ne peut trop ménager la bourſe des plaideurs.

LA JUST. Que l'on juge d'abord entre l'Académie & l'Ivreſſe. Vous, empliſſez la clepſidre. Que l'Ivreſſe parle..... Elle ne dit mot, & trébuche! approche-toi d'elle, Mercure, pour l'entendre.

MERC. Je ne puis, dit-elle, plaider ma cauſe; le vin me lie la langue, & je crains de me faire moquer de moi. Vous voyez qu'elle a peine à ſe tenir ſur ſes jambes.

LA JUST. Eh bien! qu'elle prenne un Avocat, & qu'elle ait ſoin de choiſir un des plus hardis crieurs. Il y en a ici un aſſez bon nombre qui ſont prêts à ſe rompre les poumons pour trois oboles.

MERC. Mais perſonne ne voudra plaider en public pour l'Ivreſſe; quoique dans la circonſtance préſente, elle ait droit de le demander.

LA JUST. Que faire donc ?

MERC. L'Académie eſt toujours diſpoſée à parler pour & contre (*), & elle ne s'occupe que des moyens de faire valoir les raiſons contraires ; ainſi, dit l'Ivreſſe, qu'elle plaide d'abord ma cauſe, & enſuite elle plaidera la ſienne propre.

LA JUST. Voici une maniere de procéder toute nouvelle. Allons, Académie, donne-nous deux plaidoyers, puiſque tu le peux.

L'ACADÉMIE (*plaidant pour l'Ivreſſe*). La clepſidre coule déjà pour ma rivale ; écoutez donc, Juges, ce que je vais dire en ſa faveur. L'Infortunée a reçu l'affront le plus inſigne de la part de

(*) Cette idée de faire plaider l'Académie pour ſa Partie adverſe & pour elle-même, eſt un ſarcaſme très-ingénieux contre les Dialogues de Platon, où les interlocuteurs diſcutent toujours les raiſons pour & contre, dans les différentes queſtions qu'ils traitent, ſans preſque jamais prononcer ſur rien.

l'Académie, qui lui a enlevé son serviteur Polémon, le seul ami fidele qu'elle avoit, & qui ne rougissoit de rien de ce qu'elle exigeoit de lui. Pendant le jour, on le voyoit, la tête couronnée de guirlandes de fleurs, se promener sur la place publique avec une Chanteuse, dont la voix l'amusoit; il buvoit & s'enivroit du matin au soir. J'en appelle ici au témoignage de tous les Athéniens, qui ne l'ont jamais vu rassis & sobre. Il eut le malheur un jour de se présenter à la porte de l'Académie, dans l'intention de faire ses orgies chez elle, comme par-tout ailleurs; elle l'a enlevé par force des mains de l'Ivresse, l'a entraîné dans sa demeure, l'a obligé à boire de l'eau, lui a montré à redevenir sobre, lui a arraché ses guirlandes, & au lieu de le tirer avec du vin de dessus le grabat où elle l'avoit réduit, elle lui a fatigué la tête d'un misérable fatras de mots & d'un assommant verbiage. Aussi ne lui voit-

on plus le coloris qui brilloit sur son visage. Le pauvre malheureux est pâle & maigre à faire peur. Il a oublié toutes ses chansons; il est quelquefois jusqu'à minuit sans boire & sans manger, à se morfondre sur ces milliers de minuties qu'on apprend avec l'Académie : ce qui fait plus de peine à l'Ivresse, c'est que j'excite son ancien ami à l'accabler d'injures, & à dire du mal d'elle en toutes rencontres.

Voilà, je pense, tout ce qu'on pouvoit dire en faveur de ma rivale. Je vais maintenant parler pour moi. Qu'on change l'eau de la clepsidre.

LA JUST. Voyons ce qu'elle répondra; donnez-lui la même portion d'eau.

L'ACADÉM. (*parlant pour elle-même*). L'Avocate de l'Ivresse a dit pour elle des choses qui ont dû vous paroître raisonnables, Messieurs; mais si vous daignez m'écouter avec bienveillance, vous serez convaincus que je ne suis coupable d'aucune injustice envers celle

qui m'accuse. Ce Polémon qu'elle appelle son serviteur, n'étoit point du tout fait pour elle. L'heureux caractere de cet aimable jeune homme le rapprochoit naturellement de moi; c'est elle qui me l'a débauché dès la fleur de son âge. A l'aide de la Volupté sa complice ordinaire, elle a livré mon infortuné transfuge à la merci de la Gourmandise & des courtisanes, pour lui ôter jusqu'au moindre sentiment de pudeur. Ainsi, ce qu'elle imaginoit dit en sa faveur, regardez-le, Messieurs, comme prouvant uniquement pour moi. Quand ce malheureux couroit dès le matin par la ville, avec des guirlandes sur la tête, toujours dans l'état le plus crapuleux, & jamais de sang-froid, sans autre occupation que d'entendre des flûtes & des Chanteuses, & frappant à toutes les portes pour varier ses parties de débauche, il étoit l'opprobre de sa famille & de sa patrie, & se rendoit méprisable aux yeux des

étrangers. Quand il se présenta chez moi, j'étois occupée, comme de coutume, à parler, les portes ouvertes, de la tempérance & de la vertu, en présence de plusieurs de mes disciples. En arrivant avec ses flûtes & ses guirlandes, il se mit à crier de toutes ses forces, & fit tout ce qu'il put pour nous interrompre & nous troubler par ses clameurs & ses folies bruyantes. Étonné de ce qu'on ne faisoit seulement pas attention à lui, il prêta l'oreille à ce que nous disions, parce qu'en ce moment il n'avoit pas encore entiérement perdu la raison : nos discours le ramenerent insensiblement à la sobriété; il arracha ses couronnes, fit taire sa Chanteuse, rougit de porter une robe de pourpre; & sortant, pour ainsi dire, d'une profonde léthargie, il se vit tel qu'il étoit, & il eut horreur de la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors. Les couleurs rubicondes qu'il tenoit de l'Ivresse s'effacerent bientôt, & il ne rou-

git plus que du souvenir de ses égaremens. En un mot, quoique transfuge de mon parti, il revint à moi sans que je l'aye appelé, sans que je lui aye fait violence, comme le dit ma rivale, mais de lui-même, & parce qu'il a jugé ce choix le meilleur. Faites-le paroître ici devant vous, & vous verrez quelles sont ses dispositions à mon égard. Quand je l'ai reçu, il se couvroit de ridicule, il ne pouvoit ni proférer une parole, ni se tenir droit sur ses jambes; je l'ai changé entiérement; d'un vil esclave j'en ai fait un homme honnête, sobre, tempérant, & digne de quelque considération parmi les Grecs. Et maintenant, lui & ses amis m'en savent bon gré (*).

(*) Cette conversion de Polémon fût sans retour; il devint Sage & Philosophe, au point qu'il succéda dans l'École de Platon à Xénocrate, auteur de son changement; & il fut par conséquent le troisieme Chef de l'Académie.

Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire ; c'est à vous de décider à laquelle de nous deux il devoit la préférence.

MERC. Allons, Juges, hâtez-vous de prononcer & de lever le siége ; nous avons d'autres causes à terminer.

LA JUST. L'Académie a tous les suffrages, excepté un seul.

MERC. Je ne suis pas étonné que l'Ivresse en ait au moins un pour elle. Prenez séance, vous autres, que le sort a nommés pour entendre la Philosophie Stoïcienne contre la Volupté. L'eau coule ; la Philosophie du Poécile peut parler.

LA PHILOS. STOÏC. Je n'ignore pas, Messieurs, combien est séduisante la

---

Horace l'a cité pour exemple, dans sa troisieme Satire du II[e]. Liv. vers 254 & suiv.

Quæro, faciasne quod olim
Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia, potus, ut ille
Dicitur è collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi mutatus voce Magistri

rivale contre laquelle j'ai à parler; je vois même le plus grand nombre d'entre vous jeter ſur elle des yeux de complaiſance & lui ſourire; ils me dédaignent au contraire, parce que je ne porte point de chevelure, que j'ai un air mâle, ſérieux & auſtere; ſi cependant vous voulez bien m'entendre, je m'aſſure que vous trouverez plus de juſtice de mon côté que du ſien. Sa parure de courtiſane, ſon air de coquetterie avec leſquels elle a ſéduit mon ami Denis, qui alors étoit ſage & tempérant, ſont déjà une aſſez bonne preuve contre elle. Ma cauſe eſt préciſément la même que vous venez de juger entre l'Académie & l'Ivreſſe. Voyez en ce moment lequel eſt le plus avantageux pour l'homme, ou de ſe vautrer comme les pourceaux dans la fange de la Volupté, ſans jamais penſer à rien d'eſtimable, ou de préférer l'honnête à l'agréable, de faire uſage de ſa liberté pour cultiver la ſageſſe, de ne

point regarder la douleur comme un mal insurmontable, de ne point suivre le plaisir en esclaves, ni chercher, comme on dit, son bonheur dans le miel & les figues (*) ; car tels sont les appas que ma rivale emploie pour attirer la multitude qui n'est point sur ses gardes, en leur faisant un épouvantail du travail & de la peine. Elle n'a déterminé ce pauvre homme à secouer mon joug, qu'après qu'elle eut infecté son esprit de ses poisons, & qu'elle l'eut mis au nombre de ses malades. S'il eût eu la tête saine, jamais il ne l'auroit écoutée. Au reste, à quoi bon m'échauffer contre mon ennemie,

(*) On disoit proverbialement parmi les Grecs : *Ficum cupit, il désire une figue*, lorsque quelqu'un employoit la flatterie pour obtenir quelque douceur d'un autre. Cette expression venoit de ce que les Athéniens faisoient leur cour aux habitans des campagnes voisines, pour obtenir d'eux des figues précoces. Voyez Érasme. Prov. art. ADULATION, p. 28.

qui n'épargne pas même les Dieux, & calomnie leur providence? Peut-être qu'en Juges integres, vous devriez, Meſſieurs, la condamner comme impie. J'entends dire qu'elle ne s'eſt point diſpoſée à me répondre elle-même, & qu'elle prend Épicure pour ſon Avocat, tant ſa molleſſe la rend dédaigneuſe même envers un Tribunal reſpectable. Demandez-lui donc ce qu'euſſent été, à ſon avis, Hercule & votre Théſée, s'ils euſſent fui les fatigues pour ſuivre ſes loix. Si le travail leur eût fait peur, n'auroit-on pas vu l'injuſtice dominer impunément par toute la terre? Pour couper court, je n'ajoute qu'un mot; c'eſt que, ſi ma rivale pouvoit ſe réſoudre à me faire par elle-même la plus laconique réponſe (*), vous verriez auſſi-tôt com-

(*) Lucien fait ici alluſion à la maniere d'argumenter des Stoïciens, qui conſiſtoit à faire coup ſur coup pluſieurs interrogations vives & preſſantes.

bien elle est nulle, & peu capable de la moindre chose. Pour vous, Messieurs, soyez fideles à votre serment; donnez religieusement vos suffrages, & ne croyez pas avec Épicure, que les Dieux n'ont pas l'œil sur nos actions.

MERC. Retirez-vous. Toi, Epicure, parle pour la Volupté.

ÉPICURE. Je ne vous entretiendrai pas long-temps, Messieurs; ma cause n'a pas besoin de longs raisonnemens; Si la Volupté s'est servie d'enchantemens ou de poisons pour séduire & attirer Denis, que la Stoïcienne appelle son Amant, il faut regarder celle que je défends comme une empoisonneuse, & la punir pour avoir employé des enchantemens avec les Amans des autres. Mais qu'un Citoyen libre, dans une ville libre, se sente un dégoût invincible pour l'austérité rebutante de notre adverse Partie, ce qu'assurément les Loix ne défendent à personne; que cet homme ne voye que chimere dans une

félicité qu'on veut lui faire acheter par les souffrances; qu'il évite de se laisser engager dans un labyrinthe d'argumentations; qu'il brise les chaînes & déchire les filets dans lesquels on vouloit le retenir; qu'il voye en homme sensible & non pas en pierre brute, que la peine est un vrai mal, & le plaisir une chose agréable : faudra-t-il pour cela le repousser du port où il touche après le naufrage ? Faudra-t-il le replonger de nouveau dans une position fatiguante & cruelle, au moment où il n'aspire qu'après le repos ? Faut-il désespérer notre infortuné transfuge qui se sauve auprès de la Volupté, comme un pauvre suppliant sous l'autel de la Miséricorde ? & encore, que lui reviendroit-il de ce prétendu service? de gravir à la sueur de son front sur un roc escarpé, pour y appercevoir cette vertu tant vantée; de se rendre malheureux toute sa vie, dans l'attente

d'un

d'un bonheur qui ne doit venir qu'après. Et qui pourroit mieux que lui-même rendre raiſon du parti qu'il a pris ? Parfaitement inſtruit des principes du Portique, perſuadé qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête, il a vu que la peine étoit un mal, & il a choiſi entre deux contraires ce qu'il a jugé le meilleur. Je préſume qu'il s'eſt apperçu que ceux qui font de longues diſſertations ſur la fermeté & la patience dans les ſouffrances, n'étoient pas moins en ſecret les ſectateurs de la Volupté ; ils ſuivent ſes loix dans l'intérieur de leurs maiſons, & gardent leur courageuſe apathie pour les diſputes de leurs Écoles. Ils rougiroient de paroître ſe relâcher de la moindre choſe & de trahir leur doctrine ; mais ils ſouffrent d'ailleurs le ſupplice de Tantale. Croient-ils pouvoir ſe cacher & violer impunément les loix ? Ils donnent tête baiſſée dans le plaiſir. Si quelqu'un leur faiſoit préſent de l'anneau

de Gigès ou du casque de Pluton (*), pour les rendre invisibles, je ne doute pas qu'ils ne disent de bon cœur un adieu éternel à tout ce qui est peine, pour se ranger l'un après l'autre du côté du plaisir, & suivre l'exemple de Denis. Jusqu'au moment de sa maladie, celui-ci espéroit le plus grand avantage de toutes leurs disputes sur la patience; mais lorsqu'une fois il eut connu la douleur, & que son aiguillon eut pénétré ses sens; lorsqu'il se fut apperçu que son corps argumentoit victorieusement contre le Portique; & lui démontroit un systême tout contraire, il aima mieux croire cette moi-

(*) Homere dit au Ve. Liv. de l'Iliade, vers 845. *Minerve se couvrit du casque de Pluton, pour se rendre invisible aux yeux du redoutable Mars.* Cette expression étoit passée en Proverbe chez les Grecs; pour dire que quelqu'un savoit mettre un grand secret dans ses actions, on disoit: *Il a le casque de Pluton.* Tout ce qui entre dans l'Empire de ce Dieu disparoît en effet pour jamais.

ié de lui-même, que ſes Maîtres; il reconnut qu'il étoit ſenſible, & qu'il avoit un corps ſenſible; il réſolut de ne point le traiter comme une ſtatue; bien convaincu d'ailleurs que qui parle différemment & blâme la Volupté, ſe plaît à dire des mots démentis par ſon cœur. J'ai fini, vous pouvez prononcer.

LA PHIL. STOÏC. Point du tout. Qu'il me soit permis de lui faire deux ou trois queſtions.

ÉPIC. Faites-les, j'y répondrai.

LA PHIL. STOÏC. Regardez-vous la peine comme un mal?

ÉPIC. Aſſurément.

LA PHIL. STOÏC. Et le plaiſir comme un bien?

ÉPIC. Sans doute.

LA PHIL. STOÏC. Dites-moi maintenant; Savez-vous ce qu'on doit entendre par *choſe indifférente* & *choſe qui ne l'eſt pas*; par *choſe eſſentielle*, ou *choſe qui n'eſt pas eſſentielle*?

ÉPIC. Très-bien.

MERC. Les Juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions en monosyllabes. Ainsi, finissez ; on va vous juger.

LA PHIL. STOÏC. Oh ! j'allois certainement gagner, si j'avois pu l'interroger dans la troisieme figure des indémonstrables (*).

LA JUST. Qui a gain de cause ?

MERC. La Volupté, d'une voix unanime.

LA PHIL. STOÏC. J'en appelle à Jupiter.

LA JUST. A la bonne heure. Mercure, à d'autres.

MERC. La Vertu & la Mollesse en débat pour Aristippe. Il faut qu'il paroisse aussi dans la cause.

(*) On appelle *indémonstrables*, dit Apulée, certaines formules de raisonnement, non parce qu'elles ne peuvent se démontrer, mais au contraire parce qu'elles sont si évidentes, qu'elles n'ont pas besoin de démonstration.

LA VERTU. C'eſt à moi à parler la premiere; car il eſt clair qu'Ariſtippe m'appartient, d'après ſes diſcours & ſes actions.

LA MOLLESSE. Point du tout. Cet homme eſt à moi, comme l'atteſtent aſſez ſes guirlandes, ſa pourpre & ſes parfums.

LA JUST. Ne vous querellez point; cette cauſe ſera renvoyée par-devant Jupiter, avec celle de Denis; car l'une & l'autre ſont abſolument de la même eſpece. Si la Volupté gagne, la Molleſſe, de ſon côté, aura ſon Ariſtippe; il appartiendra au contraire à la Vertu, ſi c'eſt le Portique qui l'emporte. Appelle une autre cauſe. Comme dans celle-ci les Juges n'ont rien fait, il n'y aura point d'honoraires.

MERC. Comment! des vieillards auront monté ſi haut pour rien!

LA JUST. Eh bien, qu'on leur donne le tiers de la taxe. Retirez-vous, Meſ-

ſieurs ; ne murmurez point ; on vous donnera d'autres cauſes à juger.

MERC. Il eſt temps d'appeler Diogene de Sinope. C'eſt à la Banque à plaider.

DIOGENE. Oh ! ſi elle s'aviſe de troubler mon repos, je vous avertis que vous verrez bien vîte changer l'état de la cauſe ; car je vais tomber ſur elle à grands coups de bâton ; elle aura bien d'autres plaintes à porter contre moi.

LA JUST. Quoi ! la Banque prend la fuite, & Diogene la pourſuit le bâton levé ! Je crois que la pauvre infortunée n'aura pas beau jeu avec ſon déſerteur. Appelle la cauſe de Pyrrhon.

MERC. La Peinture eſt ici ; mais Pyrrhon n'a pas comparu, & je m'y attendois bien.

LA JUST. Pourquoi donc cela ?

MERC. Parce qu'il eſt perſuadé qu'il n'y a point de jugement certain.

LA JUST. Eh bien, il faut le condamner par défaut. Fais paſſer tout de ſuite

la cause de cet Auteur de Syrie. Elle n'est pas ancienne, & l'on auroit pu la remettre à un autre temps; mais qu'importe? Fais d'abord parler la Rhétorique..... Oh! que de gens se pressent pour l'entendre!

MERC. Il n'y a rien d'étonnant; la cause est d'un genre tout nouveau, &, comme tu l'observois tout à l'heure, elle n'est intentée que d'hier. Ce qui attire un si grand concours, c'est qu'on s'attend à voir le Dialogue & la Rhétorique plaider l'un après l'autre, & le Syrien contre tous les deux. Allons, Rhétorique, commence.

LA RHÉTORIQUE. D'abord, Athéniens, je supplie tous les Dieux & toutes les Déesses, de vous inspirer pour moi, dans cette cause, les sentimens de bienveillance & d'attachement que j'ai toujours eus moi-même pour la République & pour chacun de vous en particulier. Ensuite, que les Dieux, comme cela est juste, vous engagent à impo-

ser silence à mon Adversaire, tandis que vous me laisserez, moi, plaider ma cause, telle que je l'ai préparée, & comme je suis résolu à le faire (*). Je vous observerai qu'il ne faut point du tout juger de la conduite de mon ennemi envers moi, par ses discours. Vous verrez bientôt que son langage ressemble parfaitement au mien; mais en même temps, vous serez convaincus que ses actions ne tendent qu'à me nuire, & que je ne puis trop me tenir sur mes gardes avec lui. Au reste, l'eau coule toujours, & pour ne point faire de trop long préambule, je viens au fait.

Vous saurez, Messieurs, que quand j'ai accueilli & formé ce Syrien par mes

---

(*) Ce commencement du discours de la Rhétorique est tiré de la Harangue de Démosthene *pour la Couronne*. C'est une plaisanterie piquante contre les Rhéteurs du temps de Lucien, qui pilloient Démosthene sans pudeur, dans tous leurs discours.

leçons, il n'étoit encore qu'un jeune étourdi, qu'il parloit un langage barbare, & n'étoit guere mieux vêtu qu'un esclave d'Assyrie. Je reconnus en lui de la docilité & de l'attachement pour moi, parce qu'alors il me marquoit la plus haute estime & la plus sincere vénération. Je quittai beaucoup de Riches & de Grands qui me faisoient la cour, pour m'attacher à ce pauvre & obscur jeune homme, aujourd'hui si ingrat envers moi; je lui apportai en dot, un grand nombre de belles harangues. Je l'ai ensuite introduit parmi ceux de ma Tribu, &, quoiqu'Étranger, je l'ai fait recevoir Citoyen, au grand regret de tous ceux qui aspiroient à mon alliance. Lorsqu'il eut résolu de voyager pour montrer le riche parti qu'il avoit trouvé en moi, je ne l'abandonnai point; je me suis laissé conduire par-tout où il a voulu, & je l'ai suivi par monts & par vaux. Je lui ai procuré beaucoup de considération &

de célébrité, par les ouvrages que j'ai composés & embellis sous son nom. Je fis peu d'abord pour lui en Grece & en Ionie; mais quand il passa en Italie, je fis avec lui le trajet du golfe Ionique. Je l'ai accompagné jusque dans la Gaule, & lui ai procuré une brillante fortune. Pendant long-temps, il ne fit rien qui pût me déplaire, & ne sortit pas de mes côtés, même l'espace d'une seule nuit; mais enfin, lorsqu'il fut rassasié de gloire & de bonheur, je le vis plein de confiance en lui-même, faire le dédaigneux envers moi; il me négligea, ou plutôt m'abandonna entiérement. Son coeur fut à l'instant épris comme celui d'un Amant pour ce vieux barbu (*), qu'on dit être fils de la Philosophie, & ils vivent ensemble dans la plus intime familiarité. Il a tronqué sans pudeur l'abondance & la liberté avec laquelle mon langage coule sans con-

(*) Le Dialogue.

trainte; il a renoncé à l'avantage d'exprimer ses pensées avec noblesse & majesté, pour s'engager dans les entraves de petites phrases coupées & de courtes interrogations, dans lesquelles on diroit qu'il ne se propose que d'épeler des syllabes. Assurément il ne lui en est pas revenu beaucoup de gloire & d'applaudissemens; si ce n'est peut-être qu'il a fait sourire ses auditeurs, qu'il en a obtenu quelques légers battemens de mains, quelques signes d'approbation, & que de temps en temps il a forcé plusieurs d'entre eux à gémir. Voilà ce que ce galant homme a préféré à mon amour. J'entends dire cependant qu'il ne vit pas en trop bonne intelligence avec son nouveau favori, sans doute parce qu'il ne le ménage pas non plus. Il est donc le plus ingrat des hommes envers moi, & je suis fondée à intenter action contre lui pour ses mauvais traitemens, pour l'indignité avec laquelle il a abandonné

une épouſe dont il a reçu tant de biens & tant de gloire ; en un mot, pour avoir contracté de nouveaux engagemens. Et dans quel temps encore? dans un moment où chacun veut être mon admirateur & me prendre pour ſon Avocate. Je ſuis environnée d'une foule d'Amans qui frappent à ma porte & réclament ſans ceſſe mon nom ; je ne veux ni leur ouvrir, ni les écouter, parce qu'ils n'ont pour toute recommandation que leurs clameurs. Mais tout cela n'eſt pas capable de ramener cet ingrat vers moi; il n'a des yeux que pour ſon bien-aimé. Et demandez-lui ce qu'il peut eſpérer d'un homme qui n'a en partage qu'un vieux manteau déchiré. Telles ſont mes raiſons, Meſſieurs. Si ma Partie adverſe veut employer ma maniere & mes reſſources pour faire valoir ſes raiſons, ne le ſouffrez pas. Je fournirois des armes contre moi, & cela ne ſeroit pas juſte. Qu'il s'en ſerve, s'il le peut, contre

son ami le Dialogue, lorsqu'il lui répondra.

MERC. Nous ne pouvons pas l'empêcher de s'énoncer comme il voudra. Il ne peut pas plaider seul sa cause, & prendre en même temps la marche du Dialogue; ainsi il parlera comme toi, de suite & sans interruption.

L'AUTEUR SYRIEN. Puisque mon Accusatrice ne consent pas volontiers à ce que je lui réponde en discours suivi, je ne pérorerai pas long-temps devant vous, Messieurs, quoique je tienne d'elle-même la faculté de parler en Rhéteur. Je ne veux que détruire ses principaux chefs d'accusation, & j'abandonne le tout à votre décision. Ce qu'elle a dit de moi est vrai; c'est elle qui m'a élevé, qui a voyagé avec moi, qui m'a introduit parmi les Grecs. A ces différens titres, son alliance m'a été infiniment agréable. Mais je vous prie de peser les motifs qui m'ont engagé à la quitter pour m'attacher au

Dialogue, & de croire que mon intérêt personnel ne m'écartera en rien de la vérité.

Je m'apperçus, après quelque temps, que celle que j'aimois n'avoit ni retenue, ni cet air décent qui lui avoit mérité l'attachement de l'Orateur Poéanien (*). La recherche de sa parure, ses cheveux frisés avec l'affectation d'une courtisane, ses sourcils peints, ses joues fardées, me donnerent d'abord quelque soupçon, & j'examinai où se portoient ses yeux. Sans entrer dans de trop grands détails, je dirai que toutes les nuits notre quartier étoit rempli d'une foule de galans ivres, qui venoient passer chez elle des momens agréables, frappoient à la porte, & quelquefois même portoient l'impudence & l'audace jusqu'à entrer par violence. Elle ne faisoit

(*) Démosthene, dans les décrets ou actes publics, prenoit le titre de *Poéanien*, du nom d'une Tribu d'Athenes.

qu'en rire, & ces différentes scènes l'amusoient beaucoup. Souvent elle se tenoit à la fenêtre pour les voir, ou entendre leur voix rauque & leurs chansons galantes; souvent aussi elle leur ouvroit à petit bruit, répondoit à leurs avances, & se prostituoit sans pudeur, quand elle croyoit pouvoir le faire à mon insçu. Indigné de sa conduite, je n'ai cependant pas voulu la citer en Justice, comme adultere; mais j'ai été trouver le Dialogue, qui demeuroit dans notre voisinage, & je l'ai prié de me recevoir chez lui. Tels sont les outrages que la Rhétorique a reçus de moi; & quand bien même je n'aurois eu aucun reproche à lui faire, il étoit temps pour moi, à l'âge de bientôt quarante ans, de renoncer aux clameurs & à l'embarras des procès, & de laisser les Juges en repos; il étoit temps de me soustraire aux accusations des Tyrans, & aux applaudissemens des Grands, pour entrer dans l'Académie ou le Lycée, & m'y

promener en disputant paisiblement avec mon fidele ami le Dialogue, sans désirer ni admirateurs ni prôneurs. Je pourrois appuyer ma cause de beaucoup d'autres raisons; mais je m'en tiens à ce que vous venez d'entendre. Soyez équitables dans vos jugemens.

LA JUST. Qui a gagné?

MERC. Le Syrien. Il n'a qu'une seule voix contre lui.

LA JUST. Il y a toute apparence que cette voix est d'un Rhéteur. Toi, Dialogue, parle devant les mêmes Juges. Vous, Messieurs, continuez la séance; vous recevrez double honoraire (*).

(*) Ceci semble contredire ce qui a été dit au commencement du Dialogue, pour les Juges de ces deux causes. Un des Commentateurs de Lucien conclut que c'est une inadvertance de l'Auteur, ou une altération du Texte. Nous conjecturons que la Justice voyant les Rhéteurs condamnés, & présumant que le Dialogue pourra bien l'être aussi, ne fait plus difficulté de rejeter

LE DIALOGUE. Mon intention n'eſt point, Meſſieurs, de vous retenir par de longs diſcours; je ferai, ſelon mon uſage, le plus court poſſible. Quoique j'ignore abſolument les formes du Barreau, je tâcherai de m'y conformer en parlant devant vous. Ceci me ſervira, s'il vous plaît, d'exorde. Je viens aux outrages que m'a faits cet homme.

Juſqu'à lui j'avois été grave & ſérieux, m'entretenant des Dieux, de la Nature & de l'Univers, toujours ſublime & marchant ſur les nuages au milieu des airs,

Où le Maître des Cieux lance ſon char rapide (*).

Il m'en a fait deſcendre, lorſque déjà je

ſur eux les dépens de leur cauſe, qu'elle vouloit d'abord épargner à l'Auteur.

(*) Quelques expreſſions de ce vers ont déjà été citées dans le Dialogue des *Philoſophes reſſuſcités*, tome II, pag. 403. Lucien le cite ici en entier, pour plaiſanter aux dépens de Platon; car on le lit en propres termes dans *le Phèdre*.

touchois à la voûte; j'allois m'élever même au plus haut ſommet de l'Empirée, & il m'a rabaiſſé au niveau du vulgaire en me coupant les ailes. Il m'a arraché mon maſque décent & majeſtueuſement tragique, pour m'en faire prendre un comique, ſatirique & preſque burleſque. Il a enſuite aſſocié avec moi le ſarcaſme mordant, l'ïambe moqueur, la licence cynique, & par-deſſus tout cela, Eupolis & Ariſtophane, deux gens capables de jeter du ridicule ſur les choſes les plus ſérieuſes, & de railler tout ce qui eſt bien. Enfin, il a déterré, je crois, tout exprès pour en faire mon compagnon, ce vieux chien de Ménippe, dont les aboiemens & la dent ſont ſi redoutables, ce traître qui vous prend ſans que vous y penſiez, & vous mord en riant. Ne dois-je pas regarder comme le dernier outrage, de m'avoir fait quitter mon caractere naturel, pour me forcer à l'amuſer par des Comédies, des ſcènes ridicules & de folles plaiſan-

teries? Ce qu'il y a de plus abſurde, c'eſt qu'il a fait de moi une eſpece d'amphibie des plus étranges; je ne ſuis plus avec lui ni proſe, ni vers, mais un compoſé monſtrueux que mes auditeurs ſeroient tentés de comparer à l'hippocentaure.

MERC. Eh bien, Syrien, que réponds-tu à cela?

LE SYRIEN. Je ne m'attendois pas, Meſſieurs, à rompre une pareille lance devant vous. J'avois droit de compter ſur un tout autre traitement de la part du Dialogue. Quand je l'ai pris, il étoit triſte & ſombre, ſes perpétuelles interrogations le rendoient ſec & aride; je conviens que cela lui donnoit un air impoſant, mais il n'avoit rien d'agréable, ni qui pût plaire au Public. Je lui ai appris à ſe rapprocher des hommes & à marcher avec eux ſur la terre. Je l'ai délivré de ce qu'il avoit de mauſſade & de rebutant, je l'ai forcé à ſourire, & l'on a commencé à le voir avec

complaiſance. Ce qui lui a ſur-tout procuré la bienveillance de ſes auditeurs, c'eſt le ſoin que j'ai eu de lui aſſocier la Comédie. Juſque-là ce n'étoit qu'un bâton d'épines, un hériſſon qu'on ne ſavoit par quel bout toucher. Je ſais au reſte ce qui lui tient au cœur; je n'ai point voulu m'amuſer à diſputer avec lui ſur mille queſtions ſubtiles & minutieuſes, ni examiner ſi l'ame eſt immortelle; combien de meſures ou de portions de ſa nature indiviſible & homogene, Dieu a mêlées dans la maſſe générale de la matiere, lorſqu'il fit le Monde; ſi la Rhétorique n'eſt pas un compoſé de politique & de flatterie (*): car il fait ſes délices de toutes ces miſérables ſubtilités; il y prend autant de plaiſir qu'un galeux à ſe gratter; il eſt au comble de la joie, quand il voit que perſonne ne peut rien entendre à ces idées creuſes, qu'il ſaiſit lui-même

(*) Ces différens paſſages ſont tirés de Platon.

avec tant de ſagacité. Voilà ce qu'il veut que je lui rende, voilà les ailes qu'il revendique; il eſt curieux de promener ſes regards dans les Cieux, & ne voit pas ce qui eſt à ſes pieds. Du reſte, je ne préſume pas qu'il prétende faire un crime à un Barbare, pour avoir changé ſon habit grec contre le coſtume barbare. Je me ſerois rendu coupable d'injuſtice, ſi je l'euſſe dépouillé de la robe de ſon pays, contre les Loix. Je me ſuis défendu le moins mal que j'ai pu. Pour vous, Meſſieurs, ſoyez-moi auſſi favorables que dans ma premiere cauſe.

MERC. Tu l'emportes d'une voix unanime, Celui qui t'a été contraire la premiere fois, eſt maintenant pour toi. Son uſage eſt de donner une pierre noire à tout le monde, & il portera envie aux gens de bien, tant qu'il vivra. Vous pouvez maintenant vous retirer; demain nous entendrons les autres cauſes.



ALEXANDRE,

OU

LE FAUX PROPHETE.

Vous croyez peut-être, mon cher Celse, avoir imposé une tâche facile à votre ami, en exigeant de lui la vie d'Alexandre d'Aboni-Tichos (*), & le récit détaillé des inventions de toute espece & des impostures de cet audacieux charlatan. Pour les décrire exactement, il faudroit une histoire aussi longue que celle d'Alexandre, fils de Philippe. L'un se rendit aussi fameux par son méprisable caractere, que l'autre par sa bravoure & la grandeur de ses actions. Si toutefois vous voulez

(*) Aboni-Tichos, ou, comme on le verra dans la suite de ce Traité, Ionopolis, aujourd'hui Ainehboli, étoit une ville de Paphlagonie.

me lire avec indulgence & suppléer à mes défauts, j'entreprendrai ce que vous me prescrivez; j'essayerai de nettoyer, du moins en partie, cette étable d'Augias, & d'en enlever quelques hottées de fumier; elles suffiront pour vous faire conjecturer quel monceau d'ordures auroient pu produire trois mille boeufs pendant une longue suite d'années.

Je vous avoue que je rougis un peu de cette entreprise, & pour vous & pour moi; pour vous, qui voulez qu'on transmette par écrit aux siecles à venir la mémoire du plus exécrable des hommes; pour moi, qui fais l'histoire d'un misérable que l'on devroit condamner à être mis en pieces par des singes & des renards en plein théatre, loin de le juger digne de l'attention des gens éclairés. Au reste, si quelqu'un me blâme, j'ai à lui citer un exemple qui fait mon excuse. Arrien, disciple d'Épictete, qui jouissoit d'une

très-grande considération à Rome, qui toute sa vie avoit cultivé les Lettres, & à qui il est exactement arrivé la même chose qu'à moi, prendroit ma défense dans la circonstance présente, puisqu'il s'est prêté lui-même à écrire la vie du brigand Tillibore (*). Celui dont je vais parler fut bien plus cruel encore; ce n'est ni dans les forêts ni sur les montagnes qu'il a commis ses brigandages, mais dans le sein des villes; ils ne sont pas bornés à la Mysie, au Mont Ida, & aux déserts de l'Asie, ils se sont étendus, pour ainsi dire, dans tout l'Empire Romain.

Sans être fort grand Peintre, je vais commencer par vous faire le portrait de sa personne, le plus ressemblant qu'il me sera possible. Il avoit une

(*) Cet Ouvrage d'Arrien est perdu. Vossius a oublié de mettre la vie de Tillibore dans le Catalogue des Ouvrages d'Arrien. On ne connoît point d'ailleurs le brigand Tillibore.

haute

haute taille, une belle physionomie, un air noble & majestueux, une peau fort blanche, une barbe qui n'étoit point trop touffue; sa chevelure étoit factice en partie, mais imitant si bien le naturel, qu'on pouvoit aisément s'y méprendre. Le feu de ses yeux sembloit annoncer quelque chose de divin; sa voix étoit tout à la fois très-douce & très-éclatante; &, pour tout dire en un mot, on ne remarquoit en lui aucun défaut du corps. Tel étoit son extérieur; mais pour la trempe de son esprit & de son cœur, puissant Jupiter, bon Hercule, & vous Dioscures, protecteurs des humains, faites-nous plutôt tomber entre les mains de nos plus implacables ennemis, que de nous exposer à la rencontre d'un tel homme! Il avoit une intelligence, une finesse, une sagacité peu communes. A l'avidité la plus insatiable de savoir, il joignoit une mémoire prodigieuse & sûre; mais il faisoit le plus mauvais usage de ces heu-

reux dons de la Nature. Avec tant de ressources pour le bien, il parvint aisément au comble de la scélératesse, & se rendit plus fameux par ses forfaits, que les Cercops, les Eurybates, les Phrynondas, les Aristodemes & les Sostrates (*). Dans une lettre qu'il écrivoit un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoît modestement à Pythagore; j'en demande pardon au divin Sage de Samos, mais en comparaison d'Alexandre, il n'eût été qu'un enfant, s'ils eussent été contemporains. Mon intention n'est point, je vous jure, de déprimer Pythagore, ni de faire le moindre parallele entre l'un & l'autre; mais je porte en fait que tout ce qu'on a débité de calomnies & d'in-

(*) Tous fameux scélérats & brigands de l'Antiquité. Eschines parle de quelques-uns d'entre eux, dans sa Harangue contre Ctésiphon. Lucien a déjà fait mention de Sostrate dans plusieurs autres Dialogues.

jurés contre le Philosophe, & que je ne prétends nullement approuver, ne feroit pas la centieme partie des impostures & des ruses d'Alexandre. Imaginez le caractere le plus flexible & le plus capable de tout ; un composé de mensonges, de parjures & de toutes sortes de mauvaises qualités ; actif, audacieux, bravant le danger, luttant sans se décourager contre les obstacles, insinuant, persuasif, affectant toutes les vertus, acquiesçant à ce qui le contrarioit le plus en secret. Après une premiere entrevue, vous l'auriez pris, sans pouvoir vous en défendre, pour l'homme du monde le plus honnête, le plus vertueux, & en même temps le plus simple & le plus éloigné de tout guésiment ; on lui reconnoissoit d'ailleurs une certaine élévation d'ame, d'après laquelle il ne lui échappoit rien qui sentît la bassesse ou la petitesse d'esprit. On ne remarquoit que de la noblesse dans sa façon de penser & d'agir

Il avoit été d'une rare beauté dans sa premiere jeunesse, autant que j'ai pu en juger d'après les traits qui lui restoient, & d'après la renommée. Il s'étoit livré au plus grand libertinage, & prostitué pour de l'argent à tous ceux qui vouloient lui en donner; il eut entre autres pour tenant un charlatan, du nombre de ceux qui prétendent savoir la magie & les enchantemens, avoir des recettes de philtres amoureux, des charmes pour perdre un ennemi, pour découvrir des trésors & se procurer des successions. Celui-ci trouva dans le jeune homme beaucoup d'esprit & d'heureuses dispositions pour son art, avec un penchant à exercer la charlatanerie, égal à la passion dont il brûloit lui-même pour sa beauté. Il se plût à l'instruire, en fit son coopérateur, son ministre & un second lui-même; il exerçoit d'ailleurs la profession de Médecin, & il auroit pu, tout aussi-bien que l'épouse de l'Égyptien Thoni,

Mélanger les poisons & les drogues salubres (*).

Alexandre fut en tout son héritier & son successeur. Le Maître lui-même avoit été intimement lié avec Apollonius de Tyane, son compatriote, & auroit pu parler savamment de toutes ses aventures (**). Vous voyez que mon héros avoit été à bonne école.

Cependant Alexandre, quand la barbe lui fut venue, & que son Maître fut

(*) Odyss. Ch. IV, v. 230. On citoit proverbialement ce vers contre les Médecins ignorans.

(**) Apollonius de Tyane mourut vers la fin du premier siecle & de l'Ere Chrétienne; le Médecin Magicien, Maître & ami de l'imposteur Alexandre, avoit long-temps vécu avec Apollonius; Alexandre étoit fort jeune lorsqu'il eut ce Médecin pour maître; d'où l'on peut conclure avec Reitzius & Dufoul, l'un Éditeur, & l'autre Commentateur de Lucien, qu'Alexandre naquit vers le commencement du second siecle; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est dit plus bas dans ce Traité de sa vie, qu'il mourut avant l'âge de soixante-dix ans, vers la fin du regne de Marc-Aurele.

mort, ayant perdu toute ressource, même celle de sa beauté, qui auroit pu le faire subsister, se mit dès-lors à former de vastes projets pour la suite de sa vie. Il s'associa avec un homme beaucoup plus détestable encore que lui; c'étoit un de ces Historiens qui se présentent dans les Jeux publics pour y disputer les prix; on le nommoit, je crois, Cocconas. Ils couroient le monde ensemble, faisant par-tout des tours & des prestiges, & tondant, comme disent les charlatans, la troupe moutonniere des gens crédules. Le hasard leur procura entre autres la rencontre d'une femme de Macédoine, qui étoit fort riche, déjà sur le retour, mais ayant encore des prétentions. Après avoir tiré d'elle tout ce qu'ils voulurent, ils la suivirent de Bithynie jusque dans sa patrie; elle étoit de Pella, ville autrefois opulente du temps des Rois de Macédoine, mais alors pauvre & peu habitée. Ils y virent de ces monstrueux

serpens qui sont apprivoisés au point qu'on peut les prendre & les toucher impunément; les femmes leur présentent la mamelle, les allaitent, les élevent, & les font coucher avec leurs enfans. L'espece en est très-nombreuse dans le pays, & c'est-là probablement ce qui a donné lieu à la fable d'Olympias, parce qu'un de ces serpens couchoit apparemment avec elle, lorsqu'elle étoit enceinte d'Alexandre. Les deux associés se procurerent pour quelques oboles un des plus gros de ces reptiles; *de là*, comme dit Thucydide, *l'origine de la guerre*. Ces scélérats, les plus audacieux & les plus déterminés des hommes, comprirent aisément, après leur réunion, que tout dans la vie humaine dépend de deux puissans mobiles, l'espérance & la crainte, & que celui qui sait à propos faire agir l'un ou l'autre, doit promptement arriver à la fortune. Ils sentoient que pour quiconque a quelque chose à craindre ou

à espérer, rien n'est plus nécessaire ni plus désirable que la connoissance de l'avenir; que c'étoit-là l'unique source des richesses de Delphes, de Délos, de Claros & des Branchides; que la crainte & l'espérance, ces deux tyrans des humains, les conduisoient dans les temples, les faisoient soupirer après la découverte des choses futures, les déterminoient à offrir des hécatombes & des lingots d'or. D'après ces principes, ils formerent le projet de créer un Oracle, dans l'espoir, s'il leur réussissoit, d'arriver bientôt au comble des richesses & de la félicité. Le succès en effet passa de beaucoup leur attente.

Ils délibérerent d'abord sur l'endroit qu'ils devoient choisir, ensuite sur la maniere dont ils s'annonceroient dans le public. Selon Cocconas, la ville de Chalcédoine (*) étoit très-propre à

(*) Chalcédoine étoit une ville de Bithynie, sur le bord de la mer, en tendant vers le Bos-

leur dessein, comme place très-commerçante, située aux extrémités de la Thrace & de la Bithynie, & d'ailleurs voisine de l'Asie, de la Galatie, & des contrées qui suivent. Alexandre, de son côté, donnoit la préférence à sa patrie, par la raison qu'une entreprise de ce genre ne pouvoit prendre dans les commencemens, que chez des hommes simples & grossiers, tels que lui paroissoient les Paphlagoniens d'Aboni-Tichos & des environs, tous superstitieux & ignorans à l'excès. En effet, qu'il se présente devant eux un homme accompagné d'un Joueur de flûte, de tambour ou de cymbale, qui, comme on dit, lise dans l'avenir à travers un crible (*), cela suffit pour qu'ils l'ad-

---

phore ; on l'appeloit la ville des Aveugles, en blâmant les Grecs qui l'avoient fondée, de n'avoir pas jeté les yeux sur l'emplacement de Byzance, beaucoup plus avantageux.

(*) Façon de parler proverbiale, pour ex-

mirent bouche béante, & le croient une Divinité descendue des Cieux. L'opinion d'Alexandre prévalut entre eux; ils se transporterent à Chalcédoine, car cette ville leur parut bonne à quelque chose. Étant entrés dans un vieux temple d'Apollon, ils y enfouirent des tablettes d'airain, sur lesquelles ils avoient gravé qu'au premier jour Esculape viendroit avec son pere Apollon dans le Pont, pour fixer sa demeure dans Aboni-Tichos. Ils firent en sorte que ces tablettes fussent découvertes, & par ce moyen l'inscription qu'elles portoient fut bientôt répandue dans toutes les villes de Bithynie & du Pont, mais avant toute autre, dans Aboni-Tichos. Les habitans résolurent aussitôt d'élever un temple, & se mirent à l'instant même à en creuser les fonde-

primer la sottise de ceux qui veulent deviner en aveugles les événemens secrets, ou prédire l'avenir sur de fausses conjectures.

mens. Cependant Cocconas, qui étoit resté à Chalcédoine, où il rendoit par écrit quelques oracles obscurs & à double sens, y mourut peu de temps après, probablement de la morsure d'une vipere. Alexandre étoit parti en avant; il portoit une chevelure longue & flottante, une robe de pourpre rayée de bandes blanches, & par-dessus un manteau blanc; il tenoit en main une faux, comme Persée, dont il descendoit du côté maternel. Les Paphlagoniens, quoique bien assurés que son pere & sa mere étoient de la plus basse extraction, ne firent aucune difficulté d'ajouter foi à l'oracle que voici :

Favori d'Apollon,
Le divin Aléxandre, issu de Podalire,
De Persée est aussi l'illustre rejeton.

Il falloit que Podalire ait été furieusement emporté par la passion des femmes, pour être venu de Tricca (*) jus-

(*) Tricca étoit une ville de Thessalie, vers

qu'en Paphlagonie, jouir de la mere d'Alexandre. On trouva encore un autre oracle, que l'on donnoit pour une prédiction de la Sibylle :

Assez près de Sinope, aux bords du Pont-Euxin,
Sous la puissance Ausonienne,
Une Cité verra s'élever un Devin,
Dont le nom merveilleux vaut bien qu'on le retienne.
On trouve un, trente-cinq, soixante en sa teneur,
Avec le beau nom de *Sauveur* (*).

---

le haut du fleuve Pénée; cette ville se nomme encore aujourd'hui Tricala. Podalire étoit fils d'Esculape, & célebre Médecin, aussi bien que son frere Machaon ; ils allerent, dit la Fable, l'un & l'autre au siége de Troie.

(*) Pour avoir le mot de cette misérable Prophétie en forme d'énigme, il faut savoir que les quatre premieres lettres du mot *Alexandre*, sont présentées ici sous la valeur numérique qu'elles ont dans l'Alphabeth grec :

A = 1.
Λ = 30.
E = 5.
Ξ = 60.

que de plus, le mot Αλεξανδρος en grec, veut dire *Protecteur*, *Sauveur d'hommes*. Le Texte

Alexandre, après une longue absence, reparoissant dans sa patrie avec cet appareil merveilleux, fixa bientôt les regards & l'admiration de tout le monde. Il affectoit quelquefois d'entrer dans une fureur prophétique, faisoit aisément sortir une écume épaisse de sa bouche en mâchant de la racine d'herbe à foulon; & le peuple ne voyoit en cela qu'un signe divin & effrayant. Les deux associés avoient depuis long-temps contourné une tête de serpent, faite avec des chiffons de linge. La face, qui étoit peinte, approchoit assez de la figure humaine, & imitoit parfaitement le naturel; sa bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval invisible; sa langue noire & armée d'un double dard comme celle des ser-

---

ajoute que ces mêmes lettres forment un nombre carré rond; c'est-à-dire qu'en faisant l'addition des quatre sommes, on trouvera la somme totale 96, laquelle est divisible par quatre & par vingt-quatre.

pens, s'élançoit & se remuoit en tout sens, également à l'aide de quelques fils. Le serpent de Pella, gardé soigneusement & nourri en secret jusqu'alors, devoit paroître lorsqu'il seroit temps, & venir à l'appui de cette farce, ou plutôt y jouer le principal rôle. Voici ce qu'Alexandre imagina pour ouvrir la scène ; il fut pendant la nuit aux fondemens du temple que l'on creusoit, & dans lesquels il y avoit une certaine quantité d'eau, soit qu'elle fût sortie de la terre, soit qu'elle fût tombée du ciel. Il y déposa un oeuf d'oie, qu'il avoit ouvert auparavant avec précaution, & dans lequel il avoit glissé un petit serpent nouvellement éclos ; il se retira après l'avoir déposé dans la vase. Le lendemain matin, on vit le personnage sautant tout nu au milieu de la place, avec une ceinture d'or autour de lui pour tout vêtement ; il portoit sa faux en main & agitoit sa longue chevelure, comme ces inspirés

qui assemblent le peuple pour les mysteres de la mere des Dieux ; il monte sur une espece d'autel, harangue les assistans, & félicite la ville de ce que bientôt un Dieu va naître dans son enceinte. Les auditeurs, c'est-à-dire, presque tous les citoyens, femmes, vieillards, enfans, sont frappés d'étonnement, prient & adorent la Divinité. L'homme aux miracles profere alors quelques mots inintelligibles, qu'on eût pris pour de l'hébreu ou du phénicien, & se donne par-là un air plus merveilleux aux yeux de la multitude. De tout ce qu'il dit, on ne comprend que les noms d'Esculape & d'Apollon, qu'il avoit soin de faire entendre par intervalles dans son jargon. Il court ensuite précipitamment vers le lieu destiné à la construction du temple, s'approche des fondations, y descend précisément à l'endroit où il avoit préparé la source d'où il vouloit faire jaillir son oracle, chante à haute voix des

hymnes en l'honneur d'Apollon & d'Esculape, en conjurant le Dieu d'apparoître dans la ville sous d'heureux auspices. Il demande un vase, on le lui fournit; il le glisse aisément sous son dépôt, & pêche avec de l'eau bourbeuse l'œuf qui renfermoit le Dieu, & dont il avoit adroitement recollé l'ouverture avec de la cire blanche & de la céruse. Il le prend dans sa main, & s'écrie qu'il tient Esculape. Tous les spectateurs, déjà fort étonnés d'avoir vu l'œuf tiré de l'eau, redoublent d'attention pour voir la suite de l'événement. Il brise la coquille, reçoit dans le creux de sa main un petit serpent, que tout le monde voit frétiller & se replier autour de ses doigts. Il s'éleve aussi-tôt de grands cris, on rend hommage au Dieu, on se félicite comme citoyens de la ville; chacun tâche de se faire entendre par-dessus tous les autres, & demande pour soi des trésors, des richesses, de la santé, & toute sorte de

biens. Alexandre regagne promptement ſon logis, emportant avec lui le Dieu nouveau-né, qui vint ce jour au monde pour la ſeconde fois, quoique tous les autres êtres n'y viennent qu'une ; il naquit, non plus de Coronis ou d'une corneille (*), mais d'une oie. Il fut ſuivi de toute la multitude tranſportée d'enthouſiaſme & d'eſpérance. Il reſta quelques jours chez lui ſans ſortir, comptant bien, comme il arriva en effet, que ſur le bruit de ce qui s'étoit paſſé,

---

(*) Le mot Κορώνις, en grec, approche beaucoup de celui de Κορώνη, qui ſignifie *Corneille*. Eſculape fut tiré par Apollon des flancs de Coronis, après qu'il eut tué cette Nymphe qui lui avoit été infidelle. C'eſt un corbeau, dit la Fable, qui avoit informé le Dieu de l'infidélité de ſa maîtreſſe, & qui fut changé de blanc en noir, parce qu'Apollon ſe repentit de la vengeance qu'il avoit tirée de Coronis. Cette derniere circonſtance juſtifie le jeu de mots de Lucien, qu'on doit regarder comme une plaiſanterie ſur la premiere & la ſeconde naiſſance d'Eſculape.

la plupart des Paphlagoniens s'empresseroient d'accourir. Bientôt la ville regorgea d'une foule innombrable de gens dépourvus de sens & de cervelle, qui n'avoient rien de ce qui distingue le commun des humains, & qu'à la forme près, on auroit pu croire de l'espece moutonniere. Alors Alexandre se laissa voir dans un réduit fort étroit, où il paroissoit assis sur un lit, revêtu d'une robe longue, & dans un accoûtrement qui annonçoit du respect pour la Divinité. Il prit dans son sein son Esculape de Pella, qui, comme je l'ai déjà dit, étoit très-grand & très-beau. Le corps du reptile se replioit autour du cou d'Alexandre, le reste pendoit par-dessus sa robe, & étoit si long, que la queue traînoit à terre, malgré ce que le Prophete en cachoit sous ses habits, en soutenant lui-même tout le fardeau. Il gardoit la véritable tête de l'animal sous son aisselle, & ne laissoit entrevoir que le masque de chiffons

dont j'ai parlé, & qui fortoit par-devant. Imaginez une très-petite chambre, assez mal meublée & fort obscure, remplie d'une foule de gens frappés de saisissement & de vénération, & le cœur transporté du sentiment de l'espérance. Ne devoient-ils pas, au premier aspect, crier à la merveille, en voyant le petit serpent devenu en si peu de jours un énorme dragon, en lui voyant sur-tout la figure humaine, & une douceur aussi familiere? A peine étoit-on entré, qu'il falloit sortir, parce que la grande affluence de curieux qui se succédoient sans interruption, ne permettoit à personne de s'arrêter long-temps. On avoit pratiqué dans la chambre une seconde issue, à peu près comme on rapporte que l'avoient fait les Macédoniens à Babylone, dans une maladie d'Alexandre, lorsque ses soldats s'empressoient autour du palais dans le désir de le voir & de lui parler pour la derniere fois. Ce ne fut pas en

cette occasion seulement que l'imposteur se mit ainsi en parade ; on assure qu'il affecta souvent de se donner de cette maniere en spectacle, particuliérement quand il apprenoit l'arrivée de quelques riches étrangers. Il faut avouer, mon cher Celse, que les habitans du Pont & de Paphlagonie, naturellement lourds & peu instruits, sont bien excusables de s'être laissé surprendre en cette circonstance, même au tact, car Alexandre permettoit de toucher le serpent à ceux qui le désiroient ; on le voyoit, dans un endroit peu éclairé, ouvrir & fermer la gueule ; le mécanisme en étoit si adroitement disposé, qu'il auroit fallu un Démocrite, un Épicure, un Métodore, ou tout autre Philosophe bien aguerri contre de pareils prestiges, pour avoir quelque méfiance ou conjecturer ce que ce pouvoit être ; il auroit fallu un homme bien persuadé d'avance qu'il ne pouvoit y avoir qu'imposture & absurdité

dans tout cela, quoique d'ailleurs il n'eût pas pu en découvrir la ruse. Bientôt après, on vit accourir toute la Bithynie, la Galatie & la Thrace, sur le récit de ceux qui, comme on pense bien, reportoient dans leur pays qu'ils avoient vu naître le Dieu, qu'ils l'avoient touché, qu'il étoit devenu d'une grosseur monstrueuse en peu de temps, qu'enfin il avoit une figure humaine; ajoutez qu'on frappa des médailles, & qu'on fondit des statues d'airain qui le représentoient. On lui donna le nom de Glycon, d'après les ordres divins & les vers prophétiques, publiés par Alexandre, en ces termes;

Glycon, troisieme fils du Maître du tonnerre,
Vient aux foibles humains apporter la lumiere.

Comme il étoit temps d'en venir au but de tant de préparatifs, c'est-à-dire, de rendre des oracles & de prédire l'avenir à ceux qui le désiroient, il prit pour modele Amphiloque, qui est en

grande vénération en Cilicie (*). Celui-ci, après la mort de son pere Amphiaraüs, qui fut englouti à Thebes, quitta la maison paternelle, & vint en Cilicie, où il ne fit pas mal ses affaires, en prédisant l'avenir aux gens du pays, dont il tiroit deux oboles pour chaque oracle. Alexandre préluda précisément comme son Maître, en annonçant à tous ceux qui venoient le trouver, que le Dieu rendroit ses oracles à tel jour nommé. Il ordonnoit à chacun d'écrire sur des tablettes ce qu'il désiroit particuliérement, de les fermer avec un fil cacheté de cire, de craie, ou de toute autre maniere. Le temple étoit déjà construit, & la scène toute préparée pour jouer la Comédie; il prenoit les tablettes ou billets qu'on lui confioit, & se retiroit dans le sanctuaire; alors un Héraut & un Ministre en sous-œuvre appeloit les consultans l'un

(*) Voyez tome III, p. 319.

après l'autre, & l'on rendoit à chacun son écrit tel qu'il avoit été cacheté, avec la réponse à la demande, quelle qu'elle fût, sans en refuser aucune, comme si le Dieu l'eût entendue. Ce manége pour un homme tel que vous, &, si j'ose le dire, tel que je me sens moi-même, n'eût pas été difficile à découvrir; mais cela devoit paroître extraordinaire & miraculeux à une foule de gens simples & ignares. Il avoit plusieurs secrets pour lever les cachets, lisoit les demandes, & y faisoit les réponses qu'il jugeoit convenables, refermoit les tablettes comme auparavant, & les rendoit aux particuliers, qui les recevoient avec la plus grande admiration; la plupart se disoient les uns aux autres: Comment auroit-il pu savoir ma pensée que j'avois enveloppée d'un sceau presque impossible à contrefaire, si véritablement ce n'étoit pas un Dieu, pour qui rien n'est caché? Vous me demanderez peut-être, mon

cher Celſe, quels peuvent être ces ſecrets; je vais vous en inſtruire, afin que dans l'occaſion vous puiſſiez vous prémunir contre de pareilles fraudes; voici le premier : avec une aiguille chaude, Alexandre fond la cire qui eſt ſous le cachet, le leve, lit le contenu du billet, puis fond une ſeconde fois la cire au même endroit, ainſi que celle qui eſt ſous le fil, & les réunit ainſi l'une à l'autre. La ſeconde maniere s'opere avec ce qu'on appelle collyre (*); c'eſt une compoſition de poix de Bruttia (**), de bitume, de cire, de maſtic,

(*) Ce mot, en grec, ſignifie une eſpece d'onguent, ou une compoſition compacte de différens ſucs tirés des trois regnes, animal, végétal, & minéral; & ce mot ſe dit d'une compoſition quelconque.

(**) *Bruttia Sala* étoit le nom d'une forêt qui donnoit de la réſine; & étoit ſituée dans le canton de l'extrémité de l'Italie, appelé aujourd'hui la Calabre, au midi de l'ancienne Leucanie. Les habitans de ce canton ſe nommoient

&

& de la poudre d'une pierre tranſparente. On fait de tout cela un corps ſolide; on le chauffe, on l'applique ſur le cachet, qu'on a eu ſoin de mouiller auparavant avec de la ſalive, & l'empreinte s'y grave d'elle-même. La compoſition refroidit & ſe durcit dans le court intervalle qu'on met à ouvrir le billet & à le lire; on l'applique de nouveau ſur la cire, & on y imprime le premier ſceau, comme avec le cachet même. J'ai encore entendu parler d'une troiſieme méthode. Alexandre mêloit de la chaux avec la colle dont on enduit les volumes; il en formoit comme une maſſe de cire, l'appliquoit encore molle ſur le cachet, puis enlevoit cette matiere, qui ſe coagule en un clin-d'œil, & devient plus dure que la corne & même que le fer; enſuite il rétabliſſoit la premiere empreinte. On

---

Bruttii. Voy. Danville, Géographie ancienne, tome I, p. 212.

cher Celse, quels peuvent
crets ; je vais vous en
que dans l'occasion v
prémunir contre
voici le premier
chaude, Alexa
sous le cach
du billet,
la cire au
qui est ...ndoit donc des ora-
l'une ... prophétisoit avec toute l'a-
pe... ...ne possible ; & entre autres qualités,
c... il avoit, au suprême degré, l'art de ren-
dre ses réponses vraisemblables. Tantôt elles étoient détournées & présentoient un double sens ; tantôt elles

(*) Le nouveau Traduct. Angl. de Lucien, M. Thomas Franklin, fait ici la remarque suivante. » Tous ces moyens d'ouvrir les lettres sans endommager le cachet, sont également connus » de nos jours, & on en a découvert beaucoup » d'autres encore. Si quelqu'un vouloit avoir » sur ce sujet des connoissances plus étendues, » je le renverrois aux Commis des Bureaux » de Poste «.

’une obfcurité impénétrable,
on lui, caractérifoit effen-
oracles. Il encourageoit
leur entreprife, il en
es, felon qu’il le ju-
e. Il prefcrivoit à
e fanté & des
ion, parce que, com-
obfervé en commençant, il
connoiffoit beaucoup de médicamens utiles. Son remede favori étoit un onguent de graiffe de bouc contre les douleurs; quant aux efpérances, à l’accroiffement de fortune & aux fucceffions, il les remettoit toujours à l’avenir, en ajoutant: Cela vous viendra fi je veux, fi mon Prophete Alexandre le demande pour vous & fait des voeux en votre faveur. Le prix de chaque réponfe étoit fixé à une drachme & deux oboles. N’allez pas croire que ce fût peu de chofe, car cela montoit à foixante-dix ou quatre-vingt mille par année, la plupart lui demandant jufqu’à dix &

quelquefois vingt réponses, tant ils étoient avides de lire dans l'avenir. Au reste, le profit n'étoit pas pour lui seul, & il ne thésaurisoit pas. Il avoit sous lui un grand nombre de ministres & de coopérateurs, espions, scribes, gardiens d'Oracles, d'autres chargés des sceaux, d'autres qui les appliquoient, d'autres enfin qui faisoient les fonctions d'interpretes, & chacun d'eux recevoit une rétribution proportionnée à ses services. Il avoit déjà envoyé quelques émissaires dans les pays éloignés, pour rendre son Oracle célebre parmi les Nations, & raconter par-tout comme il prédisoit l'avenir, faisoit retrouver les esclaves fugitifs, découvroit les voleurs & les brigands, indiquoit les trésors cachés, guérissoit les malades, enfin, comme il avoit déjà ressuscité plusieurs morts. De là un concours prodigieux de tous les peuples; de là des sacrifices & des offrandes; de là une double rétribution au Prophete

& Disciple du Dieu ; car on avoit encore entendu sortir cet oracle du sanctuaire :

Honorez, je le veux, mon digne serviteur ;
C'est lui que je chéris, l'or n'est rien à mon cœur.

Cependant, comme beaucoup de gens sensés, sur-tout des Épicuriens, revenoient déjà de leur profonde léthargie & commençoient à s'élever contre lui, que d'ailleurs on avoit peu à peu reconnu, dans les différentes villes, quelques traits de sa charlatanerie, & découvert l'intrigue de cette farce, Alexandre imagina un moyen d'inspirer de la terreur à ses détracteurs, en publiant que le Pont étoit rempli d'Athées & de Chrétiens, qui osoient répandre contre lui des blasphêmes abominables, & qu'il falloit les chasser à coups de pierres, si l'on vouloit se rendre le Dieu propice. Voici un oracle qu'il rendit sur Épicure. Quelqu'un lui demandoit : *Que fait Épicure dans les Enfers ? Il y est*, dit-il, *attaché*

par les pieds dans un bourbier, avec des chaînes de plomb (*). D'après des consultations aussi sensées & aussi savantes, serez-vous plus long-temps surpris de la célébrité de l'Oracle? Il avoit déclaré une guerre implacable aux Épicuriens, & ce n'étoit pas sans raison. Pour un charlatan qui n'aimoit que l'imposture & les faux prodiges, & ne redoutoit rien tant que la vérité, étoit-il un homme plus odieux qu'Épicure, qui avoit découvert la nature des choses, & y avoit seul rencontré la vérité? Quant aux Platoniciens, Stoïciens & Pythagoriciens, il vivoit avec eux en parfaite intelligence; il n'y avoit que l'in-

(*) Les Épicuriens furent toujours ennemis déclarés des oracles & des prédictions, & les tournoient en ridicule dans le temps même de leur plus grand crédit. Lucien suppose évidemment le même bon sens & les mêmes lumieres dans les Chrétiens, ce qui justifie ce que nous avons dit à cet égard dans la Préface de cette traduction.

flexible Épicure, car c'est ainsi qu'il le nommoit, à qui il eût juré une haine mortelle, parce qu'il ne faisoit que rire de ses merveilles. C'est aussi pour cette raison qu'il détestoit la ville d'Amastris (*) plus qu'aucune autre ville du Pont. Il savoit qu'elle comptoit parmi ses habitans un Lépidus (**) & plusieurs hommes de la même trempe; aussi ne voulut-il jamais rendre d'oracle à aucun d'eux. Il se couvrit un jour de ridicule en répondant à un Sénateur,

(*) Cette ville étoit avantageusement située dans une péninsule de la Paphlagonie, sur les bords du Pont-Euxin. Elle portoit le nom d'Amastris, niece du dernier Roi de Perse du nom de Darius. Un Grec, Tyran d'Héraclée sur le même rivage du Pont, l'avoit épousée.

(**) Ce Lépidus étoit certainement un Romain, comme son nom l'annonce; mais étoit-ce un Magistrat, étoit-ce un simple Philosophe? c'est ce qu'on ignore. Il paroît que c'étoit un Épicurien connu pour tel, & qu'il n'étoit pas le seul dans la ville d'Amastris.

ſoit qu'il lui fût impoſſible de trouver quelque choſe de ſatisfaiſant, ſoit qu'il n'eût dans le moment perſonne pour lui dicter. Le conſultant ſe plaignoit de douleur d'eſtomac; le Prophete lui preſcrivit le remede ſuivant, exprimé, comme on va voir, en très-beaux termes :

Dans un vaſe ſacré prend mauve & pied de porc.

Il montroit ſon ſerpent fort ſouvent & à quiconque le déſiroit, comme je l'ai dit plus haut, mais jamais en entier; il ne laiſſoit voir que le milieu du corps & la queue, en cachant ſoigneuſement la tête ſous ſa robe. Pour en impoſer de plus en plus à la multitude, il promit de faire parler le Dieu lui-même, & de lui faire prononcer ſes propres oracles, ſans l'entremiſe d'un interprete; en conſéquence il réunit ſans beaucoup de peine des goſiers de grues, les inſinua dans la tête à figure humaine dont j'ai parlé, puis un homme apoſté appliquoit ſa bouche à l'extrémité ca-

chée des artéres; la voix sortoit des levres de l'Esculape de chiffons, & répondoit aux demandes qu'on lui faisoit. Ces oracles s'appeloient *Autophones* (*); on ne les accordoit pas indifféremment à tout le monde, ni à volonté; on les réservoit pour les gens opulens ou richement vêtus, ou pour ceux qui offroient de grands présens. Sévérianus, à son entrée en Arménie, en obtint un de ce genre. Pour l'engager à faire une incursion dans cette contrée, le Prophete lui avoit dit :

Vainqueur du Parthe altier, maître de l'Arménie,
Tu reverras le Tibre, & ton front radieux
Doit être couronné des mains de la Patrie.

Le stupide Gaulois s'étant laissé persuader, entreprit cette expédition, qui lui réussit fort mal, puisqu'il y fut tué, & son armée taillée en pieces par Osroès. Alors Alexandre supprima cet

(*) Mot grec, qui signifie *venant de la propre voix de celui qui parle.*

oracle de ses registres, & lui substitua celui-ci :

Garde-toi de porter la guerre en Arménie ;
Sous un habit de femme, un bras mâle & nerveux
D'un trait t'enleveroit la lumiere & la vie (*).

Ainsi l'on peut mettre au nombre de ses heureuses inventions, celle d'imaginer des oracles faits d'après l'événement, pour réparer les premiers qui étoient fautifs. Il lui étoit souvent arrivé de promettre aux malades le retour de leur santé ; mais après leur mort il rétractoit sa promesse par l'oracle suivant :

N'espere point guérir de ton mal incurable ;
Ta mort est décidée, elle est inévitable.

Comme il savoit que les Oracles de Claros, de Didyme & de Malle (**),

(*) Ce Sévérianus avoit été envoyé en Arménie à la tête d'une armée Romaine. Nous aurons occasion de parler plus en détail de cette expédition dans le Traité *de la maniere d'écrire l'Histoire*.

(**) Voy. tom. III, p. 418. *Id.* p. 358, *id.* 319.

étoient aussi fort accrédités par leurs prédictions, il voulut se les concilier en renvoyant vers eux un grand nombre de ceux qui s'adressoient à lui : tantôt il leur disoit :

Va, vole vers Claros pour entendre mon pere ;

tantôt :

Des Prêtres de Branchus consulte les lumieres ;

tantôt enfin :

A Malle d'Amphiloque écoute les oracles,

Tout ceci n'étoit connu jusqu'alors que dans l'Ionie, la Cilicie, la Paphlagonie & la Galatie ; mais lorsque la renommée de l'Oracle eut passé jusqu'en Italie & à Rome, chacun se hâta d'y recourir à l'envi, les uns par eux-mêmes, les autres par des représentans ; les gens riches & les premiers de la ville ne furent pas les moins empressés. Celui qui montra le plus d'ardeur & parut comme le chef de tous les autres, fut Rutilianus, d'ailleurs fort galant homme & très-honnête citoyen, qui avoit

rempli avec honneur les différentes dignités de la République, mais fort superstitieux & plein d'opinions absurdes sur la Divinité (*). S'il rencontroit une de ces pierres frottées d'huile ou couvertes de fleurs (**), il s'en approchoit aussi-tôt, se prosternoit, puis restoit long-temps debout devant elles pour faire des vœux & demander les biens

---

(*) Ce Rutilianus n'est point connu d'ailleurs.

(**) Le respect religieux pour ces sortes de pierres étoit passé en proverbe, pour exprimer un homme crédule & superstitieux. Théophraste l'emploie dans le caractere du superstitieux; & Casaubon, dans son Commentaire, cite plusieurs passages d'Auteurs Grecs & Latins, qui prouvent qu'il y avoit sur les chemins & dans les carrefours un grand nombre de ces pierres consacrées par la superstition. Voici le passage de Théophraste, traduit par la Bruyere: » Dès » que l'homme superstitieux remarque dans les » carrefours de ces pierres que la dévotion du » peuple y a consacrées, il s'en approche, verse » dessus de l'huile de sa fiole, plie les genoux » devant elles, & les adore «.

qu'il désiroit. A peine eut-il entendu parler de l'Oracle, qu'on le vit tout prêt à quitter les fonctions de sa place pour se rendre dans Aboni-Tichos; mais il y envoya courriers sur courriers; ces députés n'étoient que des esclaves ignorans, auxquels il étoit bien facile d'en faire accroire. A leur retour, ils raconterent certaines merveilles qu'ils avoient vues, d'autres qu'ils prétendoient seulement avoir entendues, sans compter tout ce qu'ils ajoutoient à leur récit pour plaire à leur Maître. Ils enflamment l'imagination du pauvre vieillard, & le portent au comble de la folie. Il va dans les meilleures maisons & chez un grand nombre de personnes de sa connoissance, contant lui-même de porte en porte, & ce que lui ont rapporté ses émissaires, & ce qu'il y ajoute de son propre fonds. Ce fut bientôt un bruit général dans Rome, & toute la ville fut en rumeur. Il presse & sollicite beaucoup de gens

de la Cour, qui désiroient eux-mêmes avec impatience de savoir ce qui devoit leur arriver. Le Prophete, qui faisoit l'accueil le plus favorable à tous ceux qui venoient vers lui, & les prévenoit par tous les dons de l'hospitalité, & d'autres présens magnifiques, pour achever de les gagner, renvoya ceux-ci tellement satisfaits, que non seulement ils divulguoient les demandes qu'ils avoient faites à l'Oracle, mais chantoient ses louanges, & se plaisoient à rapporter les grandes merveilles du Dieu & de son Prophete. L'infame imagina une ruse, qui assurément n'étoit ni d'un sot, ni d'un scélérat ordinaire; ce fut de garder les billets qui renfermoient quelque chose de hardi ou de dangereux, sans jamais les rendre, afin de s'assujettir par la crainte les imprudens qui se rappelleroient ce qu'ils lui avoient confié, & les tenir dans une espece d'esclavage. On imagine bien les questions que peuvent

faire des personnes opulentes & d'un rang élevé, qui se sentoient pris dans ses filets, après l'avoir fait dépositaire d'une infinité de secrets importans.

Mais je veux vous faire connoître quelques-uns des oracles qu'il rendit à Rutilianus. Celui-ci avoit un fils du premier lit, dont il étoit temps de commencer l'éducation, & il voulut savoir quel Maître il lui donneroit; telle fut sa réponse :

Pythagore à ton fils pour Maître donneras,
Puis un Poëte habile à chanter les combats.

L'enfant vint à mourir quelques jours après; le pauvre Oracle se désoloit, & ne savoit que répondre à ceux qui lui reprochoient ce contre-temps, qui donnoit un démenti aussi formel à sa prédiction. Mais le bon Rutilianus fut le premier à le justifier, en soutenant que le Dieu avoit clairement indiqué cet accident, en lui conseillant de prendre pour Précepteur, non pas un homme vivant, mais Pythagore &

Homere, qui n'étoient plus depuis longues années, & avec qui probablement son fils s'entretenoit maintenant dans les Champs Élisées. Croyez-vous après cela qu'on puisse blâmer Alexandre, quand on voit à quels hommes il aimoit à avoir affaire? Une autre fois, le Romain demandoit quel personnage il avoit été dans l'antiquité :

D'abord Achille, après le Poëte Ménandre,
Puis tu portas le nom de Rutilianus.
Tu deviendras un jour un rayon de Phœbus,
Mais cent quatre-vingts ans la Parque doit t'attendre.

Cependant il mourut à soixante-dix ans, d'une révolution de bile, sans avoir attendu l'effet de la promesse du Dieu. Voici un oracle Autophone, qu'il lui rendit un jour qu'il l'avoit consulté sur le mariage :

Et d'Alexandre & de la Lune,
Epouse la fille au plus tôt.

Il avoit jadis publié que sa fille avoit la Lune pour mere ; que la Déesse étoit devenue amoureuse de lui pendant son

fommeil, ſans doute pour ne point renoncer à ſon uſage d'aimer les beaux garçons endormis. Le ſage Rutilianus envoya ſans balancer chercher la jeune fille, & devint époux ſexagénaire; il ne l'admit dans ſon lit qu'après s'être rendu propice la Lune ſa belle-mere, par des hécatombes entiers, ſe croyant d'ailleurs lui-même au rang des Dieux. Lorſqu'une fois le Prophete eut pris pied en Italie, il forma de jour en jour des projets plus importans; il envoya dans toutes les parties de l'Empire, des Hérauts chargés de publier des oracles, qui annonçoient aux villes de ſe prémunir contre les peſtes, les incendies & les tremblemens de terre, en leur promettant de ſa part tous les ſecours qui dépendroient de lui pour les écarter. Il répandit chez toutes les Nations un oracle Autophone qui parloit de la peſte, & qui étoit conçu en un vers que voici :

Le puiſſant Apollon ſait conjurer la peſte.

On voyoit ce vers écrit sur toutes les portes, comme un talisman propre à éloigner le fléau; mais la plupart éprouverent le contraire de ce qu'ils en attendoient. Un funeste hasard voulut que les maisons précisément qui en avoient fait usage, périssent jusqu'à la derniere. N'allez pas croire que je prétende en attribuer la ruine à cette inscription; je dis seulement que ce fut un effet du hasard. Peut-être aussi que par une confiance aveugle en ce vers, ces infortunés ne prirent aucune précaution pour suivre un régime convenable à la circonstance, & seconder par-là l'influence de l'oracle sur la force du mal. Ils s'imaginoient sans doute que ces syllabes merveilleuses & le puissant Apollon avec ses fleches, étoient plus que suffisans pour les garantir. Il entretenoit aussi dans Rome une foule d'espions à la suite de ceux qui formoient quelque conjuration, pour l'informer de leurs sentimens secrets, lui indiquer

d'avance les questions qu'ils lui feroient, & lui faire connoître leurs désirs, de maniere que ceux qu'ils enverroient vers lui le trouvassent tout préparé à leur donner ses réponses. Telles étoient ses ruses & autres semblables avec les habitans d'Italie.

Il avoit aussi institué des mysteres & des processions, dans lesquelles on portoit des torches allumées, avec des cérémonies particulieres, qu'on observoit pendant trois jours de suite. Le premier jour, on publioit, comme à Athenes, une formule conçue en ces termes : » Si un Athée, un Chrétien » ou un Épicurien se présente pour être » spectateur des mysteres, qu'il soit renvoyé ; que ceux qui croient au Dieu » soient initiés sous d'heureux auspices «. A l'instant même on procédoit à leur expulsion ; Alexandre, à la tête de ceux qui se chargeoient de cette exécution, crioit à haute voix : *Loin d'ici, Chrétiens* ; & toute l'Assemblée

reprenoit à son tour : *Loin d'ici, Épicuriens.* Puis on célébroit les couches de Latone & la naissance d'Apollon, ensuite les noces de Coronis, & l'on tiroit Esculape de ses flancs. Le second jour, c'étoit l'apparition de Glycon & l'anniversaire de sa naissance : dans le troisieme, on faisoit les noces de Podalire & de la mere d'Alexandre ; ce dernier jour s'appeloit *Fête des torches*, parce qu'on y portoit des torches allumées. Toute la cérémonie se terminoit par les amours d'Alexandre & de la Lune, avec la naissance de la femme de Rutilianus ; Alexandre y marchoit à la tête de tous les autres, une torche en main ; puis, comme un autre Endymion, il se couchoit & s'endormoit au milieu du temple : on voyoit ensuite descendre de la voûte comme du haut du ciel, une très-belle femme, nommée Rutilia, qui représentoit la Lune; elle étoit femme d'un Intendant de l'Empereur, aimoit Alexandre & en

étoit aimée ; ils se donnoient des baisers & se faisoient de tendres caresses, même sous les yeux du pauvre mari, & il est probable qu'ils eussent été plus loin, s'ils n'avoient pas été éclairés de tant de lumieres. Après quelques momens, on voyoit Alexandre reparoître sous les ornemens d'un Ministre qui préside aux mysteres ; il s'avançoit dans un profond silence, puis s'écrioit de toutes ses forces : *Io*, *Glycon*. Il étoit suivi de quelques Paphlagoniens, qui portoient des chaussures grossieres, répandoient une odeur d'ail insupportable, & faisoient les fonctions d'Eumolpides & de Cerices (*), en s'écriant de leur côté : *Io*, *Alexandre*. Dans ces cérémonies aux flambeaux, & dans les danses mystiques qui en faisoient partie, il lui arriva souvent de laisser entrevoir à dessein une de ses cuisses, qui

(*) Familles Sacerdotales d'Athenes, qui interdisoient les mysteres de Cérès aux profanes.

paroiffoit d'or, fans doute parce qu'elle étoit couverte d'une peau dorée qui jetoit un grand éclat à la lueur des torches. Il s'éleva un jour une conteftation entre deux fages admirateurs de cette fottife, pour favoir fi Alexandre, héritier de la cuiffe de Pythagore, avoit auffi fon ame, ou une autre femblable à la fienne; ils lui propoferent à lui-même cette queftion, & le grand Roi Glycon la décida par cette réponfe :

Pythagore finit & renaît tour à tour ;
Soutien de la vertu, député par mon pere,
Mon Prophete eft venu du célefte féjour ;
Il rejoindra le Ciel, mais frappé du tonnerre.

En interdifant à tout le monde l'amour des garçons comme une infamie, il ne manquoit pas d'adreffe pour s'en procurer lui-même ; il prefcrivit à chaque ville du Pont & de la Paphlagonie de lui envoyer tous les trois ans, pour fervir au culte du Dieu & chanter fes louanges, un certain nombre d'enfans des plus aimables, des plus nobles, des

plus honnêtes & des plus beaux qu'on pût trouver. Il les tenoit enfermés chez lui comme des esclaves qu'il auroit acquis à prix d'argent, les admettoit dans son lit, & se livroit à toutes sortes d'excès avec eux. Il avoit d'ailleurs défendu par une loi expresse, à tout jeune homme au dessus de dix-huit ans, de le baiser sur la bouche en l'abordant; il n'accordoit cette faveur qu'à ceux qui étoient dans la premiere fleur de l'âge, & donnoit sa main à baiser aux autres; on disoit des premiers, qu'ils étoient dans l'âge du baiser. Vous voyez qu'il trouvoit des hommes assez stupides pour lui permettre de corrompre à son gré leurs femmes & leurs enfans; c'étoit même un honneur infini pour celui dont l'épouse avoit fixé ses regards; s'il la favorisoit d'un baiser, l'heureux mari s'attendoit à voir bientôt tous les biens possibles affluer dans sa maison. On vit même beaucoup de femmes se vanter d'être enceintes de

lui, & leurs époux atteſtoient qu'elles diſoient vrai. Je vous rapporterai auſſi une converſation de Glycon & d'un Prêtre qui étoit de Tium (*); vous jugerez de la ſageſſe de ce colloque, par les queſtions qui le compoſent. *Le Prêtre.* » Seigneur Glycon, qui êtes-vous? » *Glycon.* Je ſuis Eſculape le jeune, différent de l'ancien. — Comment l'entendez-vous? — Il ne t'eſt pas permis d'en ſavoir davantage. — Pendant combien d'années reſterez-vous » à rendre des oracles parmi nous? » — Mille trois ans. — Enſuite où irez-vous? — Dans la Bactriane & les pays » voiſins, car il faut que les Barbares » profitent auſſi de mon ſéjour parmi » les hommes. Les autres lieux en poſſeſſion d'un Prophete, comme Didyme, Claros & Delphes, ont mon » aïeul Apollon, qui leur rend des

(*) Tium étoit une ville de Bithynie, ſur une pointe avancée en mer.

» oracles,

» oracles. — Mais ces oracles ne sont-
» ils pas des mensonges ? — Ne me fais
» pas de questions là-dessus ; il ne t'est
» pas non plus permis de le savoir.
» — Que serai-je après cette vie-ci ?
» — Chameau, puis cheval, puis Phi-
» losophe, puis Prophete aussi grand
» qu'Alexandre «.

Tel fut le dialogue de Glycon & du Prêtre ; & comme le Prophete savoit que celui-ci étoit lié avec Lépidus, il finit par lui rendre cet oracle en vers :

Romps avec Lépidus ton alliance intime,
De son funeste sort, tu serois la victime.

J'ai déjà observé qu'il redoutoit Épicure comme un homme dont le bon sens & la sagesse n'étoient nullement avantageux à ses charlataneries, & peu s'en fallut qu'il ne causât la perte d'un Épicurien qui avoit osé le confondre en présence d'une nombreuse assemblée. *Alexandre*, lui avoit-il dit, *tu as engagé tel Paphlagonien* (qu'il lui

nommoit) *à traduire ses esclaves devant le Gouverneur de sa Province, sous le prétexte qu'ils avoient fait mourir son fils, uniquement parce que son pere s'étoit déclaré ton partisan; cependant le jeune homme est plein de vie, & il a reparu depuis que par ton conseil, les malheureux esclaves ont été exposés aux bêtes.* Voici comme la chose s'étoit passée: Le jeune homme s'étoit embarqué sur le Nil, & en remontant le fleuve étoit parvenu jusqu'au port de Clysma (*), où il se détermina à continuer sa navigation jusque dans l'Inde. Comme il ne revenoit pas, ses malheureux esclaves penserent, ou qu'il avoit péri

(*) Soit par le canal creusé par Ptolémée, & dans la suite nettoyé par Trajan, & qui conduisoit du Nil jusqu'à la mer Rouge, soit que ce jeune homme eût fait par terre depuis le Nil jusqu'à cette mer une partie de son voyage. Clysma étoit un port de la mer Rouge, en tirant vers le Midi, aujourd'hui Kolzum, selon M. Danville.

dans le fleuve, ou qu'il avoit été enlevé par les brigands, dont le pays abondoit alors. A leur retour, ils déclarerent qu'ils ne savoient pas ce que leur jeune Maître étoit devenu : de là l'oracle d'Alexandre contre eux, puis leur condamnation. Au bout de quelque temps le jeune homme revint, & raconta le voyage qu'il avoit fait; & c'est-là ce que l'Épicurien reprochoit au Prophete. Celui-ci, furieux d'un reproche aussi grave & aussi bien fondé, ordonne à tous les assistans d'exterminer le censeur à coups de pierres, leur déclarant qu'autrement ils seroient eux-mêmes sacriléges, & regardés comme ses complices. Déjà l'on se mettoit en devoir de le lapider, si un certain Démostrate, qui voyageoit alors dans le Pont, le couvrant à l'instant de son corps, ne l'eût arraché à la mort qu'il alloit subir, & que j'ose dire qu'il eût méritée; car à quoi bon vouloir seul être sage au milieu de tant de foux, & payer aussi

cher la sottise des Paphlagoniens (*)?

La veille du jour où se devoient rendre les oracles, on appeloit par ordre tous ceux qui étoient venus consulter; le Héraut demandoit pour chacun si le Prophete répondroit; si celui-ci disoit, *aux corbeaux*, c'en étoit fait du malheureux; il n'avoit plus nulle part ni eau, ni feu, ni lieu; on le poursuivoit de pays en pays, comme un Impie, un Athée, &, pour tout dire en un mot, comme un Épicurien. Voici un trait bien risible de la part de ce grand Prophete. Ayant trouvé les principales maximes d'Épicure, qui sont,

(*) On verra dans la suite de ce Traité, que Lucien, en paroissant lui-même devant Alexandre, ne montra pas plus de prudence que cet Épicurien, & qu'il mérita le même reproche, en s'exposant à peu près au même danger. Mais comme dit la Fontaine;

Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.

comme vous savez, le plus beau & le plus important Ouvrage de ce Philosophe, en ce qu'il renferme ses principes de sagesse, il le porta au milieu de la place publique, & le brûla dans un feu de branches de figuier (*), comme s'il eût brûlé l'Auteur lui-même. Il jeta ensuite les cendres dans la mer, en prononçant cet oracle :

D'un aveugle Vieillard je brûle les maximes.

Ce misérable ignoroit apparemment quels biens de toute espece ce chef-d'œuvre procure à ses Lecteurs ; il ne savoit pas qu'on y trouve la paix, la tranquillité, la liberté intérieure ; il ne savoit pas qu'il affranchit l'homme des vaines terreurs, des spectres & des pro-

(*) La fumée de bois de figuier répand une odeur insupportable, & Lucien, en faisant mention de cette circonstance, insinue qu'Alexandre avoit fait choix de ce bois à dessein, & pour marquer davantage le peu de cas qu'il faisoit des Ouvrages d'Épicure.

diges, autant que d'un vain eſpoir & des déſirs inutiles; qu'il eſt une ſource de bon ſens & de lumiere; qu'il purifie l'ame, non pas avec des torches, de l'oignon marin, ou d'autres niaiſeries ſemblables, mais par la droite raiſon, la vérité, la liberté.

Voici un nouveau trait, qui montre jusqu'à quel point cet audacieux portoit l'impudence. Comme le crédit de Rutilianus lui en donnoit à lui-même auprès des Courtiſans, & juſque dans le palais de l'Empereur, il adreſſa au premier un oracle pendant la guerre de Germanie, lorſque Marc-Aurele étoit aux priſes avec les Marcomans & les Quades (*).

(*) Ces peuples s'étoient rendus redoutables ſous Marc-Aurele, & la guerre que les Romains eurent à ſoutenir contre eux, avoit répandu l'alarme juſque dans Rome. L'Empereur avoit, dit-on, conſulté des Devins de tout pays, pour ſavoir quelle ſeroit l'iſſue de cette guerre. Les Marcomans habitoient la Bo-

Dans les flots du rapide Ister,
J'ordonne de précipiter
Avec deux coursiers de Cybele (*),
Des fleurs & des parfums que toujours renouvelle
De l'heureux Indien le climat enchanteur.
A l'instant, couronné des mains de la Victoire,
Vous ramenez chez vous & la paix & la gloire.

On fit à la lettre ce qu'il avoit prescrit : les lions passerent à la nage dans le camp des ennemis, qui les assommerent à coups de massue, comme ils auroient fait des chiens ou des loups étrangers ; les nôtres reçurent en même temps un terrible échec, & nous perdîmes vingt mille hommes, ce qui fut

---

heme, & les Quades occupoient ce qu'on appelle la Moravie.

Dufoul observe que Lucien, en cet endroit, emploie le mot *Divus*, en parlant de Marc-Aurele, & l'on sait qu'on ne donnoit ce nom aux Empereurs qu'après leur mort, ce qui prouve évidemment que cette vie d'Alexandre n'a été écrite que depuis le regne de Marc-Aurele.

(*) Des lions.

ſuivi de tous nos autres revers, & de notre déroute entiere juſqu'à la ville d'Aquilée (*), qui fut preſque priſe. Le Prophete, pour ſe tirer de ce mauvais pas, adopta la réponſe de Delphes, & répéta de très-grand ſang-froid l'oracle de Crœſus. Le Dieu, diſoit-il, a bien promis la victoire, mais il n'a pas déclaré ſi c'étoit aux Romains ou à leurs ennemis.

Cependant, comme la foule des conſultans s'accroiſſoit tous les jours, au point qu'on manquoit du néceſſaire dans la ville, il imagina de nouveaux oracles, qu'il appeloit *des oracles nocturnes*. Il prenoit les billets, dormoit deſſus, à ce qu'il diſoit, & donnoit des réponſes, comme s'il les eût reçues du Dieu pendant ſon ſommeil; elles n'é-

(*) Aquilée étoit une ville ſituée dans ce qu'on appeloit anciennement la Gaule Ciſalpine, à l'extrémité du golfe Adriatique, entre Veniſe & Carniole; elle fut détruite par Attila.

toient pas fort claires, pour l'ordinaire, & l'on remarquoit dans la plupart beaucoup d'embarras & d'ambiguité, surtout lorsque les billets avoient été cachetés avec une précaution particuliere. Pour ne pas s'exposer au danger de les ouvrir, il écrivoit au hasard tout ce qui lui venoit à l'esprit, dans la persuasion que cette incohérence-là même convenoit beaucoup aux oracles. Il avoit des interpretes particuliers chargés d'en donner l'intelligence, & ils ne tiroient pas un médiocre salaire de leur emploi; mais Alexandre gagnoit encore sur cet objet, puisque chacun d'eux étoit obligé à lui faire un tribut Attique sur sa rétribution. Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé ni directement ni indirectement, & sans la moindre occasion, il répandoit de lui-même des oracles propres à imposer aux sots; par exemple:

Ami, veux-tu savoir quel est l'heureux Amant
Qui caresse chez toi ton épouse en cachette?

De tes valets pour toi, c'est le plus complaisant,
Ton fidele Protogéneté.
Ta compagne lui rend aujourd'hui le plaisir
Qu'il te donna dans sa jeunesse ;
Et s'il rougit de ta tendresse,
A son tour il te fait rougir.
Par le plus funeste breuvage,
De tes oreilles, de tes yeux
Ils voudroient à jamais t'interdire l'usage :
De leur haine pour toi ce trop sinistre gage,
Au chevet de ton lit, près du mur en un creux,
Pour terminer tes jours est déposé par eux.
L'esclave Calypso de leur crime est complice.

Quel est, je vous prie, le Démocrite qui ne fût d'abord frappé en voyant désigner aussi positivement & les personnes & les lieux? Il est vrai que dès qu'on a vu le contenu de pareils oracles, on est bientôt tenté de cracher dessus. Il lui arriva aussi de donner souvent des réponses aux Barbares, lorsqu'ils l'interrogeoient dans leur propre Langue, comme en syriaque, ou en celtique. Il n'étoit pas facile de trouver dans la ville des gens du même pays; mais alors il étoit fort longtemps à donner ses réponses, pour

avoir le loisir d'ouvrir sûrement leurs billets, & de rencontrer quelqu'un qui pût les lui expliquer. Voici la réponse qu'il fit à un Scythe :

Morphi Ebargulis Cnenchicranc en mourra.

Une autre fois, sans que personne se fût présenté pour le consulter, ni sans s'adresser à aucun homme vivant, il dit en prose : *Retourne sur tes pas ; celui qui t'a envoyé vient d'être tué aujourd'hui par son voisin Dioclès, secondé des brigands Mango, Celer & Bubal, qui sont déjà pris & détenus dans les fers.* Écoutez aussi quelques-uns de ceux qu'il m'a rendus à moi-même. Je lui avois demandé : *Alexandre est-il chauve?* Comme mon billet étoit cacheté de maniere qu'on ne pouvoit pas être tenté de l'ouvrir, on me rendit cet oracle nocturne :

Sabardalach Malach étoit un autre Atis.

Une autre fois j'avois présenté deux billets séparés, & comme venant de

deux personnes différentes, mais contenant l'un & l'autre la même demande : *Quelle est la patrie d'Homere ?* Un jeune esclave fut porteur du premier ; on lui demanda pourquoi il venoit, & il dit que c'étoit pour avoir un remede à un point de côté ; le Prophete prenant le change, répondit :

Frotte-toi de cytmide & des pleurs de Latone (*).

Le second ayant dit que la personne qui l'envoyoit vouloit savoir s'il valoit mieux aller en Italie par mer que par terre, il répondit, toujours sans la moindre mention d'Homere :

Garde-toi de la mer, fais la route par terre.

J'ai souvent pris plaisir à lui tendre de pareils piéges, entre autres celui-ci : je ne lui proposai qu'une seule question, que j'écrivis, selon l'usage, dans

(*) Il faut entendre par les pleurs de Latone, de la rosée prise au clair de la Lune ; cette circonstance donne à l'oracle un air plus mystérieux & plus imposant.

mon billet; on lui remit en même temps huit drachmes & ſeize oboles, & l'étiquette extérieure lui demandoit huit oracles ſous un nom emprunté. Trompé par la rétribution & l'inſcription, il donna huit réponſes à mon unique demande, qui étoit celle-ci : *Quand Alexandre ſera-t-il convaincu d'impoſture ?* De ſes huit oracles, pas un ſeul n'avoit trait à la choſe, ni l'ombre de ſens, & ils étoient abſolument inintelligibles. Lorſqu'on l'eut informé de tout ceci, & qu'on lui eut appris que j'avois détourné Rutilianus du mariage de ſa fille, en lui conſeillant de ne pas trop compter ſur les magnifiques promeſſes de l'Oracle, il conçut pour moi une averſion décidée, &, comme on peut bien l'imaginer, me mit au rang de ſes plus cruels ennemis. Auſſi, un jour que Rutilianus lui faiſoit des queſtions ſur mon compte, ſa réponſe fut :

Il court toutes les nuits de crapuleux plaiſirs.

En un mot, il me crut ſon plus im-

placable adverſaire, & il ne ſe trompoit pas. Je paſſai une fois dans ſa ville, & j'avois avec moi deux ſoldats armés, l'un d'une pique, & l'autre d'un javelot; le Gouverneur de Cappadoce, mon ami, me les avoit donnés pour m'accompagner juſqu'à la mer. Dès qu'Alexandre ſut mon arrivée & m'eut connu pour ce Lucien ſon perſécuteur, il eut l'adreſſe de me faire inviter avec beaucoup de politeſſe de l'aller voir. Je le trouvai en très-nombreuſe compagnie, & mes deux gardes m'avoient heureuſement ſuivi. Il me préſenta ſa main à baiſer, ſelon ſon uſage avec les gens du commun. J'approchai ma bouche, comme pour me rendre à ſon déſir, mais je le mordis de maniere à le rendre preſque manchot. Les aſſiſtans, déjà indiſpoſés contre moi de ce qu'en l'abordant je l'avois appelé Alexandre & non pas Prophete, ſe mettoient en devoir de m'attaquer & de me frapper comme un ſacrilége; mais il montra lui-même

une généreuse patience : il fut le premier à les appaiser, en les assurant qu'il ne lui seroit pas difficile de m'adoucir, & qu'il vouloit montrer à mon égard la puissance du Dieu Glycon, qui changeoit en amis les plus jurés ennemis. Faisant alors écarter tous témoins, il me prit à l'écart pour s'entretenir avec moi. Je vous connois parfaitement, me dit-il; je sais tout ce que vous avez conseillé à Rutilianus. Par quel motif en avez-vous ainsi agi avec moi? Je pourrois vous servir beaucoup auprès de lui. Je crus devoir me prêter de bonne grace à ces marques de bienveillance, en pensant au danger où je me trouvois, & je reparus aussi-tôt réconcilié avec lui. Mon changement subit ne passa pas pour un petit prodige aux yeux de l'assemblée. Lorsque je fus sur le point de m'embarquer, il m'envoya les présens d'hospitalité & beaucoup d'autres choses. Je voyageois alors seul avec Xénophon, parce que j'avois en-

voyé mon pere & les miens d'avance à Amaſtris ; le Prophete me promit de me fournir un vaiſſeau & des rameurs pour me conduire. Je croyois qu'il mettoit dans ces offres de la bonne foi & de la politique ; mais au milieu de notre navigation, je m'apperçus que le Pilote avoit les larmes aux yeux, & diſputoit avec les Nautonniers, & je commençai à prendre quelque ſoupçon : en effet, Alexandre leur avoit donné ordre de ſe ſaiſir de nous, & de nous jeter à la mer ; par ce ſeul coup il ſe délivroit aiſément de ma perſonne. Le Pilote, par ſes larmes, vint à bout d'engager le reſte de l'équipage à ne nous faire aucun mauvais traitement. Après être parvenu, me dit-il, à l'âge de ſoixante ans ſans crime & ſans reproche, je ne voudrois pas, ayant femme & enfans, ſouiller mes mains d'un meurtre. C'étoit dire aſſez pour quelle raiſon il nous avoit pris à bord, & faire connoître clairement les ordres qu'il avoit reçus,

Ils nous débarquerent au port d'Égiale dont Homere fait mention, & retournerent sur leurs pas. J'y trouvai plusieurs habitans du Bosphore qui faisoient route plus loin; c'étoient des Ambassadeurs du Roi Eupator, qui portoient leur tribut annuel en Bithynie. Je leur racontai le danger que nous avions couru, & les trouvant bien disposés à nous recevoir sur leur bord, je montai leur vaisseau, & j'arrivai sain & sauf à Amastris, après avoir été à deux doigts de ma perte. Furieux contre cet infame scélérat, que je détestois déjà avant sa trahison, & dont j'avois le caractere en horreur, je résolus de remuer, comme on dit, ciel & terre, pour en tirer vengeance. J'étois décidé à intenter accusation contre lui, & beaucoup d'autres personnes se joignoient à moi, particuliérement des Philosophes, disciples de Timocrate d'Héraclée. Mais celui qui avoit alors le commandement de la Bithynie & du

Pont m'en détourna, en me conjurant & me suppliant presque de renoncer à mes poursuites ; il me dit que l'amitié de Rutilianus pour Alexandre ne lui permettroit pas de punir ce misérable, quand même il seroit convaincu des plus grands crimes. Ainsi je fus obligé d'étouffer mon ressentiment & de renoncer à l'envie de me venger, qui auroit été fort déplacée d'après les dispositions de mon Juge.

Ne doit-on pas aussi regarder comme des traits d'une audace sans exemple, dans un genre différent, la demande qu'il fit à l'Empereur de changer le nom de la ville d'Aboni-Tichos en celui d'Ionopolis ; l'impudence qu'il eut de faire frapper une médaille, qui, d'un côté, représentoit Glycon, & de l'autre, Alexandre portant la couronne de son aïeul Esculape, & la faux de Persée, son grand-pere maternel ? Dans un oracle qu'il rendit sur sa propre personne, il avoit annoncé que le Destin

lui accordoit cent cinquante ans de vie, & qu'ensuite il mourroit d'un coup de tonnerre; mais, comme fils de Podalire, il finit avant soixante ans de la maniere la plus déplorable. La gangrene & les vers se mirent à l'une de ses jambes, depuis le bout du pied jusqu'à l'aine. Pendant cette maladie, il eut des maux de tête qui l'obligerent à se faire appliquer des topiques; & comme il fallut ôter sa chevelure factice, les Médecins découvrirent qu'il étoit chauve. Ainsi mourut ce Charlatan; & l'on pourroit regarder le dénouement de toute cette comédie comme l'effet d'une Providence particuliere, quoique peut-être il ne fût que celui du hasard. Il semble aussi que pour qu'il eût des funérailles dignes de lui, il fallut qu'on vît en quelque sorte des combats sur son tombeau. Les principaux des Charlatans qui avoient été de connivence avec lui, se disputerent son trépied, & se présenterent devant

Rutilianus pour le prier d'être leur arbitre, & de décider lequel d'entre eux devoit ſe charger de l'oracle, & recevoir par préférence cette couronne ſacerdotale & prophétique. Un vieux Médecin entre autres, nommé Pœtus, ſe conduiſit en cette affaire d'une maniere bien peu convenable à ſon âge & à ſa profeſſion. Leur Juge Rutilianus les renvoya tous ſans en couronner aucun, & conſerva la fonction de Prophete à Alexandre, même après qu'il avoit cédé la place.

Voilà, mon cher, quelques traits que j'ai choiſis comme exemples, parmi beaucoup d'autres, d'abord pour faire plaiſir à un digne ami dont j'eſtime infiniment la ſageſſe, l'amour pour le vrai, la douceur, la probité, le caractere paiſible & l'aménité dans le commerce de la vie; je me ſuis enſuite propoſé de venger Épicure & la mémoire d'un homme auſſi vertueux, de ce génie preſque divin, qui ſeul a véritable-

ment connu le beau en toutes choſes, & qui, en le faiſant connoître aux autres, s'eſt rendu le libérateur de tous ceux qui l'ont entendu. Je penſe enfin que cet écrit ne paroîtra point ſans quelque utilité pour mes Lecteurs, en guériſſant les uns de leurs préjugés, & en affermiſſant les autres dans la vérité qu'ils connoiſſent.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

Fin de la Table.

